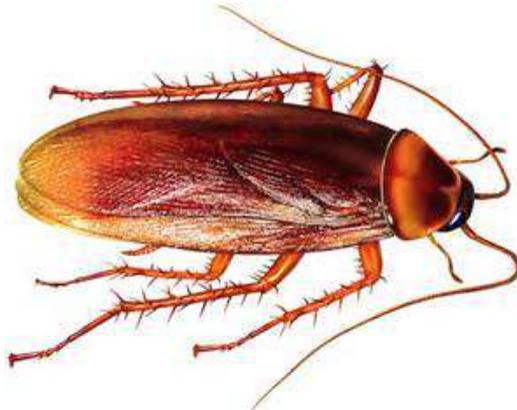


L'amour entre les tomates diaboliques et les cucarachas.

Albert Volral



Introduction

Ce roman n'est pas une référence scientifique sur les O.G.M ainsi que sur les manipulations transgéniques.

Il est écrit comme un scénario

Il se veut être un thriller aux multiples rebondissements. Amour, libertinage, crime , assassina, poursuite etc...

Nous pouvons aussi le classer dans la catégorie catastrophes.

Ce roman est écrit à 80 pourcent sous la forme de dialogues.

Résumé :

Un chercheur de la société Stiller crée, par manipulation transgénique, une tomate grosse comme un melon. La particularité de cette tomate est d'envahir le terrain là où elle pousse, une vraie catastrophe. Elle détruit tout dans sa progression

En plus ce chercheur, Michel Olivier, a mis au point un insecticide qui tue les blattes (cucarachas) et tous les petits animaux.

Malheureusement ce produit provoque une épidémie par contamination au streptocoque du type A; maladie paralysante et aussi mortelle. Dans cette hécatombe se mélange amour érotisme, crimes, assassinats et poursuites...

Voici la présentation des protagonistes par ordre d'apparition dans ce roman.

Michel Olivier

35 ans-1m, 85 châtain clair, yeux verts

Dragueur. Libertin.

Chercheur dans la société agroalimentaire Stiller.

Spécialiste en manipulations transgéniques

Elisabeth Nikito

1m, 64, 52 kg. Institutrice de 32 ans fait extraordinaire Elle est blonde aux yeux bleus légèrement bridés. Une couleur de peau blanche lui donne l'aspect d'une rare beauté.

Mariée depuis 10 ans avec Michel Olivier. Vit en Belgique dans une

ville sympathique appelée Nivelles, à 25 km de Bruxelles.

Conçue par une maman belge et d'un papa japonais.

Son père a connu sa maman alors qu'il était PDG d'une société japonaise installée en Belgique.

Le père Nikito est retourné au Japon avec son épouse.

Elisabeth 32 ans 1m, 64, 52 kg.

Sportive une formation poussée dans les arts martiaux.

Épouse de Michel Olivier depuis 10 ans.

Véronique Notet

Jolie, 35 ans 1 m 75 les yeux bruns Docteur en biologie comme Michel Olivier.

Epouse du Professeur Barras ; elle est son assistante pour la société Stiller.

Professeur Barras.

65 ans 1m, 80 de corpulence forte. Imposant.

Ignoble avec son épouse 30 ans plus jeune

Très antipathique, imbu de sa personne.

Professeur à la fac agronomique.

PDG de la société Stiller et responsable de toute la recherche scientifique.

GUSTAVE

Célibataire de 65 ans, petit, trapu. De nature très calme, toujours souriant, il se plaît à rendre service, à deux mois de la retraite

Otto tueur sur ordre. 45 ans 1M, 75 allures musclées complètement chauve. Premier abord très sympa dégage un certain charme. Beaucoup d'élégance. Il reste malgré tout une belle crapule.

Commissaire Lambert

1m, 70 Responsable de la criminelle de Nivelles Personnage maniaque obnubilé par les pellicules dont il n'y arrive pas à s'en débarrasser. Pas très efficace.

Abattu lors d'une mission en Suisse.

Inspecteur Lucas

45 ans. 1m 85

Une grande compétence

Diplomate interrogé avec beaucoup de respect et d'humanité.

Travaille sous l'ordre du Commissaire Lambert. Il devient commissaire après le décès de celui-ci

Elena Petit

30 ans 1m, 65 belge Espagnol

de naissance. Une jolie ex hôtesse de l'air rencontre Gomez lors d'un vol. Elle épouse Gomez quelques mois après Vit en Espagne dans un luxe écœurant. Grande amie d'Elisabeth.

Gomez

Homme dans la cinquantaine, petit, trapu

PDG de plusieurs sociétés:

Dans les domaines suivants:

pharmaceutique, pétrolier, immobilier etc. Sous un aspect sympathique et généreux se cache un homme sans scrupule, mafieux, commanditaire de plusieurs meurtres.

Entre la tomate transgénique et les cucarachas

Nivelles 15 juillet, il fait une chaleur intenable. Je me prépare pour rejoindre mon épouse en Espagne. Chaque année, nous passons nos vacances dans un petit village appelé la Boca de Los Frailes. Dans le sud,

à 40 Km d'Almeria, en Andalousie.

Nous sommes mariés depuis six ans, mon épouse enseigne, elle est institutrice et bénéficie, oh, privilège, de deux mois de vacances !

Moi, par contre, le patron m'alloue, selon son humeur, deux à trois semaines tout au plus. Je m'en contente. D'ailleurs, je suis bien rémunéré en tant que responsable de la recherche scientifique, dans une société bio agroalimentaire polyvalente.

Cela concerne l'amélioration de la production agricole, dans son aspect économique : la production maximale dans un minimum de temps pour être la plus lucrative possible.

Le domaine dans lequel je travaille s'appelle la phytopathologie. Deux travaux sont en cours : combattre la maladie de la tomate et trouver un pesticide pour détruire les blattes. Le Professeur Barras, mon chef le plus direct, souhaite voir au plus vite la conclusion sur l'efficacité du pesticide contre les blattes, appelées aussi cucarachas ou cafards, ainsi que de mon étude sur les parasites de la tomate.

Ce genre de travail est passionnant au niveau de la recherche, mais je suis continuellement freiné par le professeur Barras, qui reste apparemment sourd au phénomène transgénique. Et pourtant, ce genre de recherche représente le grand avenir en matière agricole et aussi dans d'autres secteurs. Mais voilà, le professeur vient de passer soixante sept piges et ne souhaite pas terminer sa carrière sur un échec et ne veut rien entendre, lorsqu'il qu'il dit, sur ces nouveaux pas en avant de la science. Je suis d'accord avec lui quand il dit. Il est le plus souvent impossible de savoir et de mesurer avec exactitude comment un produit va réagir à plus long terme. Cette prudence de sioux pourrait bien nous faire devancer par un concurrent moins scrupuleux. N'empêche que le Professeur Barras m'a

demandé, il y a de cela six mois, mes éprouvettes qui se trouvaient dans l'incubateur ainsi que la base des données de mes recherches. Ça ne

portait aucune conséquence l'incubateur avait fini et la germination allait commencer. Il était toujours possible à cette étape d'intervenir pour modifier le génome. Je peux déjà affirmer la résistance de ma nouvelle tomate aux parasites existants. Or cette tomate « melon » est une manipulation transgénique et ça, le professeur ne l'ignore pas. Si l'expérience réussit, le professeur Barras en retirera tout l'honneur et le fric. Si l'expérience échoue je porte le chapeau. En matière transgénique ses connaissances sont remarquables. Il est toujours capable d'intervenir dans le processus de fabrication. Cette nouvelle tomate ne représente aucun danger pour l'homme, bien au contraire ; plus besoin de déverser des tonnes d'engrais et de pesticides pour la faire pousser. L'expérience menée en laboratoire le confirme.

Imaginez une variété de tomate, poussant comme des melons, ayant une taille double de la normale. En peu de temps, un mois tout au plus, la plante se dirige vers le bas et commence à ramper. Cette recherche est personnelle et l'expérience menée en laboratoire apparaît prometteuse mais demande d'être expérimentée dans des zones naturelles. Aussi, j'ai pu récolter une petite poignée de graines issues des seules tomates poussées dans la minuscule serre de mon laboratoire. Lors d'un congrès, le mois dernier, en Andalousie j'en ai profité pour me rendre dans un petit village qui se nomme : la Boca de los frailes où nous avons notre nid d'amour pour les vacances. A deux kilomètres de notre propriété commence, sur plusieurs centaines d'hectares, les cultures en serre des tomates. J'ai choisi une serre vide et nettoyée pour y semer quelques grammes de semences transgéniques de ma nouvelle tomate melon. Un risque c'est que les gènes peuvent voyager à l'extérieur de l'organisme original pour en infecter un autre ; ce que nous appelons « transfert horizontal de gènes ». L'expérience pourra se répéter dans les serres à tomates du sud de l'Espagne en espérant que la propagation des gènes soit bénéfique à l'environnement. Ça, je

ne l'ai pas expérimenté.

Oublions le boulot et pensons au bien-être de nos vacances de rêve auprès d'Elisabeth, mon épouse adorable. Ici, comme toujours en Belgique, ou bien il pleut ou bien il fait chaud et nous étouffons comme un poisson hors de l'eau. J'ai ouvert toutes les fenêtres de l'appartement espérant ainsi happer un peu de fraîcheur. Rien, même pas un souffle de vent. Je boucle mon sac de voyage. J'irai ensuite au café du coin m'offrir une bière bien fraîche. Mais avant, je branche l'ordinateur portable sur Internet pour établir à vingt et une heures trente, le contact avec mon épouse. Nous disposons de part et d'autre d'un logiciel qui nous permet de converser au prix d'une communication locale. En plus nous avons branché deux caméras permettant de nous voir tout en parlant. Avant de lancer Internet, je vérifie si, sur mon fichier de travail, mes recherches personnelles ont bien été verrouillées. Bien... Tout est correct, je peux lancer le programme. Dans ce genre de système, il est recommandé d'être prudent à l'égard de certaines fouilles-merde qui n'hésitent pas à entrer dans les fichiers... Voilà... Je tape mon numéro de passe, l'image de ma femme apparaît sur l'écran.

-Salut chéri ! Comment me trouves-tu ?

-J'en ai le souffle coupé.

-Je ne te plais pas ainsi ?

-Adorable...Adorable

-Et comme ça c'est mieux, tu ne trouves pas ?

-Tu devrais avoir honte d'exciter ton pauvre mari en manque de toi depuis quinze jours. Cache- moi ce corps d'amour, sans quoi je risque de casser l'ordinateur.

- J'ai les fesses bien bronzées, tu les vois ?

- Ecoute chérie, nous verrons tout cela demain, j'arriverai à l'aéroport d'Almeria à plus ou moins 8 heures trente. Je te fais un gros bisou partout.

- **A demain, je t'attends, j'ai envie de toi...**
- **Moi aussi, à demain ma chérie et bonne nuit.**
- **Toi aussi mon amour.**
- **Faire balader la caméra sur sa nudité...Vraiment excitant. Je suis bon pour passer une nuit blanche. Bon...**

Gustave, le surveillant de la société bio agroalimentaire, prend son service à 22 heures où Marcel, le surveillant du jour, termine son service. Gustave travaille en alternance, une semaine le jour et une semaine de nuit.

Célibataire de 65 ans, petit, trapu. De nature très calme, toujours souriant, il se plaît à rendre service.

Il est 21 heures trente, il ferme son téléviseur et se dirige vers la cuisine, prépare son casse-croûte et son thermos de café noir, sucré. Il range le tout dans sa vieille serviette en cuir usé. Il met tout en ordre. C'est lui qui entretient cette petite maison qu'il a héritée de ses parents. Dans l'entreprise, tout le personnel lui voue une grande estime. Il arrive parfois que Gustave déjeune avec Monsieur Stiller le patron de notre société. Gustave apprécie beaucoup cette faveur non pas pour déjeuner avec le patron, mais pour parfois expliquer les problèmes que vit le personnel. Gustave est plus écouté que le délégué syndical.

Il ferme la porte à double tour et puis il vérifie si celle-ci est bien fermée. Gustave à la hantise de se faire cambrioler. Il enfile sa mobylette et d'un coup de pédale, il fait prendre le moteur. Il arrive au parking et attache les deux roues au poteau d'éclairage avec un cadenas et une chaîne d'une solidité à toute épreuve. Dans le sas, il tape son code d'accès et entre dans sa loge. Marcel, son collègue, fait certainement son dernier tour d'inspection. En effet Marcel, comme Diogène, revient dans la loge à vingt deux heures.

-Salut Marcel, rien à signaler ?

-Tout est ok Gustave, j'ai le rapport de la journée.

-Une tasse de noir avant de prendre la route ?

-Merci, tu es gentil. Avec cette chaleur il me plairait de boire une bière bien fraîche. Allez, bonne nuit Gustave et à demain...J'allais oublier, si tu as du temps libre, le secrétariat nous demande de l'aider à fermer les enveloppes, il en reste encore plus ou moins deux cents à coller.

-Tout sera collé pour demain. Bonne nuit Marcel.

Comme son collègue vient de faire sa ronde, Gustave s'assoit et prend un paquet d'enveloppes. Il allait commencer son travail de bureau quand deux policiers se présentent à l'ouverture du sas. Au travers de la vitre spéciale Gustave les salue et leur demande la raison de cette visite.

-Voilà, dit l'un des deux policiers, votre alarme s'est déclenchée à notre commissariat et nous sommes venus vérifier si tout était en ordre.

-Pouvons-nous, dit le deuxième policier, contrôler le bon fonctionnement de votre système ?

-Certainement, répond Gustave.

- Puis-je voir votre carte de police ?

Les deux policiers sortent leur carte et la montrent à travers la vitre du sas.

- Ok, fait Gustave.

Il appuie sur le bouton d'ouverture. Les deux policiers entrent et saluent cordialement Gustave.

-La centrale de sécurité se trouve au premier, je passe en éclaireur, dit Gustave.

-Je vous en prie, vous connaissez les lieux, vous êtes chez vous.

-Oh oui, cela fait plus de trente ans !

Gustave leur tourne le dos et avance vers le central de sécurité. Il se retourne vers les deux policiers, à ce moment il voit pointer un flingue

sur sa poitrine

-Non, mais à quoi vous jouez ?

-Mais nous ne jouons pas, pauvre con.

-Que voulez-vous ? Demande Gustave.

-Tu nous conduis au bureau du professeur Barras.

Gustave, complètement paniqué, ne sait plus que dire ni que faire.

Mais quel idiot je suis de ne pas avoir vérifié l'identité de ces deux merdeux, pensa-t-il.

-Si je comprends bien, dit Gustave, vous n'êtes pas de vrais flics.

-Tu as tout compris, bouffi.

-Que voulez-vous ?

-Nous sommes intéressés par le laboratoire du professeur Barras.

-Et bien, nous y sommes.

-Qu'attendez-vous pour nous ouvrir ?

-Vous avez une chance incroyable, je connais les codes d'accès de mémoire, après autant d'années c'est un peu normal. Voilà, je vous en prie, faites comme bon vous semble.

L'un des deux faux policiers entre dans le bureau du professeur Barras et commence à fouiller et à y mettre un certain désordre, pas trop, juste assez pour faire croire qu'un individu est entré dans le bureau pour s'emparer d'un document. Il laisse plusieurs feuilles éparpillées sur le sol.

Le policier resté aux côtés de Gustave lui ordonne d'un ton menaçant de téléphoner à Michel Olivier, le directeur de la recherche scientifique.

-C'est impossible de le contacter, dit-il, il est parti en vacances, il ne rentrera pas avant le cinq août.

-Grouille- toi, gras double, nous savons qu'il est chez lui.

-Je n'ai pas son numéro de portable.

-Son portable nous n'en avons rien à branler, nous voulons seulement

le contacter. Comme tu as la mémoire des chiffres, tu dois bien connaître son numéro personnel ?

-C'est- à- dire...

-Tu as ce numéro ou pas ? dit l'un, en lui braquant le flingue sur la temple.

-Oui, il me revient en mémoire, c'est le...

-Pour lui dire quoi ?

- Trouve-nous une bonne excuse pour qu'il s'amène ici.

- Le déranger à cette heure, il va m'envoyer sur les roses.

-Ecoute mon vieux, tu fais travailler ton imagination (Son regard menaçant et cruel ne laisse aucune place à la discussion)

-Gustave prend le portable de la société qu'il porte toujours à la ceinture et compose le numéro. Un des deux malfrats lui arrache le portable des mains.

-Non, mais il faut savoir, je téléphone ou pas ? dit-il.

-Avec le nôtre !

-Vous savez, avec le vôtre ou celui de la société, pour moi c'est kif kif bourricot.

Le pauvre Gustave compose le numéro du téléphone du domicile de Michel.

-Mon Dieu, pourvu qu'il soit là.

La sonnerie du téléphone le fait sursauter...

- Monsieur Olivier ?

-Lui-même... Ah ! Oui ? Vous pouvez couper le courant, c'est l'interrupteur à gauche de l'incubateur...

Me faire déplacer pour éteindre la lampe de l'incubateur !

Bon...Allons-y. Vingt trois heures cinq, vingt cinq kilomètres, dans quinze minutes j'y serai, .pensa-t-il tout haut.

-Et ça recommence ! Allô ! (D'un ton agacé) Ah ! Bonsoir Véronique.

- Impossible, je décolle demain à 6 heures... Je dois être debout à 4 heures... Comment ? Non, mais... Tu me vois passer la nuit chez toi avec le professeur !

- Ah ! Il est parti... En congrès... Depuis plusieurs jours !... Non, je l'ai vu mardi dernier, il m'a souhaité de bonnes vacances sur un ton très sec...

- D'accord, puisque c'est très important.... Disons... Dans une heure... Tu as raison c'est préférable de laisser ma voiture dans le garage, plutôt que de l'abandonner quinze jours à l'aéroport de Zaventem. ... Tu me prends vers minuit... Ok !

Michel ferma la porte de son appartement, prit l'ascenseur pour se rendre au garage de l'immeuble. Sa voiture l'attendait, une BMW blanche, vieille de plus de dix ans. Mais elle gerbe sa puissance comme un jeune pur sang. Contact ! Le moteur ronronne comme une jeune pucelle heureuse d'avoir été déflorée ! « Décidément mon épouse m'a perturbé. »

Pourquoi Mulot veut-elle absolument me parler ?

C'est une gentille fille, nous avons fait nos études de biologie ensemble, nous l'avions surnommée Mulot. Elle grignotait toute la journée !

Après avoir terminé brillamment ses études, elle entre dans le service du professeur Barras, détenteur de la chaire de phytopathologie à la faculté agronomique de Gembloux. Il cumule un poste de conseiller scientifique dans la société où je bosse.

Mulot devient sa secrétaire puis sa maîtresse. Barras l'épouse au bout de six mois. Un homme hyper cultivé, désagréable au possible, ours mal léché, fumant toujours les mêmes horribles cigares dont l'odeur vous empeste les vêtements. Cet homme me répugne sur toutes les coupures. Je m'imagine Mulot se faisant tripoter par ce porc !... Après tout je manque certainement d'objectivité. Arrêtons notre mauvaise langue et dépêchons-nous.

A ce moment l'accélérateur de la voiture se bloque, elle bondit, tire vers la gauche de la chaussée. Au même moment il voit une voiture lancée à vive allure venant en sens inverse. Michel redresse et repart vers la droite, évite de justesse la voiture... Ouf, je l'ai échappé belle sans quoi Saint Pierre allait me recevoir avec tous les honneurs.

-Heureusement, le chauffeur a pu, sans trop de peine, reprendre la bonne trajectoire. Et bien, le bon Dieu existe !... Saloperie de soulier, la semelle a glissé sur l'accélérateur.

-Pendant les derniers kilomètres mon pied droit n'arrêtait pas d'avoir la tremblote, la peur rétrospective sans doute !

Michel gare sa voiture au parking qui entoure tout le bâtiment de la société bio agroalimentaire. Il se présente à la loge du surveillant de nuit. Personne ! Le sas est ouvert. La situation lui apparaît insolite, anormale. Mais, peut-être, est-ce une négligence du garde alors qu'il effectue sa ronde ? Il est vingt trois heures trente. Cette faute est très grave et peut lui valoir son poste. De toute façon je n'ai aucune envie de lui coller un rapport, surtout à Gustave, un si brave type, se dit-il.

Il arrive à son bureau et constate avec surprise la fermeture de l'incubateur.

- Ou bien c'est une blague et là je n'apprécie pas du tout ou bien Gustave à coupé l'incubateur lui-même. Vraiment je ne comprends pas ce coup de téléphone.

Michel referme son bureau sans y mettre sa carte magnétique et repasse par la loge et là toujours pas de Gustave. Il sort du bâtiment et il se dirige vers le parking. Il s'apprête à monter dans sa voiture quand il se fait accoster par un personnage à l'accent étranger.

- Avez-vous un téléphone mobile ? Je suis en panne avec ma voiture.

Prudent, il lui demande quel numéro il doit appeler.

Je crois que ce ne sera pas nécessaire.

Et Il disparaît dans la nuit. Michel reste pantois face à cette attitude

insolite.

- Oublions cet incident et revenons à Mulot. De quel problème important veut-elle me parler ?

Arrivé dans le parking de son immeuble, il est plus de minuit et il constate l'absence de la voiture de Mulot. Peut-être a-t-elle changé d'avis ?

Il monte à l'appartement, prends son sac et l'ordinateur.

Dans ce sac de voyage, il vérifie pour la dernière fois si ses graines de tomates sont bien à leur place. Tout est en ordre...La sonnerie du parlophone retentit...

- Oui... ? Tu es au parking ? Bien, je descends.

Mulot attendait près de la porte de l'ascenseur. Elle porte une robe légère, vert pastel. C'est la première fois que je la vois dans une tenue si agréable,

- Tu veux conduire ?

- Non, pas la voiture du Professeur.

- Cette porche est aussi la mienne.

- C'est très bien ainsi... Roule, Mulot !

Pendant le trajet elle ne pipa un seul mot.

Je regardais ses longues jambes fines. Sa robe, par les mouvements des pédales, remontait légèrement et laissait percevoir une paire de cuisses à exciter votre libido. Elle aperçut mon regard et tira sur sa robe. Bien entendu, au premier coup de frein, le spectacle recommençait.

Dans la société bio agroalimentaire où elle travaille comme secrétaire du professeur Barras et l'assiste dans une grande partie de ses recherches, nous avons peu de contacts affectifs. Le professeur Barras ne sait pas que nous sommes amis de longue date.

- Tu ne dis rien Mulot... Tu regrettes de m'avoir invité ?

- Nous aurons tout le temps de parler chez moi.

Je n'insiste pas et me remets à rêver éveillé, les yeux fermés essayant de comparer le physique de Mulot à celui de ma femme. Véronique

mesure plus ou moins un mètre septante, mon épouse un mètre soixante quatre. Mulot aux yeux couleur geai en forme d'amende. Les cheveux coupés à la Jeanne d'Arc descendent raides comme des rideaux plombés. Mon épouse est blonde de partout, des cheveux longs un peu plus courts que Lady Godiva !

Un coup de frein me fit ouvrir les yeux, nous sommes arrivés à la propriété du Professeur Barras.

Mulot me fait entrer dans le grand salon sans prononcer un seul mot. Je commence à être inquiet.

-Tu as certainement soif. Que veux-tu boire ?

-Peu importe, pour autant que ça soit frais.

Un whisky avec beaucoup de glaçons ?

- Ok !

-Sers-toi, la bouteille est sur le bar et les glaçons sur le coté du frigo, c'est automatique. Je te laisse, je vais me doucher. »

Michel reste étonné par l'attitude de Mulot. Il la sait un peu lunatique et parfois désarmante, mais ...

Il se sert un whisky, ce breuvage écossais.

Tout en le dégustant à petites gorgées, il regarde avec un sourire narquois le décor luxueux de ce salon.

Mulot termine sa douche, elle enfile sur son corps nu un déshabillé en tulle bleu. Ca cache l'essentiel mais suggère des idées. Pensa-t-elle.

Véronique, alias Mulot, avait bien sûr une intention précise à l'égard de Michel. Elle se mit à penser tout haut.

- Mon mari ne me procure plus le moindre plaisir, il m'a épousée pour ma jeunesse, pour mon savoir faire et en tant que bonne ménagère. Mais surtout pour se prouver à lui-même sa capacité de baiser une jeune femme. Je dis baiser car je n'ai pas d'autres mots pour qualifier ses envies sexuelles. Pour bander, il est obligé, vu ses soixante sept piges de prendre en cachette du Viagra avant de faire « l'amour ».

L'acte sexuel consiste à prendre son plaisir sans se soucier de sa partenaire. Il me reproche de manquer de sensualité. Il trouve mon attitude et mon comportement une entrave à sa jouissance. Il me fait souvent ce genre de reproche. Pour finir, j'en ai eu marre. Je lui suggérai d'aller satisfaire ses fantasmes au bordel et de me laisser tranquille. Cette remarque je l'ai faite une seule fois. Il est rentré dans une colère ridicule, méchante et violente. Cette situation est horrible, je n'ose jamais lui faire d'observation sans qu'il entre dans une colère folle. Parfois il me cravache les fesses. Plus je crie, plus il frappe. Ensuite il m'oblige à me mettre à quatre pattes sur la moquette et me pénètre comme une brute. Devant cet homme, je me sens sans défense, peut-être par lâcheté, mais surtout par cette peur dont je n'arrive pas à maîtriser. Cette brute mesure un mètre quatre-vingts et pèse nonante kilos.

A l'extérieur il est courtois, affable, aimable, il ne laisse rien paraître. Tout son entourage s'imagine que je suis la femme la plus heureuse. Il me laisse rarement seule, sauf depuis quelques jours pour son congrès à Milan. C'est le plus beau cadeau qu'il m'ait offert depuis trois ans ; me laisser seule ! Sa jalousie malade me le fait craindre et me rends sans défense, vulnérable. Aussi, ce soir je me tape mon petit chéri de Michel. Je sais qu'il ne m'aime pas d'amour... Mais quelle importance !

Un petit peu de parfum et j'attaque ce beau Don Juan.

Michel attend avec une certaine impatience sa mystérieuse amie, regardant distraitement le décor autour de lui. Un bruit de porte le fit sursauter.

- Il est beau ce tableau, tu ne trouves pas ?

- Toi aussi, tu n'es pas mal dans ce déshabillé.

- Il fait si chaud. Veux-tu encore un whisky ?

-Oui, volontiers.

Elle prend le verre de Michel et se dirige vers le frigo américain. Je

perçois au travers du voile ses deux petites fesses un peu plates qui lui tombent comme deux gouttes d'eau sur le haut des cuisses. Le spectacle qu'elle essayait de montrer était réussi. Difficile pour moi de rester de marbre !

Elle se retourne et me lance...

-Veux-tu plus de glaçons ?

Je ne savais que répondre. J'étais interdit devant cette sculpture de formes et de grâce. Ses deux petits seins, pas plus gros qu'une orange de montagne, laissaient percevoir au travers de son déshabillé deux petits tétons comme des minuscules boutons de rose.

- Michel, serais-tu troublé ?

- Comme je ne le serai-je pas, je te répondrai : Oui.

- Tiens, voilà ton whisky.

Mulot lui tend le verre en s'approchant de lui Il l'a saisi par la taille et l'embrasse sur les lèvres avec insistance. Le verre de whisky tombe sur la moquette. Michel lui caresse doucement le dos, sa main remonte lentement vers sa poitrine et effleure légèrement les petits tétons. Mulot se dégage gentiment de son étreinte.

- Non, Michel, il ne faut pas aller plus loin.

- Mulot, tu dis des bêtises. Tu meurs d'envie de faire l'amour avec moi. La preuve, tu as tout fait pour m'exciter et maintenant tu fuis. Si tu as changé d'avis, j'accepte, mais alors tu changes de tenue.

- Tu as raison, mon attitude est stupide. Oui, j'ai envie de faire l'amour avec toi, mais j'ai peur.

- Peur de quoi ?

- Je ne sais pas, peut-être à cause de Barras, peut-être à cause de ce que je suis.

-Ecoute, Mulot je ne souhaite pas faire l'amour avec toi si tu ne le désires pas.

Mulot s'approche de Michel et, sans dire un mot, elle commence par

lui enlever sa chemise qu'elle lance au travers du salon. Celle-ci atterrit par hasard sur le lampadaire et laisse ainsi le salon dans une lumière tamisée. Mulot et Michel rient de bon cœur de ce gag. Il prend Mulot dans ses bras et la dépose délicatement sur le sofa. S'asseyant à même la moquette, il ouvre le déshabillé, caresse délicatement le corps de Véronique.

-Je t'en supplie, viens vite, je te veux.

Michel lui fait l'amour. Mulot jouit avec une frénésie qu'elle ne peut contrôler. Jamais dans sa pauvre vie de couple elle n'avait connu une telle jouissance.

Tous deux restent soudés l'un à l'autre pendant un long moment. Ils finissent par s'endormir chaleureusement enlacés.

Comme toutes les nuits le service privé « sécurité » fait sa ronde pour quelques entreprises situées dans le campus universitaire de Louvain La Neuve. Les deux gardes, Jules et Jean, constatent l'ouverture libre de la porte d'entrée de la société agro alimentaire. Jules suivi de Jean pénètre dans le bâtiment et ils inspectent les nombreuses pièces dont aucune n'est fermée à clef. Normalement, le responsable de la sécurité de cette société doit, après la sortie des employés, vérifier et verrouiller tous les bureaux. De toute façon, il est impossible d'entrer dans le bâtiment sans donner son numéro de code et être en possession de sa propre carte magnétique. Alors pourquoi ce désordre inhabituel ? Jean et son collègue décident d'examiner pièce par pièce. Apparemment tout semble être tranquille. Les deux agents de la brigade d'intervention de nuit poussent une à une les portes de chaque bureau sans rien trouver d'anormal. Sur une porte il est indiqué : « N'entrez

dans cette pièce que si la lampe est verte. »La lampe n'était ni rouge ni verte, aussi nos deux agents entrèrent. A l'aide de leur torche électrique, ils cherchent l'interrupteur, éclairent le local. Un homme habillé d'un uniforme est couché à même le sol, son trousseau de clefs est attaché à sa ceinture. Jules met deux doigts sur la carotide, le garde ne donne plus signe de vie. Jean se tourne vers Jules son collègue.

-Téléphone au commissariat de Louvain La Neuve pour qu'il nous envoie l'équipe de la criminelle.

- Bien chef !

- Tu arrêtes de m'appeler « chef », compris ?

- Oui chef.

- Non, mais ce n'est pas possible, il en tient une couche.

- Vous dites, chef ?

- Rien. Téléphone au commissaire ça devrait déjà être fait.

- Là... C'est fait, chef..., j'ai le commissariat, il n'est pas content d'être réveillé en pleine nuit.

- Passe-le moi dit Jean.

- Allô, ici l'agent de « sécurit », toutes mes excuses de vous réveiller...Ah ! Vous ne dormiez pas, vous êtes de service. Nous venons de découvrir le corps inanimé du surveillant de l'entreprise Bio agroalimentaire Stiller, dans le campus de Louvain La Neuve...Je crois qu'il est mort...Nous restons sur place. Vous appelez le parquet...Nous ne touchons à rien... Bien, commissaire. Vous n'êtes pas le commissaire ? Oh, vous savez pour moi c'est la même chose...

Les adieux avec Mulot furent un peu tristes, mais voilà, tout avait été dit. Je ne l'aimais pas et elle le savait. Le seul sentiment que j'éprouve à son égard, c'est de la tendresse. Nous nous fîmes nos derniers petits bisous, je pris mon sac de voyage, mon ordinateur, et lui fis signe de la

main puis disparaissais dans l'aéroport de Zaventem sans me retourner.

Je voulais acheter le journal, mais la librairie n'était pas encore ouverte. Et bien, je le prendrai dans l'avion, la compagnie en distribue parfois.

Je pris possession du siège A 17, bord de rangée. Près du hublot, il fait plus froid surtout si l'on pose l'épaule contre le plexiglas.

Ma voisine, une jeune femme de mon âge, est accompagnée de son fils de plus ou moins cinq ans. Le gamin paraissait heureux de se trouver près de la fenêtre. J'attachai ma ceinture.

Les yeux fermés, Michel se remémorait la soirée et la nuit passionnée avec sa copine Mulot.

Il pensa soudain à ce rapport confidentiel le concernant. Le salopard de Barras voulait avoir sa peau auprès du patron Stiller de la société bio agroalimentaire. Mais Barras oublie une chose : Je détiens d'une façon inconvenante les conclusions et surtout les procédés de production de mes nouvelles recherches.

En tout cas, notre cher Professeur Barras, de toute sa hauteur, venait encore de gagner quelques centimètres par les cornes que j'étais heureux de lui faire porter. Pour Mulot c'est autre chose. De commun accord, nous avons fait l'amour, cet acte ne m'obligeait en rien vis-à-vis d'elle.

Depuis mon mariage, je dispose d'une liberté totale, mon épouse me permet de croquer selon son goût les femmes de son choix. Elle considère que le corps de son mari ne lui ne lui appartient pas. Pour elle, faire l'amour physiquement n'engage pas les protagonistes, du moment où toutes les précautions sont prises. Faire l'amour avec un préservatif met une certaine distance dans l'acte sexuel. Mon épouse accepte mes escapades uniquement dans le respect des sentiments d'amour promis l'un à l'autre.

Elle, « Princesse », comme je l'appelle dans l'intimité, m'avait prévenu

sur les risques de tomber amoureux d'une autre femme. Si cette situation devait un jour arriver, Princesse me crèverait les yeux et passerait mon brocard à la moulinette. Pour les sentiments Princesse reste d'une intolérance sans pitié. Et pourtant, je suis loin d'être un don juan. Il m'est très difficile de résister aux avances d'une femme, jolie et attirante. La seule femme à qui j'ai fait une avance ce fut Princesse.

Les vrombissements des moteurs du Boeing 737 me sortent de ma rêverie, l'avion roule sur le tarmac, prend un peu de vitesse pour s'immobiliser au début de la piste. Les moteurs ronflent à nouveau, les freins sont desserrés, l'avion file à toute allure sur la piste, pour atteindre les deux cents kilomètres heure et nous voilà propulsés dans les airs, la sensation est impressionnante, pour moi du moins. Nous grimpons vers le ciel bleu.

Le nez contre le hublot, le petit garçon dit à sa mère :

- Regarde maman, les maisons, comme elles sont petites, tu crois que je pourrais les mettre dans ma poche ?

- Tu vois Victor, lui dit sa mère, les maisons sont de plus en petites à cause de la distance entre la terre et nous.

- Dis, maman, tu me donnes un bonbon ?

- Tiens mon chéri.

La dame me tend le sachet.

- Vous voulez ?

-Je refuse poliment.

Les lumières de sécurité s'éteignent, c'est le signal de notre ascension à onze mille mètres où la température extérieure est de quarante degrés sous zéro. Bientôt, l'avion se stabilise, l'éclairage s'allume, nous nous libérons de nos ceintures.

- Puis-je vous demander un petit service, Monsieur ? Me demanda ma voisine.

- Avec plaisir, répondis-je.

- Je dois me rendre aux toilettes, pouvez-vous jeter un coup d'œil à mon gamin ?

- Sans problème.

- Merci Monsieur.

Je me lève pour la laisser passer et prends la place près de l'enfant.

J'engage la conversation avec lui qui s'émerveille du lever de soleil.

- C'est joli. Lui dis-je.

- Oui, c'est beau. Je m'appelle Victor et toi ?

- Michel.

- « Pierre », ça va, mais « Marie », pour un papa !

-Mais je me fais appeler Michel c'est mon deuxième petit nom.

-Moi, mon deuxième petit nom c'est pire que le premier, Gustave qu'elle horreur

- « Victor », c'est chouette, non ?

- C'est archi moche ! C'est les enfants qui devraient choisir leur prénom. Pas les parents. Moi, on ne m'a pas demandé mon avis.

Victor me regarda avec un air désappointé et me dit d'un ton résigné ;

- Ils ont voulu que je m'appelle comme mon grand -père. Moi, je veux m'appeler « Fabian » comme mon copain de classe. C'est un caïd et il est fort en tout. Je voudrais lui ressembler.

- C'est bien aussi, mais je préfère « Victor ».

- Bof...

Il regarde par le hublot puis il dit :

-Tu as déjà vu un bateau téléguidé ?

-Oui. Pourquoi tu me poses cette question ?

-Moi, je n'en ai jamais vu.

-Tu aimes les bateaux téléguidés ?

-Oui, beaucoup, j'aimerais bien en avoir un.

La maman revient pour reprendre sa place.

-Vous pouvez rester auprès de Victor.

Mais Michel se lève et reprend sa place.

- Vous avez un garçon vraiment gentil et bien sympathique. Il parle comme un grand.

- Oui, il est formidable, je l'élève seule, son père est parti le jour de sa naissance, nous ne l'avons plus jamais revu... Nous n'étions pas mariés.

Michel se sentait un peu embarrassé et ne savait que répondre.

- Vous l'aimez toujours ?

- Pour vous répondre franchement, je dirais « oui ».

Je ne sais pas pourquoi je vous raconte toute cette histoire ! Nous ne nous connaissons pas, mais cela fait du bien d'en parler.

- Oui, ça soulage... Parfois.

- Vous êtes en voyage d'affaires ? (Elle regarde ma serviette).

- Non, je suis chercheur dans une société agro alimentaire.

- Je peux savoir en quoi consistent vos recherches ?

Michel lui explique pendant un bon moment ses nouvelles recherches.

-Je vous ennue ?

-Pas du tout, je trouve ça passionnant.

Michel sort son portefeuille et en retire une carte de visite au nom de la société.

- Tenez, voici ma carte, si ça vous intéresse, je vous ferai visiter le laboratoire de recherches. J'ai indiqué le numéro de mon portable. Si toutefois vous souhaitez me contacter.

- Merci, ce serait avec plaisir...

- Maman...Maman...

- Victor, je parle avec le Monsieur.

- Maman, regarde, le feu sort par le gros trou de l'aile !

- A cet instant, le commandant de bord nous annonce qu'un petit incident, nous oblige à atterrir à Orly.

-Ne vous inquiétez pas », dit le commandant, il n'y à rien de grave,

nous allons être un peu secoués.

L'avion commence à descendre, un peu trop rapidement à mon goût.

Les lumières de sécurité sont allumées ainsi que les couloirs d'évacuation. L'hôtesse nous demande d'attacher notre ceinture, de baisser la tête et de prendre appui avec les mains sur les genoux.

L'avion, déséparé, décrit des grands cercles en se couchant tantôt à gauche, tantôt à droite.

Il règne dans l'avion un silence étrange, même les enfants se sont tus.

Un homme hurle « Nous allons tous mourir, je veux un prêtre ». Une hôtesse essaye de le calmer. Plus loin une mère crie sa peur. Puis le silence revient.

Ma voisine me prend la main et la serre très fort. De son autre bras elle maintient la tête de Victor sur ses genoux.

- Maman lâche- moi, tu me fais mal.

- Reste la tête baissée et donne- moi la main.

- Pourquoi me prends-tu la main ?

- Parce que je t'aime très fort.

- Le Monsieur aussi tu l'aimes très fort que tu lui tiens la main ? A ce moment, l'avion pique du nez dans une accélération vertigineuse.

Heureusement, nous sommes attachés, sans quoi nous serions des hommes volants dans la carlingue. Ma voisine reste silencieuse et Victor tire nerveusement le vide poche du siège en face de lui.

L'avion remonte en basculant légèrement vers la gauche. Cela donne une sensation très désagréable. Spontanément Victor s'écrie :

- Chouette c'est comme à Walibi !

Personne ne rit.

Ensuite un murmure de prières se fait entendre puis se précise et l'ensemble des passagers prient à l'unisson. Ma voisine prie silencieusement.

Moi, je ne connais plus mes prières.

J'attends qu'elle termine son « je vous salue Marie, » pour lui demander son prénom. Elle me répond « Antoinette » distraitement et reprend ses prières sans me lâcher la main.

- Regarde, maman nous allons rentrer dans les maisons. Antoinette a tout juste le temps de lui abaisser la tête et c'est le choc, le choc horrible, nous sommes bousculés dans tous les sens, la ceinture me rentre dans le ventre comme une corde. Victor crie sa douleur.

L'avion continue en zigzaguant sur la piste, plusieurs fois à gauche, plusieurs fois à droite, puis se stabilise et s'arrête. Un silence total, puis des cris de joie fusent de toute part dans la carlingue, les applaudissements n'en finissent plus.

D'une voix un peu tremblante, le commandant Vanden Boch nous remercie et nous dit :

- Dieu soit loué, il n'y a plus aucun danger, attendez le signal de l'hôtesse pour prendre vos bagages à main

- Bravo, bravo, commandant...

Les quatre portes s'ouvrent, les toboggans se déploient. Nous avons beaucoup de chance, nous sommes les premiers à les l'utiliser. Il était temps, certaines odeurs devenaient insupportables. On peut comprendre, la peur donne des réactions au corps humain dont l'on ne peut pas toujours contrôler.

J'aide Antoinette à prendre ses bagages et je remarque pour la première fois la merveilleuse silhouette de cette femme. Dans la descente vers la terre ferme, j'ai le temps d'admirer la beauté de ses jambes et de ses cuisses. C'est peut-être indécent dans ce genre de situation même par pudeur, je ne pouvais pas fermer les yeux et risquer de me casser la figure sur ces toboggans un peu trop verticaux à mon goût.

Nous sommes directement conduits dans un grand hall de transit où à première vue, il n'y a pas de toilettes ni de quoi boire un coup.

La garde chiourme se manifeste avec autorité. Sans me soucier de sa

présence, je dis bien haut : « - Mesdames et Messieurs, les toilettes et le bar, c'est par ici. »

Comme une nuée de mouches, les gens se ruent vers le bar et les toilettes.

- Et bien, dis-je, à Antoinette, (visant la sorcière en uniforme), s'ils se comportent de cette façon avec les réfugiés, j'ai honte pour les Français !

-Oh, me dit-elle, donnez un uniforme et un képi à un imbécile et vous obtenez ce que vous venez de voir et d'entendre.

-Pouvez-vous prendre soin de mon gamin le temps de me refaire une beauté aux toilettes ?

-C'est un plaisir pour moi, de bavarder avec Victor.

-Viens, Victor, je t'offre un coca au bar.

-Je déteste le coca, je veux un chocolat.

- Comme tu voudras !

Michel se dirige vers le bar et commande un chocolat et un whisky.

-Voilà mon garçon !

-Pendant que Victor sirote son chocó, j'en profite pour téléphoner à Princesse.

-Allo ! Princesse, je t'entends mal ... Voilà c'est mieux. Ecoute, nous sommes à l'aéroport d'Orly, nous avons eu une panne technique...Non, ne t'inquiète pas tout va bien maintenant, ma chérie...C'est ça, je te rappelle plus tard...Moi aussi, je t'embrasse.

- Je veux ma maman...Tu crois qu'elle va revenir.

- Ta maman t'aime beaucoup, beaucoup.

- Pas beaucoup, beaucoup ; disons beaucoup.

- Il a été sage ? Demande Antoinette, de retour

- Mais bien sûr, répond Victor.

- Que puis-je vous offrir, Antoinette ?

- Un jus de fruit avec des glaçons.

Pendant que Michel se dirige vers le bar, Antoinette prend son enfant dans les bras et le serre très fort contre son corps et lui dit : » j'ai eu très peur mon chéri. »

- Dis, maman quand arriverons-nous à Roquetas ?

- Bientôt, mon trésor.

-Voilà votre jus de fruit ma chère Madame.

A cet instant la contrôleuse, accompagnée d'un agent de la sécurité se dirige vers nous. Cette cinglée me pointe du doigt « C'est lui, inspecteur »

L'inspecteur fonce sur moi comme pour m'impressionner et me demande de le suivre.

- Et pour quelle raison devrais-je vous suivre ? Demande Michel.

- Incitation à l'émeute, répond l'inspecteur.

- Non, mais vous êtes au courant que notre avion a failli se crasher et ces gens, près du bar en sont encore traumatisés. Vous nous enfermez dans un hall complètement clôturé, sans toilettes, ni rafraîchissements, pas même un médecin, ni un psychologue. C'est scandaleux...La France, pays d'accueil, laissez-moi rire ! Et vous avez l'audace de me demander de vous suivre ? Et bien non, je ne vous suivrai pas.

-Vous êtes prié, vous et les autres passagers, de regagner le hall de transit au plus vite !

- Nous y retournerons sitôt nous être désaltérés. Je vous salue bien, dit Michel, en lui tournant le dos.

L'inspecteur le prend par le bras.

- Je vous prierai de ne pas me toucher Monsieur.

- Inspecteur ! dit-il, visiblement mal à l'aise.

Les gens commencent à se rapprocher de Michel.

-Vos papiers !

-Non, mais vous ne m'avez pas compris ? Foutez-nous la paix ! Michel

s'enfonce dans la foule de curieux, en haussant les épaules et laisse planté là les deux emmerdeurs ; l'inspecteur et sa midinette fanée. Il va rejoindre Antoinette et Victor, qui s'étaient un peu écartés.

- Bien joué ! S'écrie le gamin, c'était super !

- Au fait, dit Antoinette, vous ne m'avez pas dit votre prénom ?

-Michel. Mais vous pouvez m'appeler Michel, mon deuxième prénom, celui de mon grand père

- c'est comme moi dit Victor, mes parents ne m'ont pas demandé mon avis. Mon deuxième prénom c'est Gustave, l'horreur. Ils rient.

-Les voyageurs du vol Bel Air 238 sont priés de regagner le hall de transit.

Après avoir récupéré leurs valises les passagers pourront s'ils le souhaitent continuer leur voyage vers Almeria. »

Quelques- uns, ont préféré regagner la Belgique en TGV.

Nous embarquons dans un Air Bus affrété par la société Bel Air.

Antoinette n'était plus sur la même rangée que moi, je le regrettais...

Pendant ce vol, je pensais aux événements et aussi à cette fille splendide et d'une gentillesse rare. Aucune tentative de sa part pour m'inciter à de plus grandes confidences.

Je fermai les yeux et j'essayai de dormir. Une hôtesse me touche délicatement l'épaule.

-Monsieur !

-Oui... !

-Une dame me prie de vous remettre ce billet.

-Merci, mademoiselle.

Michel, un peu tremblant, ouvre le billet.

« Michel, un grand merci pour tout. Vous pouvez me contacter, si vous le souhaitez à l'hôtel Mira Mar à Roquetas. Peut-être à bientôt. »

Je vous embrasse.

Antoinette. D' Avila.

J'étais malgré tout surpris par ce billet. Je ne m'attendais pas aux égards de cette femme. Dans le fond de moi-même, mon orgueil était satisfait. Ce billet me remplissait de joie. Cette jeune personne aimable ne montrait dans son attitude aucun signe de vouloir aller plus loin dans la relation amicale. Mais c'était gentil.

De mon siège, j'essayais en vain de la chercher des yeux, cela me paraissait impossible. Le mieux était de me rendre aux toilettes et de repérer le siège où elle se trouvait. Là aussi, je restai bredouille. Où était-elle donc passée ? Pourquoi m'obstinais-je à essayer de la voir comme un jeune adolescent maladroit ?

Nous approchions de l'aéroport d'Almeria et j'allais enfin retrouver Princesse et le cortijo de la Boca de Los Frailes ainsi que sa nouvelle piscine de vingt mètres sur dix, entourée de palmiers.

Personne ne sait, dans notre entourage en Belgique, l'existence de ce cortijo, un endroit très peu connu des touristes étrangers. Là, à La Boca, nous ne fréquentons personne à part une amie belge, épouse d'un rupin Almerien. La seule personne indigène que nous fréquentons c'est l'épicière du hameau où nous trouvons un peu de tout y compris lapins et poulets de son élevage. Nous vivons dans un véritable petit paradis. Pas de bruit, seul les oiseaux nous réveillent tous les matins.

L'Air Bus se pose avec souplesse sur la piste. Celle-ci longe en parallèle la méditerranée. De l'autre côté nous découvrons les cultures en serre des fameuses tomates RAM. Ces champs de tomates s'étendent sur des kilomètres d'hectares et donnent aux touristes une impression de laid. Pendant de longues années, les autochtones de la province d'Almeria vivaient en dessous du seuil de pauvreté. Depuis peu, cette province s'est complètement transformée économiquement avec le développement des cultures en serre et de l'immobilier touristique. Mais tout n'est pas que plastique et des coins idylliques nous montrent une région magnifique. Ses pitons hauts de quelques cent mètres avec ses

roches aux couleurs changeantes par selon le temps qui passe et à la position du soleil. Ces colorations passent du rouge au violet ou jaune or. Ces paysages sont de toute beauté pour ceux qui savent regarder.

L'avion s'arrête au bout de piste et commence à suivre le tracé jaune du tarmac pour aboutir devant les quais d'embarquement. Il est quinze heures trente. Plus de douze heures debout sans compter le reste. A vrai dire, je n'ai plus fermé l'œil depuis deux jours.

Je prends mes bagages et j'attends le passage d'Antoinette. Pas de chance, elle a pris la sortie arrière. Je me presse et j'arrive dans le hall où se trouvent les tapis roulants. J'aperçois Victor et sa maman qui attendent leurs valises. Je vais à leur rencontre, passe devant la porte automatique qui s'ouvre et je suis face à mon épouse. Princesse me saute au cou avec légèreté et m'embrasse avec passion sans se soucier des gens.

- As-tu fais bon voyage mon chéri ?

- Oui, de Paris à ici.

- L'incident technique était vraiment important ?

- Plus tard je te raconterai les moments d'horreur que j'ai vécus...Nous nous dirigeons vers la sortie.

Je mets mes valises dans la malle de la voiture.

- Veux-tu conduire mon chéri ? (Elle lui tend les clés).

- Conduis, Princesse, je suis crevé. Il retire de sa veste son téléphone et le dépose dans le vide poche de la Ka.

- Comment me trouves-tu dans cette robe.

- Mille étoiles dans un ciel bleu.

-c'est gentil et c'est très joli.

La voiture démarre, Michel n'ouvre pas la bouche et regarde par la vitre latérale.

- Tu cherches quelqu'un, tu me sembles bizarre ?

- Oui, une jeune femme qui est accompagnée d'un petit garçon.

- Encore une nouvelle drague à mettre à ton actif.

- Plus tard, je te raconterai.

La voiture quitte le parking et emprunte la route locale vers la Boca de Los Frailes. Pendant tout le trajet, Princesse n'arrête pas de parler. Du petit village de Sans Jose qui n'en finit pas de s'agrandir. De la pompe de la piscine qui se bloque de temps à autre. J'ai eu droit au résumé complet de ses quinze jours en solitaire.

- Notre bateau se porte bien ?

- Tout est en ordre, j'ai fait faire l'entretien comme tu me l'avais demandé, mon chéri.

- Tu es une femme extraordinaire.

Je lui demandai des nouvelles de sa seule amie.

-Elena est venue passer la journée avec moi. Ce fut formidable. Nous avons nagé nues dans la piscine.

-Si, je comprends bien, j'ai un jour de retard.

-Ne t'inquiète pas, elle vient demain te saluer. Elle doit se rendre à San Jose.

-Si la mer est belle nous pourrions faire un pique-nique avec Elena.

-Quelle excellente idée ! (Elena est une magnifique rousse aux yeux couleur émeraude).

-Te connaissant tu l'as certainement sautée, allez avoue petit cochon !

-Presque...Aux vacances dernières, ce fut à deux doigts.

-Un doigt suffit !

Ils s'esclaffent.

Michel montre des signes évidents de fatigue et ses yeux se ferment et s'ouvrent comme des clignoteurs.

-Dors, mon chéri, il te reste une demi-heure pour récupérer !

Princesse est intriguée, depuis un bon moment, elle se sent suivie par une voiture de couleur rouge. Ce véhicule semble ne pas vouloir la dépasser. Mais elle n'ose pas réveiller son mari. Se sachant presque ar-

rivée au cotijo, elle finit par oublier son inquiétude.

La voiture s'engage sur le chemin en terre desséchée, bosselée et en nid de poule.

Michel, secoué comme un prunier, se réveille en sursaut.

-Nous arrivons, mon chéri.

La Ka prend son dernier virage et pénètre dans leur magnifique propriété entourée de palmiers et de pins parasols. Le ciel est d'un bleu uniforme, pas un seul nuage.

-Quel endroit de rêve, je me sens revivre après ce voyage mouvementé.

Il ouvre le sac à main de sa femme pour y déposer son portable.

-Viens, mon chéri, prends-moi dans tes bras comme le premier jour de notre mariage.

Il prend Princesse dans ses bras, marche le long de la piscine en direction du cortijo. La fatigue du voyage lui fait perdre l'équilibre, le sac à main de son épouse tombe sur le gazon, il trébuche et c'est le plongeon dans la piscine. Ils restent enlacés, leurs lèvres se joignent et s'ensuit un baiser où les deux corps disparaissent sous l'eau. Un à un, les vêtements flottent et poussés par un vent léger, vont lécher le bord de la piscine.

Malgré sa fatigue, Michel honore Princesse d'abondantes caresses et termine par un ballet nautique d'amour dans un tourbillon frénétique.

Ils sortent de la piscine et s'effondrent sur la pelouse.

Le couple est réveillé par ce satané téléphone mobile.

Elisabeth rampe vers son sac à main, prend le téléphone...

- Digame ! Bonjour Elena...Oui, nous rentrons à l'instant...Moi, c'est d'accord, je te passe Michel.

-Salut ma belle...Comme c'est dommage, nous ferons du bateau sans toi...OK pour demain soir...A neuf heures « de la tarde » comme disent les Espagnols...Moi aussi, je t'embrasse. A demain soir.

- Coupe-moi ce putain de téléphone Michel et fais- moi l'amour.

Tous deux roulent sur l'herbe et les voilà partis pour une nouvelle farandole d'un déchaînement de folie amoureuse.

Une détonation, une balle siffle et s'écrase sur le rebord de la piscine en faisant sauter quelques céramiques...

Le commissaire Lambert regarde sa montre, il est passé vingt heures, son dîner l'attend depuis un certain temps. Son épouse en a l'habitude, c'est pourquoi il a acheté un four micro onde.

Il se gratte la tête et quelques pellicules voltigent dans les airs et viennent s'écraser sur le bureau comme des mites passées à la moulinette. D'une main brusque, il chasse ces encombrantes taches blanches en jurant comme un païen.

- Non mais ce n'est pas vrai, je paie la peau des fesses un produit anti-pelliculaire pour arriver au même résultat. (On frappe à la porte.)

- Entrez ?

- Bonsoir commissaire.

- Bonsoir, Lucas... Vous avez lu les journaux ?

- Non commissaire.

- Comment les journalistes ont-ils été avertis ? J'avais demandé de ne pas informer la presse avant demain matin.

- Vous me dites ça comme si c'était moi le responsable.

- Vous avez fini votre rapport sur la mort du garde de la société agro alimentaire ?

- Le voici commissaire.

- Asseyez-vous, inspecteur.

Le commissaire lit attentivement les premières conclusions de l'inspecteur. Il fronce les sourcils et reste un bon moment perplexe.

- Vous n'avez pas l'air satisfait commissaire ?

- Nous n'avons aucun indice qui pourrait nous conduire vers une piste valable.

-Nous avons pu contacter le professeur Barras et le patron de la boîte. Le Professeur Barras écourte son séjour à Milan, il arrive par le vol de vingt et une heure trente.

- Prenez Pendard avec vous et allez me le cueillir discrètement. Vous le conduirez directement à son bureau. Je souhaite un rapport complet sur tous les objets et documents qui auraient pu disparaître. Pour demain vous demandez à Pendard de me faire la liste de tout le personnel, avec grade et fonction et leur date d'entrée dans l'entreprise ainsi que la vérification de leur casier judiciaire.

- Bien, commissaire.

- Ah ! Jean, félicitations pour la naissance de votre bébé.

- Merci, commissaire.

- Comment s'appelle t-il ?

- Jérôme.

- Joli prénom.

-Il vient d'avoir six mois !

-Déjà !

L'inspecteur Lucas salue le commissaire. (Entre à ce moment le médecin légiste.)

- Bonsoir, Jean, très bien votre rapport, très bien.

- Vous m'apportez des indices sur le crime de cette nuit, Docteur ?

- Une chose est certaine, le garde a été tué par une distorsion du cou.

- Du cou ?

-Une pratique utilisée dans les unités de commandos.

- Oui, nous avons deux vertèbres cervicales complètement déboîtées, mort instantanée.

- Vous êtes formel Docteur ?

- Plus que formel. La mort remonte entre vingt- trois heures, peut-être

un peu plus. Je vous passe les détails de l'analyse. Vous les trouverez dans le rapport. Je vous laisse, j'invite mon épouse au restaurant. Bonsoir, commissaire.

Celui-ci n'a pas le temps de lui poser d'autres questions qu'il est déjà parti.

- Et bien et bien, pour un rapide, c'est un rapide.

(Le téléphone sonne.) Le commissaire Lambert met un certain temps avant de décrocher.

-Allô ! Oui...Prenez sa déposition Dussart...S'il veut absolument me voir qu'il vienne demain à neuf heures à mon bureau...

-Dussart, notez son identité...Non, mais c'est pas possible, vous n'auriez pas pu me le dire plus tôt? Faites- le monter.

-Mais quel con ce Dussart.

Le commissaire se lève et se dirige vers le distributeur d'eau, il se remplit un verre qu'il boit d'une traite.

Dussart entre.

-Je le fais entrer, commissaire ?

-S'il est monté me voir ce n'est pas pour le laisser dans le couloir !

Dussart fait entrer cet étrange visiteur...

Roquetas, située à 12 kilomètres d'Almeria, est une nouvelle ville au développement démentiel.

Depuis plus de vingt- cinq ans, Roquetas connaît un développement excessif. Le vieux Roquetas n'est plus qu'un minuscule village englouti par des milliers d'appartements. L'endroit n'est guère joli il est entouré de serres en plastique dont la culture principale est la tomate, les poivrons, les melons et autres.

Une cinquantaine d'hôtels, bord de mer, se partagent ce qu'il reste de côte. Les clients viennent principalement de Belgique, de Hollande, d'Allemagne, du nord de la France et quelques- uns d'Espagne.

Ces hôtels ont été construits sur d'anciens marécages. D'où l'importance de ma recherche de sur le nouvel pesticide capable de détruire définitivement et rapidement ces envahisseurs d'hôtels au grand effroi des clients. (Les cucarachas.) Ces petites bêtes peu sympathiques volent, nagent, trottent dans la merde de préférence et remontent discrètement par les canalisations des eaux usées.

Il est 21 heures, Antoinette se prépare pour le dîner et Victor, déjà prêt, essaye d'attraper les cucarachas.

-Victor que fais-tu ?

-Regarde maman, je viens d'en attraper une.

-Je ne veux pas l'écraser, elle n'a rien fait de mal.

Antoinette frappe sur la main de Victor, la cucaracha s'échappe et Antoinette l'écrase du pied.

Je m'en fous dit Victor, il y en a plein d'autres dans ma chambre.

- Mon Dieu, mais quelle horreur ! Il nous faut changer de chambre au plus vite.

Antoinette décroche le téléphone et demande la réception.

-La réception ? Je désire parler à un responsable qui parle Français ...

Appartement 28

Assez rapidement un responsable de la direction vient s'enquérir de la plainte.

Antoinette lui explique le problème et lui montre la salle de bains où plus d'une dizaine de cucarachas se baladent un peu partout.

- Monsieur, je souhaite un autre appartement, il m'est impossible de dormir en pensant les voir la nuit me grimper dessus.

-Madame, je comprends très bien votre malaise. Nous faisons le maximum pour éviter ce petit désagrément.

-Vous appelez ça un petit désagrément. Vos cuisines doivent en être remplies.

-Allez tranquillement dîner et je vous garantis que ces cucarachas se-

ront disparus de votre chambre. Permettez-moi de vous souhaiter bon appétit !

Le délégué de l'hôtel aperçoit Victor et lui dit : Demain tu passes à la réception, il y aura un beau cadeau pour toi.

- Dites, Monsieur, vous n'allez pas tuer les grosses mouches ? Vous m'en laisserez une ou deux pour moi jouer ?

-N'oublie pas demain, ton petit cadeau.

Antoinette prend son sac à main d'une façon maladroite et celui-ci se renverse sur le carrelage de la chambre. Elle ramasse le contenu et trouve la carte de visite de Michel. Heureusement, Michel a indiqué au dos de la carte le numéro de son portable. Qu'elle compose

-Allo ! Ah oui, Antoinette ! Dit-il... Oui, bien sûr...Demain, mais tard dans la soirée...Chaque année c'est l'invasion...Je sais, la situation n'est pas agréable...Bonne nuit Antoinette et embrassez Victor pour moi.

Elisabeth le regarde d'un air dubitatif.

-Qui est cette femme ?

Il lui explique comment il a fait sa connaissance. Le cauchemar qu'ils ont vécu ensemble pendant ces quelques minutes près de la mort.

-Tu as des sentiments pour elle ?

-Oui, pendant trois minutes, le temps de se raccrocher à n'importe quel être humain en se disant : « C'est en tenant la main de cette personne étrangère que je vais mourir.

- A ce moment, je n'existais plus ?

- Ne dis pas ça ! Tenir cette main était pour ne pas mourir seul, mais mon amour pour toi défilait à toute vitesse. Je revivais ces six années de bonheur passées ensemble. Quand je repense à cette balle perdue sur la piscine, où l'un de nous aurait pu y passer .Embrasse- moi, Princesse je veux oublier cet incident.

Elisabeth vient se blottir dans les bras de Michel.

- Je t'aime mon amour.

L'inspecteur Lucas et son collègue Pendar font les cent pas dans le hall d'arrivée de l'aéroport de Zaventem. L'avion en provenance de Milan annonce un retard de dix minutes.

- Pendar tu vas au centre d'information. Tu fais appeler le professeur Barras à l'accueil. J'attends dans le hall, l'avion est annoncé.

- Et après ?...

- Tu restes là et tu attends.

Je me demandai comment le professeur allait m'accueillir. Aborder Barras n'est pas une chose facile. Je l'avais rencontré pour une plainte de son épouse. Celle-ci était venue se réfugier au commissariat pour coups et blessures reçus par le professeur.

A cette époque, je n'étais pas encore à la criminelle. Le professeur Barras fut convoqué pour s'expliquer.

D'une voix affable, il a commenté le comportement de son épouse, prétendant un dérangement mental passager. Il m'a fait toute une démonstration sur la maladie de son épouse. Après ce témoignage scientifique, je lui ai demandé l'origine des coups portés sur son visage. Le ton du professeur changea à cent quatre-vingts degrés. Une certaine agressivité contrôlée me fit comprendre de ne pas trop insister. Je lui fis remarquer la pertinence de la déposition de son épouse. Il ne me répondit pas de suite puis, il se ressaisit et me répondit d'une voix calme.

- Si vous trouvez la plainte recevable, vous l'envoyez au parquet !

Pour un professeur d'université, il ne me semblait pas connaître la différence entre le parquet et un commissariat.

« Les passagers pour Milan sont priés de se rendre à la porte N°9 pour l'embarquement immédiat. »

« Le professeur Barras est attendu au centre d'accueil N° 3 »

Si je me rappelle son physique, il mesure environ un mètre quatre-vingts cinq, un visage maigre et triangulaire, les pommettes hautes et saillantes, légèrement rosées. Les lèvres fines lui donnent un air peu sympathique.

-Ah, le voilà, je crois le reconnaître !

L'inspecteur se dirige vers lui.

-Professeur Barras ?

Le professeur regarde l'inspecteur Lucas et le toise de la tête aux pieds.

- Tiens, Inspecteur Lucas, si ma mémoire est bonne ! Vous permettez un instant, mon épouse est dans le hall, elle m'attend.

- Je vous en prie professeur...

- Quel grossier personnage, il ne m'a même pas salué.

-Tiens, ils ne s'embrassent pas et sur un geste de son mari, elle s'en va. Elle se dirige vers la sortie !

Le professeur revient vers l'inspecteur.

Celui-ci lui emboîte le pas. Ils se dirigent tous deux vers le centre d'accueil.

- J'ai renvoyé mon épouse. Bon, si vous êtes ici, inspecteur, ce n'est certainement pas pour m'inviter à dîner !

- C'est juste, voyez-vous, professeur, un petit inspecteur comme moi n'a certainement pas les moyens d'offrir une table au restaurant digne de votre rang.

-Vous avez entendu l'appel. Nous sommes attendus par mon collègue au centre d'accueil.

- Vous n'allez pas me passer les menottes et me conduire au poste de police ?

- Il n'y a aucune raison Professeur, nous avons ordre de vous conduire à votre bureau laboratoire.

- Pourquoi, êtes-vous deux flics pour me « cueillir », pour employer vo-

tre jargon !

- Dans le cas où vous ne seriez pas présenté au centre d'accueil, tout simplement...Voilà nous y sommes.

Un des salons du centre d'accueil leur était gentiment réservé.

Une hôtesse leur apporte une petite collation.

- Il est plus de vingt- deux heures et je suis très fatigué, dit Barras, je vous prierai de me dire ce que vous attendez de moi.

- Venez, Professeur, dans notre voiture nous serons plus à l'aise pour parler de l'assassinat du garde de la société agro alimentaire.

- Assassinat, vous dites ? Alors, je ne vois pas la raison pour laquelle vous me conduiriez à mon bureau !

- Il est urgent pour nous de savoir si rien n'a été dérobé.

-Dérobé ? Je ne comprends pas !

- Et oui, professeur, votre bureau ressemble à un champ de bataille. - C'est pourquoi nous souhaitons, vu la mort d'un homme, que vous nous fassiez l'inventaire. Pour notre enquête le temps est un facteur primordial.

Le professeur montrait des signes d'inquiétude face à cette situation dont il mesurait la gravité ; la criminelle le fait revenir d'urgence de Milan uniquement pour faire l'inventaire de son bureau ?

-Ecoutez, inspecteur, il est vingt-deux heures trente, je n'ai rien mangé, et j'ai renvoyé Véronique, ma femme, à la maison. Et vous me demandez de faire un inventaire de mon bureau ! Croyez-vous cette démarche raisonnable !

- Nous exécutons les ordres, rien d'autre.

- Alors vous faites demi-tour et vous me reconduisez chez moi. Demain, après une bonne nuit de repos, je serai entièrement à votre service.

- Nous ne sommes pas contre, mais le commissaire nous a donné une mission et nous l'accomplissons au mieux.

-Vous téléphonez à votre commissaire et vous lui dites : mission impos-

sible.

A ce moment le téléphone mobile se met à sonner. Pendard décroche.

-....Certainement commissaire...bien sûr commissaire ... Nous, nous dirigeons vers la société agro alimentaire...que faisons-nous avec le professeur ?...Ok ! Patron.

- Il nous faut rentrer au commissariat, il paraît y avoir du nouveau.

- Et le professeur ?

- Nous le reconduisons chez lui.

- Et bien, professeur, vos vœux sont exaucés, nous vous reconduisons chez vous.

Pendard trouve un endroit pour faire demi- tour et s'engage dans la direction où habite le professeur Barras.

- Non, mais à quoi jouez-vous ?

- Le commissaire a dit de vous reconduire et nous vous reconduisons. Voilà, ce n'est pas plus difficile que ça, mon vieux. Oh ! Pardon, professeur, le mot vieux m'a échappé.

- Ce n'est pas nécessaire d'insister, inspecteur.

La voiture de l'inspecteur Lucas conduite par Pendard fonce à toute allure vers le domicile du professeur Barras. Personne ne dit mot. Seul le bruit du moteur pressé au maximum de sa puissance trouble le silence.

- Vous croyez utile de rouler comme des dingues ? Leur dit le professeur. .. Pas de réponse.

- Ecoutez, inspecteur, ou bien vous ralentissez ou vous me déposez de suite.

- Le professeur a très peur. Pendard, ne l'oblige pas à s'oublier.

-Bien chef, je ralentis...Vous n'avez plus peur, Professeur ?

- Ne soyez pas impertinent, mon garçon. Je pourrais faire rapport à votre commissaire.

- Le professeur n'aime pas la plaisanterie ?

- Vous tournez à droite, la villa en face de vous.

- Nous y voici. Et bien... Bonne nuit professeur.

Le professeur ouvre la portière et la claque brutalement. Sans se retourner, il pénètre dans sa propriété.

La voiture démarre en faisant crisser les pneus et disparaît dans la nuit.

Son épouse l'attend sur le seuil de la porte, le professeur passe devant elle sans lui adresser la parole. Mulot le suit avec prudence. Elle sait combien son état nerveux peut dégénérer en méchanceté. Aussi, elle prend bien soin de ne pas le bousculer.

Il se sert un verre de porto, sans demander à son épouse si elle souhaite trinquer avec lui. Toujours dans un silence mortel, il va s'asseoir dans le salon. En se penchant pour prendre sa revue scientifique sur la petite table du salon, son regard est attiré par une pochette ovale, près du pied de la table. Le professeur la ramasse, l'examine. D'un ton mi figue mi raisin, avec un regard suspicieux, il lui dit :

-Tu peux me dire ce que cet emballage de préservatif fait ici ? Veux-tu répondre s'il- te- plaît ?

- ...Je suis la première étonnée !

- Madame est étonnée ? Et bien pas moi ! Je savais que te laisser seule, c'était me vouer à être trompé.

Il se lève et se plante devant sa femme.

- Je suis comme toi, je n'ai pas de réponse.

Véronique, très inquiète se dirige vers le coin de la cheminée du feu ouvert pour se donner une contenance tout en essayant de rester impassible.

Comment sortir de ce piège, pense Mulot ? Quel imbécile ce Michel !

Se rapprochant de Véronique, avec un regard où la méchanceté et la colère se lisent sur son visage, Barras s'arrête à deux pas de son épouse

et du revers de la main, il la gifle violemment. Par la violence du choc, Véronique est projetée sur le coin de la cheminée. Sa tête heurte une arête de la cheminée. Elle s'écroule brutalement sur la moquette. Elle ne bouge plus, un filet de sang apparaît sur le visage.

Le Professeur Barras reste immobile. Ensuite, il s'approche de sa femme et lui tâte le pouls....

Après une nuit assez agitée, Michel se réveille le premier. Il fait sa toilette comme il en a l'habitude. Il ne supporte pas de traîner en pyjama. Il a bien soin de ne pas troubler le sommeil d'Elisabeth. Il monte dans la petite Ford KA et prend la direction du village El Pozo où le boulanger est le seul ouvert à huit heures du matin. Les épiceries n'ouvrent pas avant dix heures.

Tout en roulant, le regard de Michel est attiré par une voiture rouge. Celle-ci se maintient à une distance raisonnable sans aucune intention de dépasser. Arrivé à la hauteur de la boulangerie située au bord de route, Michel fait signe au véhicule de passer. La voiture rouge ralentit. Elle est de marque Citroën, immatriculée en Allemagne. Le chauffeur tourne discrètement la tête en direction de Michel et lui fait un signe de la main comme pour le saluer

- Mais, se dit Michel, j'ai déjà vu ces têtes-là, mais où ...? Bien sûr, c'est le type en panne dans le parking de la société je bosse. Je ne comprends pas ?

Cette boulangerie ressemble à celle que j'ai connue quand j'étais gamin : un petit comptoir, et à l'arrière plan, le four à pain. Cette odeur de pain frais, vous chatouille les narines et donne envie de dévorer la baguette encore chaude à pleines dents.

Comme d'habitude, je me suis offert une petite douceur pour la route.

Mon épouse pense connaître l'intérêt de mon dévouement. Mais là, elle se trompe... J'apprécie de me lever avant elle, de savourer la fraîcheur du matin, de me sentir seul alors que tout le monde dort encore.

Tout en conduisant, Michel repense à cette voiture et surtout à ce type. Si c'est la même personne qui m'a demandé pour téléphoner dans le parking de la société, deux questions se posent : que fait-il ici ? Comment a-t-il fait pour se trouver au même endroit que nous dans le même temps ? Mais oui, au départ de Zaventem deux vols charter étaient prévus pour Almeria et vu notre accident technique, il est arrivé avant nous. ... Non, je dois me tromper, un Allemand qui prend le vol de Bruxelles Almeria, alors qu'ils ont des charters aux quatre coins de l'Allemagne pour l'Andalousie... Non, je dois confondre avec une personne. Les circonstances du voyage faussent certainement mon imagination. Il m'est impossible de me rappeler la silhouette exacte de cet homme ?

Et bien, elle n'est pas mauvaise cette couque au cumin, un peu trop sucrée à mon goût.

Il est près de huit heures trente et le soleil commence déjà à chauffer. Ah ! Voilà Elisabeth dans la piscine. Bien sûr elle est nue. Imprudente, insouciant Princesse, vous avez oublié le coup de feu d'hier !

Princesse vient à ma rencontre le corps ruisselant.

- Non, Princesse, tu vas me mouiller. (Elle insiste.) Bon, tu peux continuer, maintenant, je suis trempé. Fais gaffe au pain.

-Tu viens dans la piscine mon chéri ? Michel n'a pas le temps de répondre que le voilà projeté à la flotte.

-Ca, ma fille, ton geste va te coûter très très cher...Il veut réagir, mais un peu tard, Elisabeth lui enfonce la tête sous l'eau.

- Non mais, tu veux me noyer ? (Elle lui replonge la tête sous l'eau.)

Michel lui attrape le pied et la ramène vers lui.

- Et si maintenant, je te faisais boire la tasse ! Il n'a pas le temps de

joindre le geste à la parole qu'un nuage de poussière annonce l'arrivée d'un intrus.

Elisabeth d'un bond, regagne le bord de la piscine, Elle se sauve et Michel, les vêtements trempés, reste planté là, ne sachant quoi faire. Mais c'est la voiture d'Elena

- Salut ma belle ! Quel bon vent t'amène ?

Elena sort de sa voiture revêtue d'un pantalon blanc particulièrement transparent qui laisse voir un string clair soulignant une paire de fesses de toute beauté. Un bustier rose très court dégageant largement le nombril montre un ventre sans rondeur, la peau très fine et certainement fragile aux rayons du soleil. Ses cheveux roux coupés courts, dernière mode lui donne un air sexy et provocant. Elle regarde Michel et s'emporte dans un fou rire.

- Tu ne me fais pas la bise ? Lui dit Michel.

-Mais tu es trempé ! Tu te baignes tout habillé ou tu reviens d'une guindaille et tu n'as pas vu la piscine ?

- Elisabeth m'a poussé tout habillé dans la flotte pour refroidir mes ardeurs. Tu devrais le faire toi aussi. Vraiment, crois- moi, ça soulage.

- Je vais me changer. Tu déjeunes avec nous ? Mais peut-être, Madame aurait-elle un rendez-vous galant très matinal !

- C'est fait, je viens de reconduire mon beau pilote à l'aéroport d'Almeria. Après avoir passé une nuit voluptueuse avec lui. Si tu veux tout savoir, nous avons fait l'amour quatre fois sur une petite nuit.

- Seulement quatre fois ?

-Idiot, je n'ai fait l'amour avec personne d'autre que Roberto. Mais, je ne dirais pas non avec toi ?

Bon, je vais me changer. Restes-tu pour le petit déjeuner ?

-Volontiers.

-Installe-toi sur la terrasse, je préviens ma femme.

Michel passe par la cuisine sans faire de bruit et saisit à deux mains les

deux petites fesses de Princesse.

C'est loupé ! J'avais vu ton ombre sur le mur.

-Il l'embrasse à pleine bouche ; princesse se dégage.

-Non, mais tu veux m'étouffer !

-Chacun son tour...Tu mets un couvert en plus, Elena prend le petit déjeuner avec nous.

-Elle t'a encore excité, petit cochon ? Allez, va te changer.

Elisabeth arrive avec le plateau du petit déjeuner ; Elena se lève pour lui apporter son aide. (Elles s'embrassent.)

- Je ne m'attendais pas à ta visite aussi matinale... Toi, tu nous fais une gentille fugue... Pas vrai ?

-Pas du tout. Je dois aller à San Jose faire signer deux contrats locatifs.

- Dis-moi, Elena, ça tient toujours pour ce soir ?

- Rien n'a changé, Roberto revient de Madrid aux environs de dix huit heures, il brûle d'impatience de vous revoir.

- Encore un peu de café ?

-Volontiers, Elisabeth.

- Tiens, Voilà notre beau mâle au sec.

- Ne viens pas encore me l'exciter !

- Non, mais vous avez fini de me considérer comme l'objet de vos phantasmes.

- Mais tu es un phantasme à toi tout seul, mon chéri.

-Et bien allez-y, défoncez-vous, je vous laisse l'initiative.

-Ce n'est pas l'envie qui manque à Elena ?

-Non, Elisabeth, pas si tôt le matin.

-Je vous remercie pour le petit déjeuner ; Je vous embrasse et je me sauve vers San Jose, j'ai à faire !

Elena monte dans son coupé Mercedes. Elle essaye en vain de la faire démarrer sans succès.

- N'insiste pas, Elena, ta batterie est nase. Malheureusement, je n'ai

pas les câbles pour la brancher sur la Ka. Et même je ne crois pas la batterie de la Ka suffisamment puissante pour ta grosse cylindrée.

-Ne me demande pas si j'ai des câbles, je ne sais même pas où se trouve la batterie.

-Elisabeth j'emprunte ton mari pour me conduire à San Jose ?

-Ok ! Répond Elisabeth.

Michel joue au chauffeur de maître. Sous le regard amusé de Princesse. Il ouvre la portière pour laisser s'installer Elena

Evidemment, dit Michel, ce n'est pas une Mercedes. Il faut un chausse-pied pour entrer et un tire- bouchon pour en sortir.

- Pour baiser la « Ka » est un peu étroite.

- Avec les jambes en dehors et la portière ouverte c'est possible.

- Allez, en route et « chauffe Marcel » ! Dit Elena

La « Ka » démarre comme un bolide dans un nuage de poussière et prend la direction de San Jose. A la sortie de la Boca, Michel arrête sa voiture.

- Pourquoi t'arrêtes-tu ?

- Rassure-toi, je ne vais pas abuser de toi.

- C'est dommage.

- Je vais prendre un peu de terre pour l'analyser.-Et bien là, tu m'en bouches un coin, Michel...Tu en as pour longtemps ?

- Trente secondes tout au plus.

Michel entre dans une serre en plastique, celle-ci est vide et nettoyée de ses fanes. Les dimensions de ces serres sont en général fonction des possibilités, celle-ci fait facilement deux hectares. Une vraie aubaine s'offre à Michel pour expérimenter sa nouvelle espèce de tomate. Il répand quelques dizaines de graines et les recouvre d'un peu de cette terre préparée spécialement pour la culture des tomates.

- Voilà, Elena, j'ai pris un échantillon de terre.

-Pour de la terre, c'est de la terre.

La Ka redémarre comme une fusée.

- Attention au virage, tu vas trop vite.

Les pneus de la « Ka » s'aplatissent dans un léger crissement.

Et voilà, la « Ka » ma chère, ça tient la route, ce n'est pas comme la Mercedes.

- Prétentieux va... Tu connais San Jose ?

-Oui, bien sûr.

- La placette Enrique Romero, tu vois ?

Michel acquiesce.

- Tu m'y déposes et tu m'attends... Si tu veux bien.

- D'accord. J'en profiterai pour emprunter les câbles de batterie de Simon.

-Tu es un chou. Tu peux me déposer ici.

La voiture se range non loin de la placette et chacun part de son côté.

Simon est un ancien militaire qui a pris sa retraite à San Jose. Tout les gens du village le connaissent bien pour son côté serviable.

Il n'est pas chez-lui, mais je sais que son garage n'est jamais fermé.

Aussi, j'ouvre la porte et entre. Il y règne un désordre indescriptible.

Dans ce fatras de clés de boulons, de vieilles ferrailles, je trouve enfin les câbles sauveurs. Je fais un petit mot pour le prévenir et le glisse sous la porte que je referme.

En passant derrière la propriété de Simon, une autre villa entourée de murs abrite un jardin de fleurs, de palmiers et d'arbres fruitiers ; oranges, citrons et chirimoyas. Je prends un minuscule sachet de graines de tomate que je verse dans la paume de la main et je les balance ensuite par -dessus le mur.

Je voulais savoir si cette tomate était capable de se semer sans que nous intervenions. A cette époque la température descend rarement en dessous de vingt- cinq degrés et présente un climat favorable pour expé-

rimiter cette nouvelle espèce de tomate.

Je regagne ma voiture où notre belle rousse m'attendait déjà.

- Tu as fais vite.

- Une signature et c'était fait. Dit Elena

- Ton mari loue aussi des habitations ?

-Nous possédons deux « parcs hôtel » et six appartements. Moi, je m'occupe des locations et Roberto de la vente.

- La misère quoi ! Répond Michel

Michel reprend la route de La Boca. Tout en conduisant, il se dit : « La belle Elena n'est pas pour me déplaire. » De son côté, Elena se demande quand viendra le jour où elle pourra faire l'amour avec le beau Michel. Elle attend ce moment de gourmandise sexuelle depuis deux ans. Elisabeth n'est nullement une entrave à ses désirs charnels à l'égard de son mari et ça Elena le sait.

Toujours est-il que pendant le retour chacun reste dans sa libido en attente.

- J'espère que la batterie de la « Ka » sera suffisante pour faire démarrer ton coupé.

-Tu sais, si ça ne marche pas, je fais venir l'assistance technique.

-Elena sort de la « Ka » et va rejoindre Elisabeth sur le bord de la piscine.

- Tu en as de la chance, ma chérie dit Elena, de pouvoir te doré au soleil. Moi, en vingt minutes je deviens plus rouge qu'un homard passé à l'eau bouillante.

-Fous-toi à poil et viens faire quelques longueurs avec moi.

-D'accord ! En un éclair, notre belle Elena se trouve complètement nue. Silhouette qui ne laisse pas indifférent, la chute de rein montre une courbure parfaite. La petite chatte rousse vient d'être passée à la tondeuse. La peau légèrement halée laisse percevoir quelques tâches de rousseur régulières comme si elle avait pris le soleil au travers d'une

passoire. Et bien, dit Michel, la batterie attendra, je ne peux résister à ces diablasses. Je sens mon petit Jésus se réveiller gentiment. Quand j'étais un petit garçon de quatre ans, ma mère me disais « arrête de jouer avec ton petit Jésus. » Et bien, pour le moment, il joue en solo, mais pas pour longtemps.

Sans plus attendre il se dénude et plonge dans la direction de ces créatures de rêve. Il n'a pas le temps de faire surface qu'elles sont déjà sur lui comme des piranhas affamés et...

Il est 11 heures trente, la température s'est un peu rafraîchie. Le commissaire lit le rapport de l'inspecteur Lucas sur les renseignements concernant la BMW blanche. Celle-ci appartient à Michel Olivier, responsable de la recherche scientifique de la société agro-alimentaire. Le commissaire décroche le téléphone.

-Commissaire Lambert, le professeur Barras est -il arrivé ? Très bien, faites le monter, non, à mon bureau.

Le commissaire relit les renseignements sur Michel. Casier judiciaire vierge, jamais de contravention. Un citoyen politiquement correct se dit il. Tiens... Voici un élément intéressant : champion inter universitaire de judo, il détient la ceinture marron.

- Entrez ! Bonjour professeur. Asseyez- vous professeur.

- Dépêchons-nous, je suis très pressé.

-Voilà, nous souhaitons avoir quelques éclaircissements sur l'accident survenu hier soir à votre épouse.

- En quoi cela vous intéresse- t-il, commissaire ?

-Le service des urgences nous prévient de chacune de ses interventions. Comme vous avez quelques difficultés à supporter l'inspecteur Lucas, je vais donc vous poser certaines questions moi-même.

-Venez- en aux faits, commissaire.

-D'après les médecins de l'hôpital, votre épouse se serait cognée violemment la tête sur le rebord de la cheminée.

- Comme vous le savez, mon épouse boit et hier, quand je suis rentré de Milan et après avoir perdu mon temps avec votre inspecteur, j'ai trouvé mon épouse étendue au pied de la cheminée.

Le commissaire reste silencieux.

-Et vous lui permettez de conduire une voiture, puisqu'elle est venue vous attendre à l'aéroport. Le jour où elle occasionnera un accident vous en serez en partie responsable.

-Je sais, commissaire, je fais le maximum pour la convaincre d'arrêter de boire.

-La convaincre ne suffit pas, mais la faire soigner me semble plus important. Enfin... Vous pourriez me dire que cette situation ne regarde que vous et votre épouse. J'espère qu'elle se rétablira au plus vite.

-Vous avez dit, ce matin vers huit heures, que rien n'avait été dérobé dans votre bureau.

-C'est exact, commissaire.

-Vous avez de bons rapports avec Michel Olivier ?

-Des contacts de travail, rien d'autre.

-Il est bien le responsable de toute la recherche scientifique de cette société agro alimentaire ?

-Oui, je supervise le travail et apporte les remarques sur les orientations et les nouvelles directions à prendre au sujet des différentes recherches en cours.

-Je vais être direct, Michel pouvait-il vous dérober un document ou bien lire certains rapports ?

- Oui. Il me semble lui avoir dit, il y a de cela plusieurs semaines, que je n'appréciais pas son attitude de chercheur et que j'en avertirais la direction générale dès mon retour de Milan.

-Vous l'avez fait, professeur ?

-Le rapport doit être tapé par mon épouse, qui est aussi mon assistante, comme vous le savez. Ce rapport sera présenté au conseil d'administration.

-Vous pouvez m'expliquer ?

-D'après les fonctions que j'occupe dans cette société, il est impératif pour moi d'être en possession de l'avancement régulier de tous les travaux. Michel s'arrange toujours, avec de bonnes excuses, à traîner pour me remettre ses documents.

-Je le soupçonne de jouer cavalier seul et d'expérimenter ses nouvelles recherches sans m'avertir. Je considère cette attitude dangereuse car il pourrait mettre la vie des citoyens en péril.

-Une dernière question. Votre épouse a-t-elle des contacts privilégiés avec Monsieur Michel Olivier ?

-Seulement des contacts de service, il ne fait pas partie du cercle de mes amis.

-Savez-vous où je pourrais le joindre ?

-Je ne puis vous répondre, Commissaire. Personne ne peut vous informer d'une façon précise du lieu où il passe ses vacances. Certains disent qu'il les passe sur son voilier, d'autres croient que c'est dans le fin fond de l'Espagne dans un cortijo loin des zones habitables.

-Et bien, je vous remercie professeur et je souhaite un prompt rétablissement à votre épouse.

-Merci, Commissaire.

Le professeur Barras quitte le bureau du Commissaire et croise l'inspecteur Lucas. Il ne le salue pas.

-Et bien, toujours aussi grossier, dit-il en entrant dans le bureau.

-Je crois, Lucas, que nous tenons une piste sérieuse.

-Michel est bien le propriétaire de la BMW blanche. Voici le numéro de plaque, commissaire. Je me suis rendu à son domicile à Nivelles...

Personne.

-Michel est parti en vacances dans le sud de l'Espagne, le professeur Barras n'a pu me dire dans quelle ville.

D'après Barras, Il est impossible de le joindre par téléphone, il ne communique à personne son numéro d'appel. En plus c'est une carte rechargeable.

-Le juge d'instruction m'a convoqué pour douze heures quinze, tenant compte de la circulation, il faut que j'y aille de suite.

-Je peux vous y conduire avec la voiture de service si vous le souhaitez ?

-Je ne refuse pas, Lucas, mais promettez-moi de respecter la signalisation et les limites de vitesse.

-Juré, commissaire

-Et bien, je vous suis, Lucas...

Il est plus de vingt- deux heures, le soleil se couche lentement et laisse sur la mer des reflets de fil d'or. De la terrasse surélevée nous découvrons la piscine en forme d'ellipse et le jardin avec ses centaines de variétés de fleurs. Les invités commencent à arriver.

Elena vient me servir un rafraîchissement et me fait un sourire sous-entendu, me rappelant ainsi nos galipettes de ce matin. D'un air très moqueur, elle me dit.

-Pas trop fatigué, Michel ?

-Pas du tout, je suis prêt pour une autre bataille... Quand tu veux.

-Viens, que je te présente mes invités.

-Tiens, je ne vois pas Princesse.

-Elle est au bord de la piscine, tu la vois ?

-Qui est ce type avec qui elle parle.

-Un Allemand, un gros client de Roberto. Il est directeur d'une entre-

prise de produits chimiques et il souhaite investir beaucoup de pognon dans l'immobilier.

-Ah ! Voilà Roberto. Sois discret, il est d'une jalousie folle. Il me fait une confiance absolue.

-Un vrai cocu heureux.

-Il n'est pas cocu, puisque je l'aime, il manque de disponibilité pour la chose.

-Bonsoir Roberto !

-Pietro, « que tal » ?

-Je vais bien merci...Tu as une magnifique propriété.

-Viens, je vais te montrer ma bodega.

Je n'étais pas très enchanté de m'enfermer dans sa bodega en sous- sol. Mais, surprise ! Ce n'était pas un bodega, mais une salle avec trois salons en cuir blanc de toute beauté.

Le bar de six mètres au moins de long, en olivier sculpté achevait la décoration.

- Qu'en penses-tu ? Je te laisse, si tu as soif, tu fais comme chez toi, tu te sers

Quelques hommes étaient installés et discutaient assez bruyamment en Espagnol.

-Je me servis un petit jerez bien frais et allai rejoindre mon épouse.

Ce genre de soirée, aussi simple soit –elle, comme c'est le cas chez Roberto, me devenait de plus en plus insupportable. Elena avait tellement insisté que nous ne pouvions pas refuser cette invitation.

-Je cherchais Princesse des yeux, elle était toujours en grande conversation avec cet Allemand. En me rapprochant d'eux, je reconnus le type à la Citroën rouge.

-Une inquiétude m'envahit tout à coup. Il fallait que j'en aie la certitude. Mon épouse m'aperçut et se dirigea vers moi.

-Viens, mon chéri, que je te présente, Monsieur Otto.

-Enchanté, Monsieur.

-Vous n'auriez pas une Citroën rouge ?

-Vous allez sans doute trouver bizarre pour un Allemand de rouler avec une voiture française. C'est la seule voiture où mon dos se sent bien. Mon français n'est pas trop mauvais ?

-Pas du tout.

-Puis-je, sans indiscrétion, savoir pourquoi vous me suivez depuis notre arrivée à Almeria.

-J'ai déjà tout expliqué à votre femme.

-Ne sois pas inquiet mon chéri. Ce Monsieur Otto souhaite avoir un entretien avec toi, mais pas ici, chez nous.

-Tu t'arranges avec Monsieur, je dois vous abandonner, je dois me rendre chez une amie à Roquetas.

-Sois prudent, mon chéri.

-Monsieur Otto, à bientôt.

-Très heureux d'avoir fait votre connaissance.

-Si tu traînes, passe-moi un coup de fil. Lui dit sa femme.

-Ok ! Fit-il.

Je quittai discrètement la propriété d'Elena. Roquetas est à huit kilomètres d'Aguadulce.

Tout en conduisant, Michel se rappelait des minutes d'angoisse passées avec Antoinette et son petit garçon, Victor.

-J'espère qu'elle n'est pas couchée, il est déjà plus de vingt-trois heures.

La circulation est assez fluide, c'est même étonnant. Dans le nouveau Roquetas les hôtels ont été construits sur d'anciens marécages, ce qui favorise le développement des blattes et autres insectes indésirables. Les mouches envahissent régulièrement cet endroit. La proximité des nombreuses serres à tomates et surtout après l'arrachage des fanes où pourrissent les dernières tomates non cueillies, favorise parfois d'une

façon démentielle l'éclosion de ces mouches et mouchettes.

Me voici dans le quartier des hôtels tour opérateur Le mieux est de garer la voiture sur le parking du paseo et de chercher tranquillement l'hôtel Mira MAR. Les touristes qui se promènent sur le paseo doivent bien connaître ce bâtiment.

-Pardon, Messieurs, Mesdames...

-« Non entiendo Francès »

Ca commence bien. Je lève la tête...

-Sauvé, juste en face de lui une grande enseigne lumineuse, où est indiqué : Mira MAR Hôtel

Le mieux c'est de longer la piscine de l'hôtel. Et bien pas de chance, il faut une carte magnétique pour ouvrir le petit grillage. Faisons le tour du bâtiment.

Voici l'entrée principale avec sa chute d'eau et son jardin exotique. Un énorme comptoir en marbre rose, une décoration lourde, pesante.

-Je m'adresse au préposé et lui demande de m'annoncer auprès d'Antoinette d'Avila.

- Oui, Monsieur... De la part de ?

-Michel Olivier

-Bien, Monsieur... (Il ouvre le registre, décroche le téléphone)

-La réception, bonsoir Madame d'Avila. Monsieur Michel vous attend à la réception...Bien, Madame.

-Madame d'Avila vous attend dans son appartement. Troisième étage, porte Vingt-huit. L'ascenseur est sur votre gauche.

-Merci. Bonne nuit.

-Vous aussi, Monsieur.

Une cage d'ascenseur en extérieur et en verre permet d'admirer tout le mauvais goût de ce hall d'entrée.

Troisième étage... Appartement 28... Nous y voici.

Michel frappe discrètement à la porte, de peur de réveiller Victor.

-Antoinette vient lui ouvrir en tenue de bain.

-Bonsoir, Michel, on se fait la bise ?

Le corps d'Antoinette effleure la chemise de Michel. Il n'ose pas la toucher et lui fait la bise sympa sur les deux joues.

Installe-toi dans le salon, le temps de changer de tenue et je viens de suite.

Michel commence à se poser des questions.

- Quand j'arrive chez une amie, pourquoi celle-ci prend-elle son bain ou apparaît-elle en déshabillé transparent ? C'est le cas de Mulo, Elena se fout carrément à poil et, ce soir, le même cirque recommence. D'accord... ne soyons pas hypocrite, ce genre de situation est loin de me déplaire, mais parfois, je me demande si je ne suis pas un obsédé... de la chose. De temps à autre, j'ai envie de partir en retraite dans un monastère ...Non, plutôt dans un carmel !

Antoinette fait son entrée dans une jupette jaune tendre mi-cuisses et un chemisier bleu ciel transparent. Le tableau a de quoi fustiger les imaginations les plus fainéantes !

-Vraiment, je suis heureuse de te revoir ; je ne peux oublier ces minutes d'angoisse perçues ensemble... Comme si nous formions un couple depuis toujours.

-Antoinette, cette situation unique vécue seulement quelques minutes, c'était comme si la peur de la mort nous rapprochait l'un de l'autre, comme si nous voulions nous rassurer et nous aimer dans un autre monde. Mais voilà, la vie continue et chacun reprend sa direction. Tu dois oublier tout ça.

Antoinette ne répond pas et, après un moment de silence, elle dit :

- Tu as peut-être raison. J'ai de la bière bien fraîche, en veux-tu ?

-Pour fêter notre survie, je vous offre le champagne au bar de l'hôtel, chère Madame !

-Il me plairait beaucoup d'accepter, mon cher Monsieur, mais je ne

puis laisser Victor seul.

-Faisons- le monter dans notre chambre.

- Notre chambre ?

-Excuse-moi, Antoinette, c'est un lapsus.

-Qui signifie pas mal de choses... Allô, la réception ? Faites-nous monter une bouteille de champagne, je vous prie...Appartement 28...Avec deux verres. Merci.

Michel ouvre sa serviette et en sort un paquet rectangulaire de la taille d'une boîte d'allumettes.

-Ce sont les gélules pour occire les cucarachas. Comme elles se présentent, elles n'offrent aucun danger. Tu en mets trois dans le WC, tu le fermes et tu tires plusieurs fois la chasse, sans omettre d'ouvrir la fenêtre pour aérer.

-Tu es certain que c'est sans danger pour nous ?

-Nous les avons expérimentées en laboratoire en respectant les mêmes consignes.

- Ces gélules fondent au contact de l'urine ou autres substances ammoniacales. La poudre se libère, elle se mélange à l'eau. Celle-ci sert de catalyseur en favorisant la fabrication d'un gaz mortel pour nos petites bêtes indésirables. Viens, nous allons tenter l'expérience.

Antoinette, suivie de Michel, se dirige vers les commodités. Il sort de la boîte trois gélules et les jette dans la cuvette du WC, le ferme et tire la chasse.

-Et voilà c'est tout simple.

Trois petits coups à la porte de la chambre confirment la venue du garçon chargé du confort de l'étage. Il apporte une petite desserte garnie d'une nappe blanche, deux bougies et la bouteille de champagne dans un seau rempli de glaçons.

Le garçon fait sauter le bouchon sans détonation.

- Merci, nous nous servons.

Michel reconduit le garçon et règle discrètement la note.

-Un service impeccable, Antoinette.

-Nous n'allons pas boire cette bouteille en entier, Michel ?

-Tu l'achèveras demain.

Michel verse le pétillant espagnol dans les coupes.

-A notre survie ! Et je forme les vœux de bonheur pour toi et Victor.

-A toi... Et aussi et à ton épouse, Michel, puis-je te demander une petite faveur ?

-Oui, laquelle ?

-Rien qu'une seule fois, embrasse-moi.

Michel remplit à nouveau les coupes et tend son verre à Antoinette, qui fait de même avec le sien. Chacun vide la coupe de l'autre. Ils s'embrassent sur la bouche dans un baiser plein de tendresse.

-Merci, Michel

-Encore une coupe ?

-Non, sinon je risque de te demander une autre faveur qui pourrait gâcher la première.

-Tu as raison. Aussi, il est temps pour moi de rejoindre Elisabeth...

Oh ! J'allais oublier...

Il sort de sa serviette un jouet pour Victor. C'est un bateau téléguidé.

-Michel, pourquoi un aussi beau cadeau ?

-Victor m'en avait parlé dans l'avion, le voilà !

-Tiens, je t'embrasse pour lui.

-A propos, je ne sais même pas dans quelle ville tu perches en Belgique.

-A Nivelles, dans le quartier résidentiel après la sortie de l'autoroute. Avenue des pinsons, 9.

-Ca alors, nous habitons dans la même ville et nous ne nous sommes jamais rencontrés.

-Tu habites où ?

-De l'autre côté de Nivelles, à la résidence Le Parc.

-Le hasard et la nécessité comme disait Mono, le philosophe

-Bon, je ne le dis plus, je me sauve. Embrasse Victor pour moi.

- Peut-être à bientôt, Michel.

-N'oublie pas... Demain matin il faut donner à manger à nos petites cucarachas.

Michel dépose sur les lèvres d'Antoinette un tout dernier baiser. Du couloir, il lui fait signe de la main et appelle l'ascenseur.

Il sort de l'hôtel et prend la direction du parking.

Un petit vent frais lui caresse le visage. Le ciel est parsemé d'étoiles un peu pâles à cause de l'éclairage public. Tout en regardant ce ciel étoilé, il se rappelle le baiser très tendre d'Antoinette. Cette sensation le trouble au point qu'il se heurte à une petite borne de signalisation, le ramenant à la réalité. Il monte dans la Ka et démarre...

Chez Elena, la fête bat son plein. Les invités semblent excités.

Elena pousse des cris et nage toute habillée dans la piscine. Roberto arrive sur le bord, accompagné de Michel.

-Tu vois, Pietro quand ma femme est un peu « Borracha » elle se baigne toute habillée.

Je me disais qu'elle devrait boire un peu plus souvent !

-Elle a parfois de ces idées originales, dit Roberto.

- Ca pour être originale, elle est unique. Et c'est toi qui es tombé dessus.

-Et dessous, répond Roberto.

-Roberto, vous êtes un coquin.

-Elle n'est pas belle Elena ? Regarde, Pietro. Elle ne te fait pas envie ?

-Roberto, tu as tiré un peu trop sur la bouteille et tu dis n'importe quoi.

-Je ne dis pas n'importe quoi. Tu meurs d'envie de coucher avec ma femme, mais tu n'oses pas à cause de moi.

- En parlant ainsi, Roberto, tu oublies Elisabeth et tu me fais affront.

-J'aurais aimé que tu me répondes « oui ». Allez, viens boire « una copa ».

-Tout à l'heure, Roberto, je cherche d'abord Elisabeth et je te rejoins au bar.

Roberto s'éloigne en titubant comme un marin qui a navigué depuis six mois et qui remet enfin les pieds sur la terre ferme.

-Où se trouve Princesse ? J'espère qu'elle n'est plus avec ce type allemand, il ne me revient pas pour un sou. Mais j'y suis, le type, en panne sur le parking de la société bio agro alimentaire, avec ce même accent. Que vient-il faire au juste et pourquoi, il me talonne depuis mon arrivée ?

-Je me dirige vers Elena émergeant de la piscine avec sa robe collée à la peau mettant ses formes devant comme derrière en relief. Je lui demande où se trouve mon épouse.

-Dans une articulation pâteuse, elle me répond qu'elle se repose dans la chambre d'ami.

-Elle est seule Elena ?

-Peut-être oui, peut-être non.

Je laisse là Elena et me dirige vers la chambre d'ami. Arrivé à deux pas de la chambre, je me ravise et fais demi-tour.

Je me disais que je n'avais pas le droit d'être goujat. Malgré moi, cette situation me touchait de la savoir éventuellement avec un autre mâle.

Et oui, Michel, si ton épouse accepte ton attitude et la respecte, fais de même vis-à-vis d'elle. Bon, bien, j'attendrai qu'elle termine ses ébats et pendant ce temps, j'irai rejoindre Roberto au bar.

Ma petite Princesse se trouve tout simplement au bar avec lui. Il lui caresse le dos. Deux autres invités lui font apparemment, gentiment la cour. Elle tourne la tête vers l'entrée de la bodega, elle est la seule à me voir. Je marquai un arrêt et je la regardai un instant. Son regard croisa le mien sans plus de réaction. Je m'éclipse discrètement et me dirige

vers le bord de la piscine où d'autres convives discutent, de futilités.

Elena me touche l'épaule, je sursaute, surpris de la voir dans une autre tenue. Un pantalon blanc en chiffon et une blouse jaune paille assez courte, montrant un nombril garni d'un anneau surmonté d'un brillant.

-Alors coco, tu attends Princesse ?

- Pas du tout, elle n'est au bar avec Roberto et ses amis.

-Viens, Michel, suis-moi.

Avec Elena il faut s'attendre à tout. Je la suis et regarde ses deux petites fesses se balancer de gauche à droite. En passant devant l'éclairage, je constate qu'elle ne porte pas de slip. Elle me fait entrer dans la villa puis saisit mon bras et m'entraîne dans une pièce où se trouve, en son milieu, un immense sofa circulaire. Elle m'invite à m'y asseoir. Je laisse errer mon regard et je n'en crois pas mes yeux... Nous nous trouvons dans une chambre qui ressemble à ce que Sade nous décrivait dans ses livres. J'en suis complètement soufflé.

- Tu vois Michel c'est l'endroit où je fais la sieste et ou Roberto réalise ses phantasmes.

- Et Roberto se laisse enchaîner pour faire l'amour ?

--Il le demande, il trouve ça formidable et excitant. Tu veux faire cette expérience ?

- Des chaînes, des cordes, des carcans, vraiment, tout y est, il ne manque plus que les acteurs.

-Nous sommes les acteurs, répond Elena.

- Si tu veux que je te fasse l'amour, fais- moi plaisir. Change de local. Tu vois, les phantasmes de Roberto ne sont pas les miens.

-Couche-toi sur le sofa.

-Non, Elena pas dans cette chambre.

-C'est dommage pour toi. Viens, l'endroit où je t'emmène te plaira.

Michel était choqué. Cette chambre à la sauce Marquis de Sade l'avait refroidi.

En suivant Elena, il se demandait quel endroit érotique il allait découvrir.

Nous entrons dans une chambre décorée avec beaucoup de goût. Elena claque dans les mains et trois petits lampadaires s'illuminent comme des étoiles. Une baie vitrée nous fait découvrir la mer scintillant sous un splendide rayon de lune, projetant sa clarté comme une traînée de lumière sur cette eau d'un calme reposant. Deux relax en bois de tek recouverts d'épais coussins aux couleurs vives et chatoyantes donnent à la terrasse un air de gaieté. Deux jolis lampadaires éclairent cet ensemble luxueux. Michel s'appuie sur la rambarde et admire la beauté du paysage. La mer à perte de vue, les montagnes, projettent des ombres comme des fantômes dans leur long manteau, apportant une ambiance romantique et apaisante. Elena passe les bras autour du cou de Michel et lui dit :

-L'endroit te plaît ?

-Oui, c'est comme dans un rêve.

-Veux-tu une coupe de champagne ?

-Non, merci Elena, j'ai assez bu.

-Tu refuses du champagne français, une Veuve Clicquot. (Elle l'embrasse dans le cou). Michel se retourne, lui donne un baiser et l'entraîne sur le relax. Il la couche délicatement sur les coussins.

- Serre-moi fort, Michel.

-Tu veux vraiment ...

-Oui ! Ce matin tu as fais l'amour dans la piscine avec ton épouse et moi je faisais le chandelier.

-Mais ce soir, je peux t'en offrir une boîte.

- Un seul, ça suffit !

Comme une féline, Elena se dégage des bras de Michel, debout face à

lui, elle enlève ce qui enveloppait sa vallée charmante. Michel joue le jeu du spectateur et commence à ressentir une poussée de désir.

-Je continue ou tu retournes retrouver Elisabeth ?

-Ne sois pas stupide, viens, je vais te faire « la passe d'arme du Roi Jean » ! Mais avant, tu me donnes un préservatif.

Elena retire comme dans un numéro de strip tease son pantalon en mouvant son corps tantôt à gauche, tantôt à droite. Michel n'en peut plus, tant son désir devient insupportable. Elena complètement nue s'approche de lui et avec lenteur, commence à le déshabiller. Elle lui retire sa chemise et couchée sur lui, elle lui embrasse la poitrine. Elle laisse les mains descendre, elle déboutonne son « porte monnaie » et délicatement, lui enlève ses pantalons blancs. Notre Michel se laisse caresser et attend le moment propice pour passer à l'action. Il saisit d'une main un de ses seins et de l'autre lui caresse le dos. Ses lèvres titillent avec délicatesse le petit tétin resté libre. Elena apprécie en poussant de légers soupirs. Sans prévenir, elle se dégage de l'étreinte de Michel, quitte le relax et entre dans la chambre en direction d'une petite commode, elle ouvre le tiroir et en retire une boîte de préservatifs. Elena revient vers la terrasse, s'approche du relax et d'une main un peu tremblante, elle ouvre la capsule et en retire un préservatif enveloppé et enfermé dans sa bogue protectrice comme une châtaigne en septembre,

Sur son gourdin elle déroule le latex protecteur.

-Arrête Elena, sans quoi je vais jouir.

-Ça fait deux ans que j'attends cette opportunité de te violer.

Je n'ai pas le temps de répondre, la bouche d'Elena se colle comme une sangsue à mes lèvres. D'une main elle me saisit le sexe Je me trouve dans l'impossibilité de bouger. Dans un rythme fou elle me chevauche comme une cavalière sur un pur sang.

-Non, Elena, arrête. C'est tout ce que je peux prononcer. Ses lèvres

sont à nouveau prisonnières de cette mante religieuse. Elena accélère la cadence. Elle commence à jouir, je sens monter mon orgasme et je finis par jouir sans retenue. Après cette chevauchée fantastique.

- Elena, tu es folle !

- Oui, je suis folle.

Elle s'assoit sur le bord du relax. Elle continue de me caresser, et m'enlève le préservatif.

- La prochaine fois, il faudra mettre un parapluie renforcé.

- Que veux-tu dire ?

- La capote n'a pas tenu le coup, j'ai tout reçu.

Un silence s'installe entre eux deux.

Michel se lève.

- La salle de bains ?

- Tout droit, première à droite, répond Elena avec un sourire de plénitude. Après un moment, elle se lève et se dirige vers la chambre où elle s'étale de tout son long sur le lit.

Je quitte la salle d'eau et entre dans la chambre d'Elena Je regarde un instant la belle créature nue couchée sur le ventre, laissant admirer une ligne de beauté à vous requinquer le bourrichon. Il revient sur la terrasse et enfile ses vêtements. A ce moment, plusieurs questions viennent bousculer la morale de Michel. Pourquoi ce besoin de faire l'amour à d'autres femmes que la sienne ? Il lui est impossible de répondre. Après tout, ces aventures ne me rapportent rien, se dit-il. Peut-être est-ce un besoin de domination ? Je n'en suis pas certain. Mon seul soucis quand je fais l'amour à une femme c'est de la faire jouir, c'est peut-être là où je pense dominer, mais pourquoi cette folie ? Est-ce de la prétention, de l'orgueil, ou tout simplement, est-ce le plaisir de voir jouir celle qui se donne à moi ? Vraiment, je suis très triste quand je n'arrive pas à satisfaire ma partenaire. Vis-à-vis de princesse je me sens parfois coupable de trahison et pourtant, Stiller sexuellement, je

n'ai jamais eu un sentiment d'échec avec elle. Peut-être, dans l'acte sexuel, m'est-il difficile d'être différent ou de ne pas faire la différence entre ma femme et les autres partenaires occasionnelles. Je trouve que cette attitude n'est pas correcte vis-à-vis d'Elisabeth. Pourquoi vouloir donner plus aux autres sans amour ? Pourquoi se compliquer l'existence ? Beaucoup trop de pourquoi, c'est inutile, si je ne change pas mon comportement et me complais à me laisser draguer.

Michel repasse par la chambre et regarde Elena dormir d'un sommeil profond. Il n'a pas tellement apprécié cette rage sexuelle qu'il considère comme un viol... Disons agréable, mais un viol quand même.

Il se dirige vers la sortie. Dehors, il secoue ses poches, comme s'il voulait s'assurer de n'avoir rien emporté de chez Elena. Il respire profondément une bouffée d'air frais comme pour se purifier.

- Il est temps de rejoindre mon épouse et de nous préparer au départ. Quelques invités se font leurs adieux. J'essaye, dans cette demi-obscurité, de distinguer la silhouette de Princesse, mais je ne la vois pas.

Je retourne à la bodega et trouve Elisabeth en grande conversation avec Roberto.

- Pietro, ton épouse est passionnante, tu devrais venir plus souvent.

- Avec ou sans Elisabeth ?

- Chéri, voyons !

- Bien sûr, je plaisantais.

- As-tu passé une bonne soirée, Pietro ?

- C'était parfait, Roberto. Je ne voudrais pas être grossier, mais je crois qu'il est temps de rentrer. Il se fait tard.

-Je vais saluer Elena, puis nous partons, répond ma femme.

- Elena est allée se coucher, du moins c'est ce qu'elle m'a dit tout à l'heure.

- Veux-tu la saluer pour nous Roberto ?

- Ne vous inquiétez pas. Bonne route, soyez prudents.

- A bientôt Roberto.

Le couple s'éloigne et Roberto les regarde s'en aller dans une attitude songeuse.

- Mais quel bavard ce Roberto, dit Michel, comme pour entamer la conversation.

- Roberto est un peu triste et il m'a fait quelques confidences qui me laissent pensive... Tu veux conduire ?

- Conduis princesse, tu sais, la nuit, la voiture et moi...

- C'est pas ta tasse de thé, je sais. Je prends le volant d'accord, mais toi tu restes éveillé, capito ?

- Capito chérie.

La voiture démarre, sort de la propriété, emprunte la corniche bord de mer en direction d'Almeria.

- Alors, avec Antoinette, tout s'est bien passé ?

- Impeccable, nous avons bu une coupe de champagne pour fêter notre survie.

- Rien d'autre ?

- Elle m'a demandé de l'embrasser...

- Et tu as bien sûr refusé ?

- Princesse, pourquoi ce ton de reproche sous entendu.

- Je te taquine, rien de plus.

- Et toi, avec Roberto, il en avait des choses à te raconter pour te tenir une conversation par plusieurs heures !

- Roberto est désespéré. Elena ne peut pas avoir d'enfant.

- Ils peuvent toujours choisir l'adoption ?

- Elena y est farouchement opposée.

- Là, je ne vois rien d'autre comme solution ou alors trouver une mère porteuse, tu sais avec du fric... et du fric ils en ont, ça ne devrait pas

poser un problème de ce côté-là.

- Roberto m'a demandé si, éventuellement, je pouvais prêter mon corps pour construire cet enfant.

- Qu'as-tu répondu ?

- Rien, j'ai changé de conversation.

Le silence de Michel montre son inquiétude, car il connaît trop bien l'indépendance de son épouse dans ses décisions. En plus, Elisabeth serait en parfaite contradiction avec elle-même. Princesse n'a jamais désiré un enfant, elle s'occupe des enfants des autres, elle trouve cela formidable et suffisant pour elle.

- Tu es troublé Michel ?

- Bon Dieu ! Ils ne peuvent pas éteindre leurs phares de campagne ces cornichons !

- Tu ne m'as pas répondu.

- Oui, je suis troublé par cette conversation avec Roberto.

- Malheureusement pour Roberto, il ne connaît pas la vérité.

-La, j'y perds mon latin.

-Roberto croit...

-Fais attention au virage, tu roules trop vite, Princesse. Excuse-moi, de t'avoir interrompu.

- ...Roberto croit sa femme stérile, et bien c'est le contraire. C'est lui, il est incapable de lui faire un enfant, il ne le sait pas.

-Quel imbroglio.

-Elena a commis la bêtise de dire un gros mensonge à son mari. Elle lui a raconté sa stérilité vue par un grand gynécologue de Grenade et a ajouté : « que seule la nature pourrait un jour décider. »

-Mais pourquoi ne pas lui dire la vérité ?

-Roberto n'aurait jamais accepté son infirmité. Du moins, c'est ce qu'elle m'a confié.

Michel comprenait le piège dans lequel il était tombé avec Elena. Faut-

il raconter maintenant ce viol, le préservatif sans doute préparé, arrangé. Comme les hommes sont idiots. Pensa-t-il soudain.

- Et toi, ta soirée ?

Très bien, un peu trop mouvementée.

- Raconte...

- Pour ça il est préférable de te garer là, sur le bord de la corniche.

-Vraiment, tu commences à m'inquiéter sérieusement. (En coupant le contact.) Bon, je t'écoute.

- Tu sais, ce matin, j'ai refusé Elena par manque de précaution.

- Oui, et tu as bien fait.

- Juste avant de te retrouver au bodega, je venais de lui faire l'amour.

- Je m'en suis doutée, c'est pour cette raison que j'ai tenu conversation avec Roberto.

Michel lui raconte en détail cette drôle d'aventure avec les conséquences probables que son amie soit enceinte.

-Il se peut que ça n'arrive pas, c'est le pari de Pascal, cinquante cinquante, lui dit Princesse.

-J'enrage, c'est une tromperie. Roberto, au moins, a eu le courage de te faire une proposition. Mais pourquoi me faire cette vacherie ?

Elle veut un enfant c'est tout et c'est toi qu'elle a choisi comme géniteur.

- Non, tu te rends compte, si elle a un enfant de moi, il ne saura jamais que je suis son vrai père.

-Cet enfant, s'il vient, grandira avec son papa Roberto, il sera heureux et toi tu auras été le semeur de la bonne graine.

-Et moi là dedans, je fais quoi ?

-Tu oublies et tu te dis avoir fait œuvre de charité. Oui, tu as peut-être évité à ce couple la catastrophe...

Michel ne s'attendait pas à une réaction aussi réaliste de la part de sa femme et, pourtant, sa réponse lui paraît conforme au personnage de

Princesse.

-Te voilà rassuré, tu t'attendais à une autre réponse ?

(En redémarrant la voiture)

- Je ne sais pas, je ne comprends plus rien à mon comportement. Cet acte sexuel avec Elena ne m'apporte rien. Mais pourquoi ? Je me laisse toujours aller à mes impulsions.

-Oh ! Dans ce domaine ne compte pas sur moi pour t'éclairer ou t'apporter une aide. J'accepte ton comportement et tes attitudes à l'égard d'autres femmes, mais en retour j'exige d'être la seule aimée de toi. Le reste est sans importance.

-A t'entendre, j'ai l'impression de percevoir une certaine indifférence à mes émotions.

-Oui, c'est vrai, je reste indifférente à tes états d'âme et à tes aventures. Je sais qu'il est plus facile pour toi de tout me raconter. Cela te permet de te déculpabiliser et de soulager ta conscience à mon égard. Je suis peut-être responsable de ces situations.

-Tu préférerais ne rien savoir.

-Oui, mais savoir, ça m'amuse, c'est une sorte de voyeurisme.

La voiture arrive sur la route poussiéreuse de la Boca et s'engage doucement dans l'allée de la propriété. Dans les phares, une personne se sauve en longeant la piscine. La voiture s'arrête, Michel sort et se précipite à la poursuite de cet individu. Il sait qu'un seul passage reste possible. Princesse a laissé les phares de longue portée. Malgré sa fatigue, il arrive dans une course folle à rattraper le fugitif. D'un plongeon digne d'un athlète il lui tombe dessus, la maîtrise par une prise de judo. Princesse vient rejoindre son époux.

- Tout va bien, Michel ?

- Tout va bien, Princesse. Va me chercher une corde dans le garage, nous allons ligoter ce misérable.

- Fais gaffe, chéri.

- Comme je le tiens, il ne peut même pas bouger le petit doigt.

Il desserre un peu son étreinte.

- Alors salopard, que viens-tu faire ici ?

L'individu ne donne aucune réponse. Il est là tout mou mais comme un renard attendant le bon instant pour fuir.

Princesse arrive avec une corde et une torche électrique.

-Attache-lui les pieds, n'aie aucune crainte, s'il fait le moindre mouvement, je lui brise les cervicales.

Princesse dépose la torche électrique non loin des pieds de l'intrus. Le faisceau lumineux vient éclairer le visage de ce visiteur non souhaité.

En un tour de main, Michel change sa prise et lui retourne les deux bras derrière le dos. L'homme reste muet comme une carpe.

Ficelé comme un saucisson portugais, Michel le laisse choir sans ménagement sur le bord de la piscine.

-Ecoute- moi bien, fils de pute, tu craches la pastille et la boîte, sans quoi tu apprendras à nager sans jambes et sans bras.

Il reste muet.

Princesse est retournée dans le cortijo et éclaire la terrasse de la piscine, plein feu.

Michel regarde sa montre.

-Voilà, il te reste exactement dix secondes de réflexion avant de te rafraîchir la mémoire au fond de la piscine.

-Je t'écoute ? Que dis-tu ? Parle plus fort je n'ai pas compris.

-Merde, conard ! Répond l'étranger dans un accent non définissable.

De deux coups de pied, Michel le fait rouler dans la piscine.

Le type flotte sans trop de difficulté. Michel le tire par les cheveux vers le bord.

-Alors, tu parles espèce de mule ? Toujours pas de réponse.

Michel le retourne sur le ventre et attend moins d'une minute avant de le remettre sur le dos.

-Tu te décides à me raconter ton histoire et puis je pourrai aviser sur ton sort. Tu es libre de te taire et moi de recouvrir la piscine de sa bâche et nous reprendrons la conversation demain, si toutefois les dieux te sont favorables.

-Va te faire foutre. Si je ne suis pas rentré avant le matin, tu en prendras plein la gueule par la bande et ta grenouille aussi.

-Tu insultes mon épouse de grenouille ! Mais c'est toi qui vas faire la grenouille.

Sans attendre une réponse, il retourne l'individu sur le ventre.

-Allez, bonne fin de nuit, j'espère que tu connais tes prières.

Michel ne fait aucun bruit. Il regarde si des bulles de suffocation apparaissent à la surface de l'eau... Rien, pas un seul mouvement, le corps flotte comme un ballon. Des bulles commencent à s'échapper, puis un bruit de lèvres qui essayent de happer l'air à la surface de l'eau. Le corps commence à s'incliner légèrement. Michel le ramène près du bord et retourne ce voyageur amphibie. Le truand aspire une bouffée d'air avec beaucoup de difficulté. Princesse vient rejoindre Michel, elle le supplie d'arrêter et d'appeler la Guardia Civil.

-Non, je veux qu'il me dise ce qu'il est venu chercher.

-Ok ! Je vais tout vous raconter, suffoque la victime, dans un ultime effort.

-Tu parles français, d'où viens-tu ?

-je suis Roumain, je vis clandestinement avec ma famille sous les serres en plastique. Pour le moment, les tomates c'est fini et nous n'avons plus rien à manger.

Michel le sort de la piscine et le laisse étendu sur le gazon.

-Continue, je veux tout savoir et tu n'oublies rien.

Reprenant sa respiration il continue : Je suis obligé de voler toutes les nuits pour nourrir ma famille.

-Tu voles quoi ?

-Seulement de la nourriture.

-Tu rentres chez les gens, tu ouvres les frigos, tu remplis tes poches de victuailles et tu rentres tranquillement te coucher ! En sorte, tu fais le renard sans la queue ni les oreilles.

-J'ai pas d'autres solutions.

-Et bien moi, j'en ai une, j'appelle la Guardia Civil.

- Non pas les flics, je ne veux pas retourner dans mon pays. Je ferai tout ce que vous voudrez.

Michel prend son portable et recherche dans le répertoire le numéro du poste de police de San Jose.

-Ne fais pas ça.

Princesse est debout appuyée contre un palmier, elle suit cette conversation.

-Chéri, laisse-le filer, sa situation est assez pitoyable. Je vais lui préparer un panier de nourriture pour sa famille.

-Elisabeth, crois –moi, il faut prévenir la police, c'est notre devoir, le service de l'émigration pourra peut-être, régulariser sa situation si cet individu n'est pas recherché.

-Je vous en prie, retirez-moi ces cordes.

Michel est intrigué par la façon dont ce type s'exprime. Dans sa démarche, ce Roumain laisse échapper un arrière-fond d'un gars possédant une certaine instruction. En plus, son comportement dans la piscine montre une maîtrise et un contrôle de soi qui demande une formation.

-Ecoute- moi bien, je ne crois pas un seul mot à ton histoire d'émigré clandestin. Tu me dis la vérité ou tu retournes prendre un bain.

-Voilà, je suis recherché par la mafia Russe pour avoir dénoncé aux autorités américaines un chargement de cocaïne.

- Comme ça, Monsieur joue au bon samaritain, un jour tu décides de balancer la mafia russe, histoire de rigoler un coup.

-Je ne peux rien vous dire de plus.

-Tu as raison, tu le diras à la Guardia Civil. Ils seront plus à même que moi de comprendre tes difficultés.

Princesse s'impatiente et lui dit à l'oreille :

-Laisse-le filer, si ce truand dit la vérité, nous risquons de graves ennuis.

-J'insiste pour que tu saches ceci : je te considère comme un mythomane, mais je vais te donner une chance. Je te laisse filer, mais, je te préviens, si tu remets les pieds ici, je te brise les os, suis-je clair ?

-Oui, Monsieur c'est clair.

-Michel lui défait ses liens. Le type se lève péniblement et retombe sur les genoux. Michel lui tend la main, l'étranger la saisit et le fait tourner comme une clef de porte dans une serrure. Michel s'étale de tout son long dans la piscine. Le gars se sauve en courant et lui crie :

-J'aurai ta peau conard !

Princesse aide son mari à sortir de la piscine.

-Tu vois, dit Michel, avec ces gens-là, il ne faut pas faire de sentiment.

-Oui, tu as raison. Il est temps de se mettre au lit, le jour ne va plus tarder à se lever

-Je ne crois pas pouvoir dormir après cet incident.

Prends une douche mon chéri, je t'attends sur la terrasse.

-Oui, mais après, je vais me promener près des mines de Santa Barra.

-Tu es mort de fatigue, est-ce bien raisonnable ?

-Après cette nuit mouvementée, il m'est impossible de dormir.

-Je ne reste pas seule, je t'accompagne.

-Bonne idée, prends mes pompes en cuir, je vais me doucher.

Tout en prenant sa douche, Michel essaye de comprendre le pourquoi de la présence de ce personnage. Un étranger non régulier qui prend le risque de se faire épingler. Là vraiment, répond Michel, je n'arrive pas à comprendre.

- Mon chéri, je prends la torche ?

-Tu sais, (tout en s'essuyant), dans une heure, il fera jour, je crois que ce n'est pas nécessaire. Il fait pleine lune cette nuit, je pourrais lire mon journal.

- La clarté de la lune est trompeuse.

-Prends donc la torche (d'un ton un peu agacé. Pourquoi demandes-tu mon avis ?

- C'est seulement pour entendre le son de ta voix, mon chéri. (Elle rit).

Michel revient sur la terrasse dans une tenue adéquate pour une promenade dans les caillasses des mines de Santa Barra.

-Je crois, Elisabeth, que cette promenade nous apportera un grand bien. Regarde cette lune et le jour qui se lève sur la montagne. Mon Dieu, que le spectacle est merveilleux ! Vois, Elisabeth, l'ombre des montagnes qui se découpent comme une dentelle.

-Nous y allons, mais promets-moi de ne pas marcher d'un pas militaire.

-Je te le promets. Ferme bien la maison, le conard pourrait bien revenir.

Après avoir fait le tour de la propriété, Elisabeth et Michel, main dans la main, se dirigent vers les mines de Santa Barbara.

Le cambrioleur se sauve à travers les « cottos privados » (terrains privés) en direction de la grand-route où l'attendait une voiture stationnée derrière les ruines qui bordent celle-ci. Des appels de phares légers guident notre homme. Il s'engouffre dans la voiture, les vêtements entièrement mouillés. La voiture démarre lentement et prend la route en direction d'Almeria.

-Alors, tu as cet ordinateur ? (Pas de réponse)

-Alors, tu as son ordinateur portable avec les cd ?

-Non, je me suis fais baiser.

-Espèce d'incapable doublé d'une imbécillité de minable. Le conard, c'est plutôt toi. Demain, tu rentres au pays, pour l'organisation, tu es brûlé.

Non, patron, ne me renvois pas, sans quoi ils vont me tuer ! Donne-moi encore une chance.

-Ok ! Stanislas, je te donne ta dernière chance.

La voiture fait demi-tour et reprend la direction de la Boca, emprunte la route qui conduit au cortijo de Michel et bifurque vers la gauche en direction des mines de plomb de Santa Barra.

-Je te reconduis d'où tu viens, ou mieux, je vais te déposer sur les hauteurs de Santa Barra. De là, tu pourras voir et observer les allées et venues des habitants du cortijo.

Michel et Elisabeth suivent une petite route en terre bordée de buissons d'aloès où parfois un sanglier solitaire vient se réfugier.

-Voilà, nous sommes devant l'entrée de la mine de Santa Barra. Ce trou est d'une profondeur de quelques centaines de mètres.

Les cheminées de ces mines de plomb sont de véritables pièges si l'on n'y prend pas garde ? Raison pour laquelle, il est interdit de s'y promener. En période de vacances, les gardes de chez Michelin redoublent de vigilance. Mais à moins de cinq heures du matin, il est peu probable de rencontrer un vigile.

-Tu vois, Elisabeth si tu veux te débarrasser d'un corps gênant, tu le jettes dans l'un de ces trous. Ni vu, ni connu.

-Tu ne manques pas d'humour mon chéri, après cette nuit agitée, tu aurais pu trouver une histoire plus sympathique !

A ce moment, des phares de voiture se rapprochent de l'endroit où se

trouve le couple.

-Planquons-nous, c'est bien sûr le garde. En principe, personne ne peut pénétrer sur les terrains de Michelin, top secret, piste d'essai pour les pneus de camions et du génie civil en général. Défense d'entrer.

-Le garde nous connaît, il sait que nous sommes les propriétaires du cortijo.

- Je préfère ne pas nous montrer. Viens vite, Elisabeth, cachons-nous derrière le petit piton.

-Quel gamin tu fais !

-Quoi, c'est amusant, ça me rappelle nos escapades dans les vergers où nous nous cachions avec les poches remplies de fruits que nous avons maraudés.

- Merde, ce n'est pas la voiture du garde, c'est la Citroën rouge d'Otto.

-Que vient-il foutre ici ?

La voiture s'arrête à quelques mètres du couple. Michel et son épouse retiennent leur respiration afin de ne pas éveiller les soupçons d'Otto.

Le Roumain descend de la « Bx » le premier, il est suivi d'Otto.

-Tu vois dit Otto, d'ici tu peux voir le cortijo de Michel, à toi de ne pas te faire piquer par le garde. Je veux cet ordinateur pour ce soir. Tu m'entends !

-C'est entendu Patron.

Le Roumain se trouvait à moins de cinq mètres d'un des trous de la cheminée qui servaient d'aération à la mine.

-Recule... Encore un mètre... Dis-moi si tu vois le cortijo ?

-Oui, je le vois patron, mais pas entièrement.

-Recule encore, jusqu'au moment où tu le verras entièrement.

-Maintenant c'est mieux ?

-Il ne fait pas encore bien jour, Patron.

-Recule d'un bon mètre et ce sera parfait.

Notre homme perd l'équilibre et bascule dans le trou de la cheminée. Le cri d'horreur poussé par ce truand est insoutenable. Il se répercute en écho sur la montagne. Un frisson désagréable nous parcourt le dos à tous les deux. Je tiens la main d'Elisabeth avec force comme pour lui faire comprendre qu'il ne faut pas crier.

Des pas s'éloignent, une voiture démarre. Des chiens aboient, le chant des alouettes calandres huppées annonce le réveil d'une nouvelle journée.

Michel et Elisabeth restent sous l'effet de cet horrible crime crapuleux.

Le commissaire Lambert regarde par la fenêtre de son bureau, allume une cigarette, tire plusieurs fois et l'écrase avec force dans le cendrier. L'attitude du commissaire montre une certaine nervosité, son visage crispé laisse apparaître une certaine morosité. L'entrée de l'inspecteur Lucas le sort de ses rêveries.

-Alors commissaire, vous avez un mandat d'arrêt pour Michel Philippe ?

-Et bien, non, le juge d'instruction Devreize trouve insuffisantes les preuves de culpabilité du présumé coupable.

-Alors, que faisons-nous ? Commissaire.

-Nous attendons, comme les colombophiles, le retour du pigeon pour le cinq août, pas avant. Pour le moment la presse est calmée. Même après l'enterrement du surveillant, la presse reste dans un mutisme parfait, pour combien de temps avant de remettre la pression ?

-Il vient d'être enterré hier, dit Lucas.

-Il nous fallait des arguments pour satisfaire la presse et nous éviter les critiques des journalistes. J'ai dit tout ça au juge. Il ne veut rien entendre et refuse mes propositions sur un mandat d'amener international.

-Et si nous nous trompons sur le présumé coupable ? Après tout, Mi-

chel est peut-être victime du hasard.

-Taisez-vous Lucas, le hasard n'existe pas. Disons qu'il pourrait y avoir une petite probabilité d'innocence.

-Mais cet étranger, d'où vient-il ? Que faisait-il dans ce parking à vingt trois heures ?

-Selon son identité, il vient de Zurich mais il est allemand et réside à Hambourg. Il est ici de passage et loge à l'hôtel Hilton, face à la gare centrale, à Bruxelles.

-Quelle raison invoque-t-il pour justifier sa présence à Louvain La Neuve à vingt trois heures ?

-Aucune...Inspecteur vous me tenez le même raisonnement que le juge d'instruction.

-A vrai dire, je reste perplexe vis-à-vis de ce témoignage.

Commissaire, vous trouvez normal qu'un individu étranger, locataire au Hilton, lise le seul journal où l'on parle de cette affaire ? Et qu'il souhaite apporter son témoignage le lendemain.

-Lucas, vous êtes un inspecteur brillant, je vous proposerai pour le poste de principal.

-Commissaire, vous me flattez et je vous en remercie, mais mon poste d'inspecteur ordinaire me suffit amplement.

Dans une certaine mesure, le commissaire Lambert se sentait un peu mal à l'aise devant le raisonnement de son subalterne. Lui, commissaire en chef, se laisser coiffer par un petit inspecteur de la judiciaire. Voilà pourquoi il souhaite s'en débarrasser en le proposant à un poste supérieur dans un autre arrondissement judiciaire. Le commissaire se sent un peu diminué face à Lucas.

-Ainsi, Lucas, si je vous comprends bien, ce témoignage est bidon ?

-Pas entièrement, puisqu'il nous décrit d'une façon précise la voiture du présumé coupable.

-Qu'en pensez-vous ?

-Pour l'instant pas grand-chose, j'essaye de comprendre le pourquoi de ce témoignage. Ce crime crapuleux sent mauvais, commissaire. Vous verrez, nous irons de rebondissement en rebondissement. Je ne crois pas pour l'instant à la culpabilité de Michel Olivier.

-Vraiment, Lucas votre raisonnement m'échappe.

-Et pourtant, nous utilisons les mêmes mots, mais c'est à croire que la compréhension en est différente. Commissaire vous m'excuserez mais j'ai à faire.

Le commissaire reste pantois devant la sortie de l'inspecteur Lucas.

Le professeur Barras se trouve chez lui dans son bureau. Il rédige le rapport concernant Michel et souhaite ainsi se débarrasser de ce collaborateur qu'il considère comme dangereux pour la science.

« Monsieur le président. Messieurs les membres du Conseil d'Administration.

Concerne Monsieur Michel Olivier, Directeur de la Recherche scientifique.

Puis-je me permettre de vous informer sur la nécessité de faire comparaître Monsieur Olivier devant le Conseil d'Administration afin qu'il se justifie sur ses recherches illégales sur les OGM. Vous trouverez en annexe un rapport complet de sa recherche sur une tomate transgénique. Il m'importe de vous rappeler les dangers et j'insiste, que représentent de telles mutations génétiques dans l'agriculture.

Le génie génétique ignore la preuve scientifique et ne marche pas dans le sens qu'elle affirme. Et n'a pas conscience des dangers sérieux posés par la nouvelle technologie. Ces chercheurs travaillent main dans la main avec les grandes entreprises commerciales attirées uniquement par la perspective du profit rapide. Cette mauvaise science pourrait

ruiner notre agriculture et notre approvisionnement en denrées alimentaires, détruire la biodiversité et déchaîner des pandémies de maladies infectieuses résistantes aux médicaments et aux antibiotiques.

En effet, aucun gène ne travaille jamais isolément, mais bien dans un réseau génétique extrêmement complexe. La fonction de chaque gène dépend du contexte de tous les autres gènes dans le génome. Ainsi, si le gène est transféré à un génome différent, il est fort probable qu'il aura des effets totalement nouveaux et imprévisibles.

C'est le cas de la tomate transgénique de Michel Olivier. En effet, cette tomate melon contient trois gènes originaires différentes c'est-à-dire un gène Bt de souris et un gène de croissance du melon. Ces gènes ont été insérés dans le génome d'une tomate normale. Le réseau génétique de l'organisme se trouve soumis à des effets physiologiques de régulation, eux-mêmes en relation avec l'environnement extérieur. Ainsi, les gènes peuvent voyager à l'extérieur de l'organisme original pour en infecter un autre ; ce que nous appelons transfert horizontal de gènes. Le génie génétique perturbe profondément l'écologie des gènes à tous les niveaux et c'est de là que viennent les problèmes et les dangers.

En outre, les gènes étrangers sont équipés de promoteurs et de catalyseurs très puissants provenant de virus qui forcent l'organisme à exprimer les gènes étrangers à des taux 10 à 100 fois supérieurs à leurs propres gènes. En d'autres termes, le processus du génie génétique, se déroule à la fois délibérément et de manière aléatoire ou hasardeuse. Voilà pourquoi je suis inquiet des recherches sournoises de Monsieur Olivier. Comme ce dernier ne rentrera que le cinq août, j'appréhende d'une façon angoissante qu'il soit parti en Espagne pour expérimenter sa tomate melon. Si mon hypothèse se vérifie, je vous demande de ne pas cautionner cette recherche car nous pourrions mettre en péril la pérennité de la société bio agroalimentaire.

En conclusion, le génie génétique est un désastre pour le bien-être animal, crée des aliments malsains pour la santé et met en danger notre agriculture et notre approvisionnement alimentaire.

Je terminerai par quelques exemples d'OGM :

Le super cochon modifié génétiquement avec un gène à hormone de croissance humaine est devenu arthritique, ulcéreux, aveugle et impuissant. Le super saumon également modifié génétiquement pour grandir aussi vite que possible développait une grande tête monstrueuse avant de mourir du fait de son incapacité à respirer ou à s'alimenter.

A cela viennent s'ajouter de graves présomptions d'assassinat sur la personne du surveillant de nuit. Mais là, laissons agir la police. Voilà tous les éléments avec preuves à l'appui des recherches transgéniques effectuées par Michel Olivier à mon insu et sur sa fameuse tomate melon.

Ma confiance à l'égard de ce Monsieur Olivier a été bafouée mais surtout l'honnêteté de la société agro alimentaire Stiller est mise en cause d'une façon sérieuse. De plus, celle-ci, en mars de cette année, avait été injustement accusée par la presse internationale mais aussi par les journaux espagnols, de pratiquer des manipulations transgéniques sur une nouvelle espèce de tomate. Comment la presse avait-elle bien pu obtenir cette fausse information ? Or, au début avril, nous rectifiions le tir au congrès mondial de la recherche scientifique. Nous affirmions sur notre honneur de scientifiques, Michel et moi, que la société agro alimentaire Stiller ne pratiquait pas ce genre de manipulation génétique. Le but poursuivi par notre société est la pratique sur la recherche bio alimentaire.

Je me tiens à votre disposition pour une confrontation éventuelle avec Monsieur Michel Olivier. »

Professeur Emile Barras

Le 23 juillet 2003

- Véronique, Véronique !

-Inutile de crier, j'ai entendu.

-Peux-tu me taper ce rapport à l'ordinateur ? Il concerne Michel, ton petit copain d'unif. Que tu as eu soin de me cacher.

-Nous ne sommes plus des petits copains depuis bien longtemps et je ne crois pas devoir tout te raconter.

- Bien sûr, c'est comme le préservatif.

-Ecoute Barras, je commence en avoir assez de tes suspicions et de ta jalousie. Je pense que le mieux pour toi comme pour moi, c'est de nous séparer.

-Là, tu prends tes rêves pour des réalités. Je peux, quand je veux, te faire interner pour dérangement mental. Tu as compris ? Tu m'appartiens totalement, ma petite. Maintenant, tu me tapes ce rapport et tu me le sors en trois exemplaires.

-Si je refuse ?

-Tu es trop impatiente de savoir ce que j'écris sur ce cher Michel.

Le professeur Barras vient au-dessus de l'épaule de Véronique et lui tend le rapport. Laisse- le sur ton bureau, je le taperai tout à l'heure. Il lui passe la main dans les cheveux.

-Je t'en prie, ne me touche pas, plus jamais.

Il la tire par les cheveux pour l'amener vers lui.

-Ecoute- moi bien, sale garce, tu as peut-être un amant, mais pour l'instant tu es à moi.

-Tu es malade, Barras, tu souffres, et moi aussi.

Emile lui tire la tête en arrière. Véronique pousse des cris de douleur.

-Arrête, tu me fais mal, espèce de brute.

-Dis-moi avec qui tu as couché la veille de mon retour. C'était bien la

veille ? Tu ne m'attendais pas si tôt. Avec qui m'as-tu trompé ? (En lui tirant les cheveux avec force).

-Avec personne.

-Tu mens. (Il la lâche.) Un jour je saurai avec qui !

Et il quitte le bureau.

Mulot sanglote. Elle est incapable de réagir ! Tout son corps tremble de peur et de rage. Elle s'en veut, et aussi à ce Michel, d'avoir laissé cet emballage. Une haine sur les hommes s'empare tout à coup d'elle. Elle se sent en proie à une envie de vengeance sur l'espèce masculine...Reprenant peu à peu son calme, elle ouvre l'ordinateur. Elle se sent incapable de continuer. Malgré elle, son regard est attiré par un paragraphe souligné. Mulot apprend les présomptions d'assassinat qui pèsent sur Michel. Oui, elle lui en veut.

- Mais après tout, je suis aussi responsable de la situation, c'est moi qui l'ai amené ici dans la maison de Barras, c'est moi qui ai décidé de faire l'amour avec lui.

Mulot n'arrive pas à comprendre ce changement d'attitude et de comportement sexuel après le mariage. Avant celui-ci, Mulot était fascinée par l'aura que dégageait le professeur. Sa prestance, sa gentillesse, sa délicatesse faisaient de lui un homme désirable malgré ses soixante sept piges

-Il m'offrait des dîners dans les endroits les plus chics. La soirée se terminait par une folle nuit d'amour. Oui, je l'aimais sincèrement et encore maintenant, s'il redevenait comme avant, je crois que j'oublierais vite les outrages Comment cet homme a t-il pu garder une attitude sans faille pendant plus de six mois ? Quelle déception le lendemain du mariage ! Il me traite comme un objet sans valeur, je suis son jouet sexuel. Il ne s'était jamais marié. Il a vécu quelques aventures, mais de ce passé, il n'en parle pas. Non, ce n'est pas possible pour un homme aussi intelligent, plein de sensibilité, d'arriver à ce manque

de respect vis-à-vis de lui- même et de moi. Je me sens trompée. Il m'a laissé croire à un rêve merveilleux. Je m'imaginai en épousant un homme de l'âge de mon père, trouver de la tendresse, de la tolérance, beaucoup d'amour et d'affection. Peut-être voulais-je trouver en cet homme un père, un amant et un mari. Dans ce choix n'y a-t'il pas quelque chose de malsain ?... Je ne sais pas... Ou je ne veux pas savoir. Maintenant, je me demande comment je vais m'en sortir. Il m'arrive encore d'espérer un changement dans son attitude. Si j'avais cette force de le quitter ! Mais ce courage je ne l'ai pas ou peut-être, je n'ai pas envie de me battre. Seules subsistent la haine, la révolte et la vengeance.

Avoir pu ainsi m'exprimer à haute voix me rend plus calme, plus sereine.

-Il me faut téléphoner à Michel pour le prévenir des charges qui pèsent contre lui. Je dois avoir son numéro dans mon carnet d'adresses. C'est inscrit sous le nom de « Curie ». Il n'y a pas de numéro de téléphone, mais j'ai son e-mail.

Elle ouvre l'ordinateur.

« Mon cher Michel ». Elle hésite... Après tout, non, je ne le préviens pas, il ne vaut pas plus que Barras. D'accord, je l'ai poussé à me faire l'amour et il m'a refusé. Mais que pouvait-il me donner ? A la limite, rien... Pas plus que Barras. Si, il y a une différence ; Michel ne m'a pas violée, lui. Tout ceci me rappelle une amie qui était battue par son mari, elle a fini par le quitter. Elle s'est mise en ménage avec un autre mâle. Je lui ai demandé si c'était mieux. Elle me répondit : « Oui, c'est mieux, celui-ci ne me bat pas. » Et bien, Michel c'est la même chose avec des caresses en sus. Ces hommes ne méritent aucune attention et aucune indulgence. Un jour, je trouverai bien le moyen de me venger de toutes ces souillures et tromperies subies par ces mâles sans scrupules.

L'entrée du professeur Barras la fait sursaute.

-Alors, ce rapport ?

Véronique se lève et lui jette les feuilles au visage et sort de la pièce.

-Sale garce ! Tu ne perds rien pour attendre.

Le regard du professeur est attiré par le petit carnet d'adresses et tombe sur la page où est inscrit l'e-mail de Michel.

-Oh ! La salope, C'est avec lui qu'elle me trompe. Nous allons nous expliquer. Il se précipite hors de la pièce, hurle comme un fou en appelant Véronique. Un bruit de moteur. Il court dans l'allée du parc, mais trop tard la voiture est déjà loin.

Véronique fonce comme une folle à plus de cent quarante à l'heure en direction du centre ville. Elle aperçoit dans son rétroviseur qu'elle est suivie par deux motards. Aussitôt elle ralentit et attend les événements. Les deux motards lui font signe de se garer sur la bande de droite.

-Gendarmerie fédérale, bonjour Madame. Vos papiers s'il vous plaît ?

-Je ne les ai pas, ils sont restés à la maison, je me suis sauvée en hâte pour échapper à la violence de mon mari.

-Avez-vous pris des boissons alcoolisées ?

-Pas du tout, je bois très rarement, seulement aux grandes occasions et alors, je ne conduis pas.

-Je vous demanderai de bien vouloir souffler dans le ballon que voici.

-Avec plaisir. (Véronique souffle avec force dans l'embouchure, comme pour se défouler.)

-Il n'est pas nécessaire de vider vos poumons dans le ballon.

-Tenez, je crois qu'il est d'un beau vert, sans jeu de mot.

-Vous avez de la chance d'avoir ralenti quand vous nous avez aperçus, nous n'avons pas eu le temps de contrôler votre vitesse.

-Suivez mon collègue, nous vous ramenons au poste pour vérification d'identité.

Véronique, encadrée par les deux motards, se dirige vers le commis-

sariat. En Belgique, depuis la fusion des polices, c'est le commissaire qui dirige l'ensemble des polices attachées à l'arrondissement judiciaire. Dans le cas de Véronique, la police fédérale l'a arrêtée dans l'arrondissement judiciaire de sa ville.

Elle connaît le commissaire Lambert et il pourra répondre d'elle.

La voiture s'arrête dans le parking de la police. Véronique descend de son véhicule, accompagnée par les deux motards.

-Pourquoi me conduire au commissariat, comme une voleuse ?

-Vous avez peut-être volé cette voiture, le contraire reste à vérifier.

-Et bien, c'est sympa. Je suis l'épouse du professeur Barras.

-Vous seriez encore l'épouse du premier Ministre, nous sommes obligés de vérifier votre identité.

-Asseyez-vous, Madame Barras.

Entre l'inspecteur Lucas.

-Madame Barras !

-Vous la connaissez, inspecteur ?

-Oui ! Bien sûr. Vous avez des problèmes avec cette dame ?

-Elle conduit sa voiture sans papiers d'identité et sans documents du véhicule. Elle prétend s'être sauvée de chez elle pour échapper à la violence de son mari.

-Merci, brigadier, je m'occupe de Madame Barras.

L'inspecteur prend en aparté le motard et lui demande si elle avait bu de l'alcool.

L'inspecteur revient vers Véronique dans une attitude un peu troublée.

-Que comptez-vous faire de moi, inspecteur ?

-Téléphoner à votre mari, je ne peux vous laisser conduire votre voiture sans les documents.

-Vous pourriez me faire un document provisoire.

-Non, je regrette, je peux vous ramener chez vous et votre époux viendra reprendre sa voiture. Si les deux motards sont d'accord, cet inci-

dent ne sera pas verbalisé.

- Vous savez, je ne demande aucune faveur. Si... Je vais vous en demander une : Conduisez-moi chez mes parents où à la gare.

-Vous avez besoin de vos papiers d'identité, je dois téléphoner à votre mari pour qu'il vous les rapporte.

-Je ne veux plus rentrer à la villa. Je demande la protection de la police.

-Etes-vous en danger ?

-En permanence inspecteur, il ne se passe pas un jour, vous m'entendez, pas un jour sans recevoir des coups ou des brimades.

-Pour vous mettre sous notre protection, vous devez déposer une plainte pour sévices graves avec preuves, certificat médical... Vous aviez déposé une plainte pour coups et blessures, mais vous vous êtes désistée. Le jour du retour précipité de votre mari, vous vous retrouvez à l'hôpital pour une chute malencontreuse sur le bord de la cheminée. L'intervention du service des urgences, nous oblige à interroger le professeur Barras afin de connaître les causes exactes de cet accident.

-Ce n'était pas un accident.

-Ah !

-Une gifle du revers de la main m'a projeté sur le bord de la cheminée.

-Votre mari prétend vous avoir trouvée allongée et sans connaissance lors de son retour de Milan. Attendez, je crois disposer de sa déposition dans le classeur des conciliations. C'est le commissaire qui l'a interrogé et j'en ai tapé le rapport.

-Puis-je en prendre connaissance ?

-Oui, certainement. Voilà

Véronique parcourt le rapport et au fur et à mesure de la lecture, une colère intérieure lui transforme le visage.

-A vous voir, vous n'acceptez pas le contenu de ce rapport !

-Tout est faux, je ne suis pas une alcoolique et encore moins une ma-

lade.

-Je peux toujours prendre votre déposition sur les faits qui vous ont amenée à l'hôpital. Avec cette succession d'événements, j'ai omis de prendre des nouvelles de votre santé.

- Rien de bien grave, quelques points de suture au-dessus de l'oreille.

-Je prends votre déposition ?

-Oui, je crois important de me défendre contre cet individu.

Véronique explique son calvaire avec cet homme, son angoisse, sa peur de le quitter par crainte des représailles.

Après ce quart d'heure de déballage, l'inspecteur tend le rapport à Véronique pour le signer.

Après une lecture minutieuse, elle prend le Bic sur le bureau de l'inspecteur, hésite un instant, puis signe sa déposition.

-Je l'envoie au procureur dans le courrier du matin. Maintenant il serait utile de téléphoner à votre mari.

-Dans le cas de figure où il accepte de me rapporter mes papiers, je ne souhaite pas le rencontrer, inspecteur.

-Ne vous inquiétez pas, Madame.

L'inspecteur décroche le téléphone.

-Vous connaissez son numéro ?

-Oui, c'est le 067 472 832

-Inspecteur Lucas...Bonsoir, professeur...Votre épouse se trouve dans mon bureau...Non... Votre femme n'a pas eu d'accident...Seulement un problème de roulage, votre dame conduit sans les documents du véhicule et sans papiers d'identité.

Non, je crois qu'elle ne le souhaite pas...C'est ça... Les documents et les papiers de votre épouse.

L'inspecteur raccroche sans le saluer.

-Il vient sans plus tarder. La suite des événements vous regarde.

-Puis-je attendre dans une autre pièce, inspecteur ?

-Suivez-moi, Madame, je vais vous installer dans le bureau de mon collègue.

Dans les vingt minutes qui ont suivi le coup de téléphone, un taxi s'arrête devant le commissariat. Barras paye le chauffeur du taxi et se précipite à l'accueil.

-Puis-je voir l'inspecteur Lucas ?

-De la part de... ? Lui demande le policier de garde.

-Professeur Barras.

Sans trop se presser, Dussart décroche le téléphone et forme avec lenteur le numéro intérieur de l'inspecteur Lucas. Tout en fixant le professeur il dit :

-Inspecteur, Monsieur Barras est à l'accueil...Bien chef. Vous pouvez monter, l'inspecteur vous attend.

Barras, légèrement essoufflé arrive au bureau de l'inspecteur.

-Bonsoir, inspecteur. Voici les documents ainsi que les papiers d'identité de mon épouse, vous pouvez vérifier.

L'inspecteur examine les documents de la voiture.

Tout est en ordre, vous pouvez reprendre votre véhicule, voici les clefs.

Vous pouvez disposer, Monsieur Barras.

Barras reprend les papiers de son épouse.

-Non, ces papiers ne vous appartiennent pas, ils sont à votre femme et je tiens à les lui remettre moi-même.

-Puis-je lui parler ? Vous savez ... Mon épouse ne va pas très bien psychologiquement, j'ai peur qu'elle ne fasse des bêtises.

-Je suis désolé, professeur, votre dame ne souhaite pas vous voir.

-Mais enfin, inspecteur, je suis son mari et j'ai le droit de...

-Vous avez surtout l'obligation de quitter mon bureau. Bonsoir, professeur.

-Nous en reparlerons, inspecteur.

- C'est ça, à bientôt. (Il referme la porte).Il ramasse les papiers

d'identité et les porte à Véronique.

-Voilà, chère Madame, tout est en ordre, vous pouvez vous en aller.

Votre mari est sorti.

-Merci, inspecteur.

-Je vous en prie, je n'ai fait que mon travail, bonsoir Madame

Toujours un soleil dans un ciel bleu sans le moindre nuage. Michel fait quelques brasses dans la piscine. Il s'est levé un peu plus tôt que d'habitude. Il est un peu à l'avance pour acheter du pain et son journal « Le Soir ». Ce dernier arrive d'une façon irrégulière et avec plus de trois jours de retard pour les informations. C'est par habitude que Michel l'achète une fois par semaine, le lundi de préférence, ainsi il dispose des nouvelles du vendredi. Il sort de la piscine, se sèche, enfile ses pantalons en fine toile, prend les clés de la Ka et s'installe au volant. Contact, la voiture démarre comme une ballerine sans trop de bruit pour ne pas réveiller Princesse.

Tout en me dirigeant vers San Jose, je me remémore l'incident avec ce truand de bas étage et sa chute provoquée par Otto dans le trou d'aération de la mine de plomb de Santa Barbara. Depuis cette aventure, il n'y a pas eu de suite malgré les menaces à mon égard.

-Je suis maintenant persuadé que cet Otto est bien celui que j'ai vu dans la pénombre du parking de la société Stiller. Même accent. Je ne l'ai pas vu dans notre avion. En période de vacances il y a plusieurs vols charter Bruxelles, Almeria. Ce qui explique l'arrivée de son avion avant le notre. Ensuite je le retrouve sur la route de San Jose et à la soirée chez Roberto. Que me veut-il ? Que cherche-t-il ?

Perdu dans ces pensées troublées, il vient de dépasser la boulangerie. « Bah » se dit-il je prendrai la baguette de pain en revenant de San

Jose. . Il arrive au « kiosko », cherche « Le Soir ». Son regard est attiré par le journal espagnol « La Voz de Almeria » qui titre en gros caractères. « Los hostales de Roquetas estan ahogados dentro de una piscina de mierda »

-« Mon Dieu » Se dit Michel, »Le pesticide contre les cucarachas... Il faut me rendre à Roquetas au plus vite.

Il remonte dans sa voiture et, à toute allure, il se dirige vers la « panaderia » (Boulangerie). Il s'arrête d'un coup sec de frein qui fait tourner la KA d'un demi- tour sur les gravillons.

- Mais quel idiot je fais de rouler comme un con ! La situation n'évoluera pas plus vite pour autant.

Arrivé à la Boca , Princesse était sur la terrasse, la table dressée et le café en attente dans les thermos.

-Voilà, dit Michel, du pain encore tout chaud !

-Toi, tu fais une drôle de tête, tu m'as l'air contrarié ? Je me trompe ?

- Comme tu vois tout, je ne peux rien te cacher.

-C'est normal, je m'intéresse à toi tout simplement.

Il se passe une grosse emmerde dans les hôtels de Roquetas et je crois en être responsable.

-A cause de ton pesticide contre les cucarachas ?

-Oui, j'avais donné à Antoinette une boîte de gélules. Je lui ai dit de ne pas hésiter d'en distribuer à d'autres touristes des autres hôtels.

-Tu ne les as pas contrôlées dans ton laboratoire ?

-Tous les tests ont été rigoureusement effectués. Je ne comprends pas ce qui s'est passé.

Michel mange son petit déjeuner tout en lisant l'article dans « La Voz de Almeria »

-Mon chéri, tu me lis l'article ?

-L'article n'est pas très éloquent... Attends, que je traduise.

« Les touristes de six hôtels vont être relogés dans différents hôtels

d'Almeria, d'Aguadulce et d'autres villes disposant de chambres ou de « parc hôtel ».

La raison de cette catastrophe pourrait provenir de plusieurs ruptures des canalisations souterraines des eaux usées des hôtels concernés.

Ceux-ci, sinistrés, se trouvent dans l'impossibilité de préparer les repas. Les cuisines se situent en général au rez-de-chaussée, elles sont entièrement sous eaux usées. Les commodités des chambres se déversent dans les sous sol ... Les WC, les eaux des bains... Les garages ont été les premiers à se remplir de merde, excusez-moi pour le mot, je n'en ai pas d'autres. Tout le matériel est complètement sinistré. IL est impossible d'approcher ces immeubles à plus de cinquante mètres tellement l'odeur est insoutenable. Avec une chaleur de trente degrés à l'ombre, c'est la totale. Il apparaît, mais sans être confirmé, que des rats auraient été victimes d'un gaz toxique ou d'une bactérie particulièrement virulente et leur fuite par les canalisations des hôtels auraient bloqués les pompes d'évacuation des latrines et des eaux usées. En effet, les collecteurs des hôtels de Roquetas sont en contre bas par rapport à la canalisation principale des égouts de la ville. »

-Voilà ! Le reste est sans importance.

-Et bien Michel, te voilà dans la merde jusqu'au cou. Que contes-tu faire maintenant ?

-Il faut retrouver Antoinette, sans quoi le phénomène risque de recommencer dans les autres hôtels occupés par les touristes sinistrés.

-Tu as son numéro de portable ?

-Non, je ne l'ai pas.

-Elle t'a téléphoné le jour de notre arrivée, tu dois encore avoir, avec un peu de chance, son numéro inscrit sur ton portable ?

Michel le prend, ouvre la boîte de dialogue et recherche avec nervosité le numéro d'Antoinette... Introuvable !

-Rien, la seule solution c'est d'aller à la recherche d'Antoinette et de

recupérer les gélules. Si toutefois, il en reste encore ?

-Sois prudent mon chéri ! Surtout, ne dis à personne que c'est toi le responsable ... Même pas à Antoinette.

-Elle va bien se douter de quelque chose !

-Tu lui dis que tu en as besoin ; nous aussi nous sommes envahis de cucarachas.

-Si jamais elle a continué à distribuer ces gélules dans les autres hôtels, les dégâts financiers seront considérables.

Le portable d'Elisabeth retentit dans une Toccata de Bach.

-Allô ! Bonjour Elena, comment vas-tu...Ca me fait plaisir de t'entendre, que puis-je pour toi ma chérie ?...Je te le passe, il est à mes côtés

-Bonjour ! (D'un ton neutre) Je t'écoute Elena...Ce n'est pas possible ! Tu dis quelles sont grosses co...Comment sont-elles ? Comme des melons... Vertes ? Le mieux c'est de m'en rendre compte sur place. Je dois aller à Almeria. Je passe te voir vers la fin de la matinée... Non, ne prépare rien pour moi, je serai assez pressé.

-Elena, prétend voir pousser mes tomates. Je n'ai pourtant rien semé.

-tu avais peut-être des graines dans tes poches.

-Je ne sais quoi penser. Il ne faut raconter à personne l'origine de cette tomate car cette tomate m'inquiète.

-Tu sais, pour le secret tu peux compter sur mon silence... Veux-tu une boisson pour la route ?

-Merci Princesse, si j'ai soif, je m'arrêterai en route.

-Sois prudent, tu me téléphones, n'oublie pas !

-Ne t'inquiète pas, je te tiendrai au courant. Le suspense va commencer

Michel embrasse Elisabeth, démarre la voiture, lui fait un signe de la main et s'éloigne dans un nuage de poussière.

-Maman, dit Victor, tu m'achètes une glace ?

-Plus tard, mon chéri, quand j'aurai terminé de boucler les valises.

-Pourquoi tu changes d'hôtel ? Ah ... Oui, c'est à cause des grosses mouches !

-Oui, mon chéri.

-Je pourrai dormir avec toi ?

-Un petit câlin, mais après tu dors dans ta chambre.

-Je ne veux pas dormir dans une chambre tout seul.

-Attends de voir ta nouvelle chambre et puis tu verras.

-D'accord maman, mais maintenant, je veux une glace.

-Victor, prépare ton panda et nous partons.

Antoinette et Victor sortent de la chambre et sont tout surpris par l'odeur nauséabonde qui prend à la gorge en donnant des envies de vomir.

-Maman, pourquoi ça sent le caca ?

- Les égouts sont bouchés, mon trésor, c'est la raison pour laquelle nous devons changer d'hôtel.

Les pompiers appelés « bomberos » en espagnol, ont placé des passerelles qui surplombent un ruisseau de soixante centimètres de hauteur, d'eaux usées et d'excréments, inondant le hall d'entrée.

-Victor, fais attention ! Marche au milieu de la passerelle sans quoi tu vas tomber dans... Antoinette n'achève pas sa phrase.

-Maman, je vais tomber !

Elle a juste le temps de le rattraper par son short.

D'une main elle tient la valise et de l'autre elle ramène Victor sur le ponton. Un autre touriste encombré par ses valises s'excuse de ne l'avoir pas aidée.

Le personnel de l'hôtel, complètement débordé, essaye de venir en aide

aux pauvres victimes de ce phénomène peu habituel. Des canalisations qui se bouchent sans pouvoir trouver une solution rapide, a quelque chose de tout à fait incroyable.

A la sortie de l'hôtel, des cars attendent, les hôtesse de Bel air, Sanair et Sutair guident « les évacués » vers leur car respectif...

-Le nôtre c'est pour l'hôtel « La Gaviota » à Aguadulce. Dit Antoinette. L'hôtesse les conduit vers les soutes du car pour y déposer leurs valises.

-Et ma glace c'est pour quand ?

-Sois patient, Victor, quand nous arriverons à Aguadulce, je te le promets.

-Une grande glace, avec beaucoup de chocolat ?

-Oui, mon chéri, avec beaucoup de chocolat.

Le car démarre et prend la direction d'Aguadulce.

Antoinette sort son portable.

Allô !... Michel ?

-Antoinette ! Comme je suis heureux de t'entendre...Oui, je sais, je suis au courant... Je me rends à Roquetas pour te voir... Ah ! Bon. Aguadulce dis-tu... Hôtel « La Gaviota »... Non, je demanderai à la réception... A tout à l'heure Antoinette.

Michel arrive dans la ville touristique de Roquetas, il y règne une agitation peu habituelle. Voitures de pompiers, de police qui n'arrêtent pas de se croiser en faisant retentir leurs sirènes stridentes comme en situation de grandes catastrophes. Michel gare sa voiture non loin d'un hôtel sinistré. Sa démarche est de savoir avec certitude les causes de ce cauchemar. Discrètement, il s'approche d'un attroupement à une bonne centaine de mètres de la résidence « Mira mar ». Il est impossible de passer à cause des barrières Nadar et surtout l'odeur d'une puanteur de chat crevé vous donne la nausée.

Une voiture avec haut-parleurs diffuse des messages dans plusieurs

langues. Ils demandent aux habitants de quitter la ville. Des cars les attendent sur le parking municipal de Roquetas nouveau.

Des risques graves d'épidémie sont à craindre pour la population. Une équipe médicale fonctionne et invite les ressortissants à se faire vacciner d'urgence contre le choléra.

-Je me sens une certaine panique m'envahi. Devant cet état de chose, je reste impuissant. J'arrive à me faufiler vers une équipe de pompiers qui, à l'aide de tuyaux et de compresseurs, aspirent le contenu des canalisations. L'un d'eux me dit de ne pas rester ici sans un masque spécial. De toute façon, l'odeur insupportable m'oblige à faire demi-tour. Un peu plus loin j'aperçois une équipe médicale, elle aussi est masquée. Je m'adresse à l'un d'entre eux et lui demande :

-Je viens d'arriver dans cette ville. Que se passe-t-il ?

Monsieur, je vous en prie, quittez ces lieux, vous risquez d'être contaminé.

-mais par quoi ?

-Le choléra, mais ce n'est pas le plus important, nous avons les sérums. Mais une autre maladie dont nous ne connaissons pas l'origine vient de frapper de paralysie les membres inférieurs d'une dizaine de personnes. Leur état inquiète les services sanitaires d'Almeria.

-Je suis biologiste et j'aimerais connaître les symptômes.

-Pas de symptôme apparent, paralysie rapide.

-Par quelle contamination ? Vous avez une réponse?

-Impossible de vous répondre, nous le regrettons.

Devant ce fléau, je suis atterré et me sent totalement responsable pour avoir modifié le bacille du streptocoque par l'insertion d'un gène d'une autre espèce de bacille. Cette contamination pouvait-elle se transmettre, d'un individu à un autre par la salive, les aliments qui auraient pu être contaminés par l'eau douce d'arrosage ? Il m'est impossible de répondre. Ce nouveau bacille se comporte d'une façon tout à fait diffé-

rente. Pourtant, en laboratoire il ne présentait aucun danger pour l'homme. C'est à ne plus rien comprendre.

Les symptômes décrits montrent une attaque certaine du système nerveux moteur. Peut-être une toxine secrétée par ce nouveau microbe et qui se fixe sur la moelle épinière. Mais pourquoi seulement les membres inférieurs pour commencer ? Il est possible aussi que cette toxine attaque d'autres secteurs de la moelle. Sa vitesse de propagation sera sans doute liée à la multiplication de ce nouveau bacille. Cette mutation est sans doute due à une réaction au contact des rats porteur d'autres microbes et des autres animaux crevés qui fréquentent ces égouts. Mais que faire ? Je ne peux pas aller leur dire l'horreur de mes découvertes ! Et me taire pourrait amplifier le phénomène. Il me faut retrouver Antoinette et récupérer les gélules.

La meilleure solution, pour elle et son gamin, serait de terminer leur séjour dans notre cortijo. Si Princesse accepte de partager ses vacances avec une étrangère et un gosse de sept ans ! Mais va-t-elle accepter mon invitation ? Je suis en train de tout mélanger. N'est-il pas dans le fond de moi-même le désir d'avoir Antoinette auprès de moi ? Là, mon pauvre Michel, tu t'enfonces. Attention aux promesses faites à Elisabeth ; pas de sentiment d'amour pour une autre femme. Ma conscience me dicte de ne pas la faire venir au cortijo.

La sonnerie de son portable le sort de sa réflexion

-Allô ! Oui, je suis toujours à Roquetas...Ici, c'est le grand branle bas...Tu as entendu à la radio d'Almeria...Quoi ? Europe N° 1 en parle ! Que dois-je faire, Princesse...Attendre, mais attendre quoi ? Que toute la population soit paralysée à cause de moi...Je suis responsable, Elisabeth...Non, je dois intervenir...D'accord, je vais suivre ton conseil, je patiente jusqu'à demain. Non, Antoinette a été transférée dans un hôtel à Aguadulce...Tu veux qu'elle vienne achever ses vacances chez-nous ? Bon, je le lui dirai...Maintenant, je vais voir Ele-

na...Mets ton cœur à l'aise, ce n'est pas demain la veille...Oui, je t'embrasse....Je ne sais pas quand je rentrerai...

Michel se dirige vers sa voiture et aperçoit quelques personnes, à première vue, des touristes. Michel se rapproche du groupe, en quête d'informations.

-Bonjour, je ne suis pas d'ici, que se passe-t-il ?

-L'horreur, Monsieur (dans un français teinté d'un accent de nos polders) Tous les hôtels de Roquetas sont évacués. Que les autorités de Roquetas préparent l'évacuation de toute la population de la ville.

-La radio d'Almeria recommande de ne pas s'affoler.

-Vous logez ici ? Leur demande, Michel.

-Non, pas du tout, nous passions par simple curiosité.

Je les salue et monte dans la Ka en direction de la résidence d'Elena. La circulation est impossible via l'autopista. L'évacuation de la population entraîne des embouteillages où seule la patience est la meilleure conseillère. Une ambulance, toutes sirènes, dehors essaye de se faufiler dans le peu d'espace disponible. J'en profite pour suivre le sillage de l'ambulance et allume mes feux de détresse, ce qui facilite mon passage et me permet ainsi de regagner l'autoroute via Aguadulce. Ouf, je suis passé, merci à cette ambulance et au fair Play des autres. Arrivé à Aguadulce, je me dirige vers la plage et longe le paseo marítimo jusqu'à la villa d'Elena.

La voiture pénètre dans la propriété et s'arrête devant la piscine.

Elena vient à ma rencontre dans une tenue particulièrement provocante. Un foulard enveloppe partiellement ses seins et un paréo fendu à gauche et à droite laisse voir ou entrevoir la chose cachée. Michel se dirige vers Elena. L'embrasse gentiment sur les joues comme pour mettre une distance. Elena me prend par le bras et m'entraîne vers la villa.

-Elena, je suis assez pressé, venons-en au problème qui te préoccupe.

-Mais, il n'y a pas de problème, Michel, je sollicite ta curiosité sur une

tomate comme tu n'en as jamais vues

-Où sont-elles ces fameuses tomates ?

-Viens d'abord prendre un petit dring.

-Non, vraiment c'est gentil, je fais une course contre le temps.

Michel ne tenait pas à tomber dans le piège d'Elena. Les évènements de cette matinée ne sollicitaient pas sa libido. Elena le conduit vers l'habitation où ils avaient fait l'amour.

- Ah non, pensait-il, elle ne va pas remettre ça.

-Voilà, elles sont ici les tomates grosses comme des melons. Regarde comme elles sont énormes, le double de la taille normale et tout ça en moins de dix jours.

-Je n'en reviens pas, c'est incroyable, formidable, j'ai réussi la création d'une nouvelle espèce qui révolutionnerait toute la production de ce fruit dans le monde entier.

Michel prend une tomate encore verte, il la hume et reste émerveillé par le parfum qu'elle dégage. Elena se disait » qu'une tomate le rendait moins agressif ! Il devrait toujours en avoir une sur lui. »

Il mord à pleine dent, cette tomate verte.

-Excellente, il lui manque encore quelques jours de soleil et ce sera parfait. (Changeant de conversation.)

-Tu es au courant de la catastrophe de Roquetas.

-Quelle catastrophe ?

-Ouvre la radio. Canal Sud donne des informations toutes les dix minutes. Tous les hôtels sont évacués et les autorités sanitaires craignent une épidémie due à un nouveau microbe.

-Mon Dieu. Nous risquons aussi d'être inquiétés ?

-La population de Roquetas est invitée à se faire sérumer. Tiens-moi au courant de la situation Elena. Bon, je t'embrasse, tu remets mon bonjour à Roberto.

-Je n'y manquerai pas. Bisous à Elisabeth.

-Je brûle d'impatience de retrouver Antoinette et de récupérer les gélules maudites. J'oublie de demander à Elena où se trouve l'hôtel « La Gaviota ». De toute façon, Aguadulce n'est pas très grand et le nombre d'hôtels n'est pas énorme.

-Je prends la route de la côte et avec un peu de chance et beaucoup de patience je vais trouver facilement.

La circulation à cause des événements montre une densité accrue. Je décidai de longer le paseo maritime dans l'espoir de voir apparaître l'enseigne de l'hôtel « La Gaviota »... Rien. Je décidai de remonter vers la grand-route. Et là, juste dans l'angle, je lus, « La Gaviot »

Michel gare sa voiture au parking de l'hôtel, ferme les portières et monte les quelques marches qui le conduisent dans le hall de la réception. De nombreux touristes venant des hôtels de Roquetas envahissaient le hall d'entrée. Michel essaye d'apercevoir Antoinette. Elle n'y était pas. Il s'approche de la réception, complètement débordée par les événements.

Avec pas mal de difficultés Michel se faufile discrètement vers le réceptionniste. Un peu grossier vis- à -vis des autres clients, il lui demande à brûle pourpoint le numéro de la chambre d'Antoinette d'Avila. Le préposé ne répond pas et Michel n'ose pas insister.

Il reste là et attends son bon vouloir. Après un certain temps le préposé relève la tête et dit « 204 » en espagnol. Il cherche l'ascenseur, mais vu le monde en attente devant celui-ci, je décide d'emprunter l'escalier. Voilà le second étage il est un peu essoufflé mais c'est plus par l'émotion de revoir Antoinette que par la grimpe des deux étages.

- Quelque chose d'anormal se passe en moi, jamais je ne me suis senti à court de respiration à l'idée de revoir une femme. Je suis là en face du 204 et d'un geste hésitant je frappe à la porte de la chambre. Antoinette vient ouvrir, elle reste un moment sans rien dire, puis elle me saute au cou et m'embrasse.

-Entre, Michel, Victor sera très heureux de te revoir.

Elle me prend la main et m'entraîne dans le petit living.

-Victor ! Viens ! Nous avons une visite. Il joue avec son bateau dans la salle de bains.

-Je suis heureux qu'il en soit toujours amoureux de ce bateau.

-Vraiment, je suis contente de te revoir dans les circonstances très pénibles vécues dernièrement à Roquetas ça me fait plaisir que tu sois là.

-Au fait, il te reste encore de ces gélules contre les cucarachas

- Je viens de distribuer les dernières dans le car à mes amies occasionnelles. Personne ne comprend les raisons de cette catastrophe ?

Michel ne sait quoi répondre, car il croit être responsable, il ne peut rien avouer à Antoinette. De plus le phénomène va recommencer à Aguadulce.

-En as-tu distribué à d'autres personnes du car ?

-Oui, hier soir quand nous avons appris que nous devions changer d'hôtel.

-Antoinette, tu ne peux pas rester ici, tu dois t'éloigner le plus loin possible.

-Tu as l'air de paniquer pour des égouts bouchés. Où veux-tu que j'aille ?

-Elisabeth m'a téléphoné pour me dire de t'inviter à passer le reste de tes vacances chez nous.

- Ton épouse est très gentille, mais je vais demander mon retour en Belgique le plus rapidement possible et après je me ferai rembourser.

-Vous devez vous faire vacciner contre le choléra.

-Nous l'avons fait à Roquetas avant de monter dans le car.

-Rien ne t'empêche de venir chez nous et de repartir à la fin de votre séjour avec Bel air.

-Je ne veux pas vous déranger et donner du travail supplémentaire à ta femme.

-Elisabeth le souhaite.

Victor arrive de la salle de bain comme un bolide et un peu mouillé.

-Tu ne fais pas la bise à Michel ?

-Tu ne vois pas que je suis le commandant du sous-marin et que je vais lancer la torpille pour couler le gros bateau qui est dans le port. C'est un secret, personne ne peut savoir que le sous-marin est entré dans le port.

-Et la baignoire représente le port ?

-La salle de bains, c'est le port et la baignoire c'est là où on attache les bateaux.

-Bonjour Victor ?

-Victor fait signe de la main et retourne dans la salle de bains.

-Et voilà ce qui attend ton épouse et ce n'est qu'un léger aperçu.

- Pour Elisabeth les gosses ne posent aucun problème. Tu es d'accord Antoinette ?

-Oui, puisque tu insistes, mais je crois faire une erreur.

-Tu boucles tes valises et nous partons.

-Et bien toi, tu ne manques pas d'autorité.

-Excuse-moi, je ne voulais pas...

-Je comprends... Victor tu te prépares, nous partons avec Michel.

Victor revient comme un bolide tout heureux et embrasse Michel. Surpris par cette réaction, il ne sait répondre à cet élan affectif.

-Dépêche-toi, nous allons habiter chez Michel.

-Chouette enfin un homme pour jouer avec moi. (Il retourne à son jeu).

-Tu permets, je vais voir ce que fait Victor.

-Je t'en prie Antoinette, prends tout ton temps.

Michel se trouve dans une inquiétude insoupçonnée. Que va-t-il se passer ? Si des gélules sont utilisées dans les autres hôtels nous risquons une catastrophe régionale de grande envergure. Dois-je me rendre aux autorités et tout leur expliquer pour me retrouver en tôle pour terro-

risme aux armes chimiques. Personne ne croira à mon pesticide. La société pour laquelle je travaille ne se mouillera pas et m'enfoncera en ne reconnaissant pas cette nouvelle recherche. Si je n'interviens pas, d'autres touristes risquent d'en être victimes.

Heureusement, j'ai les tomates pour me remonter le moral. Attendons et laissons du temps au temps.

Antoinette, accompagnée de Victor revient avec leurs valises.

-Nous te suivons Michel.

-Il fait grand chez toi ?

-Tu verras Victor... (Répond Michel)

Après trois quart d'heure de conduite. Michel aborde la dernière courbe avant d'emprunter le chemin en direction du cortijo. Juste à l'intersection de la route de San Jose et de la Boca. Michel est surpris par un attroupement assez conséquent autour des deux serres qui bordent cette route.

-Et bien pour un endroit isolé, il ne manque pas d'animation.

-Oui, c'est assez curieux.

-Dis, maman, la mer, elle est où ?

-Pas très loin mon trésor, demain tu la verras.

-Pourquoi demain ?

-De la maison de Michel tu ne vois pas la mer.

-Ah ! Non, je veux voir la mer de ma chambre.

-Tu verras la piscine Victor et tu pourras nager autant que tu voudras

-Oui, la piscine c'est pas mal, mais moi je veux aller jouer sur la plage avec ma maman.

-Demain, si le temps le permet nous irons en bateau.

-J'aime pas le bateau.

-Ca commence bien ! Se dit Michel. Et tout en conduisant, il pense aux graines de tomates semées dans les serres à tomates. Voilà pourquoi se

presse tout ce monde. Il me semble avoir vu une voiture de la presse et une camionnette de la télévision « Canal Sud d'Almeria ».

Arrivés au cortijo, Antoinette reste médusée devant la beauté de la propriété. Victor va directement vers la piscine et se trouve face à face avec Elisabeth qui vient à la rencontre de ses invités.

-Bonjour... Victor ? Je crois.

-Oui... Dans le mille ! Et toi, t'es qui ?

-Je suis l'épouse de Michel.

-Alors Michel ne sera jamais mon papa ?

-Ce n'est pas ton papa, mais il peut devenir ton ami, tu ne trouves pas ?

-Des amis j'en ai tout plein.

-Elisabeth je te présente Antoinette.

Les deux femmes se saluent et s'embrassent chaleureusement.

-Je vais vous faire visiter la propriété et ensuite, je vous montre vos chambres.

-Moi, je dors avec ma maman.

-Chérie, je dois m'absenter un petit quart d'heure, le temps d'installer nos invités et je reviens.

-Où vas-tu mon amour ?

-Il y a une foule folle du côté de mes tomates.

-Et chez Elena ! Tes tomates vont bien ?

-Formidable ma chérie ! Je te raconte tout dès mon retour.

Michel ne se sent plus, il s'impatiente d'arriver près des serres. En effet, il ne s'est pas trompé c'est bien la presse et la télévision qui se trouvent sur place. Il essaye de se noyer dans la foule énorme. Plus de deux cents personnes discutent ferme sur cet événement. Michel se place dans la file qui visite la serre. Vraiment il faut être courageux. L'air chaud des serres vous prend à la gorge à vous faire suffoquer. Le spectacle mérite le dérangement. Sur les deux hectares un bon tiers

sont envahis par des tomates melons, trois fois la taille d'une tomate normale. A la sortie de cette tente en plastique, il se dirige vers un petit groupe « d'ibarnaderos » pour entendre les réflexions. Certains affirment que cette tomate est une tricherie et n'est rien d'autre qu'une nouvelle espèce de melons.

-Oui, dit l'un d'entre eux. Elles sont vertes.

Forcément, elles ne sont pas mûres. En tout cas cette tomate va faire beaucoup de bruit. Michel aperçoit un journaliste interviewant le propriétaire de ces serres. « L'ibarnaderos » se redressait comme un paon et s'appropriait toute la gloire. Les commentaires prétentieux qu'il donnait pour expliquer cette nouvelle tomate frisaient la bêtise. Comme le journaliste ne connaissait pas grand chose dans ce domaine, son article de presse risquait de le ridiculiser.

Michel se rapproche de la serre, se baisse comme pour lacer sa chaussure. Il allonge la main et discrètement cueille une tomate pour la montrer à Princesse. La tomate est tellement volumineuse qu'il est impossible de la mettre en poche. Aussi, il la cache d'une main derrière le dos, il reprend sa voiture et repart vers le cortijo.

Il ouvre la radio, une musique de flamenco donne l'ambiance de vacances. Michel se sent bien après cette réussite formidable sur sa tomate melon. La musique s'arrête brutalement pour un bulletin d'informations sur les événements de Roquetas. Michel augmente la puissance d'écoute. Le journaliste résume le problème de la catastrophe et apporte un complément d'informations sur les causes de cet accident. « Selon des sources bien informées, il s'agirait d'un acte terroriste. Des produits chimiques mortels auraient été déversés dans les égouts, les gaz mortels se sont accumulés dans les canalisations en tuant rats, cucarachas et autres espèces animales y vivant. Les rats, pris au piège essayent de fuir par les conduites des hôtels mais ils crèvent dans les collecteurs avant de pouvoir se sauver. L'accumulation

de ces rongeurs a fini par obstruer les tuyauteries des eaux usées des hôtels. La cause de paralysie des trois touristes est due à ce gaz mortel qui se serait échappé par le système d'évacuations des salles de bains. Cet acte terroriste n'a pas encore été revendiqué. Nous vous tiendrons au courant de l'évolution de la situation tout au long de la journée. »

Michel reçoit la douche avec l'impuissance de réagir. Il coupe la radio et se dit qu'après tout, il avait fait une connerie. Pour le moment il était incapable de réparer cette erreur. De sa faute trois personnes sont paralysées et vont peut-être mourir. Il se sentait désespéré. Fallait-il en parler à Princesse ou jouer la comédie, comme si cette situation ne le concernait pas. De toute évidence le mal était fait et seul le temps pourra peut-être arranger les choses dans un sens ou bien dans l'autre. En attendant il fallait laisser les vacances de chacun se dérouler dans les meilleures conditions possibles.

Il conduisait d'une façon automatique sans prendre conscience qu'il venait d'arriver au cortijo.

En descendant de la voiture, la seule voix qu'il entend est celle de Victor. Le gamin patauge dans la piscine en poussant des cris comme un enfant de son âge, heureux de jouer. Les deux femmes conversent sur le bord de la piscine avec un œil attentif sur Victor.

-Alors tout va bien Antoinette, l'endroit te plaît ?

-Un vrai paradis.

-Et toi, dit Elisabeth. Tes tomates poussent-elles comme tu le souhaites ?

-Extraordinaire, regarde (En lui montrant la tomate)

-Jamais je n'ai vu une chose pareille !

-Humez son parfum (En s'approchant de sa femme et d'Antoinette)

Antoinette n'en croit pas ses yeux.

- Ce n'est pas possible c'est exceptionnel de voir une tomate de cette grosseur là ! Elle fait bien un kilo, dit-elle.

-Et bien, réplique Michel, nous allons la peser ! Je vais chercher la balance.

Il entre dans le cortijo et pénètre dans la cuisine. Il prend la balance sur l'étagère, celle-ci bascule, il a juste le temps de la récupérer avant qu'elle ne s'écrase sur le sol. A ce moment crucial il voit le journal « Le Soir » dépasser du sac de plage d'Antoinette. Il dépose la balance, retire « Le Soir » du sac, le déplie. Il lit l'entête : « Funérailles émouvantes pour le surveillant de la société bio alimentaire Stiller, lâchement assassiné. Le journal indique la date du 22 juillet.

Michel reçoit cette nouvelle en pleine tranche.

-Je porte la balance et ensuite je m'enferme dans la salle de bains pour lire cet article, se dit-il.

Il arrive sur la terrasse et dépose la balance sur la table.

Antoinette et Elisabeth se baignent et jouent avec Victor.

-Viens, Michel, je vais te faire boire une tasse.

-Plus tard, Victor

-Mesdames, à vous l'honneur, de peser cette tomate. (Le ton de Michel sonne faux. Heureusement son épouse est en grande conversation tout en faisant trempette avec Antoinette. A tel point, qu'elles ne lui ont prêté aucune attention. Il insiste et leur montre la balance. Rien n'y fait. Il en profite pour retourner à la cuisine et décide de lire l'article du journal en question.

Tout en lisant, un frisson d'horreur lui parcourt tout le corps. Le journaliste appuie et insiste mettant en évidence des présomptions inquiétantes sur le chauffeur d'une vieille BMW blanche. Et pour conclure écrit « Le Soir », « l'enquête est en cours et espérons que ce voyou soit arrêté le plus vite possible ». Michel relit l'article pour y trouver la date de l'assassinat. Voilà... « Le surveillant fut tué dans le début de la nuit du 15 juillet. (Voilà, se dit Michel, la présence ce soir là d'Otto)

Michel reste un moment figé, incapable de bouger le petit doigt. Son épouse le surprend dans cette attitude.

-Tu n'es pas bien, mon chéri ?

-Si, tout va très bien (En essayant de reprendre ses esprits)

-Tu as eu un malaise... Veux-tu voir un médecin ?

-Non, je te jure, je n'ai rien...Et...La tomate combien pèse-t-elle ? (Il pose cette question sans grande conviction)

-Cinq cent cinquante cinq grammes. Tu te rends compte mon chéri, ta tomate melon est une réussite mondiale ! Viens, nous allons fêter l'événement avec Antoinette. Entre parenthèse elle est... Super. Mais ne fais pas la tête, on dirait voir un chien battu.

-c'est un peu ça, tiens, lis cet article...

Le commissaire Lambert piétine dans son enquête, il n'a plus son inspecteur d'élite Lucas, celui-ci vient d'être muté dans le service antiterrorisme. Notre pauvre commissaire manque beaucoup de perspicacité et le juge d'instruction Chevalier s'impatiente de la lenteur des résultats. Il a beau relire les rapports et les journaux, il reste persuadé de la culpabilité de Michel. Il décroche le téléphone et forme un numéro d'appel.

-Commissaire Lambert, passez-moi l'inspecteur Lucas... Service antiterrorisme... Oui, j'attends...Lucas ? Commissaire Lambert...

-Vous allez bien commissaire ? Non, je regrette commissaire...Impossible de vous aider, je pars de suite pour Almeria... Peut-être un acte terroriste...Oui...à Roquetas... Par une arme bactériologique....Des dizaines de personnes hospitalisées...Vous l'avez lu comme moi dans les journaux ? Je vous laisse, je dois partir...C'est entendu, dès mon retour je vous contacte...Merci, commissaire.

-Il n'est même pas au courant de la catastrophe de Roquetas. Vraiment, il est grand temps qu'il parte à la retraite. Par contre il détient une documentation avec mise à jour de tous les produits antipelliculaires existants.

Jean, regarde sa montre, appelle un gars du service.

-Adémar, tu me conduis en vitesse à l'aéroport de Zaventem. Tu prends les valises elles sont dans la loge.

-Bien, chef.

-Allez dépêchons-nous, Adémar.

Adémar est l'esclave bichonné de tous les services. Toujours de bonne humeur et son humour naïf lui vaut la sympathie de tous.

-Je mets le gyrophare sur le toit de la voiture ?

-Oui et fonce avec ou sans feux rouges, mais fais gaffe tout de même.

Adémar fait un demi-tour dans la cour de la police, digne des films américains.

-Toi, tu vas te faire ramasser par le patron, il déteste les cow-boys.

-J'ai suivi les ordres, vous êtes pressé et bien moi je fonce. (En écrasant l'accélérateur à fond)

-Adémar, je suis pressé pour prendre l'avion, mais pas pour mourir.

-Dites, chef, vous n'avez pas besoin d'un chauffeur en Espagne ?

-Un peu tard pour la demande, l'avion décolle dans moins d'une heure et je dois encore enregistrer les valises.

-Ce n'est pas une raison pour rouler à plus de cent soixante sur la bretelle d'autoroute.

-Vous avez peur, chef ?

-J'ai surtout peur pour les autres.

Après une course folle contre le temps, notre inspecteur Lucas arrive à l'aéroport de Zaventem. Lucas pousse un soupir de soulagement.

-Merci, Adémar, tu devrais te reconvertir comme cascadeur.

-J'y penserai, chef.

-Sois prudent pour le retour.

Adémar veut l'aider à prendre ses valises.

-Ne te dérange pas, je peux les prendre.

-Bon voyage, chef.

Lucas lui fait signe de la main et s'engouffre dans le hall de départ de l'aéroport.

A Roquetas c'est toujours le grand branle-bas ; sirènes de police, ambulances... Vraiment il y règne une ambiance de catastrophe. Les gens montrent des signes de peur. L'accès à la ville reste interdit, des policiers ont l'air d'être dépassés par les événements. Ils donnent l'impression de ne pas être préparés pour ce genre de situation. Depuis l'annonce à la radio « Canal Sur » de la conviction des autorités qu'il s'agit d'un acte terroriste, la population vit cette situation comme un cauchemar sans pouvoir maîtriser son angoisse et son inquiétude. Heureusement on ne déplore pas de nouveaux décès. Les services de recherches sont encore incapables de définir les produits chimiques qui seraient à l'origine de cette horrible catastrophe. Trois personnes viennent d'être arrêtées, elles seraient de nationalité Albanaise. Or, nous ne connaissons pas à ce jour de réseaux terroristes Albanais. Il semble incertain d'orienter les recherches vers ce genre de réseau. Les autorités espagnoles, avec l'appui du gouvernement, ont fait appel aux brigades antiterroristes des différents pays d'où proviennent les touristes. C'est-à-dire: l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, la Belgique et l'Angleterre. Voilà les différentes nationalités qui occupent les hôtels de Roquetas.

Le vol charter en provenance de Bruxelles arrive avec dix minutes d'avance sur l'horaire. L'inspecteur Lucas débarque et se dirige vers le hall de réception des bagages. Un gradé de la Guardia Civil m'aborde et dans un français impeccable me demande :

-Inspecteur Lucas ?

Il est surpris par la précision avec laquelle la direction de la police d'Almeria agissait. Elle connaissait son nom et son aspect physique. Le gradé qui s'était adressé à lui, suggère de le suivre. Ses bagages seront apportés à son hôtel en taxi.

Je m'installe à l'arrière du véhicule, le Colonel donne un ordre très sec au chauffeur et la voiture prend la direction du « Grand Hôtel ». Il est situé dans le bas d'Almeria à proximité du paseo maritime. La température extérieure frise d'après la sonde du véhicule plus de trente degrés. Le vent d'ouest nous procure un peu de fraîcheur. La climatisation de cette voiture devait me semble-t-il être en panne car les vitres arrières étaient baissées au maximum et un léger courant d'air rendait se déplacement assez agréable.

-Vous avez fait bon voyage, Monsieur Lucas ?

-Oui très bien, merci.

-Nous avons réservé votre chambre au « Grand Hôtel » d'Almeria. Vous verrez vous serez parfaitement installé. Si vous avez besoin de quoi que ce soit n'hésitez pas à nous faire signe, la direction de l'hôtel est prévenue.

-Je vous remercie pour cette déférence et toute l'attention portée à mon égard.

-Nous souhaitons que vous gardiez un excellent souvenir de votre séjour parmi nous.

-Je ne suis pas ici en vacances, j'ai l'obligation de vous aider dans la situation pénible que traverse Roquetas.

-Pour bien travailler, il n'est pas désagréable de vivre dans un certain confort.

-Dans un sens, j'apprécie cette attention particulière !

-Rassurez-vous, Monsieur Lucas, vous n'êtes pas seul dans cette bataille. Nous avons réservé quinze chambres pour vos collègues européens. Une salle de réunion est mise à votre disposition pour coordonner les investigations et la méthode de travail. Je serai à votre service tout le temps de votre séjour.

La voiture s'arrête devant le « Grand Hôtel », un groom se précipite pour ouvrir les portières.

Buenas tardes Coronel.

Il nous aide à sortir de la voiture et le colonel me souhaite une bonne soirée.

-Demain réunion à dix heures dans la grande salle, me lance-il.

-Bonne soirée Colonel.

Nous sommes déjà le premier août, Elisabeth et Michel vivent une situation très angoissante. Face à leurs invités ils essayent tant bien que mal de ne point montrer leur inquiétude. Lors du déjeuner, un silence pesant s'installe, même Victor, d'habitude si bavard n'ouvre pas la bouche. De temps en temps Victor regarde sa maman comme si lui aussi ressentait un malaise. Il ingurgite rapidement le contenu de son assiette.

-J'ai fini, je peux sortir de table ?

-Oui, mon trésor, mais tu ne te baignes pas, tu viens de manger.

Antoinette a envie de rompre la glace. Elle pense être la cause de ce malaise. Aussi, elle profite de l'absence de son fils, pour intervenir. L'ambiance est lourde. Sans trop montrer sa gêne. Antoinette regarde Elisabeth puis Michel. Le silence est pesant.

-Nous devons perturber vos vacances par notre présence ! Pour ne pas vous importuner d'avantage, je demanderai à Michel de nous ramener à notre hôtel.

-Antoinette, répond Elisabeth, tu te trompes sur notre attitude et votre présence nous apporte réellement une très grande joie. Nous vivons une situation très pénible sans rapport avec notre couple.

-Si je peux vous apporter une aide ne vous gênez surtout pas.

-Ecoute, Antoinette, j'aurai un jour certainement besoin de ton aide. Mais pour le moment nous ne pouvons rien te dire. Ca pourrait te mettre en danger. Ta présence parmi nous est déjà une aide précieuse. Nous regrettons de ne pouvoir t'en dire plus pour le moment. Répond Michel.

-Je ne vous poserai aucune question. Egoïstement je me plais bien ici et Victor est très heureux, il regrette seulement de ne pas aller plus souvent à la plage.

-Mon chéri, tu devrais les promener en bateau.

-Tu nous accompagnes, Princesse ?

-Allez-y, je vais me reposer au bord de la piscine. Protégez-vous du soleil, à cette heure-ci, il brûle. N'oubliez pas vos serviettes de bain.

-Victor où vas-tu ?

-Je veux donner un bisou à Elisabeth.

Victor court vers Elisabeth et lui saute au cou.

Princesse leur fait signe de la main et regarde la Ka s'éloigner dans un nuage de poussière rouge.

Elle débarrasse la table de la terrasse, porte le plateau à la cuisine et revient ensuite s'installer sur le bord de la piscine sous l'ombre d'un pin parasol. Un calme bien agréable, dérangé par quelques grillons, ayant élu domicile dans la verdure de la propriété.

Plongée dans sa lecture, elle ne perçoit pas de suite un moteur de voiture. Le bruit se rapproche. Elisabeth lève la tête, elle prend les lunettes d'approche sur la table de la terrasse.

Une auto inconnue inquiète Elisabeth, aussi sans attendre, appréhendant un danger, elle prend la commande automatique qui actionne tous les volets, rapidement tous les accès à l'habitation sont verrouillés. Elle cherche son téléphone portable et va se réfugier derrière des éboulis. Elle n'avait pas envie de s'enfermer. Elisabeth est installée dans une excavation, à l'abri de tous regards. Mais d'où elle était, Princesse pouvait voir les allées et venues éventuelles de toutes personnes s'approchant de la propriété.

La voiture s'arrête au coin du bâtiment trois individus font claquer les portières et regardent immobiles le cortijo.

-Mon Dieu, mais c'est Otto, il est accompagné de deux hommes aux mines patibulaires.

Elisabeth hésite à téléphoner à Michel de peur que sa voix ne parvienne aux oreilles de ces intrus.

Otto regarde tantôt à gauche tantôt à droite afin d'être certain de l'absence de toute personne aux alentours de la propriété. Les deux acolytes font le tour du cortijo.

-Tout est fermé patron.

-Je ne comprends pas dit Otto. J'ai observé la villa aux jumelles, j'ai vu la Ka démarrer avec trois personnes à bord et la propriété avait avec les volets ouverts.

-D'après mes observations patron, je crois avoir compté quatre personnes et seulement trois sont montées dans la voiture.

-Merde, dit Otto, quelqu'un est resté dans la villa et s'est enfermé !

-Que viennent-ils faire ? Pourquoi cet acharnement à l'égard de mon mari ?

Elisabeth est inquiète et voit les trois hommes qui se dirigent vers le grillage, ils examinent de près les fermetures.

-Que faisons-nous patron ?

Elisabeth décide d'appeler Michel. Au moment où elle saisit son portable, la sonnerie retentit dans une mélodie de Marie Popins. Prise de panique, elle met quelques secondes avant d'éteindre son portable.

- C'est par là dit Otto en pointant un doigt dans la direction d'Elisabeth.

Elle se sauve à travers les ruines qui la protègent momentanément des regards des bandits.

-Prends à gauche et toi, à droite dit Otto.

Elisabeth fonce en direction d'un tas de fanes de tomates, sans hésiter elle entre dans la meule nauséabonde et couverte de mouches. La peur au ventre, elle attend la suite des événements.

Otto aidé par ses deux acolytes inspecte toute la ruine sans rien trouver.

Il passe devant la meule de fanes.

-Mon Dieu quelle puanteur ! Dit-il.

Elisabeth est à la limite du supportable et prie en silence pour le départ de ces crapules.

-Ne perdons pas notre temps, dit Otto, le bruit venait peut-être d'ailleurs, emporté par le vent. Nous reviendrons quand nous aurons la certitude d'être seuls. Ecoutez les gars, je veux connaître les faits et gestes de tous les occupants de ce cortijo. Jour et nuit, compris ?

- Comment faisons-nous pour dormir ?

-C'est votre problème, vous aurez une prime de nuit.

-Maintenant nous partons, vous me déposez à l'hôtel « Sotillo » et vous retournez au camping de San Jose pour prendre vos dispositions pour

la nuit. N'oubliez pas de préparer du matériel dans le cas où les volets seraient fermés.

-Tout sera ok patron.

Cette conversation se déroule à une vingtaine de mètres du tas de fannes. Heureusement le vent d'Est apporte aux oreilles d'Elisabeth quatre-vingts pour cents de la conversation.

Les trois hommes s'engouffrent dans la voiture dans un bruit de portières digne d'un mauvais polar. Elle prend la route des mines pour rejoindre la grand-route évite ainsi de rencontrer éventuellement la Ka de Michel.

Elisabeth au bord de l'évanouissement sort de sa cachette et fonce en titubant vers la piscine. Elle se débarrasse de ses vêtements puant la tomate pourrie. Nue elle pique une tête dans la piscine. Elle revient à la surface et se laisse flotter comme une planche à la dérive. Elle ferme les yeux et essaye de faire le vide pour éliminer le stress qui fait de son corps Elle s'en voulait d'avoir paniqué, elle aurait pu les prendre par surprise et les mettre chaos. Être ceinture marron de judo et perdre les pédales, je suis impardonnable. Si mon père le savait, il ne serait pas fier de moi. Papa m'a offert les plus grands maîtres en arts martiaux. De rage elle se tape deux longueurs regagne le bord de la piscine, elle se précipite sur le portable, ramasse la commande des volets et appuie sur le bouton d'ouverture. Le grillage de la porte d'entrée du cortijo se lève lentement. Trop lentement...

-Mais dépêche-toi, saloperie. Plus vite...

Le bruit de moteur se rapprochait et le volet continuait péniblement à se lever. Elisabeth ne savait que faire, elle tapait sur le volet qui grinçait dans son rail mal huilé. Le volet arrive lentement en fin de course, elle ouvre la porte vitrée et la referme aussitôt entrée. Elle appuie à nouveau sur la commande. Comme dans un synchronisme parfait le bruit du volet s'amplifie et le bruit du moteur s'estompe. Elisabeth se

prépare mentalement pour faire face à une attaque de la bande à Otto, ses mains ne tremblent pas, elle arrive à être calme. Elle se dirige vers la salle de bains. Elle ouvre le robinet de la douche et se glisse sous le jet d'eau bienfaiteur. Cette douche lui redonne du tonus. Des coups répétés dans le volet d'entrée la fait sursauter. Elisabeth passe une sortie de bain et comme un chat aux aguets, elle se dirige vers la porte vitrée.

-Elisabeth, tu es là ?

Pas de réponse.

-Elisabeth crie Victor !

-Elisabeth actionne la commande, sans prononcer un seul mot.

Elisabeth raconte sa triste aventure pleine d'angoisse, de frayeur et surtout son manque de sang froid. Après cette narration, Michel décide d'emmener Antoinette, Elisabeth et Victor chez Elena.

-Non, je ne veux pas te laisser seul affronter ces voyous.

-Rassure-toi, Elisabeth, ces trois crapules ne me font pas peur et puis dans cette situation vous n'avez pas le choix. Comme nous sommes surveillés, je ferai une partie de la route avec vous.

Elisabeth n'a pas le temps de répondre. Michel contacte Elena.

-Voilà c'est d'accord, Elena vous attend. Tu te sens capable de conduire ma chérie ?

-Je peux conduire si vous le souhaitez, répond Antoinette.

-Ah non, on ne va pas encore déménager ! Dit Victor.

-C'est formidable, mon chéri, tu vas connaître une autre maison au bord de la mer avec une grande piscine, répond Elisabeth.

-Allez, mauvaise troupe, préparez vos valises et toi Victor n'oublie pas d'emporter ton bateau téléguidé.

-Tu ne viens pas avec nous ?

- J'irai vous rejoindre plus tard. C'est promis.

-Tape ici, dit Victor, en présentant la main.

-Voilà c'est fait, maintenant tu vas rejoindre ta maman.

-Ok, grand chef, répond Victor.

Elisabeth regarde Michel sans bouger.

-Je t'en prie, Elisabeth prépare-toi, tu n'as rien à craindre, tout ira très bien. Nous allons leur faire croire que le cortijo est vide. Vous me laisserez sur la route à deux kilomètres d'ici sur la route de Ruescas. Je reviendrai à la tombée de la nuit par le terrain d'essais de chez Michelin.

-J'ai peur mon chéri, j'ai peur pour toi.

-Ne t'inquiète pas, je les attends de pied ferme. Ne fais pas attendre Antoinette.

-Embrasse-moi, Michel !

Le couple s'enlace dans une étreinte pleine d'amour. Michel lui donne une petite claque sur les fesses.

-Vas te préparer, ma chérie.

-Tu sais, je suis capable aussi de me battre.

-Vas te préparer

Il réfléchit à la stratégie adéquate à utiliser pour se débarrasser d'une façon efficace de ces voyous.

Tout ce petit monde s'installe dans la Ka. Elisabeth prend le volant, met le contact et démarre avec douceur.

Après avoir effectué plus où moins cinq kilomètres, Michel fait stopper la voiture.

-Remets mon bonjour à Elena Princesse. Soyez prudents, je vous téléphonerai toutes les heures. Bonne route, je vous embrasse.

-Prends soin de toi, mon chéri. La voiture repart, Victor lui fait signe de la main. Michel regarde s'éloigner la Ka. Il traverse la route et s'engage sur un sentier de caillasse dans la direction des pistes d'essais de Michelin.

- Si je rencontre le garde je risque de me voir ramener manu militari au cortijo dans leur quatre-quatre. Ce qui ne m'arrange pas du tout si je souhaite tromper l'ennemi. Il ne fallait pas non plus se rapprocher trop près des pistes et se faire voir par les chauffeurs des camions. Ceux-ci tournent vingt- quatre heures sur vingt- quatre afin de contrôler la résistance des futurs nouveaux pneus.

Aux yeux de Michel, le soleil avait beaucoup de peine à se coucher. Il jette un œil sur sa montre.

Vingt heures. Dans une heure le soleil se couche.

-Sans me presser, j'arriverai avant la tombée de la nuit. Il ne faut pas me laisser surprendre par ces trois gugusses.

Michel, sans se presser, avance vers la piste d'essais et choisit le moment pour la traverser, afin de revenir chez lui en contournant les mines de Santa Barra. Pas de camion en vue, c'est le moment de la franchir, sans être vu. Il était temps, des bruits de moteur se rapprochaient rapidement. Il fallait se mettre à l'abri au plus vite. Michel se réfugie dans un enclos à moutons et attend le passage des camions pour reprendre sa route.

En pénétrant dans ce refuge, Il sent comme une présence, une légère respiration le fait sursauter.

-Il y a quelqu'un ?

Michel balaye l'enclos de sa torche. Non loin d'où il était, deux yeux le fixent. Il approche de cet homme terrorisé. Michel reste sur ses gardes et lui demande :

-Que faites-vous ici ?

Pas de réponse

-Vous passez la nuit dans ce refuge ?

D'une voix tremblante, l'inconnu répond :

-Oui, je vous en prie, Monsieur, il ne faut pas me dénoncer à la police. Je ne suis pas un bandit, seulement un travailleur clandestin.

-Depuis combien de temps vous habitez dans cette remise à moutons.

-Ça fait trois mois, Monsieur. Je travaille dans les serres. Je ramasse les tomates.

Michel s'intéresse à cet homme. Il sait combien est pénible son travail dans les serres, par des températures étouffantes, sans oublier les pulvérisations du genre toxiques, les engrais chimiques et toute la gamme des pesticides.

Ce clandestin reprenait doucement son calme.

-Comment vous appelez-vous ?

Un silence, Il hésite, puis, d'une voix peu rassurée, il me dit :

-Désiré Mugabe, je suis malien, mais né en Allemagne. Mes parents sont venus s'installer en France en 1985, j'avais cinq ans. Nous n'avons jamais pu obtenir la nationalité française, seulement un permis de séjour permanent, valable seulement en France.

Michel ne comprend pas pourquoi il se cache dans cette remise à ovidés ?

Peut-être a-t-il commis un délit en France et il est recherché par la police. Sa façon de s'exprimer démontre une connaissance du français des plus correctes.

Désiré interrompt ce silence et dit d'une voix plus affirmée :

-Je ne suis pas un bandit, j'ai fait un bac plus 6, en biologie alimentaire. Michel ne trouve pas les mots pour lui dire combien il est désolé.

-Et oui, ça faisait six mois que je suis à la recherche d'un boulot, sans succès. Je suis noir, aucune chance de dégoter un boulot, même pas comme manœuvre de laboratoire. En plus si je leur prononce le nom de mon quartier, Saint Denis, là toutes les portes se ferment.

-Cela n'explique pas votre présence ici.

-Après tout qu'est que vous en avez à cirer.

-Rien, j'essaye de comprendre.

-A cause des émeutes qui se sont passées en novembre dans les banlieues de Paris et d'autres villes françaises, un mandat d'expulsion m'obligeait de quitter Paris.

-Vous aviez commis un délit ?

-Moi, non, mais mon frère a cramé plusieurs voitures. Les flics n'ont pas fait la différence entre mon frangin et moi, expulsion dans les vingt quatre heures. J'ai pu me sauver. Depuis huit mois je suis ici, dans ces serres maudites, pour seulement dix euros par jour.

-As-tu des papiers d'identité ?

-Oui, je possède mon permis de séjour permanent français.

-Ecoute, demain, je te remettrai une adresse d'une personne importante d'Almeria, il t'aidera à régulariser ta situation.

-Toi aussi, tu veux m'entuber ?

-De toute façon, tu ne prends pas plus de risque en me faisant confiance.

Désiré reste malgré tout perplexe, son silence montre une certaine méfiance.

-Je n'ai aucune envie de te tromper. Cette personne, d'Almeria, me doit beaucoup.

Il y a deux ans, nous naviguions, à plus ou moins quatre cents mètres des côtes de San Jose, quand notre attention est attirée par un point rouge dans la direction du large. Mon épouse insiste, pour se rassurer, de me diriger vers ce point. A notre grand étonnement, une bouée rouge, poussée par un vent léger se dirigeait vers la haute mer, une petite tête surgissait du centre de ce flotteur. Un enfant, à trois quart endormi, ondulait au gré du vent. Nous avons sauvé cet enfant d'une mort certaine. Le père de cet enfant nous voue une reconnaissance sans limite.

Son beau frère s'appelle Roberto Gomez propriétaire de plusieurs sociétés et notamment d'un laboratoire pharmaceutique à Zorba

Vraiment, je n'ai aucune envie de profiter de ta situation.

Désiré ne répond pas de suite.

-Pourquoi veux-tu m'aider ?

-Peut-être parce que nous sommes collègues. Nous avons fait les mêmes études, je suis le... Plus tard je t'expliquerai. Prend cette torche et éclaire-moi.

Désiré braque le faisceau sur Michel. Lentement sa main se glisse vers sa poche intérieure. La torche commence à trembler. Le pauvre Désiré s'imagine voir jaillir un flingue de ma poche.

-N' aie pas peur, je ne vais pas te flinguer. Tiens prends ce billet.

Désiré ne comprend pas ce geste tellement généreux qu'il en reste interdit.

-Mais pourquoi ? Vous ne me connaissez pas.

-Demain vers neuf heures, je passerai avec le contrat. Je vous laisse, bonne nuit.

-Merci, Monsieur, mais je ne peux rien faire avec un billet de cent euros, je vais me faire traiter de voleur. Reprenez-le.

Michel saisit le billet, sort son portefeuille

-continue de m'éclairer.

Il remet le billet de cent euros et le change contre deux de cinquante.

Michel sort son portefeuille et en sort deux coupures de cinquante Euros.

-Mille fois merci, Monsieur.

-Je vais vous expliquer comment ça se passe ici avec les clandestins. Un gars Guinéen travaille dans la serre. Il m'a raconté son voyage pour aboutir ici dans les serres à tomates

-Il quitte la Guinée Conakry. Il laisse sa famille pour gagner beaucoup d'argent, pense t-il. Si il revient au payer sans argent il sera déshonoré. Les agriculteurs nous paye vingt six euros pour neuf heures de travail par jour. Parfois, nous en faisons deux de plus sans être payé, nous ac-

ceptons pour être repris le lendemain. Nous sommes considérés comme des bêtes. Nous n'avons pas le droit de tomber malade sans quoi on est foutu.

Michel avait éteint sa torche et écoutait avec grand intérêt l'histoire de son copain et de sa vie ici...

-Tu as quel âge Désiré ?

-24 ans

Il marque un silence. Ensuite, il reprend l'aventure de son copain de travail.

Arrivé au Maroc, il s'est évadé du camp d'attente. Il avait l'argent collecté par toute sa famille pour payer le passage vers l'Europe.

Après ce récit au contenu inhumain, je lui fais cette proposition :

-Viens passer la nuit chez moi, seulement voila il y aura sans doute du grabuge et tu risque de recevoir des mauvais coups.

Non merci je reste ici c'est plus prudent.

Michel sort son portefeuille et en retira une carte de visite.

-Tiens Désiré voici la direction de Gomez. Demain je lui téléphone.

Bonne nuit Désiré et à bientôt.

-Merci beaucoup répond désiré

Après une heure de marche, à pas lents, il arrive enfin non loin du cortijo. Le soleil n'était plus visible mais la nuit tardait encore. Dans moins de vingt minutes il ferait sombre. Michel s'installe derrière un gros figuier, plein de fruits presque mûrs. Il se sentait inquiet. Pourquoi cet Otto s'acharnait-il sur lui ? Que voulait-il exactement ? Que faisait-il chez Elena lors de la soirée ? Pourquoi l'assassinat de ce Russe roumain ? Beaucoup de questions qu'il souhaitait poser à cette merde d'Otto.

Il y avait aussi cet article dans « Le Soir » qui soupçonnait le chauffeur d'une BMW blanche d'avoir tué le surveillant Gustave, dans le même temps où il se rendait à son laboratoire. En plus, venait le pro-

blème de ce pesticide contre les cucarachas qui avait mal tourné en handicapant et tuant plusieurs personnes.

Au fur et à mesure qu'il se remémorait le déroulement de ces événements, Michel se sentait de plus en plus fragilisé. Sa vie était foutue, peut-être des dizaines de personnes seraient paralysées à vie, et de sa faute. Vraiment Michel n'avait pas le moral. Cette nuit ou dans les prochains jours il allait devoir affronter Otto et ces deux truands.

-A quoi bon se lamenter, se dit Michel. Maintenant il faut agir... Et vite. Un avantage pour lui; ils subiront l'effet de surprise.

La nuit commençait à tomber et la pénombre permettait à Michel de regagner le cortijo aisément. D'abord, il ne fallait pas ouvrir les volets mais bien, les piéger. Il se rappelait que son père avait électrifié tous ses volets. Il avait la hantise d'être volé. Il vérifia l'efficacité du système par un essai malheureux qui coûta la vie à son chien. Jamais plus il ne brancha le système.

Michel entre dans le garage actionne l'interrupteur et recherche la boîte électrique d'où partent les câbles qui électrifient les volets. Ceux-ci étaient déconnectés et ne demandaient qu'une minute pour refaire le branchement. Avant de reconnecter une seule phase, Michel vérifie la position ouverte du bouton d'enclenchement. ..

Connections faite, il s'assure du bon fonctionnement du système en appuyant sur le bouton rouge. Un léger grésillement indique le passage du courant.

-Il n'y a plus qu'à attendre la visite de mes chers hôtes. Le mieux c'est qu'ils viennent le plus vite possible sans quoi je ne pourrais pas rester dans le garage plus d'une dizaine d'heures.

Michel débranche le courant sur les volets. Il faut que ces truands soient surpris pendant leur travail.

Malgré l'heure tardive, Antoinette et Victor se font un petit plongeon dans la piscine. Elisabeth explique à Elena sans trop entrer dans les détails, le pourquoi de leur présence chez elle.

-Elena méfie-toi d'Otto, il peut tuer sans aucun scrupule.

-Non mais, tu rigoles ? Otto ne ferait pas de mal à une mouche !

-Ecoute Elena, je te préviens, cet homme est particulièrement dangereux.

-Tu as des preuves de ce que tu avances ?

-Oui, mais je ne peux rien dire de plus, je ne souhaite pas te mettre en difficulté. Nous sommes en danger de mort, voilà la raison de notre demande de nous héberger cette nuit.

-Et Michel ?-Il est resté au cortijo pour régler le problème... Merci Elena de bien vouloir nous accueillir.

- Antoinette ... Qui est-elle ?

-Elle était dans le même avion de Michel, ils ont failli mourir ensemble. Leur avion a manqué de se crasher. En plus elle fait partie des touristes de Roquetas qui ont du évacuer leur hôtel.

-Une bien terrible catastrophe, la radio vient d'annoncer qu'il s'agirait d'un acte terroriste. Il paraît, d'après les spécialistes, que le ou les terroristes auraient versé des produits toxiques contenant des bactéries dans les égouts de Roquetas.

Ces nouvelles mettaient Elisabeth dans un malaise qu'elle essayait de dissimuler. Et pourtant son esprit était ailleurs, elle attendait avec impatience le coup de téléphone de Michel.

-Victor ! Maintenant tu sors de la piscine, il est tard, tu dois aller te coucher.

-J'ai pas sommeil.

-Tu sors sans quoi je me fâche.

-Bon d'accord.

-J'ai préparé les serviettes de bain, dit Elena.

-Vous êtes formidable Elena. Merci. Tu viens Victor.

-Oui, mais ... Je dors avec toi.

-Pas question, Elena t'a préparé une magnifique chambre.

-Tu me racontes une histoire ?

-Oui, après ta douche.

-Quel enfant adorable, (en le regardant s'éloigner avec sa maman) si je pouvais en avoir un comme Victor, je serais la femme la plus heureuse du monde.

-Un jour, sait-on jamais !

-Que veux-tu dire Elisabeth ?

-Tu le sais mieux que moi, quand tu as fais l'amour avec Michel.

-Ah ! Tu es au courant ?

-Mon mari me raconte tout, mais ne t'inquiète pas, le problème n'est pas pour moi.

-Et bien toi tu m'étonneras toujours.

Antoinette revient sur la terrasse.

-Voilà le petit diable dort comme un bien heureux. Dites Elena, vous avez semé des tomates dans votre parterre ?

-Pas tout à fait c'est plutôt un hasard.

-Jamais, je n'ai vu des tomates grosses comme des melons.

-Oui, je suis même inquiète, elles envahissent tout et elles se dirigent vers la pelouse. J'ai beau les arracher elles continuent à pousser comme si rien ne pouvait les arrêter. Sur une nuit, elles progressent parfois de deux mètres. Dans la journée elles restent apparemment inactives

-Vous en avez mangé ?

-Non, cette tomate me fait peur. J'ai demandé au jardinier de tout enlever. Deux jours après elles avaient recommencé à pousser comme si de rien n'était. En trois nuits elles reprenaient leur état initial... Cette tomate est maudite. De la journée cette plante ne pousse pas sous la

lumière. Roberto et moi, nous sommes restés une nuit devant le parterre, nous avons laissé la terrasse allumée : Rien ; nous avons supprimé toute source de lumière, elles ont recommencé à progresser.

Tu diras à ton mari, je le répète, que cette tomate est maudite.

- Non Elena, mon époux a travaillé plusieurs années pour mettre cette tomate au point.

-Alors explique- moi pourquoi elle pousse la nuit et qu'elle devient indestructible ?

Le portable d'Elisabeth coupe la conversation.

-Oui mon chéri...Tout va bien...Antoinette vient d'endormir Victor et Elena me parle de ta tomate...Et toi, ça va ?

-Oui, je suis comme les colombophiles j'attends les pigeons...Non, ne crains rien...Bien sûr, je te tiens au courant...Toi aussi, bonne nuit ma chérie.

Je m'installe sur la terrasse du toit du cortijo afin d'être prévenu de toute visite. Une nuit d'encre, pas pour longtemps. La lune allait bientôt faire son apparition...Seul un ciel étoilé donne une impression féérique, mais c'est insuffisant pour ne pas se tordre les pieds. Je me mis à penser à mes parents, ceux-ci qui ? Travaillent en Australie.

- Ils sont partis en 1965 et en 70 je naissais sur la table de la cuisine transformée en salle d'accouchement. Mon père essayait tant bien que mal d'organiser sa société de transport. A l'heure actuelle, il dispose d'un charroi de plus de cinquante camions géants qui sillonnent toute l'Australie. Je me rappelle avoir voyagé pendant les vacances scolaires avec le chauffeur Carlson, un ami de mon père. Après l'école primaire, je fus envoyé en Belgique pour y faire mes études. Mes grands parents me servaient de soutien affectif. Mon père m'envoyait un ticket d'avion chaque année aux grandes vacances scolaires. Quand mes grands pa-

rents sont décédés, mes parents ont refusé l'héritage en notre faveur et nous avons reçu en cadeau leur appartement de Nivelles et le cortijo. Eux se sont acheté un magnifique appartement à Las Palmas. Ils reviennent d'Australie une fois l'an pour y passer les fêtes de fin d'année avec nous. Pour l'instant ils me manquent beaucoup. J'aurais tellement envie de leur parler de mon désespoir face à mes recherches et, d'un autre côté, je ne veux pas les inquiéter et surtout ne pas les décevoir.

Si je dois résumer mes déboires la liste est la suivante :

1. Mon pesticide, contre les cucarachas, tourne au tragique et me voilà avec une étiquette de terroriste.

2. Elena se sert de moi comme géniteur.

3. Otto me cherche et je ne connais pas ses intentions.

Ah ! Oui, j'allais l'oublier...

4. La police recherche le chauffeur de la BMW blanche, pour meurtre Sans compter...

5. Barras qui souhaite se débarrasser de mes services au centre bio agroalimentaire.

-Seule la tomate melon me donne une apparence de réussite, mais là aussi, je reste prudent.

Que vais-je faire ? Et comment m'en sortir ? Pour l'instant, je n'ai pas de réponse. Je réagis au coup par coup, je verrai plus tard...Voilà les phares d'une voiture sur la route de la Boca.

Je descends du point d'observation en prenant des précautions de Sioux pour éviter de me prendre une gamelle.

Les phares deviennent plus intenses et facilitent ainsi sa progression vers le garage. Une légère fissure dans la porte en bois, me permet de tout voir sans être vu.

La voiture s'arrête sans précaution dans l'allée principale de la propriété. Trois hommes descendent de l'auto et, sans dire un mot, se dirigent à l'aide de leur torche électrique vers le volet.

-Je crois, patron, que nous prenons des risques pour rien, dit l'un des truands.

-Moi, dit le second, j'ai vu qu'ils embarquaient deux valises comme s'ils avaient fini leurs vacances.

-Vous la fermez, bandes de crétiens. Il nous faut nous dépêcher, ils vont peut-être revenir cette nuit. Je me suis renseigné aux agences de voyages, et dans la pagaille qui règne à Roquetas, la compagnie Belair m'a confirmé le retour de Michel Olivier pour le cinq août et son épouse pour le vol du 8 août.

-Il me faut cet ordinateur et les CD à tout prix et si nous ne les trouvons pas, nous nous planquons en attendant leur retour. Bon, à l'ouvrage, nous allons travailler l'ouverture du volet à la disséqueuse. Vous avez bien rechargé les batteries des machines ?

-Sans problème patron, nous avons une autonomie de quinze minutes.

- Vous y allez, je vous éclaire avec la torche.

Michel les observe par la fente de la porte et attend avec impatience le moment de brancher le courant en espérant que la tension serait soit suffisante pour les coller sur le volet.

Les deux hommes commencent à entamer le volet et Otto les éclaire en faisant voyager le phare de la torche de l'un à l'autre.

-Allez Otto, c'est ça, appuie-toi sur le volet, mais oui Otto, accroche ta lampe. C'est le moment ou jamais... J'enclenche. Un arc électrique au niveau des contacteurs, des cris terrifiants. Les pauvres types sont accrochés au volet et malgré leurs efforts, ils se trouvent dans l'impossibilité de s'y arracher. Otto est le premier à s'effondrer. Les autres continuent leur danse macabre. Michel ouvre le courant, les deux hommes s'effondrent à leur tour.

Il s'approche d'eux et croit constater la mort d'Otto. Les deux autres montrent un état comateux par fibrillation du cœur. Michel n'a aucune envie de les réanimer. La seule solution, c'est de transporter les corps dans les mines de Santa Barra, là où Otto s'était débarrassé du Roumain. Le plus important c'est de ne pas se faire voir par la ronde des gardes. Michel se dirige vers la camionnette. Puis, il fait demi-tour vers le garage, la lampe est toujours attachée au volet et éclaire les trois personnages dans une attitude cauchemardesque. Dans le garage, Michel cherche une paire de gants.

Après les avoir enfilés, il retourne vers la camionnette, ouvre la portière. Les clefs sont sur le contact. L'intérieur du véhicule présente assez d'espace pour y glisser les trois corps. L'accès à l'intérieur est facilité par des portes latérales coulissantes. Michel, dans un calme qui l'étonne, empoigne un à un les deux acolytes d'Otto et les hisse dans la camionnette. Il retourne vers Otto. Il le saisit par les pieds et le traîne jusqu'au véhicule. Au moment où Michel soulève le corps, il s'aperçoit avec horreur qu'il respire, d'une façon courte et saccadée.

-Merde, ce salopard vit encore, je ne peux tout même pas l'achever ! Et s'il en échappe, il ne me fera pas de cadeau.

Michel dépose le corps d'Otto avec les autres dans la camionnette. Il monte à la place du conducteur, met en marche et prend la direction des mines de Santa Barbara. Il était devenu un criminel. Impossible de faire marche arrière. Les dés étaient jetés. Un frison d'horreur lui traversa tout le corps à la seule pensée de devoir verser le corps d'Otto encore vivant dans la cheminée de l'ancienne mine de plomb. La route en nids de poule secoue la camionnette dans tous les sens et fait rouler les corps. Avec le bruit du moteur et les vibrations des tôles, Michel essaye d'entendre la respiration d'Otto ... Rien, trop de vacarme pour qu'il puisse ouïr les derniers souffles de cette crapule d'Otto. Pourvu, se dit Michel, que cette camionnette, transformée en corbillard, ne

tombe pas en panne et que le garde de chez Michelin ne soit pas sur mon parcours.

La chance était avec lui. La lune brillait et permettait ainsi de rouler tous feux éteints. Michel connaissait très bien cet endroit pour y avoir joué tout enfant avec son grand-père. Il se trouvait maintenant non loin des pistes d'essai. Le bruit des moteurs des camions qui tournent effaçait ceux de la camionnette.

Il coupe le moteur, descend de la fourgonnette et se dirige vers le trou de la cheminée. A l'aide de sa torche électrique, il inspecte l'endroit et se demande comment il va envoyer dans ce tombeau à ciel ouvert ces trois individus. La nuit, ici, est impressionnante. Une fine chevelure blanche voile la pleine lune et donne une impression de frayeur.

Michel ouvre la porte coulissante de la camionnette et extirpe le premier type qui lui tombe sous la main. C'est Otto. Le gaillard doit faire dans les quatre- vingt kilos. Au moment où Michel essaye de le tirer par les pieds, Otto d'un bond, plonge sur lui. Par l'effet de surprise, il est plaqué au sol, déjà Otto lui lance un coup de pied dans les reins. Michel pousse un cri de douleur et arrive à rouler sur le côté, Otto revient sur lui et s'apprête à recommencer. Michel lui saisit le pied et le fait basculer. Directement, il lui prend le bras et le retourne. Un léger craquement sec comme une branche morte, Otto crie de douleur.

-Laisse-moi, dit-il, ça suffit, j'ai perdu, mais je veux vivre.

-Ecoute- moi, Otto, maintenant tu me dis tout. Compris ?

-Notre intention n'était pas de te faire du mal, mais bien de nous emparer de ton ordinateur portable et de tes CD de recherche.

-Mes documents ne sont, ni dans l'ordinateur, ni sur un CD. Pauvre con. Alors tu as fait tout ce cirque pour des queues de cerises.

-Nous le savions, nous voulions mettre la pression et t'obliger à négocier.

-Et bien, c'est loupé.

-Pas tout à fait, nous avons organisé l'assassinat du garde de la société bio agroalimentaire.

-Tu oses me dire ça !

Otto se précipite vers la camionnette, mais, se voyant rattrapé, il change de direction. Je le laisse filer. Dix mètres plus loin un cri, suivi d'un autre plus étouffé. Le pauvre Otto vient de tomber dans une des cheminées d'aération des anciennes mines de Santa Barbara...Un bruit de moteur me fait retourner. Les deux autres truands prenaient la poudre d'escampette avec la camionnette. Celle-ci fonce à toute allure sur le mauvais chemin des serres qui rejoint un peu plus loin la route en pierraille de la Boca A part les chèvres, les voitures des cultivateurs n'empruntent jamais ce chemin rempli de nids de poules, sans compter les pierres en saillies et surtout le dénivellement de cette piste.

Ne comprenant pas ce qu'il se passait, il regarde d'un air surpris, le véhicule s'éloigner.

-Après tout c'est mieux ainsi...

Ce cher Otto venait de prendre le chemin de sa tombe.

Il n'a pas le temps d'achever sa phrase, qu'un bruit assourdissant d'une explosion retentit et une gerbe de feu éclaire le flanc de la montagne. La camionnette venait de faire une embardée. Michel venait ainsi d'éliminer ces trois malfrats, sans se sentir responsable.

Au « Grand Hôtel » d'Almeria, situé au bout du port et en plein centre au bas de la ville, la nuit est particulièrement bruyante et ne facilite pas le repos de l'inspecteur Lucas. Des bruits de sirènes, d'ambulances et de police retentissent. La catastrophe de Roquetas en est responsable.

D'après les dernières informations, un genre d'épidémie virale aurait

contaminé plusieurs dizaines de personnes.

- Neuf heures moins dix minutes, je vais me renseigner sur l'endroit de la réunion, se dit Lucas.

Le téléphone de la chambre retentit...Bonjour, inspecteur Lucas...Dans le hall d'accueil ? Je descends de suite, merci.

Un groom l'attend... Monsieur Lucas ?

-Oui ?

-Veuillez me suivre, je vous prie.

Je prends l'ascenseur qui me conduit directement dans la salle de réunion.

Je m'approche de ce groupe, une dizaine de personnes discutent sans doute des événements. Certains parlent allemand, d'autres anglais et au fond de la salle j'entends parler français. Je me dirige vers eux et me présente.

-Ah ! C'est vous l'inspecteur Lucas

-Exactement ... A qui ai-je l'honneur ?

—Commissaire Européen à la Santé.

-Vous êtes français ?

-Pas du tout, je suis italien, né en Belgique, et j'ai gardé la nationalité italienne. A dix-huit ans, je suis retourné en Italie pour y faire mes études de médecine, tandis que mon père terminait sa carrière de Consul Général dans votre pays.

-Vous êtes ici pour des raisons politiques ?

- Non, sanitaires. Je suis président de la Commission Européenne de la Santé, et vu la gravité de la situation dans cette région, il est bon de connaître l'ampleur de la propagation de la maladie.

-Ah bon, je pensais que cette réunion ne concernait que la police anti-terroriste.

-Et non, inspecteur. Tous les gouvernements européens sont inquiets et souhaitent les plus grands éclaircissements sur l'épidémie que

d'aucuns appellent déjà "Le virus paralysant"

-Vous êtes mieux informé que moi à ce sujet.

-Je viens de l'être par l'ambassade de Belgique avec laquelle je suis en liaison permanente.

-Qui sont les autres personnes ?

-Tous des inspecteurs de la brigade antiterroriste d'Europe. Je suis le seul à ne pas être « flic ».

La conversation cesse, le groom annonce...

-Le colonel Fernando Valegas de la Mancha.

Tout le monde prend une position de salut et regarde ce colonel traverser la salle. Cet homme d'au moins un mètre nonante, une carrure de bûcheron, un regard froid. Demande en espagnol de prendre place. Chaque invité dispose d'une table pourvue d'une paire d'écouteurs, d'une pose mains, de papier et d'un stylo à bille.

Une galerie de verre surplombe la salle et nous apercevons les traducteurs.

Le colonel nous souhaite la bienvenue et nous fait part des derniers évènements.

Depuis ce matin, la ville de Roquetas vient d'être entourée d'un cordon sanitaire.

« Messieurs, l'inquiétude dans le monde médical devient de plus en plus grande. Ces deux derniers jours, un microbe appelé streptocoque du groupe A invasif SGA ou streptocoque pyogène a infecté pour l'instant 55 personnes à Roquetas. Aucun décès ne nous a été signalé pour l'instant. Sur les 55 patients recensés, un tiers est âgé de moins de 5 ans. L'alerte est sérieuse, à tel point que tous les laboratoires de microbiologie d'Espagne ont été mobilisés pour suivre cette bactérie à la trace. Les hôpitaux ont été invités à faire preuve de la plus extrême vigilance et à notifier immédiatement le moindre cas suspect.

Ce virus présente les mêmes symptômes qu'une angine classique. Une seule différence : les antibiotiques n'agissent pas. La maladie développe des caractères secondaires rapides. La période d'incubation n'est pas encore définie. Au deuxième jour de la maladie apparaissent des douleurs articulaires. Le jour suivant, le malade souffre de paralysie des membres inférieurs. Ensuite, la paralysie attaque les membres supérieurs et ne montre plus aucune autre évolution.

Voici pour votre information, Monsieur le Commissaire Européen, Messieurs les inspecteurs des brigades d'intervention antiterrorisme.

-Nous pensons, dit le colonel, que nous avons à faire à une attaque terroriste bactérienne.

-Croyez-vous, dit un inspecteur anglais, que l'Espagne soit prise pour cible pour sa participation à la guerre en Irak ?

—Nous n'avons aucune information pour soutenir cette hypothèse. Avez-vous d'autres questions, Messieurs ?... Alors, nous pouvons commencer notre investigation. Qui veut apporter des suggestions de travail ?

—Moi, répond l'inspecteur Lucas. D'abord permettez-moi de me présenter. Mon nom est Jean Lucas, inspecteur de la brigade antiterroriste, attaché à la police fédérale de Belgique.

-Nous vous écoutons, Monsieur Lucas.

—Voilà, je propose que nous analysions les listes de nos passagers respectifs, d'échanger ensuite nos points de vue afin de trouver la stratégie adéquate.

L'inspecteur hollandais Vaneck demande la parole. Je trouve l'idée de Lucas intéressante.

—Nous avons, répond le colonel Vargas, la liste de tous les passagers qui ont atterri dans l'aéroport d'Almeria depuis le mois d'avril 2013. Notre police espagnole s'occupera de ses ressortissants. Chaque inspecteur disposera d'un bureau avec ordinateur et d'une liaison Internet

permanente. Messieurs, bon travail. Le personnel du « Grand Hôtel », se tient à votre disposition. Merci, nous nous reverrons pour faire le point avant le dîner, c'est à dire vers 19 heures, ici même. La salle de travail se situe au 3ème étage. Un groom vous y conduira. Messieurs, bon travail.

—Le colonel quitte la salle, suivi des inspecteurs.

A la Boca, Michel vient de se réveiller, il a mal dormi et la tête le fait souffrir, comme si elle était prise dans un étau.

La police n'était pas venue. Il avait bien entendu une sirène de police suivie d'une autre, sans doute celle d'une ambulance ou des pompiers.

Les autorités ont vraisemblablement analysé les débris de la camionnette et ont conclu à l'accident. Mais rien ne dit qu'il sera classé sans suite

Pour moi, la meilleure solution est de ne pas rentrer en Belgique. Je risque d'être accusé d'un crime dont je suis innocent. Toutes les preuves sont contre moi pour me faire porter le chapeau de l'assassinat du garde de la société bio agroalimentaire.

Michel prend des nouvelles de son épouse et lui suggère de revenir à la Boca pour se préparer au départ. Elisabeth est d'accord.

Je téléphone à l'agence Belair pour avancer le départ de mon épouse. Vu la situation de crise, l'agence nous confirme un vol pour demain à neuf heures.

Michel ferme la propriété, ouvre la porte du garage et monte dans le quatre- quatre. Il prend la direction de San Jose afin d'avoir des nouvelles de l'incident de la nuit.

Suite aux évènements de Roquetas, le professeur Barras sollicite un en-

tretien avec le commissaire Lambert.

Sans changer ses habitudes, le commissaire se gratte la tête et provoque la panique dans ses pellicules, qui voltigent un moment pour atterrir ensuite sur son bureau.

Un coup discret à la porte interrompt ce tic habituel du commissaire. Il rectifie sa tenue, attend le deuxième coup à La porte...

-Entrer.-Professeur Barras, c'est une heureuse surprise de vous revoir, je vous en prie asseyez-vous.

-Merci commissaire.

-Je vous offre un petit rafraîchissement ?

Bien volontiers, avec cette canicule qui n'en finit pas, je me déshydrate aussi vite que je bois.

-Voilà, professeur, la tourie d'eau fraîche vient d'être remplie. Elle est à votre disposition.

Le professeur vide le verre en deux gorgées.

-Ça fait vraiment du bien. Voici ce qui m'amène à vous rencontrer à nouveau ; vous avez comme moi, suivi les évènements dramatiques du sud de l'Espagne...

-Bien sûr, nous avons même un inspecteur de la brigade antiterroriste qui se trouve sur place avec d'autres inspecteurs européens

-Pourquoi ! Vous pensez à un acte terroriste à Roquetas ?

-Du moins, c'est ce que prétend le gouvernement espagnol.

-Et bien moi, je n'y crois pas, dit le professeur Barras.

- Avez-vous une autre idée ?

-Oui, je pense que nous avons à faire à un accident.

-Un accident ? Expliquez-vous professeur.

-Je viens de trouver, pas plus tard qu'hier, dans le bureau de Michel Olivier, des documents de recherche qui en disent long à ce sujet.

-Intéressant, poursuivez !

Ces recherches parlent de manipulations transgéniques avec le bacille

streptocoque. Ce qui me fait dire que Michel a sans doute trouvé le pesticide mortel pour les cucarachas. Et il aurait profité de ses vacances en Espagne pour l'expérimenter avec les conséquences que nous connaissons. Malheureusement, je n'ai aucune certitude. Le seul moyen c'est de mettre la main dessus et de lui poser la question.

- Je téléphone de suite à l'inspecteur Lucas pour qu'il oriente ses recherches vers cet individu. De toute façon, le juge d'instruction a enfin pris la décision d'établir un mandat d'amener à son sujet. Nous attendons le retour d'Espagne de Monsieur Olivier pour le cinq août par le vol charter de la compagnie Belair.

-Pourquoi ne le faites-vous pas arrêter en Espagne. ?

-Nous n'avons pas de trace de lui. Nous savons qu'il est descendu à Almeria, mais il ne se trouve dans aucun hôtel des environs et il voyage toujours sous un autre nom, peut-être celui de son épouse.

-Je n'ai rien d'autre à vous dire, mais je me tiens à votre disposition pour toute aide éventuelle.

-Je vous remercie, professeur. A propos, comment va votre épouse ?

La crise est passée, elle est rentrée au bercail. Ma femme est très fragile. De toute façon, son intérêt était de revenir à la maison.

-Ah ... Oui ?

-Nous avons besoin l'un de l'autre. Surtout depuis le remplacement de Michel dans la société.

-Vous l'avez viré ?

-Le grand patron n'en veut plus, il aurait conduit la société à sa perte. Ajoutons les graves présomptions qui pèsent sur lui pour l'assassinat du garde. Tout ça a précipité sa décision.

-Un dossier qui me paraît bien chargé.

Et bien, professeur, un grand merci pour vos informations.

Je vous en prie commissaire...Ne me reconduisez pas, je connais le chemin.

-Au revoir professeur, mes salutations à madame.

Après cette visite, le commissaire reste perplexe. Et si le professeur avait raison. Nous serions dans de beaux draps. Comment notre gouvernement pourrait-il s'en tirer sans trop d'éclaboussures ? Que dois-je faire ? Avertir directement le Ministre des Affaires Etrangères ou, tout simplement, avertir Lucas de cette hypothèse ?

Le commissaire compose le numéro du portable de Lucas... Deux sonneries, Lucas décroche. Le commissaire lui transmet toutes les informations reçues par le professeur Barras.

Il met Lucas dans une situation particulièrement embarrassante. Il se demande comment il va faire passer le message à ses collègues européens. Une affaire relativement regrettable. Un accident ou une erreur impardonnable de la part d'un chercheur qualifié.

L'inspecteur Lucas décide d'en informer directement le Premier Ministre. Lucas joint le geste à la parole. Dans ce genre de mission il dispose du numéro de téléphone des hauts dignitaires du pays, même celui du Palais. Les entretiens téléphoniques prirent deux heures pour en arriver à la conclusion suivante : continuer comme si de rien n'était. « -Il ne fallait surtout pas que nous soyons responsables de cette catastrophe ». Le Premier Ministre a bien fait comprendre de mettre tout en œuvre pour éliminer ce Michel Olivier.

Après ce contact téléphonique, Lucas se demande ce qui lui tombe sur la tête. -De toute façon je n'ai pas grand choix : jouer le jeu du terrorisme, ou perdre mon poste d'inspecteur.

Pour éliminer ce Michel Olivier, là, il ne faut pas compter sur moi. Tricher vis-à-vis des autres inspecteurs étrangers m'est déjà insupportable, mais de là, à organiser la mort d'un type pour éviter des retombées politiques, l'idée ne me plaît absolument pas.

- Dès mon retour en Belgique, je redemande mon ancien poste dans

n'importe quel commissariat du royaume. En attendant, il me faut jouer la comédie avec toute l'équipe ; il est possible aussi que le professeur Barras se trompe. Espérons-le !

En plus, d'après les dernières informations, la situation ne s'améliore pas. Actuellement, des centaines de personnes contaminées par ce virus, continuent de remplir tous les hôpitaux d'Almeria. Les lits disponibles commencent à faire défaut. Il est encore trop tôt pour disposer d'un traitement efficace contre cette nouvelle maladie. Tout en lisant la « voz d'Almeria », l'attention de l'inspecteur Lucas est attirée par un article intitulé « La tomate maudite ». En effet ...

« -Une tomate de la grosseurs d'un melon est en train d'envahir les serres près de la Boca de Los Frailes ... » L'inspecteur Lucas éprouve une certaine satisfaction et aussi une crainte. Il en déduit peut-être, d'une façon un peu rapide, que le coupable, alias Michel Olivier, se trouverait dans les parages de la Boca.

- Demain, j'irai faire un petit tour du côté de la Boca de Los Frailes. Je demanderai une voiture au colonel Vargas.

Ensuite, Lucas se met à taper son rapport sur ses recherches relatives aux listes de passagers. Rien de bien intéressant à part un couple d'individus connus par la police belge pour escroquerie en tout genre. Ce n'était pas bien lourd mais au moins, il ne sera pas bredouille devant ses autres collègues à la réunion de ce soir.

Michel gare sa « quatre quatre » au parking de San Jose.

- Si je me fais contrôler par les flics, je suis bon pour un séjour dans leur hôtel particulier : Pas d'assurance, pas de carte technique ; plaque d'immatriculation périmée, la totale quoi !

En plus, je n'ai rien à faire à San Jose ! Tant pis j'y suis et j'y reste.

Michel aperçoit au loin un attroupement autour d'une habitation.

Des voitures de presse, de la télévision espagnole, empêchent les voitures de circuler.

Il s'approche de cette foule, s'y mélange et écoute les conversations. Et bien oui... La propriété est envahie de sa tomate melon.

-Et pourtant, je n'ai jeté que quelques graines au-dessus du mur il y a vingt jours à peine.

Le propriétaire explique aux journalistes tout son désespoir face à cette tomate 'maudite'

Michel arrive avec peine à se faufiler discrètement vers la villa dont le grillage, grand ouvert, laisse voir une partie du jardin.

-Mon Dieu, se dit-il, cette tomate a tout ravagé, il ne reste plus grand chose des autres plantes. Elle a tué toutes les plantations par étouffement et a envahi tout le terrain.

Il voit qu'elle commence à s'attaquer au jardin du voisin. Celui-ci essaie de colmater les brèches pour éviter que cette tomate melon ne pénètre chez lui.

-Je crois que c'est peine perdue, car pour étouffer les autres plantes, ses racines doivent être assez profondes.

Moi qui pensais avoir trouvé un phénomène, je venais d'introduire dans le sud de l'Espagne une double catastrophe. Comment empêcher d'anéantir toute une région par une tomate transgénique et un pesticide qui tourne à l'épidémie. Je suis le seul responsable de cette calamité. Ni moi, ni personne ne peut prédire la fin de ces deux fléaux.

Dans un sens, cette tomate melon présente des côtés positifs : sa croissance est rapide, sa saveur est exceptionnelle, sa production est élevée au mètre carré cultivé.

D'après ce que j'ai pu comprendre, les inconvénients commencent si nous la mettons en présence avec d'autres plantes. Donc, si elle est cultivée seule dans un champ ou dans une serre, elle peut détruire tou-

tes les mauvaises herbes et insectes nuisibles qui l'environnent. Plus besoin de pesticide ni d'herbicide. La seule chose incontrôlable c'est sa propagation démesurée.

Après tout, mes recherches ont abouti et j'en suis heureux, tant pis pour les désagréments.

Michel passe devant le kiosque et achète « Le Soir » et la « Voz d'Almeria ». Tout en marchant pour reprendre sa voiture, il jette un coup d'œil sur la première page du « Soir » et lit :

« La catastrophe dans le sud de l'Espagne inquiète toute la communauté européenne... »

Il monte dans son « quatre quatre » tout en continuant de lire le journal.

-Et bien, me voilà dans de beaux draps !

« ...Une dizaine d'inspecteurs européens recherchent ce terroriste à la bombe bactériologique... »

- Je crois qu'ils arriveront avec facilité à remonter à la source, c'est à dire jusqu'à moi.

En feuilletant «Le Soir », il tombe sur la page économique et apprend que la société bio agroalimentaire vient de le remplacer par Véronique Notet.

- Me voilà foutu dehors sans explication ! Cela veut dire que ça sent mauvais pour moi. Donc j'ai tout intérêt à me planquer et de me faire oublier pour un certain temps. Si jamais la Belgique et la société bio agroalimentaire sont tenues pour responsables, ça pourrait faire très mal. Je me mets à la place du gouvernement belge, je crois que je suis indésirable. Je dois organiser le départ d'Elisabeth et mettre au point une stratégie. Oui, mais laquelle ? Il y a aussi Antoinette et Victor, ils pourraient parler des gélules si la police les interroge... Sans oublier les copines d'Antoinette à qui elle les a distribuées... Je dois tout raconter à Antoinette ...

J'ai l'impression que le cauchemar va commencer, dans ce cas de figure, je dispose d'une longueur d'avance, l'important c'est de la garder.

Michel met son véhicule en marche et sort du parking prudemment. Il prend la direction de La Boca.

—Merde, se dit-il, j'ai deux motards aux trousses.

Le premier me double et me fait signe de m'arrêter, le deuxième continue sa route. Je me gare sur le bord de la route et j'attends. J'essaye de ne pas montrer mon émotion. Le Guardia Civil me salue très cordialement et me dit que mon pneu arrière gauche est méchamment dégonflé et me signale une station d'essence à cinq kilomètres d'ici. Je le remercie pour sa clairvoyance.

Ouf, j'ai eu chaud ! Je fonce vers la station.

Il est déjà passé dix heures et il me reste tout à faire pour le départ d'Elisabeth. Il me faudra quelques jours afin de mettre de l'ordre partout... de vider et nettoyer la piscine. A moins de demander à Tonio del Molino de s'occuper de tout.

Il arrive au garage, regonfle le pneu et fait demi-tour pour se rendre chez Tonio.

Tonio habite une petite maison entre San Jose et Poso de Los Frailes. M'y voici... Je fais balancer le petit gond deux fois, une tête apparaît à la lucarne de la porte. C'est Anita qui, d'une voix de basse me dit :

- Ah Pedro que veux-tu ?

-Voir Tonio.

-Attends, je le réveille, ce bon à rien.

-Tonio... ! Elle hurle à réveiller un mort.

Comme un zombie, il arrive, en se frottant les yeux comme si la lumière du jour lui faisait mal.

-¿Que pasa, Pedro

-Je dois partir au plus vite, peux-tu t'occuper du cortijo et nettoyer la

piscine ?

-Bien sûr ! Je le faisais pour « tu padre ».

—Je sais que je peux compter sur toi, tiens, voici le double des clefs...Si quelqu'un te demande d'ouvrir le cortijo, tu refuses. Tu as bien compris ? Personne, sauf ton épouse et toi, ne peut entrer dans la propriété.

-Ok ! Personne.

-Adios, Tonio.

Voilà une chose de faite. Elisabeth n'appréciera pas cette précipitation, nous n'avons pas une autre solution.

Arrivé à la Boca, la petite Ka est là et les cris de Victor gigotant dans la piscine remettent un peu de vie après ces heures de tempête.

-Tu es seul Victor ?

-Tu le vois bien ou alors elles se sont noyées !

-Et bien toi, tu ne manques pas d'humour (A lui- même)

Ah ! Voilà ta maman.

Elisabeth, crie Antoinette ! Viens vite, Michel est là !

Les retrouvailles avec son épouse sont un peu tendues, non pas par leur attitude mais bien par cette situation pesante et quelque peu alarmante. Ils se sont mariés pour le meilleur et pour le pire. Pour le moment c'est plutôt le pire. Soit... Il faut préparer le départ et définir d'une façon aléatoire les axes de survie de son mari. Elisabeth n'arrive pas à comprendre clairement la situation et en évaluer la gravité. Antoinette n'en veut pas à Michel, mais elle est malgré tout désespérée, elle se trouve quelque part coupable d'avoir servi d'intermédiaire involontaire à cette catastrophe épidémique. En plus, croyant bien faire, elle avait donné ces gélules maudites à deux autres personnes. Michel essaye de la persuader de son irresponsabilité, que c'est un accident. Lui aussi ne comprend pas pourquoi son pesticide prend une colora-

tion inquiétante pour ne pas dire macabre. J'avais besoin d'une réponse, soit d'Elisabeth, soit d'Antoinette. Personne ne pouvait m'apporter une aide. La solution et la réponse à donner ne dépendaient que de moi et de personne d' autre.

-Chéri, que comptes-tu faire ?

-Je ne sais pas, Elisabeth.

-Tu dois te rendre aux autorités et expliquer tout simplement l'origine de cette situation.

-Ecoute, Elisabeth, toi aussi Antoinette. Je ne peux pas me dénoncer.

-Mais pourquoi ? Répond Antoinette.

-La situation devient politique, notre gouvernement, ne peut accepter la vérité par peur de devoir remettre des comptes au parlement européen. Avec le risque de déboursier des sommes énormes et mettre la société bio agroalimentaire sur le flan avec les conséquences désastreuses pour le personnel de l'entreprise.

-Mais, quels sont tes projets ?

-Me planquer pour une durée indéterminée, je deviens l'ennemi public numéro 1 de la Belgique et un terroriste pour les européens. Donc il faut disparaître ou quelqu'un d'autre s'en chargera. Il faut vous protéger.

Antoinette ne savait quoi répondre, la crainte se lisait sur son visage et elle dit spontanément :

-Les flics vont certainement m'interroger sur les gélules.

—Ils ne sont pas au courant.

—Mais si l'amie occasionnelle raconte à la police qu'une femme accompagnée d'un garçon appelé Victor lui a remis une boîte contenant ces fameuses gélules, ils n'auront aucune difficulté pour remonter jusqu'à moi. Et alors, je dirai quoi, moi ?

-Que tu as parlé avec un type que tu ne connais pas et que tu as expliqué le problème des cucarachas dans les hôtels de Roquetas. Ce mon-

sieur t'a remis une boîte contenant des gélules et arrivée à l'hôtel tu en as versé plusieurs dans le WC.

—Tu te rends compte, Michel, dans quelle situation tu mets Antoinette ? Dit Elisabeth.

—Je sais, mais la situation est telle qu'il est préférable que vous rentriez en Belgique sans moi, nous aviserons par la suite.

Un silence lourd d'inquiétude planait au-dessus de nos têtes. Je perçus dans le regard d'Antoinette un sentiment de tristesse empreint de déception. Les sentiments qu'elle me portait devaient en avoir pris un coup.

C'est mon épouse qui reprit la conversation.

-Tu sais, Elena n'est pas très contente.

-Ah ! Pourquoi ?

-A cause de ta tomate qui envahit tout le jardin en faisant crever toutes les autres plantes.

-Ne m'en parle pas, c'est le même phénomène partout où cette tomate pousse.

Victor qui écoute d'une oreille s'écrie...

- Ce sont des tomates comme on en voit dans les dessins animés !

-Tu as confirmé notre retour pour quelle heure demain ?

-Tu décolles à neuf heures, il nous faut être là une heure à l'avance.

-Et Antoinette ?

-Elle reste.

-Pourquoi ?

-Je n'ai pu obtenir deux places supplémentaires sur le vol d'Elisabeth

-Et bien je te le confie Antoinette.

-Je ne voudrais pas...

-Crois-moi, c'est mieux ainsi, répond Elisabeth

Victor, qui n'était pas loin et qui, bien entendu, écoutait la conversation des grands, s'esclaffe :

-Chouette, je pourrai enfin jouer avec le sous- marin que Michel m'a donné.

-Oui, mon chéri répondit sa mère...

-Et la maison ? Demande Elisabeth.

-J'ai demandé à Tonio, ne t'inquiète pas, il va s'occuper de tout, ainsi que de la piscine. .

-Je vous laisse, dit-elle, je vais mettre un peu d'ordre et boucler mes valises.

Le regard de Michel croise celui d'Antoinette pendant quelques secondes ...

Au Grand Hôtel

Lucas termine ce rapport et souligne quelques pistes intéressantes, juste pour faire croire à un acte terroriste, sans donner de précision.

« Je connais la solution, mais je ne peux rien dire, je dois mener « Ma » propre enquête et devancer mes collègues afin d'éviter le pire ». Mon intention est surtout de questionner le personnel des hôtels de Roquetas, pour autant qu'il soit encore possible de les toucher. Suite aux événements, celui-ci a sans doute été congédié.

Je décide de rester dans ma chambre. Celle-ci dispose d'une connexion à internet. Bien pratique pour le PC portable, se dit Lucas. Parfait ! Ça fonctionne. J'introduis le code d'accès au fichier national belge. Merveilleux ! C'est impeccable. Après l'ouverture, je frappe le nom de Michel Olivier et toutes les informations le concernant. Immédiatement, tout apparaît sur l'écran ; l'état civil complet. Son épouse se nomme Elisabeth Nikito...Plaçons la disquette contenant la liste des passagers pour les vols sur Almeria du mois de juillet. Ensuite je frappe le nom d'Elisabeth et aussitôt, son nom est confirmé sur le vol du trois juillet

avec retour le dix août. Voilà une information intéressante. En plus, s'inscrit à l'écran un autre Nikito pour le vol du seize juillet. Notre homme voyage sous le nom d'emprunt de sa femme, son retour reste bien prévu pour le vol du cinq août à huit heures quarante-cinq à l'aéroport d'Almeria. Nous tenons notre homme. Maintenant il me faut savoir où il crèche. Je demande au fichier national de m'envoyer les photos du couple. Le problème c'est l'imprimante. Les espagnols nous ont placés une HP 840. Je descends à la salle qui nous est réservée et je branche le portable sur l'imprimante. J'imprime sur du papier à lettre les deux photos. Le résultat est parfait. Je regarde l'heure à ma montre, bien, il me reste deux heures avant la réunion. Je demande à la réception de me commander un taxi.

- Ce n'est pas nécessaire, nous en avons un de permanence, réservé pour notre clientèle,

me dit-on. Je prends l'ascenseur, sors de l'hôtel, le taxi m'attend.

-Buenas tardes, señor, aeropuerto d'Almeria, por favor. Si señor. Machinalement, je montre au chauffeur les deux photos –

-Ca vous dit quelque chose ?

- No señor.

Je n'insiste pas. Nous arrivons à l'aéroport d'Almeria. Je demande au chauffeur de bien vouloir m'attendre.

Une dizaine de taxis attendent l'arrivée des derniers avions de la journée. Jouons le jeu et allons de taxi en taxi pour montrer les photos. Je ne reçois aucune réponse positive. Je rentre pour lire le tableau des d'arrivées et constate l'annonce de deux avions en provenance, l'un de Bruxelles et l'autre de Francfort. Pendant ce temps, cinq autres taxis viennent prendre leur place d'attente, je me dirige vers eux et leur présente comme aux autres, les photos. Un chauffeur regarde très attentivement la jeune femme, hoche la tête puis me dit dans un espagnol au fort accent andalou :

-No señor.

Puis il me rappelle. Il se souvient de cette asiatique avec ses longs cheveux blonds, assez rare pour une asiatique. Il m'explique l'avoir conduite dans un petit pueblo du nom de la Boca de Los Frailes. Je le remercie, lui remet un billet de cinq euros et me dirige vers le taxi de l'hôtel. A cet instant, une dizaine de cars entrent dans le parking.

-Donde vas caballero?

- Au « Grand hôtel » por favor.

- Si señor.

Je demande au chauffeur :

- Pourquoi tous ces cars ?

Il me répond que tous les touristes doivent rentrer chez eux à cause de l'épidémie. Je reste silencieux tout le reste du parcours.

A Aguadulce, Elena ne comprend pas pourquoi cette tomate continue à ravager son magnifique jardin. En une nuit, un bon tiers de la pelouse qui borde la piscine a disparu et laisse à la place des traces jaunâtres. Le jardinier demandé en urgence reste impuissant face à cette plante monstrueuse. Aucun produit n'agit sur cette tomate maudite.

Les nouvelles au sujet de l'épidémie amplifiaient ce climat d'angoisse. Trois hôtels importants d'Aguadulce venaient de subir le même sort qu'à Roquetas. L'évacuation des eaux usées ne se faisait plus.

Cette fois le rapatriement des touristes vers leur pays est décidé. Aguadulce devient aussi une zone sinistrée et déjà plusieurs cas de ce virus paralysant sont signalés. C'est la panique après l'annonce de ce nouveau foyer d'infection. La radio a beau prêcher la sérénité en disant que les autorités maîtrisent parfaitement la situation, la population se dépêche à quitter le territoire au plus vite avant qu'il ne soit mis

en quarantaine.

Elena prévient son époux à Grenade où il dispose d'un appartement et bureau.

Elle ne se sent pas très bien, des nausées, des écœurements la tenaillent. Elle se demande si elle aussi ne va pas attraper cette maladie. Une peur stupide s'empare d'elle, elle prépare une valise en hâte et la remplit sans faire attention au contenu. Elle donne des ordres à la gouvernante. Ensuite, monte dans sa Mercedes coupé sport et se dirige vers l'autoroute. Un embouteillage, des coups de klaxons, une circulation pas possible... Elle décide d'emprunter les routes, plutôt des chemins en pierrailles sur l'ancienne corniche, pour rejoindre ainsi l'autoroute de Guadix. Après avoir roulé une dizaine de kilomètres, elle se trouve devant une pancarte... « Caratera cortada ».

-Merde et merde, la route est coupée et je ne peux pas faire demi-tour !

Non loin de là, un berger garde un troupeau de chèvres de plus de deux cent têtes. Elle descend de sa voiture et demande au berger s'il connaît une autre route pour aller à Grenade. Il ne comprend pas pourquoi elle vient se perdre dans ce bled alors que l'autoroute est toute proche. Il se gratte un instant les bijoux de famille et lui explique un petit chemin qu'elle venait de dépasser.

- Faites attention à votre belle voiture, cette route est une vraie passoire lui dit-il.

Elle le remercie, remonte dans sa voiture et refait les trois cents mètres en marche arrière, emprunte ce chemin, heureusement assez large mais couvert de nids de poules, même un âne refuserait d'avancer !

La voiture rebondit dans tous les sens, Elena a toujours des envies de vomir. Elle met une station radio pour ne pas être seule. La musique s'interrompt pour donner un flash d'information.... « Les habitants d'Aguadulce sont priés de rester chez eux, tout rassemblement est in-

terdit. Les autobus ne peuvent plus faire arrêt à Aguadulce. Des camions de l'armée passent dans les quartiers pour distribuer des denrées alimentaires à ceux qui en font la demande. Un cordon sanitaire est mis en place et filtre les entrées et les sorties de véhicules sur le territoire ». Elena, même secouée, comme un cocotier s'estime heureuse d'avoir pu quitter Aguadulce.

Une petite crête abrupte la fit paniquer quelques instants, elle se demande si le dessous de la voiture ne risque pas de toucher la pierraille. Doucement elle embraye et pas plus vite qu'un escargot, elle arrive à passer ce dos d'âne. La descente vers la grand' route ne s'annonce pas plus aisée. Enfin la voilà sur l'ancienne route de Guadix.

- Ouf, se dit-elle, je suis sauvée.

Ses nerfs se relâchent et elle se met à pleurer comme une Madeleine, elle s'arrête pour se sécher les yeux et repart cette fois avec assurance en direction de Grenade. Ses nausées reprennent de plus belle. Elle décide de s'arrêter devant un petit hôtel restaurant pour prendre un rafraîchissement. Elle sort de la voiture, voit le ciel tourner comme un carrousel fou et s'écroule sur la terrasse du restaurant.

L'inspecteur Lucas relit son rapport dans l'attente de ses collègues. Il fait bien mention, sans trop insister, d'un homme seul sur le vol Bruxelles- Almeria du 16 juillet, mais apparemment, il n'était descendu dans aucun hôtel.

Un à un, ses collègues font leur entrée, sauf le commissaire européen qui bien, entendu, s'était déjà taillé. Comme d'habitude, ce genre de personnage politique s'offre un petit voyage à l'œil dans un hôtel quatre étoiles !

- Je veux bien faire le pari qu'il sera là pour les dernières conclusions. Enfin, ne soyons pas mauvaise langue, nous vivons malgré tout dans une certaine démocratie. La preuve, je peux dire ce que je pense sur la politique européenne sans pour autant me retrouver en prison. Du temps de Franco, on se retrouvait en tôle pour un mot de trop ou sur simple dénonciation.

-Ah ! Voilà le colonel Vargas.

Tout le monde se lève. Moi, je reste assis avec l'inspecteur autrichien.

-Merci, Messieurs, nous pouvons ouvrir la réunion. Mes écouteurs jouent les castagnettes et la traduction m'arrive d'une façon saccadée, je lève mon bras pour attirer l'attention du traducteur français. Il faut plusieurs minutes pour qu'il comprenne mes difficultés, de suite un gars de l'intendance m'apporte d'autres écouteurs.

Le colonel Vargas demande d'effectuer un tour de table afin d'échanger le fruit de nos recherches. Rien de bien significatif ne nous éclaire sur l'origine de cette catastrophe. L'inspecteur anglais suggère de questionner les touristes qui se trouvaient dans les hôtels de Roquetas au moment des faits.

Le colonel nous fait part des dernières nouvelles et nous annonce qu'un pont aérien vient de se mettre en place pour rapatrier les touristes. Si nous voulons interroger les passagers, nous devons faire vite, les premiers avions décollent vers vingt et une heures pour la Belgique et l'Allemagne, vingt-deux heures pour la Hollande et l'Angleterre. Les autres vols partiront demain.

-Mon colonel, intervient l'inspecteur Anglais, je ne vois pas du tout l'intérêt de questionner les gens. Pour leur demander quoi ?

L'inspecteur Lucas, lui, sait. Son hypothèse est claire : une personne a reçu de Michel Olivier ce produit mortel. Doit-il l'annoncer à ses collègues européens sans déclencher les soupçons sur un ressortissant

belge ? Il doit réfléchir vite et apporter à l'assemblée les éléments et les moyens. L'inspecteur hollandais demande la parole et suggère qu'une seule question soit posée aux touristes : “ Qui a reçu un produit à verser dans les toilettes.

- A savoir, répond l'inspecteur allemand si ce produit hypothétique a bien été versé dans les WC.

-Avez-vous une autre suggestion, répond l'inspecteur espagnol.

-Nous pouvons toujours vérifier cette hypothèse à défaut d'une autre, dit Lucas, le temps joue contre nous, notre dangereux personnage court toujours et peut, à tout moment, recommencer dans une autre ville.

— Il est possible aussi que le détenteur de ce produit se trouve sur la liste des passagers ou parmi le personnel des hôtels, intervient l'inspecteur français.

- Alors, que faisons-nous ? Demande le colonel Vargas.

Comme les ressortissants français sont très peu nombreux, je veux bien m'occuper du personnel des hôtels.

Si vous êtes d'accord, levez la main...

Très bien Messieurs, je fais préparer les voitures, je vous attends dans le hall de l'hôtel.

Lucas n'est pas très fier de son attitude, ses présomptions deviennent au fil du temps une quasi certitude. C'est une erreur grave de la part de Michel. Or, celui-ci a entendu les informations, il est au courant de cette épidémie et n'est certainement pas prêt à recommencer. Donc, nous devons tout mettre en œuvre pour régler le problème entre Belges, sans pour autant liquider le gars. Il doute pourtant sur un point : Pourquoi les hôtels d'Aguadulce subissent-ils le même sort que ceux de Roquetas ? Les égouts ne communiquent pas !

Un groom vient les avertir ; les voitures les attendent. Trois taxis pour

leur expédition à l'aéroport d 'Almeria

Elena se réveille, étendue sur le canapé du salon de l'hôtel. Un homme au regard souriant lui dit :

-Rien de grave ma petite dame... Je crois que vous attendez un bébé.

Elle se redresse sur les coudes et commence à sangloter.

-Je vous dis ça madame, mais seules des analyses pourront confirmer...

Après tout, un bébé ce n'est pas dramatique pour...

- Qu'en savez-vous, vous êtes médecin ? Demande Elena.

-Oui, médecin français, je suis de passage dans cet hôtel. En principe je n'ai pas le droit de vous ausculter. Mais rassurez-vous, tout va très bien pour vous. Pouvez- vous vous lever ?

-Je me sens un peu mieux. Il me plairait de prendre un drink.

-Venez. Il lui prend la main et l'aide à se lever.

Elle remet un peu d'ordre dans sa coiffure et bras dessus, de-sous, ils se dirigent vers le bar.

Que puis-je vous offrir docteur ?

-Pas question, vous êtes mon invitée.

-J'insiste docteur, je souhaite fêter cette heureuse nouvelle.

-Là, je ne comprends pas.

-Vous venez de m'annoncer ce que j'attendais depuis longtemps.

-Ah ! Bon, je pensais que vous n'acceptiez pas ce bébé.

Elena, sans pudeur, lui explique son histoire. Après tout, quelle importance ? Cet homme elle ne le verra sans doute plus jamais.

-Vous ne dites rien, docteur. Mon comportement vous choque, peut être ?

-Pas du tout, je pense à l'enfant et je me pose une question ?

-Je peux la connaître ?

-Direz-vous à votre enfant que son père n'est pas réellement son géni-

teur ?

-Je n'ai pas encore réfléchi à cette question, mais à première vue, je ne vois pas l'intérêt qu'il le sache. L'important c'est que mon mari et l'enfant soient heureux, le reste sera mon secret.

-Oui c'est votre choix, mais demander au géniteur d'être le parrain me semble quelque peu déplacé.

- Il n'est pas dit que mon ami acceptera.

La conversation se termine par la sonnerie du portable d'Elena.

-« Digame » ! Bonsoir mon chéri...Non, je suis à 80 Kms de Guadix...Je me suis arrêtée dans un petit hôtel, je ne me sentais pas très bien...Ne t'inquiète pas, je serai demain à Grenade vers midi...Oh ! Si j'ai beaucoup de choses à te dire...C'est ça, toi aussi mon amour...Bisous à demain.

—Vous allez à Grenade ?

—Oui.

—Moi, aussi, nous pourrions faire la route ensemble si vous le souhaitez.

—Excellente idée, vous veillerez sur ma santé ainsi.

— Bien sûr, je vous laisse réserver votre chambre. Nous pourrions dîner ensemble si vous le désirez ? Disons vers neuf heures au bar.

—Avec plaisir Docteur.

A la Boca tout est fin prêt pour le départ. Antoinette joue avec Victor dans la piscine. L'enfant, peu conscient des événements, savoure avec joie ses dernières heures de vacances. Je suis assis non loin de la piscine et discrètement Antoinette pointe son doux regard sur moi. Ce regard profond mais furtif me met mal à l'aise. Je détourne la tête comme si de rien n'était.

Elisabeth fait son apparition.

-Michel, ouvre la bouteille et sers-nous une coupe de champagne espagnol !

A ce moment le téléphone portable d'Antoinette se mit à sonner.

-Décroche, Elisabeth.

-Allo ! Oui, je vous la passe...C'est l'agence Belair.

-Oui ! Antoinette d'Avila...Oui, je comprends...Non, je suis chez des amis. .Demain à 19 heures trente.

-« Evacuation de tous les ressortissants belges demain à partir de neuf heures ». Dit-elle.

Moi, dit Elisabeth, j'ai le vol du matin.

-L'hôtesse me disait qu'un pont aérien fonctionne depuis le début de soirée.

Je suis désolée pour Michel, il devra effectuer deux trajets. Alors, tu me réserves un taxi ?

-Il n'en n'est pas question, Michel se fera un plaisir de vous amener à l'aéroport.

-Bien sûr, dit-il.

De nouveau la sonnerie du téléphone.

-Cette fois c'est pour nous, dit Elisabeth.

Allo ! Elisabeth Nikito. Oui c'est bien ça...Comment ? Il est actuellement 19 heures trente et vous me demandez d'être à l'aéroport dans une heure...Je sais, vous n'êtes pas responsable, mais moi non plus. En plus, un vol à 22heures, comment voulez-vous que je rentre chez moi...Comment, à l'hôpital ? Par mesure prophylactique. Seulement vingt-quatre heures. Bon, bien, je n'ai pas le choix. Bonsoir Mademoiselle.

-Changement de programme, nous partons de suite, je fais partie du

dernier contingent de la soirée.

-Tout ça c'est de ma faute, je suis vraiment désolé.

-Et bien, mon chéri, tu vas devenir célèbre.

-Entre nous, Elisabeth, ce genre de célébrité ne m'agrée pas du tout.

J'ai oublié de t'annoncer que la société bio agroalimentaire m'a viré

.Mon pauvre amour, me voilà devenu maquereau.

-C'est quoi un maquereau, maman ?

-Un poisson mon chéri.

-Ca alors, Michel va devenir un maquereau !

Tout le monde rit de bon cœur et cette remarque de Victor détend un peu l'atmosphère.

-Et bien, je lève un toast au départ d'Elisabeth et d'Antoinette, deux femmes des plus adorables.

-Et moi, je compte pour du beurre ?

- Pas du tout mon trésor, répond Michel, je vous propose de porter aussi un toast à Victor, le garçon le plus formidable.

-Il était temps répond-il.

-Ma petite Elisabeth, nous devons partir.

-Je suis prête, mon chéri.

Elisabeth embrasse avec affection Antoinette et enlace avec amour le petit Victor.

-Attention, Elisabeth je vais te mouiller.

-Aucune importance, mon chéri.

-Je ne veux pas que tu partes, je veux que tu restes avec moi.

-Tu sais, nous habitons la même ville, je me ferai une joie de te revoir.

Michel place les valises dans la malle de la Ka et invite Elisabeth à monter dans la voiture. C'est avec les larmes aux yeux qu'Elisabeth fait un dernier signe d'adieu. Antoinette répond de la main. Ce geste est empreint d'une grande émotion.

Tout le personnel de l'aéroport porte des masques. Seuls les passagers n'en portent pas.

L'inspecteur Lucas attend le premier contingent de Belges pour commencer ses investigations. De toute façon, il connaît le coupable et, s'il est là c'est pour faire comme les autres inspecteurs.

Le premier car s'arrête devant l'entrée des départs et, sans trop y croire, je questionne les passagers. Ceux-ci ne sont pas d'humeur à me répondre quand il ne m'envoie pas paître. Le fait que je sois francophone vis-à-vis d'une majorité de passagers flamands ne facilite pas la sympathie. Bien que je sois parfait bilingue, mon accent carolo ne trompe personne. De toute façon cela n'a aucune importance pour moi puisque je ne crois pas à ce que je fais. Je perds mon temps alors que Michel court toujours.

Derrière le car de la compagnie »Bernardo » s'arrête une petite Ka de couleur verte. Une jeune femme descend de la voiture, suivie d'un homme. Sans doute son mari.

-Merde alors ce sont eux !

De toute façon je ne pouvais rien faire. Impossible de les arrêter, je n'avais aucun mandat. Une seule possibilité, c'était de les faire intercepter par la police de l'aéroport. Tant pis, je prends la décision d'en informer les autorités. Trop tard ! Michel Olivier vient d'embrasser son épouse et remonte dans sa voiture qui démarre aussitôt.

L'inspecteur Lucas relève le numéro de plaque de la ka.

- Avec ça, je peux avoir l'adresse exacte.

Sur le chemin du retour, Michel pense à l'avenir et à la situation qu'il va

faire subir à son épouse.

-Le mieux serait de divorcer. J'évitais ainsi bien des désagréments à ma femme.

Jamais elle n'acceptera cette éventualité. Alors que faire ?

Disparaître ? Se flinguer ?

Quelque chose s'était passé en moi pour me changer à ce point. J'ai commis une erreur et je ne sais pas comment la réparer. Je n'ai plus accès à mon laboratoire. Or, j'ai besoin de toutes les informations pour trouver l'approche d'une solution concernant cette épidémie et le remède pour arrêter la progression de cette tomate désastreuse. En ce qui concerne cette dernière, cela peut attendre. J'ai peut-être une idée pour pouvoir entrer dans l'ordinateur central de la société bio agroalimentaire. Je dispose à la Boca d'une antenne satellite qui ouvre Internet via un serveur de San Jose. Ca devrait fonctionner puisque Elisabeth me contactait en Belgique.

-Mais quel con je fais, je dispose d'une installation moderne ...Faut dire que de ces temps-ci, je suis particulièrement perturbé. Il me faut absolument avoir accès à ces informations. Je copie ensuite tous les fichiers et je supprime le logiciel central de la société bio agroalimentaire. Dans le cas où je me fais choper, je peux toujours faire du chantage. Vite, dépêchons-nous, je dois opérer au plus vite. Son portable se met à sonner

-Digame ?...Antoinette !...Oui, je suis sur la route à un kilomètre de la Boca...Comment des flics ?...Que veulent-ils ?...Ils sont en civil... Où es-tu en ce moment ?...Tu restes dans la chambre du gamin et tu ne bouges surtout pas... Où sont-ils pour l'instant?... Assis sur le bord de la piscine ? Ecoute-moi, Antoinette, laisse ton portable branché...

Michel arrête la ka à quelques deux cents mètres de la propriété. Il contourne celle-ci et écoute la conversation entre Antoinette et les soi-disant flics

-Tu es seule ?

-Où est ton mari ?

-Je n'ai pas de mari

-Ton amant alors.

-Je n'ai pas d'amant

-T'es une pute alors.

-Alors tu réponds ou je te fous une beigne !

- Une dernière fois... Où est le gars qui habite ici ?

-Il est sorti, mais je ne sais pas où.

Du revers de la main, un des salauds l'envoie se projeter sur le sofa.

-Premier avertissement ma belle.

Antoinette craignait de voir son fils surgir de la chambre, c'est pourquoi elle encaissait les coups sans un cri. Elle espérait que Michel viendrait vite.

Il entendait toute la scène en grinçant des dents. Les deux personnages parlaient un français correct teinté d'un accent allemand. Merde, ça recommence, malgré leurs deux échecs, ils remettaient ça.

Les gars, apparemment, s'étaient tus ou alors le téléphone avait été coupé.

-Et maintenant, tu vas parler, petite roulure.

-Mais je n'ai rien à vous dire, je suis ici pour des causes fortuites.

-Comment tu dis ça ? Je ne comprends pas : qui est « fortuite » ?

-Bon... Je suis ici de passage, j'ai fait du stop. Monsieur Olivier m'a prise et m'a offert l'hospitalité. Pour le reste, je ne sais rien...

-Tu vas comprendre de suite ma belle, nous allons te baiser, c'est ça que tu attends ?

-Allez, dit l'autre, à poil... Et puis, l'endroit est merveilleux, au bord de la piscine, le pied quoi !

-N'approchez pas !

-Non, mais c'est qu'elle nous menace, cette limace !

—Alors tu te mets à poil, ou tu préfères que nous le fassions nous-

mêmes ?

-Vas-y, Karl. A toi l'honneur de la déshabiller.

Karl sort son cran d'arrêt et s'approche d'Antoinette.

-Tu vas voir comme c'est rapide avec ça ! Il joint le geste à la parole et d'un coup sec, il lui coupe les bretelles de son soutien gorge.

-Pas mal, dit Wolfgang.

Antoinette essaye de se cacher les seins des mains, mais Karl l'en empêche en jouant du couteau. D'un geste très adroit il lui ouvre sa juquette en deux et notre pauvre Antoinette se retrouve en slip.

-Vraiment vous êtes des pauvres types. Vous voulez me violer ? Allez-y

...

Tu vois Carl, elle nous invite à la baise.

Michel avait arrêté son véhicule derrière un petit piton non loin de la propriété. A pas de loup il contourne le cortijo. Il se trouve ainsi à quelques mètres des deux salopards.

D'une détente il se jette sur Wolfgang qui n'a pas le temps de réagir et reçoit le revers de sa main juste derrière la nuque.

Le type s'écroule. L'autre se retourne et reçoit le pied de Michel là où ça vous fait très mal. Carl se plie en deux, un coup dans l'estomac le met à genoux. Le poing de Michel part en moulinet et s'abat sur sa nuque.

Encore un échec pour cette organisation qui le talonne depuis son arrivée.

Antoinette s'est précipitée à l'intérieur de l'habitation.

Michel, sans aucun scrupule, assène aux deux confrères quelques coups bien placés qui vont les empêcher de bouger pour un bon moment.

Antoinette réapparaît dans une tenue plus adéquate et vient se blottir dans les bras de Michel.

-Tout ça c'est de ma faute, Antoinette, je suis désolé.

-Je t'en prie, arrête... Que fais-tu de ces deux cons ?

-Et bien. ..Qu'en penses-tu, dit-il, pris au dépourvu.

-Si tu appelles la Guardia Civil nous risquons plus d'ennuis que si nous les liquidons.

-Les liquider ! Comment ?

-Tu les liquides comme on fait avec les lapins. Tu les remets dans leur voiture et tu les abandonnes à cinquante kilomètres d'ici.

-J'ai une meilleure idée. Je connais un endroit, tout près d'ici. Je l'ai déjà utilisé dans d'autres circonstances.

Antoinette, trouve-moi, dans le garage, des cordes solides.

Pendant qu'Antoinette cherche, Michel s'assure que les deux individus sont toujours dans le coma. Comme des bienheureux, c'est à peine si on les entend respirer.

Cette fois, vais-je devenir un criminel ? Les précédents se sont tués eux-mêmes Ici, je dois les aider à effectuer le grand saut dans les mines de Santa Barra !

Antoinette a trouvé les cordes et ils les ficellent comme des ballots de tabac.

-Aide-moi à les mettre dans le coffre de la voiture. S'il le faut, nous ferons deux voyages.

-Le plus grand, dit Antoinette, nous pouvons l'allonger sur la banquette arrière et l'autre dans le coffre.

-Bon, on y va.

Les deux gars commencent à revenir à eux. L'un d'eux nous demande ce que nous comptons faire.

-Une promenade au centre de la terre.

-Vous n'allez pas nous tuer parce que nous avons fait peur à votre petite dame ?

- Tiens, comme on devient poli, face à la peur !

Nous n'allons pas vous tuer mais vous emmener faire une petite ba-

lade.

-On pourrait peut-être s'arranger. Qu'attendez-vous de nous ?

-Le nom de votre patron.

-Si nous vous le disons, vous nous délivrez ?

-Je vous écoute.

Antoinette s'est mise un peu à l'écart et suit les péripéties.

-Notre patron est américain.

-Le nom. Je veux le nom.

—Nous ne le connaissons pas. Nous ne devons pas vous tuer mais faire pression. La technique c'est de vous avoir à l'usure.

-D'autres que vous ont essayé, malheureusement ils ne peuvent plus témoigner.

-Votre réponse ne me suffit pas, je veux le nom de celui qui vous a engagé ?

-Lui non plus, nous ne le connaissons pas.

-Tu te fous de ma gueule ! Tu me crois assez naïf pour croire à tes salades ? Tu me donnes des noms ou tu vas retrouver tes ancêtres avec ton copain.

- Je t'en prie Carlson tu racontes tout sans quoi, je crache la pastille.

-Et bien voilà, ton copain a raison, ce n'est pas plus difficile que ça !

- Nous sommes engagés par un gars qui travaille dans l'immobilier, nous ne connaissons pas son nom; mais il se fait appeler Gomez.

-Il perche où ?

-A Grenade.

-Pour qui travaille-t- il ?

- On ne sait pas.

-Peux-tu me le décrire ?

- Les yeux marron, un mètre septante, cheveux très foncés...

- Pas de signe particulier ?

-Il porte au poignet une montre avec un cadran noir et tout autour, ça

brille.

-Ecoutez bien, mes petits connards, je vais vous libérer, mais si jamais, je vous revois roder ici, je vous garantis un billet pour l'éternité.

Antoinette, veux-tu défaire les liens de ces abrutis ?

- Tu les libères comme ça, alors qu'ils ont failli me violer ?

-Je sais, Antoinette mais j'ai besoin de savoir.

-Et tu les délies !

Fâchée, Antoinette les laisse et rentre dans le cortijo.

Michel défait les liens des deux malfrats. Carlson se met debout, fait quelques pas en direction de Michel puis il s'écroule.

Wolfgang se précipite à son secours

-Carl, dis quelque chose !

Carlson ouvre les yeux et dit : je suis complètement paralysé.

-Tu emmènes ton copain et tu dis à ce Gomez de s'occuper de lui.

Maintenant vous montez dans votre « Mondéo » et vous déguerpissez avant que je ne change d'avis.

Wolfgang transporte avec peine Carlson dans la voiture.

-Vous pouvez m'aider ?

-Je te donne dix secondes pour fiche le camp.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Wolfgang sans ménagement installe Carlson sur le siège arrière et sans demander son reste, démarre. Les pneus grincent dans la caillasse.

Je les regarde s'éloigner et reste plus que perplexe.

La description du commanditaire ne me dit absolument rien. Après tout, j'évite de bousculer ma conscience en n'éliminant pas de mes propres mains, deux pauvres cons.

Antoinette qui avait entendu la voiture partir, fait son apparition sur la terrasse. Elle regarde Michel d'un air froid.

-Viens Antoinette, ne reste pas là, à me regarder comme une nouvelle espèce humaine.

Sans prononcer un mot, elle se jette dans ses bras. Elle commence à sangloter.

- C'est fini ma biche, tout est en ordre. Le tenant par les épaules, il lui dit :

-Tu as été formidable...Veux-tu boire quelque chose ?

-Non, je veux rester dans tes bras, rien d'autre. Sers-moi bien fort, je veux être rassurée.

Michel la prend et la dépose avec beaucoup de délicatesse sur la terrasse, s'agenouille, lui passe la main derrière la nuque, soulève la tête d'Antoinette, approche ses lèvres et l'embrasse d'un baiser où le temps ne compte plus. Antoinette l'enlace. Ils roulent tous deux à même le carrelage et sans quitter leur étreinte, ils continuent à se caresser. Il la prend dans ses bras et la porte à l'intérieur du cortijo.

Antoinette ouvre les yeux.

-Restons sur la terrasse et faisons l'amour.

-Où tu veux, ma tendre Antoinette. J'en ai une envie folle.

Il ressort du cortijo et l'allonge sur le gazon un peu humide. Délicatement il lui enlève sa robe en cotonnade, il s'aperçoit qu'elle était nue. L'herbe qui borde la piscine est un chiendent peut agréable, aussi, il la soulève avec douceur et l'installe sur la balancelle.

-Oui, Antoinette, j'ai envie de faire l'amour et cette envie n'est pas que physique.

-Ne dis rien Michel. Je ne veux pas connaître tes sentiments. Embrasse-moi et fais-moi jouir, ça ne m'est plus arrivé depuis des mois. Alors je t'en prie prends- moi, fais-moi monter au septième ciel. Oui, c'est ça continue à me caresser les seins. Donne tes lèvres...

Avec beaucoup de douceur Michel effleure les lèvres d'Antoinette. Elle l'emprisonne et se baiser devient fou. D'une main, Antoinette lui arrache sa chemisette et de ses ongles, lui lacère gentiment le dos. La main de Michel la caresse du bout des doigts.

-Oui ! Pénètre-moi, quelle jouissance, Non ne t'arrête pas, continue ainsi. Les deux corps n'en font plus qu'un et ensemble ils trouvent l'extase.

Antoinette, je voudrais...Non, ne dis surtout rien, embrasse-moi.

Grand hôtel Almeria

Après le premier départ de ce pont aérien, les inspecteurs européens se retrouvent dans la salle de réunion, sous la présidence du colonel Vargas. On perçoit une certaine nervosité provoquée d'une part, par la fatigue et la dégradation de la situation et d'autre part, par la grande frayeur de voir cette catastrophe se propager dans la grande ville d'Almeria.

De ce questionnement à l'aéroport espagnol, peu d'éléments intéressants surgissent, susceptibles de nous apporter un éclaircissement sur une piste éventuelle.

L'inspecteur français souhaite prendre la parole :

-Voilà, j'avais pour mission de questionner tout le personnel des hôtels touchés par cette épidémie. J'ai proposé à une camériste de venir témoigner ici, devant vous. Si le président est d'accord...

-Aucune objection... Il y a t-il un avis contraire ? Faites l'entrer.

La femme de chambre entre comme un TGV et s'arrête pile devant la table du président.

L'inspecteur français parle l'espagnol à la perfection, un peu trop académique à mon goût. Nous ne sommes pas ici pour écouter la prose de Louis d'Aragon.

-Madame vous m'avez bien dit avoir jeté trois petites gélules de couleur blanche dans les toilettes de la chambre 238 ?

-Oui, Monsieur.

-connaissiez-vous les personnes qui occupaient cette chambre ?

- Oui, Monsieur le président, par une jeune dame accompagnée d'une petite fille.

-Avait-il un homme avec elle ?

-Le jour où elle est arrivée il n'y avait pas de Monsieur. Il est venu après pour l'emmener avec la petite fille. Ils m'ont donné 10 euros.

-Ils n'ont pas dit où ils allaient ?

-Non, Monsieur.

L'inspecteur Lucas demande quelle langue ils parlaient.

- Je ne sais pas, peut-être arabe, je crois bien.

-Vous avez bien le nom de la personne qui occupait cette chambre ?

-Oui, Monsieur, la petite fille s'appelle Yasmina et la maman, elle réfléchit, nom, je ne me rappelle plus. Elle avait une affaire sur la tête.

Le colonel Vargas demande si l'on souhaite poser d'autres questions...

-L'inspecteur allemand demande la parole

-Nous vous écoutons inspecteur Klaus.

-Ce Monsieur était-il Espagnol ?

-Oh ! Non Monsieur, lui, il était arabe.

-Vous pouvez nous le décrire ?

-Grand, mince, beau garçon, très sympathique.

-Vous n'avez pas un détail qui vous a frappé ?

-Parfois, il parlait avec le même accent que vous.

-Je vous remercie, Madame.

D'autres questions demande le président.

-Nous vous remercions, Madame. Le taxi de l'hôtel vous reconduira à votre domicile.

Lucas se dit : ce témoignage change tout et confirme l'hypothèse d'un éventuel attentat par un groupe Islamiste ? Comment peut-on croire à cette piste si peu évidente. Tient voilà l'inspecteur Allemand, posons-lui la question.

-Dites cher collègue puis-je vous poser une question ?

-Vous pouvez m'appeler Henri, avec un accent Allemand à couper au couteau.

-Merci, moi c'est Jean. Vous avez vérifié la liste des passagers en provenance de francfort ?

-Non, pas encore, je viens seulement de la recevoir de l'agence. Ne vous inquiétez pas je vérifie le prénom de la petite et du nom de la mère et je vous sonne ?

-Chambre 248, un grand merci.

-Nous sommes là pour ça, bonsoir Jean.

-Oui, bonne nuit Henri.

L'inspecteur Lucas regagne sa chambre et sans tarder, il branche son portable sur internet. Il vérifie la liste des passagers du vol du 16 juillet. En effet, sur la liste, se trouve bien Michel Olivier. Ca, il le savait déjà, et voilà la confirmation de la présence d'Antoinette d'Avila et d'un petit garçon.

- La camériste affirmait avoir vu une fille ! Quelle place occupaient-ils ? Malheureusement je n'ai pas l'emplacement des passagers. Là, je dois contacter Zaventem. Après tout... Est-ce bien utile ?

Le départ d'Antoinette d'Avila est prévu pour le six août à 18 heures trente. Un problème : aucun départ n'est respecté.

-Il me faut la liste de toutes les confirmations pour Bruxelles. Ce pont aérien via la Belgique perturbe tout. Nous pourrions toujours questionner Antoinette d'Avila dès son retour. Son épouse aussi nous apportera tous les éléments dont nous avons besoin. Oui, mais il ne faut pas, qu'elles parlent de ces fameuses gélules. Les ordres sont formels : silence complet. Et pourtant ce qui importe au commissaire Lambert, c'est de mettre la main sur Michel pour l'assassinat du garde. Pour moi celui-ci doit rester en Espagne. Il envoie un E. mail à la sûreté d'Etat pour les informer de la situation de notre homme en précisant

la date de son retour pour le cinq août sur le vol SLR 234, arrivée à Bruxelles à 21 heures trente.

-Maintenant, il me faut prévenir le commissaire Lambert. A deux heures du mat je vais le rendre heureux, lui qui pense dans sa petite tête de planqué que je m'offre un mini séjour au bord de la mer, il va me dire, » vous savez l'heure qu'il est Lucas ? »

Avec une certaine jouissance et d'une façon hypocrite, je lui répondrai, » déjà deux heures, comme le temps passe vite quand on boulotte. »

-Allo ! Oui Henri...Tu as trouvé ! Formidable, merci, bonne nuit.

-Que faisait cette femme marocaine avec ces gélules et pourquoi les avoir oubliées dans la chambre ?

-Demain je rends visite à Michel et je le préviens de ce qui l'attend.

-Il est temps de me mettre au lit. Mais avant je réveille le commissaire Lambert.

A la Boca

Après avoir fait l'amour à Antoinette, Michel la soulève toute endormie et la dépose sur le lit de la chambre des visiteurs.

-Il n'est pas question d'achever la nuit avec elle. D'abord, je ne l'ai jamais fait avec une autre femme... C'est faux... J'ai passé la nuit dans les bras de Mulot. Mulot devenue grâce à moi, Directrice de recherche dans la société Bio Agroalimentaire. Et bien ma belle, tu vas devoir reprendre à zéro toutes mes recherches.

Michel s'installe devant son PC portable et se branche sur internet. Voilà c'est parfait, voyons si l'ordinateur central de la société est branché en continu. Je sais que tous les calculs et autres se font la nuit... Ok, il fonctionne. J'introduis mon code d'accès... Rien ne se passe. Je n'ai pas encore dit mon dernier mot. C'est vrai, les codes changent tous les

jours. Il me faut ma digipass, en introduisant mon passe, elle me donne le nouveau numéro d'accès. Je me rappelle avoir subtilisé le code du professeur Barras. Mais où l'ai-je mise, cette foutue machine ? Saint Antoine aide-moi. Mais bien sûr, elle est dans la boîte à bijoux de ma femme. Michel entre dans la chambre et se dirige, le cœur serré, vers le coffret. Rien

-Merde et merde.

Il le vide de son contenu ; quelques bouts de papiers de soie dans lesquels Elisabeth glissait ses bijoux. La digipass était aussi enveloppée.

-Ouf, j'ai eu chaud...

Il introduit son pass et la machine lui donne le code 473004. Automatiquement il entre dans les fichiers de recherche, copie toute les données sur le disque dur de son portable. Ensuite il demande la suppression de ceux-ci. Il requiert l'accès sur le disque dur de réserve de l'ordinateur central, là où se trouvent les copies de sécurité.

- Seul Barras en avait l'accès. Comme je connais son passe, je recherche sur la calculette le code, c'est le N° 562063. Je n'ai plus qu'à tout détruire. Un seul bouton et six années de travail à la corbeille ! Je vois d'ici, la tête de Mulot demain matin et celle du directeur quand ils verront la disparition de tous les fichiers du personnel. Mon acte est assez crapuleux, j'en conviens, mais je dois me défendre contre toutes attaques éventuelles. Autre point à élucider le « patron » des truands qui me talonnent. Il se fait appeler Gomez. Je tape ce nom... Je ne reçois aucune réponse. Mais voilà qu'apparaît sur l'écran, Gomez Roberto, Aguadulce et Grenade.

Non, ce n'est pas possible que ce soit lui. Mais... Oui, la présence d'Otto lors de cette soirée à Aguadulce...Mais oui, je m'en souviens, Roberto avait au poignet une montre dont le cadran est orné de brillants... Sa longue conversation avec mon épouse. Donc sa société immobilière ne serait rien d'autre qu'une simple couverture. Oh...Oh,

n'allons pas trop vite dans notre jugement, mais restons sur nos gardes. Je pensais ne pas rentrer en Belgique et de me planquer en Australie chez mon père. Ce n'est pas la bonne solution et en prison, ils pourront toujours me liquider. Après le départ d'Antoinette j'envisagerai une solution. Allez au dodo Michel, la nuit porte conseil ! Il est réveillé par le bruit de la douche et des cris de sioux poussés par Victor.

Le grand « Black Devil » va te rafraîchir les idées, avoue ... Où as-tu caché les bonbons ?

-Je ne sais pas... Et même, si je le savais, je ne le dirais pas.

Victor avait lié sa mère au montant de la douche et lui faisait subir le supplice de l'eau froide à cette saison elle était plutôt chaude. Antoinette se pliait à ce jeu et jouait un personnage.

-Moi, je sais où se trouvent les bonbons. Dit Michel

-Alors tu me les donnes.

-Pour ça tu dois libérer ta maman.

-Je veux voir les bonbons d'abord.

-Le jeu est terminé, il nous faut déjeuner. Dit Antoinette. Elle se retourne vers Michel et lui dit avec un sourire complice.

- Tu as bien dormi ?

-Comme un ange.

-Elle tousse comme pour se moquer.

-Le mot « ange » ne te plaît pas

-Tu sais les anges n'ont pas de sexe...Victor viens ici, et pas dans la piscine, non Victor...A table, ton cacao est prêt.

-Tu as préparé le petit déjeuner ! s'exclame Michel.

- Oui, j'ai même pressé les fruits à la main pour ne pas te réveiller, mon cher... (Se reprenant au dernier moment)... Mon cher ami

- Et bien mettons- nous à table au bord de la piscine, n'est-ce pas merveilleux ?

- Et oui, mon dernier petit déjeuner avant la Belgique.

Victor, monté sur le plongeur de la piscine, s'écrie : il y a une voiture qui vient par ici.

-Victor, je vais me fâcher, viens déjeuner

En effet dans un nuage de poussière, une voiture de couleur grise se dirige droit sur le cortijo. Elle s'arrête devant le portique.

Un homme d'une quarantaine d'années, style américain, une carrure genre armoire à glace vraiment impressionnante pénètre d'une façon désinvolte dans la propriété. Michel va à sa rencontre.

- Puis-je vous aider monsieur ?

- Bonjour, je recherche un certain Michel....

- Je suis Michel Olivier.

- Enchanté... Inspecteur Lucas, de la brigade antiterroriste belge.

Michel ne savait pas comment réagir. Il attendait, il fallait voir les intentions de l'inspecteur.

-Venez, suivez-moi, nous serons mieux sur la terrasse pour discuter...

Je vous présente Mademoiselle D'Avila, une amie.

- Et moi c'est « Black Devil »

-Son fils Victor.

-Toi, t'es qui ?

- Inspecteur de police Lucas.

- Un vrai flic avec un revolver !

- Ici, je n'ai pas d'arme.

-Laisse ce Monsieur et va te changer, dit Antoinette. Elle en profite pour quitter la terrasse.

-Magnifique cortijo dit Lucas.

- C'est un cadeau de mes grands parents après leur mort.

—Asseyez-vous inspecteur, je suppose que votre visite est en rapport avec les pénibles événements.

- Oui bien sûr... Je suis le seul à connaître ce lieu. Ma démarche n'est

pas de vous arrêter, mais bien de vous demander de ne pas rentrer en Belgique, du moins pour l'instant. La sûreté de l'Etat belge, avec la bénédiction des hautes instances, ne souhaite pas vous voir témoigner de votre culpabilité.

- Je reconnais mes erreurs et je suis prêt à me rendre aux autorités de mon pays, de tout faire pour réparer cet incident fâcheux.

- Si vous rentrez en Belgique vous serez arrêté pour meurtre. Les instances européennes ne veulent avoir aucune responsabilité dans cette épidémie.

-Si je comprends bien, je suis extradé de mon pays sans aucun jugement.

-Votre choix est limité Monsieur Olivier. Si vous rentrez en Belgique c'est vingt années de prison qui vous attendent Ou la prison à vie en Espagne.

- Mais...Je n'ai commis aucun meurtre, je suis complètement innocent et vous le savez bien inspecteur.

-Oui c'est possible pour le meurtre du garde, mais, vous oubliez la pandémie de Roquetas dont vous êtes entièrement responsable.

-Vous croyez Lambert stupide ! Il dispose, j'en suis sûr, de la déposition du professeur Barras contre moi. Si ce dernier contact la presse espagnol je suis cuit.

-J'ai suffisamment d'arguments pour empêcher le professeur de parler. Je n'ai plus rien d'autre à vous dire.

-Et je vais faire comment pour bouffer ?

-Vous mangez des tomates melons.

-En attendant l'épidémie galope. Répond Michel.

-Trouvez la solution discrètement pour éliminer ce fléau et vous devenez ainsi, un héros pour l'Espagne... Autre chose, vous dites à votre amie et à votre épouse de garder le plus grand silence. Vous avez distribué ces gélules à qui ?

Uniquement à Mademoiselle d'Avila, elle vient chaque année passer ses vacances à Roquetas et elle m'a confié son problème avec les cucarachas. La rencontre tombait à pique. J'avais pris avec moi les seules gélules de recherche de mon laboratoire et je m'apprêtais à les expérimenter ici à la Boca et dans le patelin juste à coté.

-Mademoiselle d'Avila en a-t-elle distribué à d'autres personnes.

-Excusez-moi, inspecteur, intervient Antoinette qui écoutait en retrait la conversation, j'ai entendu votre question. Et bien oui, inspecteur, j'en ai distribué six exactement à une amie d'occasion qui rencontrait des problèmes avec les cucarachas.

-Cette personne était accompagnée d'une petite fille prénommée Yasmina ?

-Oui ! Vous n'allez pas lui faire du tort parce qu'elle d'origine arabe.

- Non, Mademoiselle, dans cette affaire bien pénible nous souhaitons éviter de faire des vagues inutiles.

Michel se rendait compte de l'intérêt de faire porter le chapeau par quelqu'un d'autre et dit à l'inspecteur :

-Je sais que notre société est gangrenée, mais cette fois c'est l'amputation de notre système démocratique !

- Je ne suis pas responsable des décisions prises plus haut. Entre nous, vous êtes très mal placé pour me donner une leçon sur le respect des règles démocratiques. Vous avez de votre propre chef expérimenté un pesticide, sans passer par le comité de contrôle. Grâce à votre orgueil de savant criminel des malheureux sont paralysés pour le reste de leur vie. Vous être entrain de ruiner les ibarnaderos par votre tomate Melon. Et vous laissez mettre en prison un innocent...Non ne dite rien, Je n'ai aucune envie de discuter avec vous sur ce problème.

L'inspecteur se lève et part en faisant un signe de la main. La voiture zigzague dans les gravillons et envoie un nuage de poussière vers la terrasse.

-Non, mais il se croit où cet inspecteur, à San Francisco ?

Antoinette attend que Michel ouvre la conversation.

- Et bien voilà, je suis en résidence forcée. D'un côté ou de l'autre je suis coincé.

-Tu peux toujours faire une petite escapade en Belgique.

-Laissons le temps, au temps. Tes valises sont prêtes ?

-Tu es pressé de me voir partir ?

-Non, pourquoi dis-tu ça ?

-Je te sens loin de moi, de tout...

-Profitons de cette magnifique journée.

-Tu m'emmènes en bateau avec ma maman ?

—Pas aujourd'hui Victor.

—Demain alors.

—Demain nous serons en Belgique mon chéri.

—Dis, Michel, tu me mets un jeu sur internet ?

—Viens te baigner dans la piscine.

—Non, j'ai envie de jouer avec l'ordinateur de Michel.

—Ok dit- il, mais tu me promets de ne toucher à rien d'autre ?

-Promis chef.

Michel lui branche internet et regarde dans sa boîte « courrier » si des nouveaux messages y sont inscrits.

Il y en avait deux. Un, de son épouse avec beaucoup de petits mots d'amour.

-Tu me mets un jeu s'il te plaît ?

-Deux minutes et je suis à toi.

L'autre message comprend au moins cinq pages et est signé, Mulot.

Les quatre premières pages, Mulot m'expose ses états d'âme avec Barras, aucun intérêt.

-Elle s'imagine m'avoir ainsi ? Et bien ma pauvre tu te trompes...

-Dis pourquoi tu parles tout seul ?

-Michel ne répond pas et lui lance un jeu.

-Ce jeu va te plaire...Tu ne touches à rien ?

Victor crache à terre et dit, « promis juré ».

Au commissariat

Le commissaire Lambert n'est pas à prendre avec des pincettes. Il vient de recevoir un coup de fil du Procureur du Roi Chevalier, le priant de classer le dossier sur l'affaire de l'assassinat du garde de la société bio Agro alimentaire.

Je le tenais ce Michel Olivier. Mais pourquoi classer ce dossier ? La sonnerie du téléphone lui fait reprendre ses esprits.

-Allô !... Faites-le monter.

Le professeur Barras se trouvait dans un état de tension extrême. Son visage était blanc et crispé.

-Mon cher professeur, votre visite me surprend

-Et ma déposition vous surprendra aussi.

- Je vous écoute professeur.

- Je dépose plainte contre Michel Olivier.

- A quel sujet ?

- Destruction volontaire de documents.

- Avez-vous des preuves qui puissent le confirmer ?

- Sans doute, depuis l'Espagne, il est entré dans le fichier central de la société bio agroalimentaire et nous a supprimé tous les dossiers sur nos nombreuses recherches.

-Pourquoi veut-il s'attaquer à la société ?

-Pour se venger d'avoir été mis dehors.

- Votre ménage avec Michel ne nous intéresse pas, du moins pour le moment...Avez-vous des preuves tangibles de cette destruction.

- Non, mais nous savons que c'est lui, il dispose toujours des codes

d'accès.

- Donc, il peut toujours entrer dans vos fichiers et de commettre une erreur éventuelle.

- Non, plus maintenant, nous avons changé les numéros.

- Mon cher professeur, je prends votre déposition contre le Sieur Michel, mais le Procureur du Roi pourrait ne pas donner suite.

- Comment ?

-Michel est entré en toute légalité dans votre fichier central puisqu' il disposait des codes d'accès. Il nous faut la preuve de l'intention de détruire pour causer préjudice à autrui. Pour l'instant votre plainte risque de ne pas aboutir. C'est tout ce que je peux vous dire professeur. Vous demandez au sergent qui se trouve à l'accueil de prendre votre déposition.

-Puisque la plainte n'est pas recevable, cela ne me semble pas nécessaire...

- Je vous le conseille, plus tard, elle pourrait toujours servir.

Le professeur quitte le commissariat, pas content du tout. Véronique alias Mulot l'attendait au parking tout proche.

-Alors ? Dit mulot.

-La plainte n'est pas recevable.

- Je crois Emile que le plus important c'est de récupérer ces fichiers.

- Oui, bien sûr mais comment ? Tu as une idée.

- Tu me laisses faire, j'arriverai bien à le persuader de me les rendre. Je lui ai déjà envoyé un e. mail.

- Où tu lui proposes de coucher avec lui !

- Pauvre con... J'en ai marre de ta jalousie... Roule moins vite, tu vas nous tuer.

Le professeur, comme d'habitude, ne supporte pas les remarques de son épouse et d'un coup de frein brutal, il stoppe la voiture.

- Tu dérailles, non, mais il faut te soigner. Ça déménage la -dedans.

- Prends le volant.

Le reste de la journée promettait encore de fameuses turbulences.

Un silence lourd remplissait la voiture. Mulot, tout en conduisant, élaborait une stratégie pour récupérer les documents auprès de Michel.

Après avoir déposé Antoinette et Victor à l'aéroport. Michel décide de rendre une petite visite à Elena, juste tâter le terrain, de Roberto bien entendu. Comme son mari voyage d'une façon triangulaire, il est très possible qu'il soit à Grenade ou a Séville.

La circulation montre des signes de nervosité. Des voitures chargées comme des chameaux essayent tant bien que mal de quitter Almeria en direction de Malaga et pensent ainsi échapper à cette fameuse épidémie. Tout en se dirigeant vers la corniche d'Aguadulce, il repasse toutes les étapes de ces deux recherches.

-Non, ce n'est pas le moment se dit-il, la tête me manque un peu pour ce genre de réflexion.

En plus la circulation se ralentit, sans doute à cause des contrôles de police, juste à l'entrée de la bretelle de sortie vers Roquetas. Il est impossible de rentrer dans ce périmètre.

- Comment vais-je passer ce barrage ?

Les voitures sont arrêtées sur la bande extérieure du rond point. Les flics laissent ouvertes la direction de Malaga. Une légère brèche calibrée pour la Ka permet de passer et il se retrouve ainsi sur la route locale d'Aguadulce; Ici la circulation ne pose aucun problème. Tout paraît désert avec l'impression d'une ville à l'agonie.

-Et bien, Michel, tu en as foutu un de merdier !

Ah ! Voilà la propriété de Roberto.

Il ouvre le portail et progresse lentement dans l'allée centrale. Il n'en croit pas ses yeux. Toute la végétation ne montre que désolation, tous les magnifiques palmiers sont morts, plus un hibiscus en fleurs, le gazon qui borde les allées sont envahis par les tomates melon. Pas un seul espace ne reste libre. La désolation est totale, la piscine d'une coloration verdâtre laisse percevoir de longues racines qui doivent alimenter ces tomates.

Il quitte la Ka et se dirige vers le patio de la villa. Apparemment il n'y a personne. Il regarde par une des fenêtres de la villa et c'est l'horreur. Les carrelages sont littéralement soufflés et quelques plans de tomates ont encerclé la pièce de séjour. La gorge complètement nouée par l'angoisse et pour la première fois de sa vie une peur incontrôlable le saisit. Il se sent mal, tout tourne autour de lui, il s'appuie contre le mur pour ne pas tomber. Il reste là sans bouger essayant de reprendre ses esprits.

- Mon dieu qu'ai-je fait ? Je dois absolument trouver une solution au plus vite sans quoi ce fléau pourrait s'étendre tout le long de la méditerranée sans oublier les cultures sous serres dans le nord et je pense à la Hollande à la Flandre et d'autres régions. Il me faut pour mener à bien mes recherches un laboratoire bien équipé et un personnel adéquat. Quittons cet endroit d'horreur.

Tant bien que mal, il regagne sa voiture, une dame d'un certain âge l'aborde gentiment et calmement.

-Vous savez, il n'y a plus personne, Madame est partie hier à Grenade chez son mari, je dois entretenir la villa, mais c'est impossible, vous avez vu l'intérieur ça c'est passé cette nuit. Michel n'écoutait plus. Il se demandait pourquoi ne pas aller de suite à Grenade. Il est à peine 13 heures. Trois heures de route et j'y suis.

Michel emprunte la route de Malaga en direction de Motril puis Grenade. C'est un peu plus long, mais ça lui évite de revenir vers Almeria.

Il conduisait depuis plus d'une heure et s'approchait de la ville de Motril. Son attention fut attirée par une voiture de marque Renault et de couleur blanche qui devait le suivre depuis un certain temps. Ne soyons pas « parano » mais, je veux en avoir le cœur net ...

Il décide d'emprunter la nationale Motril - Grenade... La voiture blanche le suit toujours sans l'intention de vouloir le dépasser.

-A la première station essence je m'arrête.

La voiture me talonne de près. J'aperçois une pancarte qui me signale une station à cinq cents mètres. Sans faire mon clignotant, Je m'engage vers le free shop et arrête mon véhicule. La voiture blanche ne suivait plus.

-Ouf, se dit-il. Non, cette fois ce n'était pas la chasse à l'homme !

Il reprit la route plus décontracté. Malheureusement pas pour longtemps ; la Renault blanche refait son apparition. Aucun doute, la chasse est ouverte et se rapproche du gibier. Michel ouvre la boîte à gants et en retire un 6 mm qu'il cache sous le coussin du siège du convoyeur. La voiture blanche met son clignoteur pour le dépasser. Michel ralentit. Il a le temps de reconnaître la tête d'Otto.

Mais d'où sort-il ? Je l'ai pourtant bien vu tomber dans la cheminée de la mine de plomb ! Comment avait-il fait pour s'en sortir ? Devant cette apparition, je suis abasourdi et inquiet. Peut-être n'est-ce pas lui ou alors je deviens fou. Une hallucination ?

Le reste du voyage se passa sans incident.

- Me voilà à Grenade, il me faut trouver l'avenue longeant le parc Garcia Lorca.

Je demande la direction et m'arrête à une station de bus. Sans une seule hésitation, une dame très aimable m'indique avec précision l'endroit de cette dite avenue. Je la remercie et me dirige vers cette artère importante. Au deuxième feu rouge, à gauche puis première à gauche. J'étais arrivé sans aucune difficulté.

Roberto habite un appartement dans un hôtel privé, « Le San Isidro ». Pour garer la cacahuète ce n'est pas de la tarte. J'y arrive entre deux poteaux de signalisation. Je traverse la chaussée, pénètre dans cet immeuble particulier de cinq étages, j'appelle l'ascenseur et à ce moment je reçois un coup sur la nuque.

Je me réveille allongé sur le carrelage, les pieds et les mains encordés. La pièce à première vue représente une chambre dépourvue de lit, seul une chaise était placée au centre de la pièce.

Depuis combien de temps suis-je ligoté ? Impossible de voir l'heure à ma montre, j'ai les poignets derrière le dos. Les tentures sont tirées mais laissent filtrer un rayon de soleil. Donc je suis là depuis peu ou alors je dors, façon de parler, depuis vingt quatre heures.

Après une heure je présume, la porte s'ouvre et je vois un type du style bûcheron canadien habillé d'un pantalon blanc et d'un débardeur bleu. A le voir ainsi, il avait l'air sympathique. Il s'approche et d'une main me soulève et me jette brutalement sur la chaise, je sentis un léger craquement sans doute la chaise qui encaissait le choc. Je partis en arrière et ce colosse me rattrape de justesse. Au niveau sensation j'en ai pour mon argent. Ensuite il me fixa droit dans les yeux et je fis de même sans sourciller. Après quelques minutes, il se mit à rire si fort, j'en avais mal aux tympans. De mon côté je me gardais bien d'ouvrir la bouche de peur d'en recevoir une. Avec des mains comme des palettes je risquais de me retrouver accroché au lustre de la chambre.

- Ainsi, c'est toi qui fous la merde dans notre équipe !

-Je ne comprends pas, lui répondis-je.

-Aucune espèce d'importance, j'attends le patron ; il décidera de ton sort.

Je me demandais si j'étais toujours dans l'hôtel particulier de Roberto !

- Où sommes-nous, ici ?

- **A quinze cents mètres d'altitude en pleine Sierra Nevada.**

- **Je suis ici depuis combien de temps ?**

- **Pas bien longtemps, deux bonnes heures tout au plus.**

Des bruits de pas nous annoncent l'arrivée d'un visiteur.

- **Voilà le boss, dit le colosse**

Ce visiteur ressemble à s'y méprendre à notre regretté Otto.

- **Tu nous laisses Nestor, tu ne t'éloignes pas.**

- **Bien patron.**

- **Alors Monsieur Olivier tu me reconnais ?**

Du revers de la main gauche il me gifle avec une telle violence que je sens ma tête se vider d'un coup. Pendant un moment, je ne vois plus très clair. Une deuxième m'envoie en arrière et je bascule avec la chaise. Allongé ou plutôt recroquevillé sur le carrelage je m'attends à recevoir quelques coups de pied dans le ventre et dans les côtes... Rien. Puis d'une voix aiguë, désagréable, il m'ordonne de me mettre debout.

-**Avec les pieds liés, je ne vois pas comment m'y prendre !**

Otto m'aide à me relever. Il redresse la chaise et m'assoit sans ménagement.

- **Tu aimerais me faire la peau, mais tu ne peux pas, le contrat ne te le permet pas !**

- **Ainsi, ce cher Michel pensait se débarrasser de moi ?**

- **Pas du tout, je ne vous ai pas poussé dans le trou, je ne suis pas responsable de votre maladresse, tant mieux pour vous si vous avez échappé à la mort.**

- **Dans ma chute j'ai rencontré une ferraille et je m'y suis accroché.**

- **Félicitations pour votre exploit.**

- **Et vos deux conards vont-ils bien ?**

- **Les deux malheureux sont toujours à l'hosto. Le visage complètement cramé.**

- **J'en suis désolé. Qu'attendez-vous de moi et pourquoi cet acharne-**

ment sur ma personne ?

- Nous voulons simplement entrer en possession de toutes vos recherches rien d'autre.

- Adressez-vous à la société bio agroalimentaire, je ne possède plus rien, je viens d'être remercié.

-Mon patron sera ravi de l'apprendre. Vous pourriez travailler pour lui.

- Pour lui ... Qui est-il ?

- Il dispose de laboratoires les plus modernes du monde.

- Je ne vois pas en quoi je peux vous être utile.

- Votre expérience et votre valeur en matière de recherche, intéressent le patron

- Qu'en savez-vous ?

- La société s'intéresse à vous, depuis plusieurs années.

- Et vous avez fait tout ce cirque pour me dire ça,

- Nous voulions disposer des documents, mais nous avons mieux, nous avons le cerveau.

- Non, mais je rêve ! Une bande de tarés me courent après pour m'entendre dire en finale que vous me trouvez professionnellement intéressant. En plus, vous faites tuer le pauvre gardien de notre société dans l'idée de me faire porter le chapeau.

-Tout cela fait partie de notre stratégie.

-Vous savez, « Bond 007 » c'est au cinéma et encore eux, c'est bien joué.

- De toute évidence nous vous tenons et nous ne vous lâcherons plus.

-Pour quel patron travaillez-vous ?

-Nous travaillons pour plusieurs patrons, celui-ci n'aime pas la manière forte.

-Vos patrons prennent des risques en vous confiant une mission.

- Pour moi, le contrat se termine, vous êtes là. Je vous conduis pieds et

poings liés à l'organisation qui me paye ce contrat.

- Puis-je connaître votre relation avec Gomez Roberto

-Aucune, nous avons appelé l'opération Gomez.

- Je ne vois vraiment pas.

- Nous savions l'intérêt porté par Roberto à votre couple, J'ai d'abord fait connaissance de la belle Elena que je rencontraï à San Jose. Je l'invitai à souper au « Sotillo », son mari est très occupé et Elena apprécie que l'on s'occupe d'elle. Elle m'a ensuite invité à sa soirée à laquelle vous étiez.

- Pourquoi vos deux conards ne m'ont-ils pas donné la description exacte de la montre de Roberto ?

-Dans le cas où ça tournerait mal pour eux et c'est réussi.

- C'est beaucoup de bruit pour pas grand chose.

- Je vous surveille depuis la Boca, je sais tout ce que vous avez fait durant les dernières vingt -quatre heures. Assez discuté, nous devons partir.

- Vous m'emmenez où.

- Aucune importance, vous le saurez suffisamment tôt.

-Rappelez votre colosse. Avec les pieds ligotés, je ne vois pas comment je pourrais marcher ! En plus si nous devons traverser la chaussée nous risquons d'être vus. D'un autre côté, si vous me menacez avec votre flingue rien ne m'empêchera de crier de toute façon vous ne pouvez pas me tuer, le contrat ne vous le permet pas. Donc vous devez me porter et me bâillonner. Avant de me transférer dans votre voiture et afin d'éviter de mouiller le siège j'apprécierais de me soulager d'un besoin pressant.

Otto appelle Nestor.

-Tu me le déligotes, tu le conduis aux toilettes. Tu restes derrière la porte.

Michel se sent déjà plus libre, malgré les membres un peu engourdis.

Seulement voilà les toilettes sont dans le fond du couloir à droite non loin des douches. Nous étions dans un vieil hôtel bon marché, apparemment inoccupé depuis un certain temps. Le colosse ouvre la porte des WC, retire la clef et me pousse à l'intérieur. D'une main je débou-tonne la braguette et de l'autre j'ouvre la fenêtre, pas de chance comme toujours en Espagne, les fenêtres restent grillagées.

Michel se roule à terre et feint des cris de douleur. Nestor entre et le voit, le pantalon déboutonné la chemise en éventail. Nestor prend ça au sérieux et va chercher Otto. D'un bond, il se redresse et se sauve vers les étages supérieurs dans l'espoir de trouver une issue par le toit. Une chance le toit est plutôt une grande terrasse qui surplombe un précipice de plusieurs centaines de mètres. L'autre versant offre une lueur d'espoir : une énorme branche d'eucalyptus placée à deux mètres de la terrasse. Après avoir fait le signe de croix, il prend son élan. Et se retrouve suspendu à la branche avec les jambes dans le vide. Sans hésiter il fait un rétablissement. Et une fois en bonne position, effectue la descente.

Sur la terrasse il entend la voix d'Otto pousser une colère sur Nestor.

-Il ne me reste plus que quelques mètres et je me retrouve sur le sol.

La voiture d'Otto était garée à deux enjambées d'où j'étais. La portière était ouverte, mais pas de clef sur le contact. Je défais le frein à main et de suite la voiture descend la pente, heurte une borne de fossé et bascule dans le vide...

Michel se revoit quand il était étudiant s'entraînant au quatre cents mètres. Personne ne le suivait encore. Maintenons notre avance. Sans diminuer le rythme il dévale ce fameux col de la Sierra Nevada. Sans hésiter, il fonce dans le bas côté de la route. Il reprend sa course folle, mais il sait qu'il ne pourra tenir cette cadence encore longtemps.

Il entend le bruit d'un camion, il fait signe au chauffeur de s'arrêter, le camion ralentit et s'immobilise à quelques pas de Michel.

-Que pasa señor ?

Je lui explique :

-Une panne de la voiture... Et il m'embarque pour Grenade.

Le camion dépose Michel à l'entrée de la ville.

Il entre dans un bar, la TV était branchée et donnait des informations sur les évènements catastrophiques de la région d'Almeria.

La situation n'est guère brillante.

« Dans la ville d'Almeria, proche de huit Kms d'Aguadulce, la population commence à s'inquiéter sérieusement. Le ministre de la santé n'arrive pas à endiguer l'épidémie. Les recherches s'activent pour trouver un sérum ou tout au plus un médicament susceptible de stopper la maladie. Un pont aérien d'hélicoptères transporte les malades dans toutes les cliniques et hôpitaux d'Espagne. Les pays voisins tels que la France et le Portugal mettent leur organisation sanitaire au service de l'Espagne. Tous les laboratoires d'Europe fonctionnent en parallèle jour et nuit. La situation est de plus en plus alarmante. Les paralysies commencent à se compter par dizaine et touche tous les âges.

Michel se sent totalement responsable de cette situation dramatique. Il lui faut trouver une solution, il ne peut rester là sans rien faire.

- Le mieux c'est de rentrer en Belgique et de reprendre mes recherches à la société bio agroalimentaire. Mais là, je crois qu'il ne faut pas rêver.

Je téléphone à Roberto pour qu'il vienne me prendre.

-Allô ! Elena... Michel... Je suis dans la merde...à deux Kms du centre de Grenade... .Bar tapas Rodriguez...Tu connais?... Non, je t'expliquerai...Ok ! Je t'attends.

Otto et son colosse recherchent activement leur proie, sans grand succès. Otto ne décolère pas.

- A cause de toi, espèce d'andouille, nous allons nous faire virer !

- Rien ne dit patron que les documents de Michel sont intéressants.

-Tais-toi crétin, ce Michel est une mine d'or. Je le suis dans tous ses congrès et je suis persuadé qu'il détient des secrets de fabrication qui intéresseraient beaucoup de firmes pharmaceutiques et d'autres.

Tu es vraiment un crétin, tu ne mérites pas l'argent que je te donne. Il nous faut lui mettre la main dessus à tout pris.

- Moi, je veux bien patron. Et après tu en fais quoi ?

Nous le conduisons chez le Boss. Mais avant nous l'amenons à la Boca et il nous remet les documents.

-Et s'il ne veut pas ?

-Je compte sur toi.

-Bien sûr patron.

-Nous retournons à l'hôtel particulier de Roberto. Viens, prenons un taxi.

Elena se gare dans le parking réservé à la clientèle et entre dans le bar, directement elle aperçoit Michel accoudé au bar.

- Tu as fait vite Elena.

-Comment vas-tu et que fais-tu ici ? Ta chemise est en dentelle, tu t'es battu ?

-Disons, débattu.

-Je t'offre un verre ?

-Volontiers.

Michel lui raconte toute l'histoire y compris les relations de son mari avec cet Otto.

- Roberto ne fréquente pas cet homme, nous le connaissons depuis peu, je l'ai rencontré à San Jose, il m'a offert un verre...

- Je sais Otto m'a tout raconté.

-Il a fait croire à Roberto qu'il était intéressé par l'achat de plusieurs appartements, il se dit industriel.

-Cet Otto n'est rien d'autre qu'un bandit à la solde de celui qui veut l'engager. Un vrai truand.

- Tu allais où ainsi ?

-Chez toi et voir Roberto.

- Viens, je t'emmène à l'appart.

Nous traversons la ville sans échanger un mot.

Brutalement Elena me dit :

- Je suis enceinte.

- félicitations.

-Mais pas de Roberto.

- Pourquoi, tu me dis ça ?

-Devine.

- Je t'en prie Elena c'est vraiment pas le moment de jouer aux devinettes.

- Merci.

- Ne sois pas fâchée...

- Je ne suis pas fâchée, je te disais merci de m'avoir fait un enfant.

Michel ne répond pas, Elle avait bien mené son jeu, la garce.

Tu ne dis rien ?

- Pourquoi me l'avouer, ce n'était pas nécessaire.

- Je souhaite que tu sois le parrain de mon enfant, de notre enfant.

- Non Elena, je ne veux même pas le connaître.

- Tu te rends compte, quel bonheur pour cet enfant, un papa et un parrain qui n'en font plus qu'un.

- L'enfant ne doit pas savoir que je suis son vrai père. Il n'est pas encore né et tu penses déjà à lui faire de la peine. As-tu pensé à Roberto, s'il apprenait la vérité ? Et moi, je devrais subir la présence de cet enfant sans lui dire que je suis son papa.

- Je souhaite que cet enfant te considère et t'aime. Tu sais, Michel, dans la vie tout peut changer. Roberto peut disparaître, il est important que cet enfant puisse s'appuyer sur une affection sincère.

- Tu penses dire un jour à cet enfant que son père n'est pas son père et que sa mère s'est fait sauter dans une soirée par son meilleur ami.

-L'enfant devra un jour connaître la vérité, je n'ai pas le droit de lui cacher ses origines.

- Bon Dieu quelle importance !

-Nous en reparlerons une autre fois veux-tu ?

Elena ne répondit pas, son visage se crispa.

-Nous voilà arrivés.

- Tu me déposes près de« ka » et je te suis, tu as bien une petite place dans ton garage.

- Sans problème, Michel.

- Nous y sommes Elena.

- Tu me suis au plus près, sinon tu risques de me perdre. L'entrée du garage est derrière l'immeuble.

Vu la circulation il me faut être vigilant, si je la perds, je suis paumé. Nous entrons dans un souterrain en colimaçon pour aboutir dans une allée centrale qui nous amène aux box. Ce garage est immense on peut y mettre plus de cent voitures. Elena me fait signe et m'indique l'endroit où je peux garer la mienne. Elle fait de même, ferme sa voiture et vient vers moi. Une voix que je connais nous demande de ne pas bouger. Je reste Interdit et mon regard croise celui d'Elena.

- Faites demi-tour, les bras sur la tête.

Tranquillement j'exécute l'ordre et de suite examine la situation.

Elena me cache légèrement Otto, le colosse se place face à nous les bras croisés. Otto tient à la main un flingue braqué dans la direction d'Elena.

- La belle Elena... C'est un plaisir de vous revoir.

- Ce plaisir je ne le partage pas Monsieur Otto.

- Gentiment Elena, tu me passes les clefs de ta superbe Jaguar. Tu vois Nestor à Grenade Madame roule en Jaguar et à la côte en coupé Mercedes. Je crois que nous avons fait coup double. Il passe les clefs au colosse.

-Mets-toi au volant Nestor. Toi Michel prends place à côté de Nestor.

- Viens ma belle Elena, nous irons sur le siège arrière. Tu ne fais pas le con, Michel, sans quoi... (Et il sort son cran d'arrêt), je lui fais une jolie boutonnière.

- Que veux-tu au juste. Dit Michel.

-Tu le sais bien. Démarre Nestor. Je souhaite avoir accès à toutes tes recherches.

-Je vais te décevoir, je ne dispose d'aucun document

- Je t'emmène dans un endroit où tu pourras réfléchir et les refaire.

- Tu ne travailles pas pour un patron ?

- Si, mais le patron me paye pour avoir tous tes documents. Ta petite personne, à vrai dire ne l'intéresse pas nécessairement.

-Avec moi, tu pars perdant, je n'ai rien à t'offrir.

-Avec ton cerveau j'en ai assez pour le moment.

Elena discrètement appuie sur un bouton de son portable. Ce bouton envoie un signal au portable de Roberto. Celui-ci lui indique que la voiture vient d'être volée.

- Que fais-tu avec ton sac ? Dit Otto, en le lui arrachant. La jolie Elena voulait téléphoner et bien c'est loupé !

Il prend son portable et le jette par la fenêtre.

-Vous êtes ridicule Otto.

-Il ne peut-être autrement répond Michel.

-Appuie Nestor.

- Impossible patron on dirait que la jaguar manque d'essence, elle ne tire plus.

- La jauge indique combien ?

- Full Patron.

La voiture se traîne de plus en plus pour ne plus dépasser les vingt Kms à l'heure.

- Prends le parking sur ta droite, je veux vérifier quelque chose.

Nestor gare la voiture dans un espace assez large, il coupe le moteur.

- Ouvre le capot Nestor et examine l'arrivée d'essence.

Le colosse veut ouvrir la portière, mais celle-ci reste bloquée. A son tour Otto fait de même, portière bloquée aussi.

Nous sommes faits comme des rats... Ecoute ma belle tu nous dépannes ou bien je te crève.

- Impossible de vous aider, votre chauffeur a fait une fausse manœuvre et automatiquement tout se bloque. Comme vous m'avez jeté mon portable, je ne vois pas comment faire.

- Nestor casse-moi ce pare brise.

- C'est impossible il est blindé et l'alarme se mettra en marche au premier choc.

-Vas- y Nestor.

Au premier coup de poing lancé avec force une alarme à percer les tympans commence à nous faire une sérénade aux décibels insupportables. En même temps deux camionnettes de Guardia Civil encerclent la voiture d'Elena. Ils descendent armes à la main les portières ne sont pas verrouillées de l'extérieur. Ils embarquent tous les occupants dans la fourgonnette et prennent la direction du commissariat central de Grenade.

Roberto avait bien reçu le message et sans hésiter il effectue le numéro du récepteur de la voiture via satellite. Ensuite par le système GPS il localise l'endroit exact où se trouve la voiture et prévient les flics, dans

les deux minutes tout est réglé. Un détail ; il ignore la présence de son épouse à bord. La police informe Robert des faits. Roberto enfile sa moto et prend la direction du centre de police.

Après leur déposition, nos deux amis sortent du commissariat. Roberto appelle un taxi pour les conduire au parking où se trouve la jaguar.

Il regarde s'éloigner le taxi emmenant sa femme et Michel puis pénètre à nouveau dans le commissariat. Il discute avec l'inspecteur et aussitôt, Otto et le colosse sont libérés sur -le -champ. Roberto invoque une répétition du processus de vol. Il sort quelques billets pour les œuvres sociales de la police.

Après avoir récupéré sa voiture Elena prend la direction de son hôtel particulier où déjà l'attend Roberto

-Bienvenue chez nous Michel.

-Merci Roberto.

-Montons prendre un « drink ».

L'appartement comprend un immense hall d'entrée. Living, salon dignes des films américains. L'une des baies vitrées s'ouvre sur la plaine de Grenade une autre nous montre L'Alhambra.

- La vue est grandiose, dit Michel.

- Ce choix nous le devons à notre Elena.

L'hiver nous habitons Grenade et l'été à Aguadulce. A propos, Elena t'a appris la bonne nouvelle ?

- Oui ! Toutes mes félicitations Roberto. Comment allez- vous l'appeler ?

- Si c'est une fille nous l'appellerons Maria del Mar. et un garçon Felipe.

-Nous souhaitons que tu sois le parrain et ton épouse la marraine. Comme vous aimez les enfants, nous pensons vous faire plaisir.

Michel se sent coincé et perçoit sur le visage d'Elena un léger sourire.

-Tu ne réponds pas Michel ?

- **L'émotion... Je suis surpris, je ne m'attendais pas à cette proposition.**

- **Nous serions heureux que tu acceptes, Michel, répond Elena.**

- **Je ne puis vous dire oui, avant que vous ne m'ayez écouté sur les événements catastrophiques et dramatiques de Roquetas et d'Aguadulce.**

-**Avant de nous raconter ton histoire nous allons boire une coupe de champagne français pour fêter ce futur heureux événement.**

Tout en buvant le champagne, Michel raconte toute l'histoire et sa responsabilité en tant que chercheur. Il évite toutefois, de parler de la tomate melon.

- **Pendant cette confession, Roberto se tait et se long silence présage certainement la colère de Roberto. Surtout quand Elena lui fit la description de ce qui reste de son magnifique jardin d'Aguadulce. Les traits du visage de Roberto se tendent, ses yeux sombres montrent l'arrivée de la tempête. Mais Roberto ressert une coupe de champagne et dit tout simplement :**

- **A notre santé et à l'enfant qui va naître.**

Michel s'étonne du peu de réaction face à la situation.

- **Alors tu acceptes d'être le parrain de notre enfant ? Dit-il.**

Comme dans un mariage obligé, Michel, dit un « oui » du bout des lèvres.

- **Bien, répondit-il. J'espère te voir rester parmi nous plusieurs jours.**

Je connais le consul de Belgique à Almeria...

- **Le consulat ne se trouve-t'il pas à Séville ?**

- **Le consulat général est à Sevilla, mais une permanence est ouverte toutes les semaines à Almeria celle-ci est tenue par un espagnol. Toi, tu dépends du consul général, mais je peux t'éviter de te rendre chaque mois à Séville ?**

- **Merci, Roberto.**

- **Pour le laboratoire de recherche, il se trouve à Sorbas non loin de Vera sur la route de Murcie. Je connais le directeur, je lui ai vendu une**

magnifique casa rustica.

-Ecoute, Michel, tu as fait une grave erreur involontaire, tu veux la réparer, tu le fais c'est très bien mais tu t'arranges pour ne pas faire de vagues.

-Je te remercie pour ta confiance.

- La gouvernante de ta villa d'Aguadulce t'a t'elle téléphoné ?

-Tu sais, pour les problèmes d'intendance tu t'adresses à Elena.

-Non, répond Elena, la gouvernante ne m'a pas contacté, pourquoi ?

-Avant de venir ici, je pensais vous trouver à Aguadulce. Votre propriété est complètement ravagée par une sorte de tomate melon, même à l'intérieur, c'est le carnage. Les carrelages se soulèvent. La gouvernante est tétanisée par ce phénomène.

-Oui, je sais répond Roberto, Elena m'a expliqué cette horreur. Nous connaissons le coupable de cette maudite catastrophe.

Michel se sent blêmir et n'ose donner son point de vue par peur de se trahir.

-Bien entendu, il devra payer tous les dégâts.

-Faut-il encore qu'il en ait les moyens.

-Le gars dispose d'énormément d'argent, il est propriétaire de plusieurs milliers d'hectares de serres de tomates.

-Ah, oui, je me rappelle, il a fait une conférence de presse non loin de chez moi à la Boca, où il se glorifiait d'avoir créé une nouvelle espèce de tomate.

-Nous avons été trois propriétaires à déposer plainte contre lui.

-Et alors ?

-Les plaintes ont été reçues et le propriétaire des serres se retrouve en prison pour instruction.

Dans un sens Michel se sent soulagé, mais il n'en est pas moins responsable. Après tout ce conard d'ibarnaderos mérite de payer le prix de sa tricherie. En plus il lui sauve la mise vis-à-vis de Roberto.

-Je suis vraiment navré pour votre magnifique propriété.

-Cette Journée ma éreintée dit Elena pour couper court à cette conversation. Je vais me coucher, Roberto, tu peux rester avec Michel. Bonsoir...

- Bonne nuit, ma chérie.

- Bonne nuit, Elena.

- Je voudrais te parler de cette tomate melon

-Que veux-tu savoir Roberto ?

-Toi, le spécialiste en bio agroalimentaire, tu pourrais peut-être trouver un moyen de stopper la progression de cette tomate melon. Tu ne crois pas ?

-Tout est possible à condition de disposer des moyens techniques et surtout de disposer d'un bon matériel.

-J'en parlerai au directeur du centre.

Lucas fit une dernière réunion de synthèse avant son retour en Belgique. Il avait une certaine crainte au sujet de cette dame d'origine maghrébine. Celle-ci pouvait parler et donner la description d'Antoinette. Le président Vargas ouvre la séance, dans le ton de sa voix, nous percevions une profonde déception. Apparemment les enquêtes n'ont rien apporté de nouveau.

Directement l'inspecteur Allemand demande la parole.

- Monsieur le Président, chers collègues, la personne accompagnée de sa fille est bien d'origine Marocaine. Elle a pris avec sa fille, le 17 juillet, un avion charter au départ de Francfort. Cette personne possède la nationalité allemande mais nous n'avons aucune trace de son domicile en Allemagne. Le fichier national nous indique une adresse de résidence de 1997 et depuis lors plus rien. Son nom est Laila Salem. Elle épouse Henry Gruger en 1996 et divorce en 1997. Après nous ne savons

plus où elle habite.

L'inspecteur Anglais prend la parole.

-Je crois qu'il est difficile d'émettre avec certitude que cette femme fait ou ferait partie d'un réseau terroriste. Mais des indices troublants m'obligent à admettre que nous avons affaire sans doute à un acte terroriste. Aussi il me semble utile d'avertir, par notre gouvernement, le FBI et demander leur collaboration.

Lucas riait sous cape de ces conclusions faciles et un peu rapides. Il connaît les vrais coupables mais valait-il mieux cacher la vérité afin d'éviter une avalanche de retombées politiques internationales ?

Le président commence à sourire de ces déclarations.

L'inspecteur Français demande que nous fassions rapport aux autorités de notre pays pour la suite à donner à cette affaire.

La séance est levée et chacun regagne sa chambre en vue du départ.

Lucas avait honte et n'appréciait pas son attitude face à cette situation. Il se répétait : Je dois démissionner de mon poste, je ne puis continuer une carrière dans le mensonge, la manipulation et la lâcheté. Tout ça pour un accident stupide de la part d'un jeune chercheur qui croyait à la réussite.

S'ils mettent la main sur cette pauvre femme innocente nous partons vers d'autres merdes.

Grâce à l'intervention de Roberto, Michel est engagé par le centre de recherche en produits pharmaceutiques de zorbas, comme chercheur. Le Directeur du centre lui pose quelques questions et ensuite lui montre son laboratoire. Il remarque de suite ses hautes compétences et accepte de le voir travailler sur les possibilités de mettre au point un médicament capable de contrer cette maladie particulière. Le matériel mis à sa disposition offre une modernité des plus rassurantes. Deux as-

sistants vont lui permettre d'accélérer les travaux. Michel prend bien soin de ne transférer aucune donnée de ses recherches personnelles sur l'ordinateur central de l'entreprise. De toute façon, il connaît de mémoire toutes les formules susceptibles de l'aider pour mettre au point le médicament sauveur.

Après plusieurs semaines de travail dans ce laboratoire, Michel avance à pas de géant. Il vient de trouver par une manipulation génétique une sorte de pénicilline synthétique qui peut détruire ces fameux bacilles mutants.

Cette fois, Michel veut rester prudent et ne pas s'engager de suite vers l'expérimentation humaine. Il en fit part à son directeur de recherche. Il trouve les résultats positifs et demanda de les tester sur des souris et sur des singes. Comme cette maladie se développe dans les vingt-quatre heures nous allons pouvoir expérimenter ce nouveau produit plus rapidement. Pour la société pharmaceutique « Garnica » la réussite éventuelle va lui rapporter beaucoup d'argent, plus tous les honneurs. Aucune importance pour Michel, son but est de sauver des milliers de vie. Michel évite, grâce à l'intervention de Roberto de se rendre à Séville toutes les semaines. Il aurait souhaité prendre l'avion pour embrasser son épouse. Heureusement il sait communiquer avec Elisabeth tous les jours. A cause des événements elle n'était plus la même. Fini, de m'envoyer par Internet des images érotiques de son corps. Nous n'étions plus les mêmes. Je n'éprouvais plus ces désirs passionnés, comme si j'étais atteint d'anorexie sexuelle. Il est vrai que l'on ne badine pas autour d'une hécatombe.

Michel ne tenait pas à retourner à la Boca, de toute façon il dispose d'une chambre dans le centre de recherche pour lui éviter d'effectuer les cent quarante bornes chaque jour.

Sa chambre, bien spacieuse, donne sur les remparts de Sorbas. L'air conditionné lui permet de vivre très agréablement.

Il prend contact tous les jours avec son épouse et converse des problèmes et de l'évolution positive de ses recherches. La police n'a pas interrogé Elisabeth. Donc tout va bien. Princesse le prie de revenir ne fusse que quelques jours, la solitude commence à peser lourdement. Michel lui promet de faire tout son possible.

-Nous sommes lundi, il est dix huit heures trente. L'agence bel air ferme à vingt heures, avec un peu de chance je pourrai me décrocher une place sur le vol du mardi.

-Je fais un petit mot au directeur de la recherche pour l'informer de mon absence de quelques jours, je lui laisse une de mes adresses électroniques en cas d'urgence.

-Le patron de ce centre s'étonne beaucoup de me voir travailler pour seulement 1700 euros par mois vu mes capacités. Bien entendu je ne pouvais pas lui raconter les motifs exacts de mon arrivée dans sa société.

-Je téléphone vite à l'agence avec l'espoir d'obtenir une place pour le vol de demain

-Digame ! Bonsoir Mademoiselle, je souhaite réserver une place pour le vol de demain... .Oui ! Almeria Bruxelles . . . Ah ! Les événements. -

.Oui, je comprends... .Je suis à Sorbas, dans une heure je suis à Almeria.

-Je prends mon barda, et fonce sur Almeria.

J'arrive à l'agence cinq minutes avant la fermeture, je paie la seule place encore disponible. L'hôtesse me demande ma carte d'identité.

-Merde : si les listes sont envoyées à la police de l'aéroport de Bruxelles, je risque de me faire épingle. Tant pis j'ai choisi. L'amour me fait prendre des rodомontades. De toute façon j'ai le temps de trouver une solution pour échapper aux flics. De toute manière, j'ai la certitude d'être reçu par un service d'accueil musclé à l'aéroport de Zaventem.

Je retourne à la Boca pour y passer la nuit.

Sur la route j'écoute les informations à la radio d'Almeria. La polémique sur cette épidémie tourne aux insultes politiques, le ministre de la santé démissionne ainsi que le ministre de l'agriculture, c'était la merde au sein du gouvernement espagnol. Sur le terrain, la maladie continue à évoluer, par contre la guerre est déclarée entre les ibarnadéros. Ceux-ci se sentent menacés par cette fameuse tomate melon trouvée par hasard par Jose Antonio Sanchez actuellement sous les verrous et rendu responsable de cette catastrophe. La radio informe les gens d'éviter de jeter les fanes et les déchets de tomates dans la nature. Bref des milliers d'hectares sont envahis par cette tomate maudite. Des centaines de propriétés sont complètement ravagées. Les zones contaminées comptent la partie ouest d'Almeria : Motril, Solobreña quelques traces de cette tomate à Malaga avec une zone super touchée ; les magnifiques propriétés de Marbella. Il suffit d'une personne en provenance d'Almeria qui ait consommé une de ces tomates et qui jette les résidus en dehors d'une poubelle, pour contaminer toute la zone. En quelques sortes c'est la ruine des tomates en serre. Aucune tomate espagnole ne peut-être exportée. Or elles font vivre des milliers de personnes, sans oublier toutes les synergies qui gravitent autour de cette production. Les banques qui ont prêté de l'argent pour le projet de leur construction, vont devoir vendre les terrains pour récupérer leur argent. A cela vient s'ajouter l'endettement des particuliers qui risquent de perdre leur emploi. Pourtant à cette tomate Michel y croit. Responsable de cette hécatombe, il échappe malgré lui, à la prison espagnole. Il lui faut trouver un herbicide pour détruire ce fruit délicat mais combien criminel. Il est convaincu qu'il peut trouver les ingrédients qui permettraient de mettre cette tomate au point.

Arrivé à la Boca, Michel vérifie les alentours et ensuite il pénètre à l'intérieur du cortijo. Dans le living il aperçoit, sur le carrelage de la cuisine, une légère fissure et une racine sort discrètement. Non ! Pas

chez moi. Il longe toute la longueur de la fente et aboutit à l'extérieur derrière le bâtiment et là, il voit un petit champ de « tomates melon » d'un rouge magnifique. Le désespoir, la tristesse et son impuissance face à l'envahisseur l'abat. Demain, il quitte la Boca pour la Belgique. Dans quel état allait-il t-il retrouver son cortijo ? Il revoit avec effroi la propriété d'Elena. Et si j'arrose les plans de tomates avec du diesel du bateau ? Il me reste cinquante litres dans le garage. Sans hésiter il déverse sur le carrelage et dans la fissure quelques litres. Il arrose copieusement les plans de tomates et les alentours non contaminés. Toutes les autres plantes risquent de crever à coup sûr. Pour le moment je n'ai pas d'autre solution. Dans l'hypothèse où ça réussit, il sera impossible d'utiliser du diesel par tonne, nous risquons de polluer les nappes phréatiques pour des dizaines d'années. Déjà chez Elena les quantités à verser sont énormes. Il faudrait couvrir son hectare de terrain y compris la villa de mazout. A l'aide de son arrosoir il répartit le produit sur toute la propriété. Cinquante litres lui paraissent insuffisant, aussi il fait plusieurs fois la navette vers la station essence. Il prie tous les saints du paradis pour que ça réussisse

Le commissaire Lambert en dépit des ordres reçus du Procureur continue à rechercher Michel Olivier. Sournoisement, il fait surveiller Elisabeth. Il met sur écoute son téléphone privé .Mais sans résultat. Elisabeth se sert uniquement de son GSM. Lucas ne l'informe pas des dispositions prises par la sûreté de l'Etat. Malgré tout le commissaire Lambert place un contrôle discret dans l'aéroport de Zaventem sur tous les vols en provenance d'Espagne, il détient à l'avance la liste des passagers susceptibles d'atterrir à Bruxelles National. En plus, il sait que Michel se trouvait dans le vol du 16 juillet avec changement à Orly pour raisons techniques. Aussi voulait-il savoir s'il était accompagné

ou pas. Le service de sécurité d'Orly se rappelle d'un incident causé par un Monsieur accompagné d'une jeune dame et d'un petit garçon. En vérifiant la liste des passagers ce fut un jeu d'enfant de trouver le nom de cette Dame.

Le commissaire Lambert sourit aux anges, enfin il le tient ce Michel. Il mobilise deux inspecteurs en surveillance là où habite Antoinette D'Avila. Et deux autres inspecteurs aux abords de l'appartement d'Elisabeth. Ainsi se dit le commissaire «- Si Michel Olivier se présente chez l'une des deux, il est fait comme un rat ».

Le commissaire Lambert reçoit à l'instant par facs la liste des passagers du vol SLR 224 en provenance d'Almeria. Il jette un coup d'œil sur la liste, avec un sourire de vainqueur, il pointe du doigt le nom de Michel Olivier.

-IL est 12 heures trente, l'appareil charter en provenance l'Almeria est annoncé pour 13 heures quinze. Il est un peu tard pour obtenir les autorisations pour monter à bord de l'avion. La procédure demande beaucoup trop de temps. Mes gars disposent d'une heure pour le coincer au service contrôle des voyageurs.

-Je dépêche sur place deux inspecteurs pas tout à fait expérimentés pour ce genre de filature. Mais qu'importe ce n'est pas une chasse à l'homme, il s'agit seulement d'arrêter un citoyen paisible dès sa descente d'avion.

Pendant le trajet, Michel élabore des stratégies pour échapper aux flics qui pourraient l'attendre à l'aéroport. Ils disposent sûrement de sa photo. Même sans celle-ci ils disposent de la liste des passagers avec le numéro du siège.

-Si les flics montent à bord, je suis foutu. Comment descendre de cet

avion, sans passer par le contrôle ? Feindre la crise d'appendicite ou le malaise cardiaque ? Choisissons l'appendicite, dans le cas où un médecin se trouverait à bord. Il reste une demi-heure de vol. J'appelle l'hôtesse et me compose un visage de circonstance.

-Vous avez appelé Monsieur ? Dit l'hôtesse.

-Oui, je ne me sens pas très bien, j'ai des douleurs épouvantables dans le ventre du côté droit, j'ai peur que ce ne soit une crise d'appendicite.

-Je fais un appel à un médecin.

Pas de toubib dans l'avion, l'hôtesse prévient le commandant. Elle revient auprès de Michel et l'informe qu'une ambulance l'attendrait dès son arrivée.

-Je me sens soulagé par ce subterfuge. Mais connaissant le commissaire Lambert, il est probable qu'il a placé ses hommes chez ma femme et chez Antoinette dans le cas où les flics de l'aéroport le louperaient.

J'adore le jeu d'échec, prévoir des coups d'avance.

L'hôtesse revint prendre de ses nouvelles plusieurs fois.

Le commandant du vol SLR 224 annonce son approche et signale que la température à Bruxelles est de 15 degrés. Il demande aux passagers de ne pas se lever avant l'arrêt complet des réacteurs. De ne pas encombrer l'allée centrale avant l'évacuation d'un passager souffrant.

Suite à l'épidémie tous les passagers seront mis en quarantaines à l'hôpital militaire de Bruxelles pour une durée de vingt-quatre heures.

L'avion atterrit avec douceur et roule sur le tarmac en direction de la porte de débarquement. Aussitôt l'appareil stoppé, la porte de la cabine s'ouvre et entrent deux ambulanciers manipulant avec dextérité une civière. Celle-ci est placée dans l'allée et Michel est invité, aidé par l'hôtesse à s'étendre sur la civière, sanglé de toute part, il est transporté par des mains de maître en direction de l'ambulance qui les attend, moteur en marche. Direction : l'hôpital militaire.

- Merde, se dit Michel, jamais je ne pourrai me tailler, avec le poste de

garde !

Il n'est pas fier de cette comédie jouée pour échapper aux flics.

Dans l'ambulance, il se demande comment il allait pouvoir se sauver et passer le corps de garde, de cet hôpital militaire, sans attirer l'attention. L'ambulance coupe sa sirène infernale et entre dans le périmètre de l'hôpital militaire. Elle arrive à l'entrée des urgences. C'est ici que je dois prendre la poudre d'escampette mais attendons le départ des ambulanciers. Je suis conduit dans un dédale de couloirs pour aboutir devant la salle des urgences. Je suis soulevé et déposé avec soin sur un lit, prêt pour des examens médicaux.

-Ne soyez pas inquiet un médecin va s'occuper de vous, me dit un ambulancier.

Aussitôt il disparût.

Je quitte le lit et sans demander mon reste je me sauve comme un voleur de cet hôpital. J'arrive à passer le poste de garde discrètement.

- Ouf, se dit Michel. Me voilà dehors. Maintenant, il faut téléphoner à Elisabeth sur son portable, de préférence.

Allô ! Elisabeth . . . Oui, je suis à Bruxelles . . . Je ne sais pas comment je vais faire. Non, surtout ne bouge pas, il doit y avoir des flics qui surveillent notre appartement. ..Ok ! Je t'embrasse, à bientôt mon amour.

-Je m'y attendais, elle est surveillée depuis plusieurs jours.

-Alors pas question de m'y rendre. Chez Antoinette même cirque, je suppose. Mais là, je peux tenter d'y aller, le bâtiment de douze étages est plus difficile à surveiller. Non, il sera impossible de faire venir Elisabeth, les risques sont trop grands pour moi, Mulot, voilà sans doute une solution...Merde, j'ai laissé mon ordinateur portable dans le lit.

Michel se précipite dans la direction des urgences, là, pas de poste de garde. Il est indiqué « réservé uniquement aux ambulances » Je pénètre dans le bâtiment j'essaye de me repérer. Par chance, j'arrive à

l'endroit pile où m'ont laissé les ambulanciers. Le lit est toujours là, mon portable aussi. A l'instant où je prends mon pc. Un médecin habillé de vert le masque blanc pendouillant autour de son cou s'approche de moi et me demande :

-Vous n'avez pas vu la personne qui était étendue sur ce lit ?

- Pas du tout, j'ai rendez-vous avec le colonel Renard.

-Ici, vous êtes au service des urgences, renseignez-vous au service d'accueil ils sont plus à même que moi pour vous répondre.

- Merci, docteur.

- Je vous en prie.

- Je suis béni des Dieux ! Pensa-t-il. Michel se dirige tranquillement vers la sortie.

-Après ce petit incident, j'appelle Mulot avec l'espoir de ne pas tomber sur Barras.

- Allô ! Véronique ? Michel...Je suis dans le parc de l'hôpital militaire... Non, je t'expliquerai... Oui, bien sûr, je t'attends...Dans l'avenue près du grillage de l'entrée principale qui conduit aux urgences...Parfait... Dans une heure ? Chez le professeur Barras je suis certain de ne pas trouver les flics.

Le commissaire Lambert n'avait plus ce sourire de satisfaction. Le visage tendu, les lèvres serrées, il crachait son agressivité sur les deux inspecteurs revenus bredouilles de l'aéroport de Zaventem.

- Des incapables, voilà ce que vous êtes. Vous ne méritez pas l'honneur de porter l'insigne d'inspecteur, demain, je fais un rapport pour que vous quittiez mon service. Ici, je veux des hommes qui connaissent bien leur métier. Ce n'est pas flics que vous auriez dû être mais dockers au port d'Anvers.

- Faites tous les rapports que vous voulez, mais nous n'acceptons pas d'être insultés, aussi nous écrirons avec un certain plaisir au Procu-

reur du Roi pour lui faire part de votre irrespect à notre égard.

Le commissaire se sent coincer et change d'attitude à cent quatre-vingts degrés.

- Je suis désolé de vous avoir un peu brusqués, mais je tenais à mettre la main sur ce Michel Olivier. Expliquez-moi comment vous l'avez loupé ?

- Quand nous avons pris place au contrôle des passagers, nous avons vérifié les tickets d'embarquement et rien, notre homme s'était envolé. Nous apprenons par la suite que l'on venait d'emmener sur une civière un passager en direction de l'hôpital militaire.

-Aussitôt, dit l'autre inspecteur, nous avons foncé vers l'hôpital et là... plus de trace de l'individu.

-Espérons que nous pourrons le coincer chez lui ou chez son amie de voyage Antoinette D'Avila.

-Patron, pour d'Avila, nous avons passé une nuit à surveiller son appartement pour des nêfles. Elle a quitté la Belgique depuis une semaine pour vivre définitivement en suisse.

-Vous avez son adresse en Suisse ?

-Non, mais par le consulat de Belgique nous pourrions l'obtenir.

-Parfait, dit le commissaire. Messieurs, je veux savoir où niche Michel Olivier. Faites parler son épouse, utilisez les moyens adéquats pour faire avouer sa cache.

- Comptez sur nous commissaire. Nous agissons de suite ou demain matin ?

- Le matin, c'est mieux surtout s'ils ont passé la nuit ensemble.

- Et pour la copine, nous faisons quoi commissaire ?

- Nous verrons plus tard. Allez... Et cette fois, je veux des résultats.

Michel guette la voiture de Mulot avec une certaine impatience. Bientôt, il aperçoit au début de l'allée une Mercedes de couleur noire.

- Là voilà enfin. Il fait signe de la main. La voiture s'arrête, « -monte, dit-elle ».

-Tu es souffrant ?

Il lui raconte toute l'histoire, Véronique roule sans trop se presser et écoute très attentivement les aventures de Michel. Elle se dit, « -voilà le moyen de récupérer les données de recherches de la société bio agro-alimentaire ».

-Et toi, comment te sens-tu dans le rôle de directrice des recherches ?

-C'est la pagaille ! Pour ne pas être grossière.

-Tu n'étais pas obligée d'accepter.

-Oui mais, je ne veux plus me disputer avec Barras, je souhaite la paix, tu comprends ça, Michel ?

- Très bien. Mais pourquoi cette « pagaille » ?

-Tout simplement de ta faute. Tu nous as piqué et effacé toutes les données sur notre ordinateur central, même les informations de Barras... Volatilisées. Tu dois être content de ton exploit !

-Ecoute Mulot, je peux t'aider si toi aussi tu m'épaules.

-Nous voici arrivés. Tu as de la chance, Barras ne rentre pas avant plusieurs jours.

-Quelques heures me suffisent pour que tu me conduises chez mon épouse.

-Nous aurions pu y aller directement.

-Il nous faut préparer une stratégie pour ne pas me faire piquer par les flics.

La voiture s'arrête devant la villa.

-Tu connais le chemin, fais comme la dernière fois, sers-toi un drink, je range la voiture.

Michel, muni de son portable pénètre dans le salon, il était sûr, qu'elle allait exiger de lui face l'amour. Il se dirige vers le bar, prend un verre et se verse un whisky et le vide d'un coup sec.

- Je me sens un peu mieux.

Il se ressert un autre whisky. A l'instant où il le porte aux lèvres une détonation lui fait lâcher le verre. Michel est comme pétrifié, il se sent dans l'impossibilité de bouger. Il se ressaisit et se précipite vers la porte d'entrée. Il n'en a pas le temps, Barras est devant lui et le braque de son revolver.

-Petit salaud, tu pensais sauter ma femme ? Et bien c'est fini, je l'ai tuée et c'est toi le coupable. Demi-tour, nous allons téléphoner au poste de police.

Michel tourne le dos à Barras et reste debout au milieu du living.

-Si tu bouges d'un millimètre je te descends comme un chien galeux. (Il vise le dos de sa victime).

Barras, tout en pointant son arme, essaye de composer le numéro d'appel urgent. Michel voit par le miroir de la cheminée le revolver pointé dans sa direction et attend comme un chat le moment où Barras va commettre une erreur. Le professeur se penche un peu et à ce moment Michel d'un coup de « savate » lui envoie le revolver dans le coin du bar. Du revers de la main, il frappe juste en dessous du plexus, fait plier Barras en deux et il le met « Ko » d'un coup de poing.

Michel emporte son pc portable. Il se précipite dans le garage. Il trouve la pauvre Véronique étendue sur le dos. Il lui tâte la carotide et constate qu'elle n'est pas morte. Il revient à la villa, décroche le téléphone et appelle le service des urgences. Barras n'a pas encore repris connaissance. Sans demander son reste, il se sauve comme un lapin.

*** * ***

Le commissaire Lambert jubile de la tournure que prend la situation. Il décroche sa ligne directe, forme le numéro d'appel du Procureur du Roi.

- Mes respects Monsieur le procureur. Je viens d'apprendre à l'instant, qu'une tentative d'assassinat vient de se produire sur l'épouse du professeur Barras... Celui-ci est toujours sous le choc, mais ses affirmations accusent Michel Olivier . . . Oui . . . Non, Monsieur le Procureur... Il s'est sauvé en voyant Barras...Elle est toujours dans le coma. Nous l'avons mis sous la surveillance d'un inspecteur...Michel Olivier est sans doute revenu d'Espagne pour commettre son crime...Bien sûr Monsieur le Procureur, je vous tiens au courant, comptez sur moi.

- Voilà, dans moins d'une heure j'aurai un mandat d'arrêt. Ah ! Je le tiens ce Michel Olivier.

Pendant ce temps, le commissaire Lambert organise et met les dispositifs nécessaires en place pour épingler Michel Olivier.

Un petit coup frappé à la porte le fait sursauter.

- Entrez

- Quelle heureuse surprise ! Inspecteur Lucas...

- Bonjour, commissaire.

- Et bien si je m'attendais à te voir aujourd'hui, mais asseyez- vous. J'ai de la bière bien fraîche en veux-tu Jean ?

- Volontiers. Je suis simplement venu vous annoncer que je reprends du service à la judiciaire.

- Je n'ai pas été averti !

- Désolé, je viens d'en être prévenu depuis ce matin.

- Tu ne te plais plus à la section antiterroriste ?

- J'ai demandé mon ancien poste à la judiciaire.

- Rien n'a changé ici depuis ton départ. Ton bureau t'attend.

- Ca ne sera pas nécessaire, le Ministre de l'Intérieur souhaite me voir au poste de commissaire principal au fédéral.

- Ainsi, tu deviens mon chef.

-Et oui

-Vous tombez bien...

- Je t'en prie, tu peux continuer de m'appeler Jean, pour moi rien n'a changé et j'espère que nous pourrons travailler ensemble dans un esprit ouvert et sincère.

-Il n'y a aucune raison que ce soit autrement.

- Justement j'ai besoin de ton avis sur Michel Olivier.

- Je sais, il vient de rentrer d'Espagne, le Procureur du Roi vient de me prévenir. Il est accusé de tentative d'assassinat sur l'épouse de Barras.

- Que puis-je faire pour toi Jean ?

Lucas reste un moment sans réponse. Les traits de son visage se durcissent.

- Que t'a dit le Procureur ?

- De lui mettre la main dessus.

- Tu as l'air étonné Jean

-Je suis surtout étonné par ce geste criminel de Michel

- Le deuxième, avec la mort du garde.

- Ma présence ici est liée à ce personnage. Le Procureur du Roi insiste pour que je puisse l'interroger en premier et le prisonnier doit m'être remis.

- Vous allez le loger chez vous.

- Ne recommencez pas à être arrogant commissaire. Je n'y peux rien. Aussitôt arrêté vous me prévenez...Compris ? Et je veux un rapport complet sur son arrestation. La moindre bavure pourrait vous coûter une retraite prématurée. A bientôt Commissaire.

Il sort.

L'euphorie du commissaire venait de retomber au niveau zéro.

Michel prend son portable, forme le numéro d'appel d'Elisabeth.

-Allô, princesse...Ecoute -moi attentivement...ne pose pas de question. Tu connais l'hôtel de nos premiers amours ?

-Bien sûr

-J'y serai dans plus ou moins une heure...Surtout ne prends pas la BMW...Tu demandes la voiture de Gilbert. .Mais non, le vieux nous l'a déjà prêtée. Oui, moi aussi, je t'aime mon amour...Viens me rejoindre à l'hôtel j'y serai inscrit sous le nom de Barbieux Raymond.

-Sois prudente ma chérie. Maintenant, je dois faire gaffe, tous les flics du royaume me

Courent après. En effet, Michel vient à peine de terminer sa pensée qu'un ballet

de voitures de police arrive droit sur moi.

Sans précipitation, je me dirige vers une petite rue qui débouche sur l'avenue principale

de Wavre. Après moins d'une heure de marche je me présente à la réception

de l'hôtel "L'heureux abri" cette enseigne m'a toujours fait penser à une maison de retraite.

Le réceptionniste montrait une somnolence évidente, la tête appuyée sur la main, il donnait l'impression de rêver aux corneilles. Délicatement je lui touche l'épaule, sans sursauter il me regarde surpris de ma visite.

-Puis-je avoir une chambre pour deux personnes ?

-Bien sûr Monsieur. Vous la prenez pour quelques heures ?

Pour la nuit, j'attends mon épouse.

-Certainement Monsieur, avec un petit sourire complice. Puis-je vous demander votre carte d'identité ?

-Je viens de l'aéroport, un pickpocket m'a volé mon portefeuille.

-Nous vivons dans une société stupide où seul l'argent est important. Ceux qui en ont s'achètent tout ce qu'ils veulent et ceux qui n'en n'ont pas en volent.... Je suis très embarrassé, je ne puis vous louer une chambre sans

papier d'identité. Vous avez au moins un permis de conduire, une carte bancaire...

-Je vous dis que l'on m'a volé tous mes papiers.

- Alors ?

-Non, ce n'est pas possible de louer une chambre.

-Attendez... (Michel fait semblant de se faire les poches et fini par extirper un billet de 20 euros) C'est le seul qu'il me reste, tenez prenez-le en lui glissant dans sa pochette.

-Oui, mais qui va payer la chambre puisque vous n'avez plus d'argent.

-Ne vous en faites pas, mon épouse honorera la note.

-D'accord, moi je ne vous ai pas vu.

J'avais hâte d'en finir.

-Puis-je avoir la chambre 17.

-Ah ! Je vois, Monsieur fête un grand événement. Je vous mets une bouteille de champagne au frais ?

-Après tout, pourquoi pas ?

-J'avais la certitude maintenant que, dans le cas où les flics viendraient effectuer un contrôle, le réceptionniste éviterait de me décrire comme un type suspect.

-je vous signale, que les cuisines sont fermées ce soir, mais vous pourrez prendre le petit déjeuner. Dans votre situation, vous le prendrez dans votre chambre. Il suffit de me sonner.

-Merci c'est très bien, en prenant la clef de la chambre.

-Vous n'avez pas de valise ?

-Seulement cette serviette.

-De toute façon vous avez tout le nécessaire de toilette dans votre chambre. Je vous monte deux serviettes de bain.

-C'est très gentil à vous.

Mon Dieu mais quel bavard ! Il se dirige vers l'ascenseur.

-Le petit déjeuner est servi à partir de 7 heures et demie.

-Merci, dit-il, sans se retourner.

La chambre 17 représente pour moi la nuit du Saint valentin où nous avons passé notre première nuit d'amour. A cette époque mes études se terminent, Elisabeth enseigne depuis plus d'un an. Rien n'a changé dans cette chambre, les meubles de mauvais goûts restent les mêmes, une TV modifie le décor ancien. Le cabinet de toilette dispose du confort minimum... Sentimentalement cette chambre me rappelle des heures de bonheur et pourtant, je me trouve un peu gêné d'accueillir princesse dans un endroit aussi triste.

-Déjà dix -neuf heures trente, je suis impatient d'écouter notre « Journal parlé » national.

-Et bien mal m'en prit, les informations nous donnent des mauvaises nouvelles sur cette épidémie à caractère viral. Le journaliste trace les différentes étapes de l'évolution de la maladie.

Un flash de dernière minute me laisse pétrifié par l'annonce de la tentative d'assassinat de l'épouse du professeur Barras. « L'assassin court toujours dit le journaliste. La police pense lui mettre la main dessus avant la nuit. Toute la ville de Wavre est bouclée. Il est impossible de sortir de la ville sans se faire contrôler.

-Voilà une bonne chose, demain les barrages seront levés.

Un billet atterrit sur le bureau du journaliste et nous communique un avis de recherche sur la personne de Michel Olivier présumé coupable du meurtre du garde de la société bio agroalimentaire Stiller il est

soupçonné de la tentative de meurtre sur l'épouse du professeur Bar-
ras. La photo qui accompagne cette information date du temps où je
portais une barbe me cachant les trois quart du visage. Avec un peu de
chance le patron

de l'hôtel ne pourra pas me reconnaître si les flics viennent fouiner
dans sa boutique. Je ne m'inquiète pas de me faire épingle. La seule
angoisse c'est de ne pas pouvoir continuer ma recherche sur la mise au
point d'un sérum pour ce virus. De toute évidence ils partent perdants
et les bulles risquent de leur péter en pleine gueule. Il leur reste une so-
lution, c'est de me liquider. Pour l'instant je ne dispose plus de man-
œuvres suffisantes pour mettre la police en échec. Coincé dans cet hôtel
je ne puis faire grand chose. Si, téléphoner à Elisabeth.

-Allô ! Chérie...Où es-tu...Ok ! Fais gaffe les flics ont mis des barrages
dans toute la ville de Wavre, seulement ceux qui sortent sont contrô-
lés...Tu entres dans la ville sans problème parfait. .On frappe à la porte
de notre chambre. .Oui, je te laisse.

-Entrez

-Voilà les serviettes de bains, Monsieur Barbieux. Je me sauve j'ai
deux flics qui m'attendent à la réception. Je vais avoir des ennuis, je ne
vous ai pas inscrit dans le registre.

-Les flics vous ont vu avec les serviettes de bain ?

-Non !

-C'est une bonne chose, le reste je m'en charge.

-Merci, Monsieur.

De nouveau Michel contacte Elisabeth.

-Chérie n'entre pas dans l'hôtel maintenant, les flics sont là...Non, ras-
sure-toi...Ils me cherchent, mais ils ne savent pas que je suis ici...Reste
discrètement planquée, je te préviens quand les flics seront sortis.

Tout en appuyant sur la touche d'arrêt de son portable, il se dit que le
GSM est vraiment conçu pour faciliter le travail des truands.

Michel coupe la TV, décroche le téléphone de l'hôtel et appelle la réception : Une sonnerie, deux puis trois, il raccroche.

- J'ai compris, ils sont encore là.

Je me précipite dans le couloir, recherche une planque dans le cas d'un contrôle. Je reviens à la chambre et y remets de l'ordre, prends mon pc portable et je me taille. Une fenêtre au fond du couloir ... Je l'ouvre, elle débouche sur une plateforme sur laquelle se trouve un genre d'abri rehaussé d'une cheminée, je l'ouvre et m'y installe.

- Le patron de « L'heureux abri », pourrait bien se retrouver dans un endroit moins heureux, pour ne m'avoir pas inscrit dans le registre. N'oublions pas que je reste aux yeux de la police, un criminel.

Michel a vu juste. Les deux flics accompagnés de l'employé demandent de visiter toutes les chambres. Le pauvre gars... . Il n'en mène pas large. Arrivé à la chambre de Michel, le réceptionniste bafouille quelques mots et ouvre la porte de la chambre... Rien. La visite est terminée, Michel peut sortir de sa cachette et vérifier si la voie est libre pour Princesse.

Il revient dans sa chambre et appelle la réception.

-Pouvez-vous me monter un verre de bière s'il vous plait ?

Il prend son GSM

-Princesse ! Tu peux venir mon amour, la voie est libre.

Petit coup discret à la porte.

-Entrez.

-Votre bière, Monsieur.

- Merci c'est très aimable.

-Vous m'avez donné la peur de ma vie, où étiez-vous passé ?

-Sur la plateforme avec vos ventilateurs.

-Et bien, la bière, je vous l'offre. Un grand merci de m'avoir évité des emmerdes.

Tout en savourant une bonne bière belge, il attend transi l'arrivée de

Princesse. Un coup de téléphone de la réception lui annonce la présence de son épouse. Il sort de la chambre, l'ascenseur s'arrête. Michel ouvre la porte et Princesse se précipite dans ses bras.

- Pas ici, viens ma chérie. Il la soulève et la porte dans la chambre et dépose délicatement Elisabeth sur le lit. Il l'embrasse avec passion et amour. Elisabeth se dégage avec douceur de son étreinte.

-Maintenant raconte-moi tout, mon chéri.

Pendant plus d'une heure, Michel narre sans rien oublier toutes les difficultés rencontrées en si peu de temps.

-Que comptes-tu faire ?

-Essayer de retourner en Espagne pour mettre au point, un sérum pour combattre ce fléau. Hier, j'ai prévenu le patron de la boîte que je m'absente quelques jours. Le médicament est au point et je crois que l'on peut passer à son application humaine.

-Tu as fait vite.

-Presque deux mois à raison de 16 heures par jour.

-Tu ne devrais pas, Michel.

-Je t'en prie, je leurs dois bien ça.

-Pense à te préserver.

-Je n'ai pas le droit Princesse, de songer à moi. Toutes les nuits, je vis un cauchemar. Tous ces gens qui souffrent par ma faute ! Peux-tu comprendre Elisabeth ?

-Sans toi, il m'est impossible d'être heureuse.

-J'ai fait mettre une bouteille de champagne au frais mais je crois qu'il serait indécent de la faire monter.

-Je comprends mon chéri, la situation ne s'y prête pas, malgré le choix de cette chambre 17. Serre-moi très fort contre toi... Non ne dis rien.

Toute la nuit ils restent enlacés l'un contre l'autre. Michel aurait aimé lui faire l'amour, mais cette fixation sur cette épidémie l'en empêchait. Comment prendre du bonheur pendant que certains luttent contre

cette nouvelle maladie dont il est le seul responsable ? Le contact avec le corps de Princesse lui procure un bonheur peu mérité.

Nous étions dimanche, les cloches de l'église les réveillent et les préviennent bruyamment huit heures bien sonnées. Un peu ankylosés, mais bien reposés, ils se regardent sans rien dire. Puis, Elisabeth se mit à le caresser avec tendresse.

-Détends-toi mon chéri...Voilà ça vient ...Deux mois sans faire l'amour c'est très long et insupportable (Toujours en le caressant) Oublie tout un instant et fais- moi l'amour.

Après ces étreintes amoureuses, il faut affronter les dures réalités.

Pendant le petit déjeuner ni Elisabeth, ni Michel ne prononcent un mot. Le regard d'Elisabeth montre toute sa tristesse face à cette pénible situation.

-Ecoute Elisabeth, nous devons divorcer ou pour le moins nous séparer.

-Tu n'as rien d'autre à me dire comme connerie.

-L'amour que nous avons l'un pour l'autre, Princesse, ne justifie pas que tu sois entraînée dans cette tourmente.

-Épargne-moi ce discours à la noix. Je reste ton épouse pour le bon comme pour le pire. Maintenant que comptes-tu faire ?

-Essayer de retourner en Espagne sans me faire épingler.

-Et si nous partions en Australie chez tes parents ?

-Plus tard, je ne dis pas non, mais pour l'instant il n'est pas question de fuir, je vis un véritable cauchemar sans oublier ta souffrance.

-Soyons réalistes. Tu retournes en Espagne pour mettre au point ce sérum et après tu passes le reste de ta vie en prison pour meurtre et une tentative d'assassinat.

- Je veux affronter la justice et démontrer mon innocence.

-Comment vas-tu démontrer ton innocence dans l'épidémie pyogène ?

Non, Michel, ou tu choisis la liberté ou la prison à vie.

-Où le suicide...

Elisabeth excédée le gifle...Lâche...Parfois, je me demande si vraiment tu m'aimes pour sortir cette imbécillité.

-Tu as raison je dis n'importe quoi.

-J'ai peut-être une approche de solution, Michel.

-Je t'écoute.

-Antoinette n'habite plus Nivelles, elle a déménagé depuis une quinzaine de jours.

-Tu connais sa nouvelle adresse ?

-Elle habite Morge à 40 KMS de Genève.

Elle a épousé en première noce un Suisse beaucoup plus âgé qu'elle. Après trois ans le couple se sépare et divorce malgré l'immense chagrin de son mari.

Antoinette était tombée amoureuse d'un Belge de passage en Suisse. Elle en est folle et accompagne son amant en Belgique. Il lui fait un gosse et se taille le jour de l'accouchement.

Son ex-mari vient de décéder et lui lègue toute sa fortune en immeubles et hôtels de luxe, plus tout le reste. Tu peux la contacter à ce numéro.

-Quoi, tu veux que j'aille en Suisse, me planquer ?

-De là, tu peux toujours regagner l'Espagne.

-Avec tous les flics aux trousses !

-Et en restant en Belgique tu penses leur échapper comment ?

-Après tout pourquoi pas...

-Ecoute mon chéri, nous sommes dimanche, tu prends un billet pour Genève...je te dépose à la gare centrale de Bruxelles

-Et toi Elisabeth ?

-Ne te fais pas de souci. Je vais rentrer chez moi et préparer mes leçons pour lundi. Je t'ai apporté du linge de rechange.

-Merci, Princesse...

-Pas de merci et encore moins de sensiblerie, voilà, nous pouvons quit-

ter cette chambre et marquer un souvenir de plus.

Elisabeth vient se blottir dans les bras de Michel mais un coup à la porte de la chambre la fait se ressaisir. Elle se dégage des bras de Michel.

Il la repousse tendrement et se lève. Il va ouvrir la porte de la chambre.

-Entrez je vous en prie. (C'était le réceptionniste).

-Vous ne pouvez pas sortir de l'hôtel, les deux flics d'hier sont juste en face. Comme, je ne vous ai pas inscrit dans le registre, ils vont trouver bizarre de voir un couple sortir de l'hôtel.

-Nous devons absolument quitter les lieux, j'ai un rendez-vous très important, vous comprenez ?

-Oui, très bien. Suivez-moi, je vais vous faire sortir par la cave du voisin.

Voyez-vous nos deux caves communiquent depuis la guerre de quarante et les propriétaires n'ont jamais consenti à fermer le passage...Attention à la marche. . Baissez la tête surtout le Monsieur.

Michel ne l'écoutait plus et se cogne la tête contre la voûte.

-Je vous avais dit de baisser la tête...Voilà vous êtes chez le voisin...Encore une dizaine de marches et vous serez dehors.

-Tu es garée où Elisabeth ?

-Derrière la cour de l'hôtel

-Vous ne seriez pas celui que l'on recherche ? D'après la radio, il aurait tué le garde d'une société et hier c'est une femme, elle est l'épouse d'un professeur. Vous savez, je dis ça comme ça. Vous n'avez pas la tête d'un assassin. Certains ont une tête sympathique au point de leur donner le bon Dieu sans confession.

Tout en grimpant les marches de cette cave, Michel en avait assez d'entendre ce moulin à paroles. Arrivé enfin dans le jardin du voisin de l'hôtel, il prend un billet de cent euros et le glisse dans la main du

portier en espérant ainsi arrêter son caquet.

-Mais c'est beaucoup trop !

-Au revoir et merci pour tout.

-Au fond du jardin vous tournez à gauche puis à droite et vous êtes juste derrière l'hôtel. -Attention...Il n'a pas le temps d'achever que le couple disparaît.

-Je te dépose à la gare centrale, tu pourras prendre le train pour Genève. Je préviens Antoinette de ton arrivée lundi et toi tu la contactes pour lui donner l'heure exacte de l'arrivée de ton train.

-Elisabeth, je ne suis plus un gamin.

-Je sais j'ai l'impression d'être dans ma classe, je te prie de m'excuser.

Michel veut répondre.

-Non, ne dis plus rien, la situation est trop pénible pour que je puisse te répondre.

Le reste du parcours s'effectue dans un silence teinté de tristesse et de désespoir

-Nous y voilà, prends bien soin de toi mon amour.

Michel sans dire un mot, les larmes au bord des yeux, dépose un baisé d'adieu sur les lèvres serrée d'Elisabeth. Il prend son pc portable, ferme la portière. La voiture démarre.

Il reste là planté, le regard embué. Deux larmes perlent sur son visage.

Il fait un signe de la main, mais trop tard. Il s'aperçoit qu'il a oublié sa valise contenant son linge de rechange. Il hausse les épaules et comme un automate il se mêle à la foule des voyageurs.

*** ****

Après le départ de Michel pour quelques jours retrouver son épouse.

Gomez en profite pour convoquer Otto à son laboratoire de Zorba.

Elena profite du voyage pour passer quelques heures sur la plage de San Jose.

Gomez attend dans son bureau directionnel l'arrivée d'Otto.

Après avoir reçu une partie des codes d'accès aux données de Michel.

Il ordonne ensuite à Otto de le liquidé ce qui fut fait dans la plus grande discrétion. Mugabè est inconnu puisqu'il est un émigré clandestin.

Gomez regarde sa montre et commence à s'impatienté. Des pas aux bruits secs que font les chaussures d'Otto sur le carrelage du couloir.

Otto n'a pas le temps de frapper que Gomez de sa voix grave lui crie:

-Entre Otto.

-Bonjour Patron, vous avez fait bon voyage.

-Très bien, merci.

-Quels sont vos ordres Patron.

Gomez se lève et vient s'asseoir au même niveau qu'Otto.

-Le service que j'ai à te demander relève de la plus grande confiance et toute l'estime que je te porte.

-Je reste votre dévoué sans limite.

-Même si je vous dis d'exécuter Elena.

- un ordre reste un ordre.

-Mon épouse se trouve pour le moment sur la plage de San Jose. Tu vas la retrouver; elle est certainement entrain de nager, à toi de jouer.

-Puis-je en connaître la raison.

- Elle m'a trompé avec Michel Olivier et l'enfant qu'elle porte est de lui. Quand tu en auras fini avec Elena tu me trouves Michel et tu récupères les clés U.S.B par tous les moyens.

-Vous pouvez compter sur moi

Otto se lève salue Gomez et sort

*** * ***

Depuis plusieurs heures deux flics de la judiciaire, planqués sur le palier de l'appartement, attendent l'arrivée d'Elisabeth.

-Si la fille nous voit, elle peut se sauver, dit Lafarge.

-Nous pourrions l'attendre chez-elle ?

-Sans mandat de perquisition nous risquons de nous retrouver à la circulation.

-De toute façon c'est sa parole contre la nôtre, passe-moi ton canif spécial, j'ai oublié le mien.

Dix secondes à peine et la porte de l'appartement est ouverte. Les deux flics inspectent minutieusement les lieux sans rien trouver d'intéressant. L'agenda téléphonique du poste fixe ne présente pas d'indices probants souhaités.

Le bruit de l'ascenseur mit fin à leur fouille. Ils s'installent comme chez eux, l'un dans le salon et l'autre dans la cuisine proche du hall d'entrée. Toute retraite d'Elisabeth apparaît fort peu probable.

L'ascenseur s'arrête, la porte claque, des pas sur le palier. Puis plus rien.

- Elle cherche sans doute ses clefs, pensent les deux inspecteurs.

L'ascenseur redémarre.

-Fausse alerte.

-Chut...,

Elle essaye d'ouvrir la porte.

La porte s'ouvre sur le hall de la grandeur d'une pièce carrée de 4 mètres sur 4 avec un escalier de chaque côté d'une dizaine de marches donnant accès aux chambres et à la salle d'eau. Cet appartement de conception ancienne a été modernisé grâce à l'achat de l'étage supérieur où l'on a percé le plafond pour y placer deux escaliers qui débouchent sur un palier donnant vue sur le hall d'entrée.

Elisabeth monte l'escalier qui conduit à la salle d'eau. Les inspecteurs ne pensaient pas à ce scénario. Elle arrive sur le palier quand elle voit

les deux hommes sortir du living, de la cuisine et se précipite vers l'escalier. Elisabeth sans hésiter s'enferme dans la salle de bain.

-Ouvrez ! ...Police. Ils frappent violemment à la porte.

-Vous avez un mandat ?

-Non, mais nous pourrions en obtenir un dans l'heure.

-Et bien revenez dans une heure, en attendant vous fichez le camp.

-(A voix basse à son collègue) : nous allons sortir de l'appartement, nous claquons la porte et nous l'ouvrons aussi vite.

Elisabeth se mit à penser à ses parents surtout à sa mère qui lui manque beaucoup. Elle communique avec eux uniquement par internet.

« Sa mère lors d'un voyage d'étude au Japon rencontre le futur papa d'Elisabeth. IL revient en Belgique pour diriger une filiale d'une multi nationale japonaise. Elle profite de son retour pour l'épouser. Un an après le mariage Elisabeth naissait. Fait exceptionnel dans la loi de Mendel, Elisabeth est blonde aux yeux bleus, légèrement bridés Elle connut son père jusque l'âge de quatorze ans. Ensuite il doit retourner au Japon pour sa société. Le couple toujours très uni amène sa mère à rester en Belgique durant la période des études d'Elisabeth. Pendant toute cette période scolaire, son papa vient leur rendre visite deux fois l'an. Après le mariage d'Elisabeth avec Michel Olivier sa maman retourne rejoindre son mari au Japon.

Cinq minutes se sont écoulées, Elisabeth colle une oreille à la porte et ne perçoit aucun bruit. Elle tente une sortie, descend l'escalier en posant les pieds délicatement sur les marches en bois sans les faire craquer. Arrivée dans le hall d'entrée elle regarde par le trou de la serrure de la porte de la cuisine et voit les deux flics qui attendent, les deux pieds sur la table de la cuisine. Brutalement, elle ouvre la porte.

-Faites comme chez vous, je vous ai dit de fichez le camp.

Les deux inspecteurs se regardent et sourient.

-Assieds-toi mignonne nous avons à te parler. (Sans retirer les pieds de

la table.)

-Je ne suis pas votre mignonne et je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez déjà. Pour des inspecteurs, vous manquez de classe et votre attitude me semble plutôt grossière. Vos manières ne m'intimident pas.

-Que faisons-nous, nous l'embarquons au poste, une petite garde à vue de quarante huit heures, juste pour faire jaser. Une institutrice en garde à vue !

-Tu nous dis où se cache ton mari et nous partons dit l'inspecteur Lafarge.

Elisabeth les regarde avec un léger sourire.

-Tu n'as peut-être pas entendu la question ?

Elisabeth ne répond pas et se dirige vers la porte du hall. L'inspecteur Lafarge la rattrape par le bras et la fait pivoter pour l'avoir face à lui.

-Lâchez-moi, vous me faites mal.

D'une main l'inspecteur lui soulève le menton et lui dit : je veux connaître l'endroit où se planque ton mari. Il lâche son menton en lui décrochant sournoisement une manchette

Elisabeth encaisse le coup sans un cri, la douleur lui fait monter les larmes aux yeux.

-Arrête Lafarge, nous l'emmenons au poste.

-T'inquiète pas elle va parler. L'inspecteur Lafarge revient vers Elisabeth.

-N'approchez pas vous pourriez le regretter.

-Non, mais tu entends cette demi portion ! (En faisant un pas vers elle. Il lève la main pour la gifler. Avec la vitesse de l'éclair, l'inspecteur prend un coup de coude dans le creux de l'estomac, il se plie en deux, il n'a pas le temps de réagir qu'il reçoit le genou en dessous du menton et le met KO. L'autre inspecteur vient au secours de son collègue et se retrouve à terre par un coup de savate lancé avec force par un mouvement arrière de la jambe d'Elisabeth).

Sans hésiter Elisabeth ouvre leur veste et détache les menottes bandouillant à leur ceinture. Elle traîne l'un après l'autre leur corps inerte vers une tuyauterie du chauffage central. Elle la menotte ensemble en fixant un bracelet d'une menotte à la tuyauterie. Ensuite, elle fouille les poches des vestes et en retire les clefs de ces jolis bracelets en acier inoxydable. Elle s'empresse de les faire disparaître dans le vide ordure de la cuisine.

Les inspecteurs commencent à revenir à eux et se rendent compte de leur situation pour le moins ridicule.

-Détachez-nous !

-N'aggravez pas votre situation !

-Ne soyez pas inquiets pour moi, inspecteur mais pensez à la fin de votre brillante carrière avec en sus la médaille du courage...Inutile de gigoter vous risquez de vous faire du mal.

-Prenez la clef dans ma veste et desserrez la menotte.

-Vous me prenez pour une idiote ? De toute façon je les ai jetées dans le vide ordure, justement pour ne pas être tentée de vous libérer. Donc évitez à l'avenir de vous contorsionner comme un ver de terre, et tout ira pour le mieux.

-Vous pensez nous garder longtemps ?

-Quarante huit heures comme une garde à vue, peut-être plus peut-être moins. Tout dépendra de la disponibilité de la presse. Demain vous serez à la une de tous les journaux, vous serez des vedettes académiques, avec les palmes en moins.

-Vous n'allez pas téléphoner à la presse, vous rigolez ?

-Mais pas du tout mes petits cocos. Je vous laisse dans votre intimité, j'ai quelques coups de téléphone à passer, sans oublier bien sûr votre commissaire pour la belle conférence de presse. A tout à l'heure, soyez sages, pensez à vos menottes et à votre recyclage.

-Vous pourriez nous donner à boire.

-Quand la presse sera là vous aurez du champagne. Vous êtes mignons comme tout. (Elle ferme derrière elle la porte du living.

Elisabeth enlève une chaussure et en extirpe la carte puce de son portable. Dans l'attente de ses visiteurs, elle décide de joindre son mari. Après plusieurs appels elle arrive enfin à avoir le contact.

-Voilà deux grands quotidiens qui prennent ce scoop avec intérêt. Une grande chaîne de télévision, RTL pour ne pas la citer...Je téléphonerai au commissaire Lambert quand la presse sera au grand complet.

-Oui, c'est moi, tout va bien mon chéri ? Ok ! C'est parfait. Quand tu arriveras lundi à Genève achète le journal » Le Soir ».

-Tu ne veux pas me le dire, c'est une surprise !...

-Moi, aussi je t'aime...tu as de la visite, j'entends la sonnerie...Bon, je te laisse...

-Oui, je te contacte demain dès mon arrivée à Genève.

Elisabeth va au devant de ses invités. A croire qu'ils se sont donnés le mot, il ne manque personne. Elisabeth se demande si elle ne pousse pas le bouchon un peu loin. De toute façon, il est trop tard pour reculer. Je suis prête se dit-elle à payer les conséquences de mon impertinence. Les questions fusent de toute part. Je leur explique l'intrusion de ces deux inspecteurs sans mandat du juge. Les journalistes n'en croient pas leurs oreilles...Comment une petite femme d'un mètre soixante cinq a pu mettre K o les deux colosses et en plus les attacher à la tuyauterie du chauffage central. Les flashes pleuvent sur les pauvres bougres qui se refusent à tout commentaire.

-Vous permettez Messieurs, je dois inviter un personnage de marque. Elle joint le geste à la parole et contacte le commissaire Lambert. Devant les journalistes qui prennent notes de tout ce qu'elle dit au téléphone. Et l'invitation se termine ainsi :

-Et n'oubliez pas de venir avec un serrurier, vos gars n'ont pas les clefs de leurs menottes. Le commissaire hurle sa colère et fulmine de rage. A

tel point que les journalistes arrivent à noter les insultes à l'égard d'Elisabeth.

Dès son entrée le commissaire Lambert est mitraillé par les flashes des journalistes et la caméra de RTL s'en donne à cœur joie. Plus le commissaire Lambert menace plus il s'enfonce par des explications peu crédibles. Dans aucun cas il ne peut raconter la vérité sur la situation réelle des événements. Le commissaire supplie les journalistes de ne rien faire paraître sur cette erreur de la part de ses hommes.

-Nous avons eu l'autorisation de notre rédaction pour couvrir cet événement. Nous faisons notre travail d'information rien d'autre, nos responsables décideront du suivi à donner. Les autres journalistes approuvèrent cette réponse au commissaire.

-Commissaire, quand vous aurez délivré vos collègues (dit Elisabeth) vous me ferez un grand plaisir de nous quitter en premier.

Tout ce petit monde repart retrouver ses préoccupations habituelles.

Elisabeth enfin seule, se répète comme pour se convaincre du bien fondé de son comportement : « j'ai peut-être gagné une manche en évitant une garde à vue, mais le reste à venir sera sans doute pire encore. ».

Ici elle n'a commis aucune infraction, elle s'est défendue contre deux agresseurs. D'accord, ils portent le grade d'inspecteur de police, mais ils se conduisent comme de vulgaires salauds.

Le train arrive en gare de Genève avec seulement cinq minutes de retard. Il est sept heures du mat. J'achète le journal « Le soir » Je me dirige vers le buffet de la gare, je commande un croissant et un café noir. Tout en dégustant ce croissant délicieux je verse un œil sur la première page du Soir et là, je découvre les derniers exploits de mon épouse. Et

bien je n'en reviens pas ! Moi qui la croyais douce pas agressive pour un sou, je la découvre comme une panthère sans pitié face à l'ennemi. Bien sûr je reconnais chez-elle ce côté asiatique où sa tolérance, à mes attitudes frivoles, m'étonne toujours. Aucune autre femme ne peut accepter ma façon de me comporter à son l'égard. Son attitude, face aux flics, confirme son avertissement à mon attention « le jour où je trompe mon serment d'amour, elle me les passe à la moulinette. » Au début j'avais plutôt envie de rire surtout de la façon qu'elle me le disait, mais aujourd'hui je prends son avertissement au sérieux. Me voilà prévenu si je partage mes sentiments avec une autre femme. Je lirai la suite dans le train.

Il replie son journal, paye les consommations et sans plus attendre, il cherche un endroit où il peut se connecter à internet. Michel découvre non loin de la librairie un service d'information avec la possibilité de se connecter à Internet.

Le responsable du cyber connecte mon portable. Aussitôt, j'envoie un courriel à mon épouse. J'ouvre ma boîte de réception. Deux nouveaux messages : l'un en provenance de la société pharmaceutique de Zorba. Le patron m'informe du succès complet de ma recherche et souhaite mon retour au plus vite pour lancer ce nouveau médicament. Là, je suis coincé. Comment faire pour quitter la Suisse sans se faire choper par les flics ? Pour autant qu'un mandat d'amené international soit lancé contre moi. Vu la situation il est possible que le Ministre de l'intérieur face stopper les poursuites. L'autre message est d'Elena, elle souhaite me voir au plus vite, sans plus de détails. Je zippe sur le web pour m'informer sur l'évolution de cette épidémie. Cette maladie continue de faire des ravages. La pandémie se limite fort heureusement à trois villes dont la plus touchée reste Roquetas, ensuite vient Aguadulce et le quartier du port d'Almeria Déjà plusieurs centaines de personnes paralysées.

Après cette lecture, Michel se sent défaillir. Le responsable du cyber vient à son secours et évite à Michel de tomber de sa chaise.

-Vous n'êtes pas bien, Monsieur ? Voulez-vous que j'appelle un médecin ?

- Non, ça va aller, je vous assure, le voyage, la fatigue, vous comprenez.

-Venez vous reposer dans mon bureau.

-Vous êtes vraiment aimable, mais j'ai un train à prendre pour Morge.

-Il part dans dix minutes, répond le patron du cyber.

Michel paye la note et se dirige vers le quai N° 8. Le train est annoncé pour 9 heures trente huit. Il prend son titre de transport au distributeur automatique. Dans une demi-heure il sera à Morges. Une certaine angoisse et appréhension de revoir Antoinette lui serrent la gorge. Comment va-t-elle l'accueillir ? A-t-elle changé depuis cet énorme héritage ? Michel ne peut vivre sans cette inquiétude permanente. Sa mère lui demandait souvent » Pourquoi es-tu inquiet, quelque chose te tracasse ? » La réponse était toujours la même « Laisse-moi tranquille Maman, je n'ai rien, tout va bien »

Le train pour Morges arrive en bordure du quai N°8. Une foule compacte descend du train. Michel prend place dans la deuxième voiture. Il apprécie la douce chaleur du compartiment. Le pauvre Michel est vêtu de vêtements légers valables pour les pays à température printanière. Il fait à Genève moins un degré. Michel déplie son journal et achève la lecture sur les exploits de son épouse. Sur une autre page son regard est attiré par sa photo, accompagné d'un article le concernant. L'article fait mention de l'assassinat du garde et d'une tentative d'assassinat sur la personne de Véronique Barras. Le journaliste le rend aussi responsable du suicide du professeur Barras. Et bien se dit Michel « Je suis bon pour des vacances prolongées dans les hôtels du royaume ». A tout cela on pourra ajouter la catastrophe de Roquetas sans oublier d'ajouter le fléau de la tomate melon. Comment sortir de

ce merdier ?

-Laissons venir, en attendant, il me faut mettre ce médicament au point et après je m'attaque à la tomate melon. Je dois retourner au plus vite en Espagne mais comment ? Sans voiture, l'avion ni pensons pas. Il reste le train, là j'ai tout le temps de me faire chopper. Peut-être un transporteur routier pour Almeria fera l'affaire, mais où le trouver et dans l'hypothèse qu'il accepte de me prendre.

Le train entre en gare, longe le quai freine avec souplesse pour s'immobiliser. Les portes automatiques s'ouvrent dans un bruit d'air comprimé. Michel prend son ordinateur portable et descend sur le quai. Il balaie du regard son environnement et aperçoit sur le quai Antoinette. Il se dirige vers cette amie combien précieuse dans cette situation dans laquelle il vit depuis plusieurs mois. Antoinette vient de l'apercevoir et marche d'un pas rapide à sa rencontre. Elle est habillée d'un manteau, en ratine de couleur, gris clair, une écharpe blanche lui enveloppe le cou.

-As-tu fais bon voyage, Michel.

-Un peu fatigant il lui fait la bise. Mais comment savais-tu que j'arrivais ce matin ?

-Par Elisabeth qui a reçu ton courriel de Genève.

-Ça me fait grand plaisir de te revoir Antoinette. Toujours aussi belle.

-Toujours aussi flatteur.

-Ne restons pas ici, sortons de cette gare, la voiture est mal garée, je risque la fourrière.

La voiture est toujours là en stationnement illicite.

-Veux-tu conduire, lui demande Antoinette.

-Non, tu connais mieux la route que moi.

-Je t'ai fais descendre à Morges, en démarrant la voiture, ici les contrôles de police sont assez rares tandis qu'à Lausanne les flics sont partout.

-Pourquoi me racontes-tu ça ?

-Tu es la vedette. Deux journaux suisses parlent de toi et de l'aventure de ton épouse avec les flics de Nivelles. Ta photo et celle d'Elisabeth se trouvent en première page. Il est peu probable que la police suisse aie déjà reçu un mandat d'arrêt te concernant.

-Tu me conduis où ainsi ?

-A Panex un tout petit village à trois quarts abandonné par ses paysans.

-C'est pas une prison mais c'est tout comme. Répond, Michel

-Tu verras c'est magnifique un calme unique au monde, un paysage merveilleux, tu t'y plairas.

-Je me chauffe au bois et je m'éclaire à la bougie, le retour aux sources.

-Mon ex-mari avait fait tout restaurer et moderniser les utilitaires.

-Tu roules toujours aussi vite, dit Michel pour changer de conversation.

-Ne sois pas inquiet, j'ai ma licence de pilote de rallye.

-Ok, tu me rassures, mais pas les autres qui sont sur la route sans licence de pilote.

La BMW s'engage sur l'autoroute en direction de Lausanne, Michel regarde Antoinette, elle a enlevé son manteau et Michel découvre une Antoinette différente de celle des vacances. Non pas par le fait qu'elle ait enlevé son manteau Quelque chose avait changé, mais quoi ?

-Pourquoi me regardes-tu, avec insistance ?

-C'est peut-être une impression, tu me montres une Antoinette différente, je peux me tromper, mais je te dis ce que je ressens.

-Et pourtant malgré mes centaines de millions je ne trouve pas avoir changé ma façon d'être. Il y a quelque chose qui te dérange dans mon attitude ?

-Un peu plus distante peut-être ?

-Distante vis-à-vis de toi ?

-Excuse –moi, laisse tomber...A propos comment va Victor.

-Très bien, il se fait une joie de te revoir.

-Nous sommes suivis par les flics, ralentis bon Dieu.

La voiture de la gendarmerie nous double et nous fait signe de le suivre. Antoinette se met derrière la voiture de police qui prend la direction de la station de carburant. Antoinette se range sur le parking et attend la suite.

Michel ne souffle pas un mot, il croit sentir son sang lui descendre dans les orteils. Les gendarmes s'approchent de la BMW, Antoinette baisse la vitre.

-Bonjour madame, puis-je voir les documents du véhicule s'il vous plaît.

Antoinette remet les documents, le flic disparaît aussitôt vers sa voiture pour vérification, l'autre gendarme fait le tour du véhicule. Après plusieurs minutes le gendarme revient avec les documents.

-Puis-je voir les papiers de Monsieur.

-S'il vous plaît ! D'une voie tremblante et peu sûre. Le gendarme le regarde avec beaucoup d'attention tout en vérifiant les papiers.

-Vous venez pour affaire ?

-Non, je rends visite à une amie.

-Vous pouvez aller, bonne route.

Antoinette met un certain temps avant de faire démarrer la BMW. Après plusieurs minutes de silence, Antoinette souffle un peu après cette serrate intempestive.

-Nous irons à Panex demain, je t'ai réservé une suite dans un de mes hôtels.

-Une suite ! Avec une chambre et un évier c'est déjà pas mal

-Faudra t'y faire, je n'ai rien d'autre à t'offrir.

-Et bien merci pour cette installation de luxe.

-J'ai promis à Elisabeth ce matin de prendre soin de toi...Voilà la sor-

tie pour Ouchi, j'ai un petit hôtel au bord du lac, tu verras ça te plaira.

-Je ne sais quoi te répondre...

-Tu ne dis rien...Nous sommes arrivés.

-Dans cet hôtel! Et bien, crois-tu que le réceptionniste va me laisser entrer dans cette tenue et toi qu'elle réputation vas-tu avoir, si le personnel voit la patronne avec un type mal habillé.

-Ne te préoccupe pas de ce genre de détails.

Antoinette demande au responsable la clef de la chambre avec suite.

-Chambre 210 face au lac... Madame n'a besoin de rien ?

-Faites mettre ma voiture au garage.

-Bien Madame d'Avila.

Le réceptionniste fait un signe au groom qui se précipite pour appeler l'ascenseur.

-faut-il monter les valises de Monsieur ?

-Il n'y a pas de valises, Monsieur Hubert.

-Bien, Madame.

L'ascenseur s'arrête au deuxième étage, le groom tourne la clef dans la serrure de la chambre 210. : « Je vous en prie « A part au cinéma, Michel n'avait jamais vu une chambre avec suite. Bien sûr il fréquentait lors des congrès scientifiques des hôtels confortables sans plus. Ici la chambre se compose d'un living avec salon, une terrasse de la largeur de la pièce. Antoinette lui montre sa chambre avec un petit salon particulier. Une salle d'eau toute en marbre de carrare. La baignoire et les deux éviers sont sculptés dans la masse. ; Une véritable merveille. Une douche aux jets de pression multiples montre un confort sans limite, même la radio et le téléphone se trouvent dans de petites alvéoles.

-Ça te plait, Michel ?

-Pourquoi tout ce luxe pour un pauvre chercheur déchu ?

-Parce que je n'ai rien d'autre à t'offrir. Maintenant approche-toi

Déjà, Michel s'imagine la suite. Et bien, il s'est trompé sur ses inten-

tions. Antoinette ouvre son sac et en retire un mètre ruban.

- Que vas-tu faire, s'inquiète, Michel en lui faisant un sourire des plus tendre.

-Je vais prendre tes mensurations pour t'acheter des fringues.

Tout en prenant ses mensurations, Antoinette n'avait qu'une envie : l'embrasser, le caresser et lui faire l'amour. Cet endroit choisi par elle pourrait faciliter cette union amoureuse. Mais voilà elle avait des scrupules à l'égard d'Elisabeth d'aller plus loin que l'amour soi-disant purement physique. Elle le voulait sans intermédiaire.

-Voilà j'ai fini.

-Non, mais tu penses vraiment à m'acheter des vêtements.

-Un vestiaire complet. Quand je t'ai vu sur le quai de la gare à moitié habillé, j'ai eu froid pour toi.

-Antoinette, je ne puis accepter cette attention, tu n'es pas ma femme, et je ne suis pas un gigolo.

Le beau sourire d'Antoinette s'estompe pour laisser place à un visage crispé et teinté de tristesse. Elle ne répond pas, les larmes perlent en silence sur ses joues. Elle tourne le dos à Michel. D'un revers de la main elle l'essuie rapidement les larmes qui coulent sur ses joues. Elle se ressaisit et essaye de ne rien laisser paraître. Elle lui lance avec calme, dans une colère rentrée :

-Je trouve la réplique insultante. Ne t'inquiète pas je n'ai nullement l'intention de t'acheter. Si je veux un gigolo, je dispose de moyens de m'en offrir d'autres. Bon, je te laisse, j'ai affaire

-Antoinette ! Antoinette !

Antoinette se retourne sans dire un mot.

-Tu oublies le papier avec les mesures.

-Ce n'est plus nécessaire à plus tard, si tu as besoin de quelque chose tu appelles la réception.

-Antoinette !

La porte de la chambre se referme et Michel se retrouve face à lui-même.

-Mais quel con je fais.

La visite de Lucas au commissariat de Nivelles n'était certainement pas pour plaire au commissaire Lambert. En effet sa mission était loin d'être agréable. Le nouveau procureur général mis en place par le Ministre de la justice n'apporte pas au commissaire Lambert des félicitations. Que bien du contraire, le ridicule dont il fut la vedette devant la presse populaire. Le comportement inacceptable de ses deux inspecteurs amène Lucas à annoncer des sanctions dont il n'est que le porte parole du Ministre. Depuis les élections de mai le récent gouvernement composé de l'extrême droite flamande aidé par des francophones du même bord est amené à durcir leur position en matière de justice. Lucas après son passage plus qu'éphémère à la sûreté de l'Etat a accepté le poste de Directeur à la section de la police judiciaire fédérale. Il aurait pu refuser ce poste mais vu la circonstance politique, il ne souhaitait pas voir un extrémiste de droite occuper cette fonction importante.

-Si, je comprends bien votre démarche, je suis tout simplement mis à pied ou disons une mise à la retraite anticipée.

-Il vous reste encore six mois à prester, alors estimez-vous heureux de bénéficier de six mois de traitement plein sans travailler.

-C'est la façon d'être traité qui me dérange. Je n'ai même pas pu me justifier.

-La faute grave suffit largement à justifier votre éviction.

-La bavure ne vient pas de moi mes des inspecteurs...

-Qui sont sous vos ordres...Les deux inspecteurs subissent également une sanction non pas pour avoir violé le domicile de Madame Olivier, mais pour avoir ridiculisé la police. Entre-nous, Lambert, estimez-vous

heureux d'être mis à la retraite ça vous évitera ainsi d'accepter des ordres qui vont à l'encontre de votre éthique démocratique.

-Après tout vous avez peut-être bien raison.

-Mais avant que vous ne partiez à la retraite j'ai encore besoin de vos lumières.

-Là, vous m'étonnez beaucoup mon cher Jean. Mais c'est avec grand plaisir si je peux vous rendre service.

-Vous connaissez très bien Michel Olivier ?

-Bien sûr, sur ordre du juge d'instruction j'ai envoyé un mandat d'arrêt international.

-Vous le croyez coupable.

-Il n'y a aucun doute.

-Et bien moi, je le crois innocent.

-Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous le défendez, je me suis toujours demandé pourquoi.

-Le problème de Michel se présente d'une façon plus complexe au point de devenir une affaire d'Etat. Vous êtes certainement au courant de la pandémie qui sévit toujours en Andalousie.

-Oui, bien sûr, mais en quoi cela me regarde encore ? Cette catastrophe reflète la signature d'un acte terroriste, les rapports à ce sujet l'ont largement démontré.

-Allez commissaire c'est vous-même qui m'avez fait part des accusations du professeur Barras au sujet des manipulations transgéniques effectuées par Michel.

-Oui, je me rappelle très bien vous avoir téléphoné en Espagne.

-Le mandat d'arrêt à son encontre se justifie uniquement par le double assassinat dont on l'accuse. Mais la véritable raison consiste à le réduire au silence par tous les moyens.

-Même le liquider, demande le commissaire.

-Même ça...Notre gouvernement d'extrême droite ne souhaite pas qu'il parle de ses manipulations transgéniques. Il faut qu'il disparaisse. Si la police d'un pays où il se trouve l'arrête, il sera remis dans les mains de la sûreté de l'Etat. Et l'on n'entendra plus jamais parler de lui.

-Il y a son épouse qui pourrait dévoiler toute l'histoire ainsi que son amie Antoinette d'Avila.

-Voilà, j'attends ici, Madame Olivier, je sais que cette visite ne vous fera pas plaisir, mais la situation est telle que je n'ai pas d'autres choix.

-Bon et bien vous attendrez sans moi. (Il se lève et prend son chapeau à la patère et fait mine de sortir, Lucas le prend par le bras et le fait se rasseoir)

-Je vous en prie Commissaire ne soyez pas mesquin, j'ai besoin de votre aide. Le procureur du Roi souhaite l'arrestation de Michel. La presse commence à s'énerver. Si nous ne protégeons pas Michel au plus vite, il sera trop tard pour sa survie.

-Vraiment, je ne comprends pas ce que je viens faire dans ce feuilleton à la « Navarro ».

-Je vous ai un peu menti tantôt sur votre retraite anticipée. Le procureur général m'a demandé de vous sanctionner pour les évènements qui vous sont reprochés. Pour le service vous partez à la retraite mais dans la réalité je vous engage pour mener à bien une mission concernant Michel Olivier.

-Là, nous jouons dans quel film ?

-Aucun, Il nous faut aller plus vite que les inspecteurs de la sûreté. Nous avons une certaine avance, nous allons la garder grâce à Madame Olivier.

-Vous pensez recevoir de cette femme toutes les informations sur la situation géographique de son mari ?

-Elle n'aura pas le choix et c'est vous qui partirez à sa recherche et le ramener. Une fois en prison, il pourra clamer son innocence sur les crimes dont on l'accuse.

-Et bien si je m'attendais à terminer ma carrière dans la peau d'un James bond !

-Merci commissaire de bien vouloir accepter cette mission.

**-C'est moi qui vous remercie de cette confiance. (Coup de téléphone)
Vous permettez, Jean. Oui, faites là monter...**

Le commissaire se contraint de retenir sa joie. Pour la première fois dans sa carrière on lui confie une mission exceptionnelle. Lucas le regarde savourer son plaisir.

-Nous allons essayer de la convaincre par la douceur de nous donner l'endroit où se cache son époux.

-Et bien, Jean, je vous souhaite bonne chance.

Madame Olivier fait son entrée avec une attitude teintée de méfiance et d'appréhension. Elle porte un jean super moulant un blouson en fine peau recouvrant un pull jaune paille à colle roulé. Le commissaire Lambert lui tend la main pour la saluer, Elisabeth feint de ne pas la remarquer. Elle montre une attitude d'indifférence à la présence du Commissaire Lambert. Lucas intervient pour éviter de compliquer la relation.

-Nous vous remercions d'avoir répondu à notre convocation, mais je vous en prie asseyez-vous.

-Merci, je tiens à présenter au commissaire Lambert toutes mes excuses pour le désagrément que j'ai pu lui occasionner. (Elle dit ça sur un ton mélangé de regret et de moquerie imperceptibles, attitude qui n'échappe pas à Lucas)

-Nous vous avons convoqué pour venir en aide à votre mari.

-Pour l'enfermer dans une de vos belles prisons du royaume ?

- Et bien, non, nous ne souhaitons pas qu'il soit arrêté, mais seulement le guider pour éviter la catastrophe.

-Je ne vous suis pas inspecteur.

-Il n'est plus inspecteur, mais le grand patron de la judiciaire, intervient le commissaire.

-Mon grade n'a aucune importance pour ce qui nous amène ici. Vous n'ignorez sans doute pas qu'un mandat d'amener international à l'encontre de votre mari est envoyé à toutes les polices d'Europe. Or je ne souhaite pas qu'il soit arrêté au risque de se retrouver dans les mains de la sûreté de l'Etat.

-Vous préféreriez l'arrêter vous-même pour le meurtre du garde et la tentative 'assassinat sur l'épouse du Professeur Barras.

-Ça c'est le motif plausible pour lui mettre la main dessus. La véritable raison c'est la peur de nos politiciens de devoir se justifier sur la responsabilité de votre mari dans la catastrophe de Roquetas. Si la sûreté souhaite l'attraper ce n'est certainement pas pour lui offrir la prison. Je ne dois pas vous faire un dessin ?

Elisabeth perd ses belles couleurs pour laisser place à un visage où se lisent la crainte et la colère. Elle se pince les lèvres, redresse la tête et lance sur un ton sec qui voile ses émotions.

-Vous attendez quoi de moi ?

-Nous voulons connaître d'une façon précise où se trouve votre époux ?

-Bien essayé ! La méthode douce pour me faire cracher la pastille. Non, mais vous me prenez pour une idiote ? (Elle se lève et elle est bien décidée de sortir de ce bureau qui empeste le vieux papier pourri) Lucas lui barre gentiment le passage)

-Madame Olivier comprenez-moi bien, votre mari coure un grave danger. Nous souhaitons vous aider sans arrière pensée. N'oubliez pas que notre nouveau gouvernement, sous des aspects bon enfant cache son vrai visage.

-Je vous donne tout ce que vous voulez savoir et vous faites quoi après ?

-Nous envoyons le commissaire Lambert le chercher avant qu'il ne soit arrêté par notre sûreté d'Etat.

-Et vous lui offrez un séjour à la mer du Nord.

-Nous le conduirons dans un endroit qui ne sera pas une prison et nous attendrons le bon moment.

-Le bon moment pour faire quoi ?

-Où votre mari pourra se défendre des accusations portées contre lui en toute équité.

-Là, je crois que vous dépassez votre rôle pour lequel on vous paye. Mon époux ne serait rien d'autre qu'un instrument pour résoudre votre mal être à l'égard de ceux qui nous gouvernent ? De toute façon ma collaboration éventuelle avec vous exige un contact avec Michel; c'est lui qui prendra la décision de se remettre à vos bons soins ou pas.

-Le temps joue contre lui, Madame Olivier, nous devons agir au plus vite. Il risque à tout moment de se faire épingler par la police du pays là où il se trouve et remis aux inspecteurs de la sûreté...

-Messieurs, je regrette de vous décevoir, mais il m'est impossible pour le moment de vous dire le lieu exact de son refuge.

-Vous avez bien un numéro pour le joindre.

-Oui.

-Donc vous connaissez l'endroit où il perche ?

-Le pays c'est certain, la ville je n'en sais rien, il en change tous les jours.

-Dans quel pays est-il ?

-N'insistez pas je ne vous dirai rien. Maintenant excusez-moi, mais j'ai affaire, ma collègue tient ma classe depuis une heure. Je vous tiendrai au courant de la décision de mon mari.

Elisabeth se lève salue ces messieurs et sort du bureau, ni Lucas, ni le commissaire n'ont le temps de leur offrir un geste de galanterie en la précédant pour lui ouvrir la porte. Elle traverse le parking de l'hôtel de police, elle s'aperçoit avoir oublié ses clés de voiture. Elle repasse devant l'accueil, le policier l'a laissée passer sans rien lui demander. Le commissaire Lambert était toujours en grande conversation avec Lucas. Elisabeth tend l'oreille et écoute d'une façon indiscreète leur conversation ...

-Cette femme c'est le diable en personne, vous ne pouvez rien en tirer, j'ai été bien payé pour le savoir. Vos méthodes douces ne servent pas à grand-chose, son côté asiatique la rend impénétrable et imprévisible. Mes hommes en savent quelque chose.

-A votre avis, Lambert, où peut-il bien être ? En principe, il ne devait quitter l'Espagne sous aucun prétexte par ordre de notre cher gouvernement. Le contrat est rompu

C'est donc la chasse à l'homme d'une part, par la sûreté d'Etat et par le procureur du Roi pour ce qui nous concerne.

-D'un côté nous le protégeons en le mettant à l'ombre avec plusieurs mois de privation de liberté pendant le temps de l'instruction.

-Le mieux c'est de la faire surveiller jour et nuit, elle finira bien par nous donner une piste sérieuse. (Propose le commissaire Lambert)

-Je suis d'accord, mais je vous demanderai d'être plus discret. Je veux un rapport journalier sur ses faits et gestes.

Elisabeth frappe discrètement à la porte.

-Je crois avoir oublié mes clés de voiture.

Antoinette, chargée de paquets entre dans son hôtel, passe devant la réception.

-Madame d'Avila, j'ai une lettre pour vous.

-Merci, veuillez monter ces paquets à la chambre, 210.

-bien, Madame d'Avila.

Antoinette s'éloigne de la réception et s'installe dans le petit salon. Elle ouvre la lettre.

Ma chère Antoinette,

Un tout grand merci pour ton dévouement à mon égard. Je te demande de bien vouloir accepter mes excuses pour mon comportement ingrat de ce matin. Aussi, je ne veux pas t'importuner davantage. J'ai décidé de partir pour l'Espagne afin de mettre au point ce fameux médicament qui je crois referra marcher tous ces paralysés et stoppera, je l'espère, cette saloperie de maladie.

Je me suis permis de t'emprunter un pull-over, je l'ai trouvé dans la penderie. La couleur fait un peu PD, mais vaut mieux ça que t'attraper un refroidissement.

Embrasse bien le petit Victor pour moi.

Gros gros bisous

Michel Olivier

PS : Je te confie mon pc portable, prends en bien soin. Comme, je connais tes compétences en matière d'informatique, tu pourras t'en servir et je prendrai contact par internet. Voici l'adresse et le code pour ouvrir mon courrier : zoziz236@hotmail.com code : zorba5620.

Après cette lecture, Antoinette reste un moment dans le fauteuil. Elle se faisait une joie d'accueillir Michel et bien c'est loupé. Pourquoi ce départ précipité ? Sa réflexion à son arrivée « Tu as quelque chose de changé, tu n'es plus la même Antoinette ? »

-Je ne suis plus la même, là vraiment je ne comprends pas. Je suis devenue riche malgré moi. Peut-être ma nouvelle position sociale le dérange et il ne l'accepte pas. Dans le cas où il aurait besoin de moi, je me ferai un plaisir de lui rendre ce service. Oui, je l'avoue j'aime ce Michel, mais je ne peux détruire un couple où leur union est symbole d'amour. Même si Elisabeth accepte d'être trompée physiquement. Cette femme aime son mari pour lui et non pour elle. Il veut mettre les distances entre lui et moi. C'est une des hypothèses liée à son départ précipité. La peur d'affronter la réalité de ses sentiments à mon égard. Allez Antoinette oublie cette nuit d'amour avec Michel, d'autres tâches t'attendent. Après tout pourquoi me torturer les méninges pour supposer ceci ou cela. Avec une énergie retrouvée, elle se dirige vers l'ascenseur, à ce moment entre deux policiers de la commune d'Ouchy. Antoinette les connaît bien, ils viennent régulièrement vérifier le registre des entrées. Antoinette les salue.

-Madame d'Avila, bonjour, nous avons besoin de quelques renseignements.

-Monsieur Belloti se fera un plaisir de vous les donner.

-C'est avec vous que nous souhaitons nous entretenir.

-Allons au petit salon, nous serons plus à l'aise pour parler. Je vous fais servir un café ?

-Non merci, Madame.

-Et bien, je vous écoute, Messieurs.

-Connaissez-vous, Monsieur Michel Olivier ?

-Oui.

-Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

-En Espagne lors de l'évacuation des hôtels de Roquetas.

-Pas un coup de téléphone depuis cette dernière rencontre ?

-Non, à part son épouse qui prend de temps en temps de mes nouvelles. Mais pourquoi toute ces questions ?

-Cet homme, dont voici la photo, est recherché, via les polices européennes, pour meurtre.

-Ce n'est pas possible, vous devez vous tromper de personnage ! Michel un assassin ! Là j'en ai les jambes coupées.

Monsieur belloti sort de l'ascenseur.

-Voilà justement, Monsieur Bellotti notre réceptionniste...Monsieur Bellotti ! Voulez-vous montrer le registre des entrées à ces Messieurs.

-Bien, Madame d'Avila.

-Dans le cas où ce Monsieur essaierait de vous contacter, vous connaissez le numéro d'appel de notre commissariat ?

-Vous pouvez compter sur moi. Mais sincèrement je ne vois pas ce qu'il viendrait faire ici, à 300 FS la chambre la moins chère.

-Merci, Madame d'Avila et bonne journée.

Les deux flics se dirigent vers le comptoir du réceptionniste. Antoinette sait très bien que Monsieur Bellotti ne parlera pas de cet homme arrivé ce matin et reparti tout aussi tôt.

Malgré tout cette situation devient inquiétante pour Michel. Heureusement qu'il soit parti. Mais il aurait très bien pu se faire pincer en sortant de l'hôtel. Rien que d'y penser, Antoinette en attrape des sueurs froides. Elle est face à l'ascenseur sans appuyer sur le bouton d'appel. Elle attend avec une certaine impatience la sortie des policiers. Enfin, il se décide de quitter l'hôtel et elle appelle l'ascenseur.

Après avoir quitté l'hôtel, Michel espère l'arrivée du train à crémaille qui le conduira d'Ouchy, bord du lac, à la gare de Lausanne. Dans le sasse, réservé aux voyageurs, peu de personne attendent comme lui la descente de cette rame de métro en voie unique.

Michel monte dans la voiture de queue et s'installe au fond du compartiment ce qui lui permet d'observer les gens et d'observer le regard des

voyageurs susceptibles s'intéresser à lui. Malgré sa photo en première page dans deux journaux importants de Lausanne, personne ne faisait attention à Michel. La montée dure à peine dix minutes. La rame s'arrête pile à l'entrée de la gare, Michel veut descendre mais montent trois hommes en civil empêchent toute personne de sortir de la voiture. Michel se sent blémir pour lui les patates sont cuites. Il s'apprête déjà à sortir sa carte d'identité quand il s'entend dire par l'un des trois hommes : « Puis-je voir votre ticket s'il vous plaît ? » un peu perdu, il commence à chercher dans toutes ses poches pour s'apercevoir que son ticket n'avait pas quitté sa main. Il tend son billet, le contrôleur l'examine et lui demande :

-Quel âge avez-vous Monsieur ?

-Trente cinq ans, dit-il, d'une voix peu assurée.

-Vous êtes Suisse ?

-Non, Belge

Michel commence à perdre un peu de son sang-froid.

-Ne soyez pas inquiet, vous pouvez descendre mais la prochaine fois prenez un ticket pour grande personne.

-Je peux vous payer la différence.

Les contrôleurs s'éloignent sans répondre. Michel reste là planté comme un poireau, encore surpris par cet événement. Il entre dans la gare de Lausanne, se dirige vers le tableau d'affichage. Un train pour Genève est annoncé pour 12 heures 15. Il lui reste encore une demi-heure d'attente. Une main touche son épaule, il se retourne et se trouve face à face avec deux policiers.

-Voulez-vous nous suivre ? Michel n'a pas le choix, il est aussitôt encadré par les deux flics d'un âge tirant plutôt vers la retraite.

-Puis-je avoir une explication.

Par de réponse, Michel vient de comprendre et devine sans peine que dans quelques minutes il sera enfermé derrière des barreaux Suisses. Il

se ressaisit face aux craintes d'un emprisonnement certain. « Ici, il faut jouer le tout pour le tout, se dit-il. En marchant docilement entre eux deux, Michel sent revenir son instinct de fauve aux aguets. Nous traversons tout le hall de la gare pour nous retrouver vers la sortie ville. Juste avant la sortie il perçoit un signe des deux flics. Michel a compris, ils vont lui passer les menottes. Michel saisit cette opportunité pour fausser compagnie aux policiers. Avec la vitesse de l'éclair, comme pour un démarrage de cent mètres, il fonce droit devant sans se retourner, il se faufile dans la circulation assez dense à cette heure de la journée. A sa gauche, il voit un hyper marché, il s'y engouffre et reprend une allure tranquille, il tourne dans une allée et se met à l'abri derrière une pile de casiers de bière. Il risque un regard discret ; pas de flic à l'horizon. Heureusement pour lui ces deux policiers ne sont plus à même de courir un cent mètre. Sortir de ce magasin risque d'être plus mal aisé. Il faut s'attendre sûrement à un service d'accueil par la police de Lausanne. Michel se dirige prudemment vers les caisses, il prend dans un rayon un paquet de biscuits et suit son tour dans la file numéro 3. Il paie son produit. Il prend la précaution de jouer le hibou.(360 degrés) Pas de flics, dans les parages, pour l'instant. A la sortie de la caisse numéro 2, une dame, avec un bébé de deux ans sur les bras, éprouve quelques difficultés à ranger ses produits dans les sacs en papier. Voici le passeport rêvé pour quitter se super marché. Michel s'approche de cette dame et lui propose son aide. Ce qu'elle accepte volontiers avec un sourire de soulagement. Michel prend avec beaucoup de délicatesse le bambin des bras de sa maman. Il s'attendait à des hurlements et bien non, seulement un visage mi-figue, mi-raisin.

-Je vous accompagne à votre voiture ?

-Volontiers, vous êtes bien aimable.

En effet à la sortie du super marché trois combis de police ont pris place sur le parking. Un policier à chaque porte monte la garde et surveille de près toutes les sorties.

**Sans monter son inquiétude, Michel avec l'enfant sur les bras passe à un mètre du policier qui ne fait même pas attention à lui. Normal, il est décrit comme étant seul. L'unique détail d'importance où il pourrait se faire repérer réside dans la couleur de son pull-over. Michel attend avec patience que la dame dépose ses sacs dans la malle de sa Clio, il est temps qu'elle reprenne le gamin, celui-ci montre des signes d'inquiétudes évidents. Sans saluer la dame, il ne demande pas son reste et amorce son départ, un coup de sifflet retentit. Trois flics courent vers lui. Il prend ses jambes à son cou et se sauve vers le mur de clôture du super marché d'une hauteur de plus ou moins 1 mètre 50. D'une battue en ciseau il passe la clôture et se reçoit un peu durement, mais sans problème sur le trottoir. Le quartier où il se trouve est entouré d'appartements avec des rues d'accès latéral. Il examine la situation ; il lui reste peu de temps pour quitter cet endroit. En effet les sirènes des combis annoncent le départ de la chasse à l'homme. Il cherche un endroit pour se réfugier, mais rien. Tout en courant comme un fou, il voit un appartement avec la porte d'entrée ouverte. Une dame, sans doute la préposée à l'entretien des communs balaye la devanture. Il ralentit sa course et entre dans le hall de cet appartement, les sirènes se font entendre de plus belle. Ils sont dans la rue. La dame lui crie :
-N'oubliez pas d'essuyer vos pieds, Monsieur Lapierre.**

Michel ne fait pas attention à cette réflexion et emprunte l'escalier de secours. Il commence son ascension à la recherche d'un endroit sûr. Sur le palier du troisième étage, une vitre, il aperçoit le gyrophare d'un combi et deux policiers qui palabrent avec la technicienne de surface. Puis, remontent dans leur combi et continuent leur chasse à l'homme. Une chance inespérée pour Michel, la nettoyeuse l'a pris pour un au-

tre. Il n'est pas question de traîner dans ce bloc d'appartements, aussi il lui faut retourner à Ouchy pour se réfugier chez Antoinette. Son escapade n'aura duré que quelques heures. Plus question de reprendre le train à crémaillère le mieux serait d'effectuer le trajet à pied. Sur le palier du quatrième étage, il découvre une porte avec une inscription « contrôle » Il ouvre et pénètre dans la salle, les murs sont recouverts de panneaux avec des voyants clignotants rouges et verts. Michel s'y réfugie jusque la tombée de la nuit.

Elisabeth décide de fermer l'appartement et de rejoindre Michel, au plus vite, afin de le prévenir de la situation et surtout de lui apporter une aide efficace pour rejoindre le laboratoire de cet escroc de Roberto. De toute évidence il n'y a pas d'autres choix s'il veut mener à bien la mise au point de ce médicament. Après il sera encore temps de prendre d'autres dispositions. Elle termine sa journée de classe. Elisabeth évite de prévenir sa collègue qu'elle sera absence demain à l'école. Elle écrit une lettre à son Directeur d'école, elle sait qu'elle risque le renvoi définitif pour abandon de poste. Cela manque un peu d'élégance, mais elle ne tient pas à se faire poursuivre par une meute de flics. Devant cette situation, Elisabeth se demande quel plan adopter pour les semer. Depuis le début elle les a repérés, ils sont six au total, ils se relayent jour et nuit pour la surveiller. Des pauvres types que les contribuables payent pour filer une femme politiquement correcte, alors qu'ils seraient plus utiles sur des terrains où le banditisme prolifère à la vitesse d'un TGV. Comment se tailler sans éveiller les soupçons de ces cloportes ? Le garage est certainement sous surveillance. Elle pense s'habiller en homme mais voilà elle mesure 1mètre soixante cinq et les

costumes de Michel font 1,85 m. Elisabeth décide de passer un de ses pantalons et de se coiffer d'un des chapeaux de la collection de son mari. Elle n'a jamais compris pourquoi Michel collectionne autant de chapeaux alors qu'il n'en porte jamais. Il est 16 heures 30, si tout se déroule sans problème, elle sera à Bruxelles dans une heure. Là elle prendra le train pour Genève. Elle bourre un sac à dos de quelques vêtements et d'un nécessaire de toilette. Avec son couvre chef modèle andalou, il ne manque plus que la guitare pour faire penser à un chanteur de flamenco. Avant de quitter les lieux, deux tâches restent à accomplir : envoyer un courriel à ses parents, au Japon, afin de les rassurer sur la situation et un autre aux parents de Michel en Australie. Voilà, c'est fait. Elle éteint l'ordinateur. Elle vérifie si tout est en ordre. Elisabeth branche la sécurité, ferme l'appartement et s'engage vers la sortie par l'escalier de secours. De toute façon elle ne risque rien de la part des flics, seulement d'être suivie. Dans la rue, elle repère discrètement l'emplacement des policiers. A première vue, ils n'ont pas l'air de faire attention à sa personne.

Elisabeth arrive sans être suivie à la gare de Nivelles. Le train pour Bruxelles est déjà en attente. Elle s'installe en première classe. Il est 17 heures 30, ses collègues vont s'inquiéter de son absence. Tant pis, elle sera désolée sans plus et postera la lettre pour le directeur à la gare de Bruxelles midi. Le train démarre, Elisabeth regarde défiler le paysage par la fenêtre.

Elle n'a pas pris son billet de transport, de toute façon elle le règlera au contrôleur.

Le train s'arrête à la gare suivante. Trois jeunes, de plus ou moins vingt ans, montent avec d'autres voyageurs. Le train redémarre, le contrôleur annonce :

-Prochains arrêts Bruxelles midi, Bruxelles central, Bruxelles Nord ...

Soudain la porte du compartiment s'ouvre pour laisser passer les trois jeunes gens. Ceux-ci viennent s'asseoir, deux sur la banquette face Elisabeth et le troisième, un petit gros, vient se placer à ses côtés. Elisabeth les ignore, mais elle reste malgré tout sur ses gardes. Elle continue de regarder par la vitre. La réverbération du carreau lui renvoie les visages de ces trois jeunes types.

-Tu sais dit l'un tu n'es pas mal dans tes fringues d'homme.

-C'est peut-être une gouine dit l'autre, en lui ôtant son chapeau andalou et le posant sur la tête du petit gros. L'autre lui reprend et tous continuent ainsi à jouer avec le chapeau. Ils espèrent une réaction d'Elisabeth mais rien, pas un mot, pas un geste.

-Je parie que je l'embrasse lance le troisième lascar. Tu t'appelles comment, toi ?

-Elle est peut-être muette ?

-Chouette dit le gars en face d'Elisabeth, elle ne pourra même pas crier si je la pelote.

Elisabeth est sur la défensive et se prépare à la riposte. Le petit gras double assis à ses côtés pose ses mains aux doigts boudinés et crottés, sur sa cuisse. D'un geste rapide elle lui retire la main sans prononcer un seul mot. Il devient plus insistant et les autres commencent à s'exciter en faisant aller le fermoir de leur braguette.

-Fous lui une pelle, en général, elles aiment ça et après tu peux y aller. Dit gras double.

-Qui commence avec la gouine ?

-Moi, dit l'un d'en face, en essayant de prendre en ciseau les jambes d'Elisabeth... Avec la vitesse de l'éclair le tranchant de la main gauche d'Elisabeth part latéralement et s'écrase sur la pomme d'Adam du petit con assis à son flanc gauche. Les autres surpris n'ont pas le temps de réagir, qu'Elisabeth se lève comme une diablesse, les tranchants de la main gauche et de la main droite s'abattent comme un maillet sur les

clavicules de ces pauvres types. Les deux gars d'en face sont comme électrocutés par le choc et poussent des cris de goret que l'on égorge. L'autre tient sa gorge et essaye péniblement de respirer. Elisabeth prend son sac à dos et très calmement se dirige vers un autre compartiment. Elle s'installe dans le sens de marche du train et regarde dans une sorte d'absence le paysage défiler. Elisabeth s'interroge sur son attitude un peu violente vis-à-vis de ces trois jeunes gens. C'est la deuxième fois qu'elle utilise ces techniques de self-défense. Cette pratique est formellement interdite par la fédération des arts martiaux, sauf dans le cas où sa vie se trouve menacée. Que ce soit avec les deux flics et aujourd'hui avec ces trois jeunes gens, la réplique ne se justifiait pas aussi brutale. « Oui mais que pourrais-je faire d'autre face à une situation de crise ? Se laisser tabasser par les flics d'une part et se faire peut-être violer par ces conards. Après tout je suis stupide de me culpabiliser. Il est vrai que j'ai prêté serment de ne jamais utiliser cette arme de défense avec laquelle je peux tuer. »

Le contrôleur du train entre dans le compartiment et lui demande son titre de transport.

-Je suis désolée, je n'ai pas eu le temps de le prendre au guichet de Nivelles.

-Vos papiers d'identité s'il- vous- plaît ?

-Puis-je en connaître la raison ?

-Vous voyagez sans billet et, plus grave encore, vous avez agressé trois personnes dans l'autre compartiment. Après les avoir tabassés, vous leur avez pris leur titre de transport et ainsi que leur argent.

-Non, mais vous avez lu ça dans quel roman ?

Le chef du convoi ne répond pas et appelle, de son portable, la centrale.

-Ici Gérard Mancy train N° 632 BNF, voiture 1/8 en approche de la gare du Midi. J'ai besoin de la brigade d'intervention et d'une ambulance... Pas le temps ... C'est urgent ... Ok ! Merci.

-Vraiment vous pouvez m'expliquer tout ce cirque.

-Le numéro de cirque c'est vous qui l'avez fait avec ces trois jeunes gens. Ils ont certainement quelque chose de cassé, ils ne peuvent plus bouger les bras et le troisième sait à peine respirer.

-Vous m'avez bien regardé, je mesure 1 mètre 64 et je pèse 45 kilos.

-Vous expliquerez tout ça au chef de la police de la gare du Midi.

Le train arrive en gare, Elisabeth se lève, prend son sac à dos et se dirige vers les portes de sortie du compartiment. Le contrôleur essaye de lui barrer le passage.

-Surtout ne me touchez pas !

Il veut la prendre par le poignet, mal lui en prit ; dans la dixième de seconde, le chef garde se retrouve sonné et assis d'une façon ridicule, une jambe repliée sous le postérieur. Elisabeth part à toute vitesse et fonce vers le début du train, elle traverse d'autres compartiments ; elle attend avec impatience l'arrêt du convoi. Pour l'instant le contrôleur ne la suit pas. Les portières s'ouvrent, Elisabeth se précipite sur le quai et se fond dans la foule de voyageurs. Elle arrive dans le grand hall d'accueil de Bruxelles Midi, d'où s'effectuent tous les départs nationaux et internationaux. Le mieux se dit-elle c'est de sortir de cette gare, prendre le métro pour la gare de Bruxelles central. Sans quoi, elle risque de se faire épingler.

La rame de métro s'arrête, Elisabeth prend place et s'installe prêt de l'ouverture des portes. Elle s'interroge sur son manque de contrôle répétitif et s'en inquiète.

-Mettre chaos le contrôleur c'est confirmer les dires de ces jeunes petits merdeux. Il leur sera peut-être difficile de faire croire aux autorités

que c'est moi, une petite femme de rien tout, la responsable de ce merdier.

Il me faut donner un coup de fil à Michel...Pas de connexion...Bon, bien j'essayerai dans le train pour Genève...

Antoinette occupe la chambre 210 avec suite. Le conseil d'Administration du Grand hôtel n'apprécie pas du point de vue économique, que Madame d'Avilla se serve de cet appartement comme lieu de résidence permanente. D'une certaine manière cela ressemble à un abus de bien social. Antoinette s'en moque éperdument, elle dispose par son héritage de soixante cinq pour cent des actions de cet hôtel, sans aucune minorité de blocage. Elle est consciente qu'il lui faudra trouver une solution ou alors de payer sa chambre comme un autre client. De toute façon Antoinette possède de l'argent en suffisance pour s'offrir ce genre de luxe.

Antoinette essaye, sans succès, de contacter Michel Olivier. A peine avait-elle insisté que la sonnerie du téléphone se met à tinter :

-Allo ! Elisabeth ! Tu me sonnes d'où ? Tu arrives à quelle heure à Lausanne ? Ok 7 heure 30 du mat, je t'attendrai. Moi aussi, je t'embrasse... La communication est rompue. Dans un certain sens ça l'arrange, elle évite ainsi de l'informer du départ de Michel. Bon, maintenant, je vais prendre des nouvelles de mon petit chéri. Il est dix neuf heures trente, avec un peu de chance Victor n'est pas encore au dodo.

-Bonsoir, Monsieur...Puis-je parler à mon fils, Victor d'Avilla ? Oui, je sais qu'il est un peu tard...Bon, bien, je téléphonerai demain...Bonsoir, Monsieur.

Michel se dirige d'une marche rapide vers le Grand hôtel. Il n'est pas question d'entrer dans ce palace par le hall d'entrée, surtout à l'heure du dîner. Le mieux c'est la porte des fournisseurs. En principe cet accès est à l'arrière du bâtiment. Il contourne l'immeuble et pénètre par une porte latérale légèrement entrebâillée. Il passe discrètement la tête. L'intérieur ressemble à une pièce ordinaire avec un bureau sur lequel est posé un téléphone, un autre est accroché au mur sans doute pour les liaisons avec la cuisine et la réception. Des voix pas très éloignées se rapprochaient vers le bureau. Le mieux, pour lui, était de quitter les lieux au plus vite mais où se cacher pour ne pas être vu ? Il sort du bureau et se dirige vers un couloir à peine éclairé, quelle différence avec le luxe des chambres, deux mondes bien à part, les travailleurs et les riches. Un ascenseur au bout du couloir peut-être un monte charge se dit-il ? Non pas du tout... Mais bien un ascenseur de service pour répondre aux besoins de la clientèle. L'ascenseur était en attente, il ouvre la porte et appuie sur le bouton du deuxième étage. En principe ce genre d'engin est verrouillé par les gens du service. Michel commence à sentir son cœur battre dans sa poitrine. Il arrive sur le palier du second et cherche la chambre 210. Discrètement il frappe trois petits coups. La porte s'ouvre, Antoinette marque sa surprise et un silence s'installe entre eux deux.

-Oui, c'est bien moi, je peux entrer ?

Elle ne répond pas de suite.

-Entre, je t'en prie.

Michel essayait de cacher sa gêne sans y parvenir.

-Ne sois pas mal à l'aise, je comprends très bien.

-Je ne voulais pas...

-Me gêner ou peur de tes sentiments à mon égard ?

Il ne répond pas de suite.

-Il y a un peu de ça, sans trop insister.

Elle le regarde quelques secondes sans rien dire.

-Ne reste pas planqué comme un poireau. Viens t'asseoir au salon et raconte- moi ton aventure... Si tu le veux !

Il prit Antoinette par le bras et l'entraîne vers le canapé. Il la fait seoir à sa droite et pivote de trois quart vers elle. Il lui prend les mains et les embrassent. Ensuite, Michel lui raconte la course poursuite avec les flics. A la fin de la narration un silence s'installe.

-Que comptes-tu faire ?

-Je n'ai pas encore réfléchi, je suis mentalement fatigué. Je suis pour l'instant incapable de prendre une décision objective. Depuis cette catastrophe je ne suis plus le même homme. Je n'arrive plus à trouver le sommeil, sans cesse ma conscience me dévore à petit feu. Oui, Antoinette, tu as devant toi un criminel par orgueil. Je voulais démontrer les bienfaits du génie génétique. Et bien c'est réussi, les résultats sont concluants : une tomate melon qui ruine tous les ivernaderos de l'Andalousie et un pesticide qui rend paraplégique des centaines de personnes. Comprends-tu mon désarroi ? J'ai honte, je me regarde dans le miroir avec dégoût.

-Crois-tu pouvoir t'en sortir avec un pareil pessimisme ?

-Je ne sais pas, je ne sais plus où j'en suis. Comment veux-tu être optimiste avec tous les flics au cul pour des meurtres que je n'ai pas commis.

Antoinette ne répond pas de suite, elle le regarde avec des yeux sévères et lui dit :

-Tu es certainement étranger à ces meurtres, mais n'oublie pas que des centaines de personnes attendent quelque chose de toi. Tu dois te botter les fesses et trouver le moyen de retourner en Espagne pour continuer tes recherches.

-Oui, mais comment y aller sans me faire épingle.

-Avec Elisabeth, elle arrive demain matin.

Le visage de Michel s'illumine comme les étoiles d'un sapin de Noël.

-Elle arrive demain ? Tu en es certaine ?

-Elisabeth m'a téléphoné une heure avant que tu ne surgisses. Je m'aperçois que cette nouvelle te fait retrouver le moral.

-Maintenant je vais pouvoir repartir pour Zorba au le laboratoire de cet escroc.

Antoinette hoche la tête, se lève du canapé et se dirige vers la fenêtre qui donne sur le lac. Elle regarde un voilier qui entre au port ensuite elle se retourne sur lui et lance :

-Et bien tu es vraiment désarmant, en cinq minutes tu changes d'attitude ou alors, Monsieur joue les plaignants pour se faire cajoler, pas mal ce petit cinéma. Je vais finir par croire que tu es vraiment un manipulateur. Mais Rassure-toi je n'ai aucune envie de faire l'amour avec toi pour le...Elle n'achève pas sa phrase.

-Pour le moment, dit Michel en allumant une cigarette.

Antoinette se sent coincée, elle ne sait quoi répondre.

-Ah non ! Tu fumes sur la terrasse, mais pas dans l'appartement.

-Tu en meures d'envie, dit-il, en se rapprochant d'elle.

-D'une cigarette, dit-elle ? Et bien, là tu fais erreur, je ne fume plus dit-elle en lui tournant le dos. Elle se tait et regarde machinalement les promeneurs sur la digue du port d'Ouchy.

Il s'approche d'elle, pose les mains sur ses épaules. Michel perçoit un léger frémissement du corps d'Antoinette et lui chuchote à l'oreille :

-Tu brûles d'envie de faire l'amour avec moi, le contraire serait un grand mensonge.

Elle ne répond pas et reste immobile les yeux fixés vers les bouées du lac. Deux petites larmes glissent le long de ses joues, elle s'essuie le visage du revers de la main.

-Excuse-moi, dit-il en dégageant les mains de ses épaules, je ne voulais pas de froisser.

Elle se retourne et lui dit :

-Je fais monter le dîner ? Que veux-tu manger ? Elle dit cette phrase sur un ton comme si elle disait : bon temps aujourd'hui.

-Je t'en prie, Antoinette, ne fais pas de diversion.

Pas de réponse, droite, semblable à un échalias, elle se retient pour ne pas éclater en sanglots. Il se rapproche d'elle et la sert contre lui. Ils restent là sans bouger, sans prononcer une parole. Après cet instant de silence, Michel croise son regard. Antoinette les yeux embués de larmes, lui dit :

-Tu ne peux comprendre, en se libérant de son êtreindre...Bon si tu as faim tu appelles la réception, je vais me doucher.

Elle se dirige vers la salle d'eau, elle s'arrête devant le placard, l'ouvre et prend sa sortie de bain.

-Pourquoi fuis-tu ? Nous pourrions peut-être en parler.

Elle se retourne et lui dit d'un ton un peu las :

-A quoi bon, c'est ainsi et rien ni changera.

-Je t'en prie, Antoinette, sois un peu plus claire.

-Tu ne comprends pas que je t'aime à en crever, avec dans la voix un mélange de colère et de tristesse. Mais voilà, toi tu ne m'aimes pas. Tes sentiments sont pour Elisabeth. Pour personne d'autre ... Excepté ton bien-être sexuel... Avant moi, tu en as sauté combien ? Je sais qu'Elisabeth accepte que tu cavales tantôt avec une brune, tantôt avec une rousse. Tu te refuses d'aimer par crainte des réactions de ta femme.

Michel s'étonne de cette réaction imprévisible. Il connaissait ses sentiments à son égard, mais à ce point, il était loin de s'en douter. Aussi, il s'approche d'elle, lui prend sa sortie de bain, la dépose sur le dossier du fauteuil, revient vers Antoinette, l'enlace avec douceur et dépose sur ses lèvres un baiser plein de tendresse. Avec beaucoup de calme, il répond sans aménité.

-Ecoute, Antoinette, j'ai pour toi beaucoup d'affection. Pour le moment, je suis dans la merde jusqu'au coup et tu le sais, j'aime Elisabeth. Cela n'empêche pas d'autres sentiments de se forger. Mais il me faut d'abord mettre de l'ordre dans cette putain de situation à géométrie variable. Si j'arrive à mettre au point ce médicament puis trouver une solution à cette tomate melon, ensuite il me vaudra affronter la justice de mon pays pour des meurtres dont je suis totalement innocent.

Antoinette ne répond pas, elle reprend sa tenue de bain, lui tourne le dos et s'éclipse dans la salle d'eau.

Le bruit des jets d'eau de cette cabine douche, jacuzzi, réveille une envie folle de lui faire l'amour sous la douche et lui crier « je t'aime ». Mais pris entre l'appétence d'entrer dans cette salle de bain, de la caresser toute ruisselante d'eau, de lui faire l'amour et de renoncer à la promesse faite à Elisabeth « ne jamais violer sa parole d'amour » il peut aussi lui jouer le grand cirque. « Oui, Antoinette, je t'aime, sois patiente, laisse-moi le temps d'arranger les choses avec Elisabeth » Je la prendrai dans mes bras et la déposerai sur le lit et lui dirai : merci pour cet instant merveilleux. Le bruit des jets d'eau du jacuzzi s'arrête, Michel guette la sortie d'Antoinette. La porte de la pièce d'eau s'ouvre, elle est drapée d'un déshabillé transparent bleu ciel. Elle se retourne et lui dit d'une voix neutre à la limite de l'indifférence.

-Bonne nuit, Michel.

-Bonne nuit, Antoinette.

Le train pour Genève fait arrêt en gare du Grand Ducal, les voyageurs cherchent le numéro de la voiture réservée. Elisabeth espère rester seule dans son compartiment aux couchettes superposées. Hélas, deux

couples luxembourgeois entrent dans le territoire d'Elisabeth. Ils la saluent de la tête, ensuite, ils vérifient le numéro de leur couchette respective. Ils n'ont pas l'air d'apprécier de devoir grimper là-haut. La femme d'un des couples montre, par sa façon de se déplacer, des problèmes évidents de mobilité. Pendant plus d'un quart d'heure, ça discute, en Platedeutsch, sur cet embarras. Elisabeth commence en avoir plein les oreilles et leur dit.

-Je ne comprends pas votre langue, mais je crois saisir votre déplaisir. Vous pouvez prendre ma couchette du bas, je suis assez jeune pour occuper celle du haut.

Le responsable du convoi annonce la fermeture à 22 heures 30 du wagon restaurant. Elisabeth éprouve une envie de quitter son compartiment pour aller se désaltérer au bar. Elle leur souhaite bonne nuit et leur promet de rentrer sans faire de bruit. Elle déplie la couchette du dessus, y dépose son sac de voyage et quitte la cabine.

Dans le couloir étroit, elle est suivie par le chariot à bouffe et boissons. Elle demande au barman la direction du wagon restaurant.

- C'est dans l'autre sens, ma petite Dame., trois voitures à traverser et vous y êtes.

-Merci, heureusement, sans vous je me retrouvais en queue du train, bonne nuit, Monsieur.

Elle traverse le wagon pour se retrouver sur la passerelle de jonction avec l'autre compartiment. Pour une raison inexplicable, le talon de son soulier se coince dans la jointure de connexion, impossible de se dégager. Le mieux c'est de se déchausser et d'essayer ensuite de décoincer sa chaussure.

-Je peux vous aider, Mademoiselle ?

Elisabeth se retourne, c'est un de ses voisins de couchette.

-Je me suis coincé le talon en passant sur la passerelle de connexion.

-Vous permettez. Voilà, c'est fait, tenez, voilà votre chaussure, le talon est un peu abîmé.

-Vous êtes bien aimable, merci infiniment.

-Vous allez au wagon restaurant ?

-Oui, je meurs de soif et puis, cette cabine, une vraie boîte à sardine.

-Je vous comprends, j'étouffe comme vous, mais j'ai surtout besoin de tirer sur une cigarette. Je vous invite au bar du restaurant, si vous acceptez ?

-Bien volontiers.

Ce Monsieur sur la cinquantaine, les cheveux d'un gris argenté, élancé, de taille moyenne, ne manque pas de charme, malgré un nez un peu crochu, comme un oiseau de proie.

Le wagon restaurant fait foule, seules quelques places au bar laissent une possibilité de se rafraîchir.

Elisabeth commande une eau pétillante, le Monsieur qui l'accompagne s'offre un gin tonic. La conversation se limite à des banalités. Le gars raconte un peu sa vie, les problèmes de santé de son épouse, sa carrière professionnelle, rien de bien passionnant. Elle entend sans écouter. Son regard voyage sur le restaurant et s'arrête sur une table occupée par un homme, elle croit le reconnaître, c'est le commissaire Lambert.

-Merde alors !

-Pardon ? dit le Luxembourgeois, qui ne comprend pas.

-Excusez-moi, ce mot ne vous est pas adressé. Je vous laisse quelques minutes, je reviens.

Elisabeth se sent mal à l'aise et se demande comment échapper à la vigilance de Lambert. De toute façon, elle doit quitter ce wagon restaurant, en espérant de ne pas être repérée par lui. Il est certain qu'il voyage sur les traces de Michel. Elle s'approche de la table, tourne la tête de l'autre côté. Le commissaire est plongé dans ses papiers. Au passage d'Elisabeth, il lève la tête.

-Madame Nikito ! Vous ici ? Quel heureux hasard ?

Elle ne sursaute pas à l'appel de son nom, elle se retourne, marque un silence, puis lui dit :

-Pas autant que moi, Je vous salue bien, commissaire.

-Je vous en prie, asseyez-vous et parlons. Il lui saisit gentiment le bras.

-Nous n'avons rien à nous dire, bonsoir, Monsieur.

Il la retient toujours par le bras et dit :

-J'insiste beaucoup, Madame Nikito, il va de l'intérêt de votre mari.

-Je vous en prie, vous me lâchez le bras ou je crie.

Lambert n'insiste pas, il connaît l'apôtre et ne souhaite pas favoriser le scandale dans ce wagon restaurant.

-Vous avez tort de refuser mon invitation.

Elisabeth hésite un instant, puis elle décide de l'écouter.

-Asseyez-vous, vous prenez une boisson ou autre chose ?

-Merci, je viens de boire un verre d'eau au bar. Je vous écoute, Monsieur Lambert.

-Je dois impérativement contacter votre mari.

-Pour lui mettre la main dessus et le ramener en Belgique pour l'installer derrière les barreaux.

-Pas si vite, Madame Nikito. Ma mission est de veiller à sa sécurité et lui éviter de se faire épingleur par un juge d'instruction accompagné de ses deux inspecteurs de la Sûreté de l'Etat belge avec la collaboration de la police suisse.

-Et vous, vous jouez les anges gardiens ?

-Si vous voulez.

Elisabeth marque son étonnement, elle ne comprend rien et se demande ce que vient faire réellement ce commissaire Lambert, si ce n'est de le coffrer.

Le commissaire Lambert continue :

-Depuis le glissement à l'extrême droite de notre gouvernement, le paysage politique s'est largement modifié. Nous risquons à tout moment de voir la Belgique voler en éclats.

-Oui, mais je ne vois pas le rapport avec mon époux ?

-Rappelez-vous notre entretien dans mon bureau avec le directeur fédéral de la judiciaire à propos de votre conjoint.

Elisabeth réfléchit un instant avant de répondre au commissaire.

-Au juste, vous attendez quoi de mon époux ?

-Lui éviter de se faire épingler et l'aider à mener à bien ses recherches, et ensuite le ramener en Belgique...

Elisabeth l'interrompt

-Pourquoi ?

- Pour qu'il se justifie sur les homicides dont on l'accuse.

-Et vous venez en Suisse pour lui annoncer la bonne nouvelle. Sincèrement, je ne comprends rien à votre démarche.

-Là où votre mari se trouve, je dois négocier avec les autorités judiciaires, dans le cas d'une arrestation.

-Complètement débile, vous envoyez un mandat d'arrêt international pour arrêter mon époux et votre mission actuelle consiste à convaincre les autorités de ne pas l'épingler et maintenant vous comptez sur mon aide pour vous conduire à mon mari. ?

-Nous pourrions nous entendre. Dans le cas où il serait arrêté, votre mari ne doit pas être remis aux agents de la Sûreté belge. Voilà pourquoi j'insiste sur votre collaboration.

Elisabeth se lève et lance au commissaire.

-Mon époux n'a vraiment pas besoin d'ange gardien. Il a une mission à accomplir, après, il pourra répondre et se défendre face aux actes d'accusations dont il est une victime innocente. Je suis désolée de ne pouvoir vous aider, je vous salue et vous souhaite bon voyage, cher commissaire.

Le commissaire la retient délicatement par le bras et l'invite à se ras-soir.

Je vous en prie, Madame Nikito, écoutez-moi encore deux minutes. Ce que j'ai à vous dire me laisse perplexe quand à l'innocence de votre époux. (*Je ne comprends pas cette phrase dans le contexte, le mot « perplexe » me laisse perplexe !!!*)

Elle connaît bien le commissaire Lambert, surtout pour sa stupidité permanente. Mais la façon dont il insistait ne pouvait qu'attiser sa curiosité.

Vraiment, vous ne voulez rien prendre ?

-Non, merci, dit-elle d'un ton un peu sec. Je vous écoute, commissaire.

Le commissaire se caresse le menton, ce geste montre son inquiétude à lui donner des nouvelles de l'épouse du professeur Barras. Vous connaissiez l'épouse du professeur Barras ?

-Elle est morte ? lance Elisabeth d'un ton inquiet.

-Madame Barras est sortie du coma.

- Voilà une excellente nouvelle. Enfin, elle pourra confirmer l'innocence de mon mari.

-Et bien, non, Madame Nikito, elle accuse votre époux d'avoir voulu la tuer.

Elisabeth accuse le coup. Sans montrer son désarroi, elle se lève comme si de rien n'était et prend congé du commissaire.

-Bonsoir, commissaire, et merci pour cette information réconfortante.

-Bonne nuit, nous nous reverrons, Madame Nikito.

-Certainement, dit-elle avec une voix teintée d'une moquerie appa-rente.

Elle regagne son compartiment, ouvre la porte coulissante avec beau-coup de précautions pour éviter de réveiller les occupants. Elle est ac-cueillie par une symphonie cacophonique de ronflettes. Elisabeth

prend son sac et, sans bruit, elle quitte le compartiment. Dans le couloir, elle tombe nez à nez avec son voisin de couchette.

-Je vous ai attendu. Il dit cette phrase d'une façon un peu maladroite.

-J'ai été retenue, désolé, bonne nuit.

-Bonne nuit, dit-il d'un air assez surpris.

Elisabeth a l'intention de descendre à Bale et de prendre le train pour Genève. Elle s'installe dans le fond du couloir, sort son portable et prévient Antoinette de son changement d'horaire.

-Allo ! Antoinette ? A c'est toi mon chéri Comme je suis heureuse de t'entendre mon chéri...Elle est au lit !...Et toi, tu vas bien ? Bien sûr, mon chéri...Non, rien de particulier...Non, je t'assure... Tu dis a Antoinette...Non, ne la dérange pas...Tu lui dis que, pour des raisons de sécurité, j'arriverai avec quelques heures de retard. Je lui téléphonerai dès mon arrivée à Genève...Je vais bien...Je t'expliquerai demain. Et toi tu vas bien ? J'en suis heureuse...Je te laisse...je t'embrase...Je t'aime, tu me manques...Oui, à demain, bonne nuit, mon amour.

Dés l'instant où elle glissa le portable dans la poche de son jean, elle perçut la silhouette du commissaire Lambert à l'autre bout du compartiment. Bien sûr, il avait suivi le Luxembourgeois pour repérer l'endroit où Elisabeth était sensée s'y trouver. Comme une gazelle qui sent le danger, elle ouvre la porte de l'autre voiture et, sans se retourner, essaie de découvrir un endroit pour dormir. Une dame d'une bonne trentaine, cheveux coupés courts, allure sportive, finement musclée, aux yeux marrons avec un regard d'aigle, tirait tranquillement sur sa cigarette et expirait la fumée par à coups. Elisabeth passe à côté d'elle.

-Pardon, dit Elisabeth, en passant devant la dame.

-Vous cherchez une place pour dormir, lance la dame ?

Elisabeth, un peu surprise, lui répond tout simplement

-Oui.

-Je suis seule dans ce compartiment, si vous vous voulez partager la nuit avec moi.

Puis se reprenant, je veux dire...Nous serons deux, mais je vous préviens, il m'arrive de ronfler.

-J'accepte volontiers, s'empresse de répliquer Elisabeth.

-Installez-vous, je reviens de suite.

Elisabeth fait coulisser la porte et se retrouve dans un wagon lit. Deux couchettes superposées, une petite dînette, une douche minuscule. Après avoir fait le tour d'un regard, elle s'attarde un instant sur un porte document ouvert, elle jette un coup d'œil sur un feuillet dépassant légèrement de sa pochette et lit : Juge d'instruction fédérale.

Me voilà coincée entre le commissaire Lambert et un juge d'instruction. Elisabeth remet le feuillet comme elle l'avait trouvé et va s'asseoir tranquillement sur la banquette.

Elisabeth reste perplexe et se demande s'il n'était pas préférable de se tailler au plus vite. Après tout, ce juge fédéral avait sans doute une mission sans rapport avec son mari. La chose inquiétante c'est que ce juge nouvellement nommé dépend directement de la police fédérale et porte le titre de juge d'instruction pour les affaires terroristes. Et elle était de connivence avec le commissaire Lambert ? « Je me suis jetée dans la gueule du loup » se dit Elisabeth. »

La porte coulisse, la dame marque un temps d'arrêt, regarde Elisabeth qui lui tourne le dos et dit :

-Vous prenez le bas ou le haut ?

-Le bas, si cela ne vous dérange pas. J'ai toujours peur de tomber. (Elle mentait, elle n'a jamais eu peur du vide. Cette femme apparemment sympa ne lui inspirait aucune confiance) -Quand j'étais petite, nous allions faire du ski en Savoie, mes parents louaient un chalet avec des couchettes superposées, j'y suis tombée plusieurs fois et depuis j'en ai une peur viscérale.

-Il n'est pas nécessaire de justifier votre choix, je prendrai donc celle du haut. Vous allez en Suisse ? A brûle pourpoint.

Cette question laisse Elisabeth une fraction de seconde sans réponse, puis elle réplique tout aussitôt.

-Oui, je vais à Bâle rendre visite à une amie.

-N'oubliez pas de récupérer vos pièces d'identité auprès du contrôleur. C'est toujours ainsi quand vous voyagez de nuit, il vous demande le passeport pour ne pas vous réveiller à six heures du matin. C'est vers cette heure-là que nous arriverons à la frontière suisse. En général les voyageurs qui descendent à Bâle gardent leur passeport.

-Heureusement que vous me le rappelez.

Elisabeth vient de comprendre que cette dame a sans doute contrôlé son identité auprès du chef de train. De toute façon, elle descend à Bâle et après elle verra. Ce flic ne peut rien contre elle, c'est Michel que la police recherche.

-Ça vous dérange si je continue à travailler.

-Je vous en prie, je vais m'allonger sur la couchette.

-Vous pouvez vous doucher, mais je vous préviens, vous devez vous armer de patience, il manque de pression d'eau.

-Merci, à cette heure tardive une douche m'empêche de dormir.

-A propos, vous êtes Belge ou Française.

« Oh, la salope, elle sait tout de moi, aussi je joue le jeu et décide de répondre sincèrement à certaines de ses questions »

-Oui, je suis Belge par le mariage. Ça vous évite ainsi de me poser des questions sur mes origines. Je me retiens de lui demander si elle était flic.

-Je vous sens nerveuse et sur la défensive.

-Non, je n'ai aucune raison.

-Vraiment ?

-Où voulez-vous en venir ? Vous jouez à quoi ?

-A rien, je veux vous connaître, sans plus.

-Alors, vous arrêtez de me poser des questions et vous me laissez dormir. Je me sens rompue.

-Et bien bonne nuit, Madame ou Mademoiselle... (Elle lui a dit un peu plus haut qu'elle était « belge par le mariage »)

-Bonne nuit, Madame, dit-elle sans rien ajouter.

Le juge fédéral referme le porte document, ouvre son attaché case en imitation vieux cuir, range la farde et verrouille le tout par la serrure pourvue d'un secret.

Ensuite, elle fait un peu de gymnastique, comme si elle voulait impressionner Elisabeth. Sans doute pour lui démontrer ses capacités physiques.

Elisabeth se dit « pauvre conne, elle pense m'impressionner. Elle sait exactement qui je suis, mais elle ne peut rien faire contre moi. Descendre à Bâle et me suivre. Il est possible qu'elle ne soit pas seule. Il doit y avoir deux inspecteurs de la Sûreté qui l'accompagne. Là, je risque de ne pas pouvoir les semer. J'arrête de penser, sans quoi je ne dormirai pas. »

Elisabeth ferme les yeux et se concentre pour faire le vide comme le grand maître lui avait enseigné. Après quelques minutes de concentration, elle s'endort comme un bébé avec la sucette en moins.

Elisabeth se réveille en sursaut provoqué par le crissement des roues et le ralentissement assez sec du convoi, suivi d'un arrêt complet du train. Elisabeth regarde les aiguilles fluorescentes de sa montre bracelet. Celles-ci indiquent 4 heures 45. Le train redémarre très lentement en approche de la gare de Bâle. Elisabeth quitte sa couchette, de sa main elle essuie la buée de la vitre. De nombreux quais défilent lentement, le train ralentit de nouveau, puis repart. Elle sait que son train international marque un arrêt de quelques dizaines de minutes, le temps de

décrocher certains wagons pour Genève et d'autres pour Zurich. Elle prend son sac, se prépare à sortir du compartiment pour récupérer son passeport auprès du contrôleur.

La juge fédérale attendait cet instant avec une certaine impatience. Elle éclaire le compartiment s'assoit sur sa couchette, les jambes pendantes. Elle agite comme un éventail le passeport d'Elisabeth.

C'est bien ça, elle avait récupéré ma pièce d'identité auprès du chef de train.

-Nous allons faire un marché, je vous rends votre passeport et vous me dites où se cache votre époux ?

-D'accord, d'abord mon passeport.

-Pas si vite, en descendant de son perchoir. Vous nous dites où il est et vous nous accompagnez. Si vous refusez, je vous fais coffrer par la police suisse. Sans papiers c'est le retour assuré dans les 24 heures.

Vous pouvez le garder, dit-elle, en faisant tourner la poignée de la porte coulissante. Avec la vitesse d'un kangourou, la juge lui saisit le poignet et l'entraîne vers la dînette. Elisabeth n'offre aucune résistance. De sa main libre, la juge essaye de sortir le portable de sa veste en cuir, couleur bordeaux. Elisabeth porte une veste en Jean, truffée de poches discrètes comme un vêtement de prestidigitateur. Elle doit empêcher cette juge de téléphoner aux inspecteurs qui l'accompagnent. De sa main libre, elle fait glisser un minuscule cylindre ressemblant à un échantillon de bombe à laque. La juge dépose le portable sur la dînette et s'apprête à composer le numéro. A cet instant, Elisabeth lui envoie un jet de gel sur le nez. Instantanément la juge est paralysée, la main qui enserme le poignet d'Elisabeth se détend et la libère. Elisabeth repousse la juge sur la banquette. Paralysée mais lucide, elle suit les faits et gestes de cette petite femme aux yeux bridés.

Elisabeth récupère son passeport, ramasse le portable sur la table, ouvre l'appareil, retire la batterie ainsi que la puce électronique. Elle re-

ferme le portable, glisse la puce dans la poche intérieure de sa veste. Ensuite, elle s'approche de la juge et, sans aucun scrupule, Elisabeth lui remet une couche de gel sur le nez.

La juge veut articuler quelques mots mais la phrase ne sort pas.

-Ne vous inquiétez pas, lui dit-elle, dans une demi-heure vous aurez recouvert vos capacités physiques et mentales.

Elle reprend son sac de voyage, fait coulisser la porte, se retrouve dans le passage et se dépêche à quitter ce train...

Michel n'arrive pas à s'endormir, trop de flashes lui traversent les méninges et bloquent tout espoir de tomber dans les bras de Morphée. Il décide de se rendre dans le petit bureau et de brancher l'ordinateur. Il passe devant la chambre d'Antoinette, marque une hésitation et finit par renoncer à gratouiller à sa porte.

Il est cinq heures du mat, Michel pourra ainsi relever son courrier électronique et accéder aux dernières informations.

Ce streptocoque aurait muté, sa contagion est plus virulente, devient pandémique et pourrait handicaper des millions de gens.

Le rapport sur cette maladie montre par un graphique une contagion stationnaire, puis un pic qui ne cesse de s'affiner. La Commission Européenne de la Santé présente quelques chiffres sur le nombre des personnes atteintes en Europe. L'Espagne avec mille cinq cents cas, l'Allemagne avec deux cent trente cas, la Belgique n'est pas épargnée avec nonante personnes atteintes par le streptocoque du groupe A, la France, l'Italie et l'Autriche ne recensent jusqu'à présent aucune victime. Ce rapport sur l'évolution de la maladie sera publié dans la presse écrite et diffusée sur les antennes dans le courant de la journée

de demain. Le nombre de décès s'élève pour l'Europe à plus de 60 morts d'où l'inquiétude dans le monde médical. Ces deux derniers mois, un microbe appelé streptocoque du groupe A invasif (SGA) ou streptocoque pyogène a infecté plus de 2000 personnes en Europe. 60 décès ont été signalés, mais il est possible que ce nombre soit plus élevé. Sur les 2000 patients recensés, un tiers était âgé de moins de 5 ans. Dans la moitié des cas, une septicémie a été diagnostiquée. L'alerte est sérieuse, au point que tous les laboratoires européens de microbiologie ont été mobilisés pour suivre cette bactérie à la trace. Les hôpitaux ont été invités à faire preuve de la plus extrême vigilance et à notifier immédiatement le moindre cas suspect.

Après cette lecture sur cette épidémie, Michel est comme fou de tristesse et de douleur. Malgré une évidence sur son entière responsabilité, il sait aussi que ce microbe à toujours existé et qu'il tuait une dizaine de patients chaque année dans les hôpitaux.

La fabrication de son pesticide transgénique à développé d'une façon incontrôlable la propagation de ce streptocoque du groupe A.

Michel essaye de se rassurer en se disant que peut-être grâce à lui on pourra annihiler cette saloperie de microbe.

Un message du Japon décrit combien les parents d'Elisabeth vivent dans l'angoisse depuis les événements.

Ses parents lui envoient d'Australie un message des plus encourageants.

Michel s'empresse de répondre à ces deux messages et les rassure sur la situation. Il leur confirme avec insistance de son innocence pour les deux homicides dont on l'accuse. Il n'ose leur téléphoner par Skype, il risque de s'effondre et affermir ainsi l'inquiétude des parents.

Dans le dernier courriel, Elena lui explique qu'elle vit un véritable cauchemar avec Roberto : coups, insultes, séquestration, cruauté mentale, la totale du supportable.

Elle termine en lui suppliant de téléphoner seulement vers 18 heures au numéro de cabine : 457934.

Le portable se mit à tinter.

-Docteur Timmermans qu'elle bonne nouvelle de vous entendre à une heure aussi matinale.

-Voulez-vous bien répéter, je crois avoir mal compris.

-Tu es donc devenu fou ? Il était convenu de supprimer l'embryon au 14^{ème} jour Quoi ! J'ai un fils depuis deux jours ! Non ce n'est pas formidable, c'est monstrueux. Mais, je me fous qu'il soit magnifique. Personne ne le sait ? Et la mère porteuse tu en fais quoi ? Merde, il a coupé !

Après ce coup de téléphone il se sent envahi par une véritable peur à la limite de la panique. Il se ressaisit. « Non ce n'est pas possible, je dois rentrer en Belgique mais avant je préviens Désiré Mugabe.

« Il ne faut pas que je retourne en Espagne. Voyons où j'ai foutu le numéro de Désiré ? Voilà nous y sommes 34638255642. Il ne va pas être content du tout, ça sonne... Réveille-toi... Oui, je sais, il est cinq heures du mat... J'ai refait tout le processus de fabrication... Laisse-moi parler... Tu peux dire à Roberto de mettre cette protéine en fabrication et de demander le feu vert en urgence à la commission de contrôle... Non, Désiré, je ne retourne pas à Zorba...Tu gardes le secret...Tu as été un collaborateur exceptionnel, tu peux reprendre toutes mes recherches sur cette protéine à ton compte... Ecoute, Désiré, c'est la chance de ta vie... Pas du tout tu ne dévoiles pas toutes tes connaissances à Roberto...Tu fais du goutte à goutte, arrange- toi pour qu'il soit dépendant de toi... Ne te préoccupes pas ... Tu disposes de toutes les compétences pour me remplacer avec grand succès et même en mieux. A toi de jouer...Prends de quoi écrire... Voici les codes pour accéder à la base de données de mon serveur, c'est GLS628951 et le FHKA83249.

Désiré, il y a urgence, pour l'instant nous n'avons pas encore de décès, mais cette saloperie de streptocoque peut évoluer rapidement. D'après certaines recherches sur cette catégorie du groupe A...Non, il a toujours existé et il s'attaque aux organismes affaiblis : Beaucoup d'enfants, de personnes âgées et hospitalisées... Pourquoi ? Parce que je n'en sais strictement rien. Heureusement dans un sens, ça limite la casse. Je te certifie que cette protéine est au point. J'ai repris les travaux De toute façon nous n'avons pas d'autres choix. Je t'en prie dépêche-toi Désiré.

Bon travail, je te sonne. .. A plus...

Un petit coup frappé discrètement à la porte du bureau, sort Michel de sa torpeur. D'une voix étranglée et à peine audible

- Oui entre.

Antoinette, dans son déshabillé, apparaît comme une illumination. Belle, les cheveux en batailles et sa magnifique petite frimousse.

-Bonjour, Michel, à voir ta tête de déterré tu ne dois pas avoir dormi beaucoup.

-Comme tu dis, pas un œil de toute la nuit.

-Je fais monter un café ?

-Oui, volontiers.

Antoinette appelle la réception.

-Vous faites monter deux cafés. Elle se retourne vers Michel.

-Veux-tu des croissants ?

-Oui, merci.

-Deux petits déjeuners avec croissants. Merci.

Antoinette se rapproche de Michel et lui dépose un bisou sur le front.

-Toi t'es dans la merde jusqu'au cou ?

-comme tu dis, dans une merde la plus épaisse.

-Tu me racontes ?

Michel hésite, il se passe les mains dans les cheveux. Il se lève et sans un regard vers Antoinette il se dirige droit sur la terrasse. Il ouvre la vitre coulissante, prend une grande inspiration. Antoinette épie tous ses mouvements, elle attend la suite. Elle n'ose pas poser de questions.

-Tu n'es pas obligé de me répondre

Après ce long silence, Michel se retourne. Les mâchoires crispées, les bras le long du corps, les poings serrés montrent un embarras et une certaine gêne. Antoinette vient vers lui et pose avec douceur sa main sur son épaule. Michel se retourne et l'enlace, sa tête penchée, ses lèvres effleurent délicatement le cou d'Antoinette. Il relâche son étreinte et lui dit :

-Excuse-moi, je ne peux rien te dire. Je vais me doucher ensuite je te demanderai de me conduire à Panex comme tu me l'avais proposé.

-Oui, bien sûr, pour Elisabeth je fais quoi ?

- Tu lui dis de prendre le train à Genève pour Morge.

-Pourquoi Morge ?

-J'ai peur qu'elle ne soit attendue à Genève par les flics.

-Ok ! Je donne les ordres au chauffeur. Comme il doit prendre Victor au Collège de Vilar, il te déposera d'abord à Panex.

-Pourquoi pas l'inverse. Il me plairait de revoir Victor.

-ce n'est peut-être pas très prudent. Tu sais, les enfants parlent parfois par naïveté et ça pourrait te nuire.

-Ça n'a aucune importance. Je vais me doucher.

Antoinette ne comprend pas l'attitude et le comportement de Michel. La seule certitude c'est l'amour qu'elle lui témoigne. Elle doit s'en faire une raison, Michel aime Elisabeth ; il ne peut y avoir deux places dans le même cœur. A quoi bon d'être riche quand le corps souffre d'un manque d'affection et de tendresse. Antoinette sort de ses pensées par l'entrée de Germain qui apporte le petit déjeuner.

-Merci, Germain, vous laissez la roulante.

Elle ne se sent pas capable de téléphoner à Elisabeth. Elle communique le numéro du portable d'Elisabeth au chauffeur de l'hôtel et lui demande de bien vouloir l'informer sur sa prise en charge à Morge pour Panex.

Michel sort de la salle d'eau ; il a l'air plus détendu, les traits moins tirés.

-Du sucre dans ton café, demande Antoinette.

-Seulement un peu de lait, répond Michel.

Le petit déjeuner se déroule sans un mot. C'est Antoinette qui rompt le silence.

-Ton épouse est prévenue.

-Non, c'est le chauffeur qui doit prendre contact avec Elisabeth. Tu devrais la prévenir, tu ne crois pas.

-c'est très bien ainsi.

Michel essaye de cacher sa gêne en changeant de conversation.

-As-tu internet à Panex.

-Oui, il fonctionne en système wifi. Tu verras Panex te plaira. C'est un petit village, bien protégé par une belle forêt et entouré d'arbres fruitiers Dominant la plaine, étalé devant les Dents du Midi, il se trouve au-dessus d'Ollon dans le Chablais vaudois. Situé à une altitude de 900-950m, 129 habitants y vivent à l'année. Michel était dans ses pensées, il n'écoutait pas. Antoinette s'en rendit compte et arrête de conter l'histoire de Panex. Il ne s'aperçu même pas du silence d'Antoinette.

-Tu disais.

-Rien, Michel, rien, d'une voie pleine d'amertume. Je crois que nous pouvons descendre, le chauffeur nous attend au parking de l'hôtel.

Elisabeth arrive à la gare de Genève. Elle regarde discrètement dans tous les axes pour se rassurer de ne pas être suivie. Elle prend son tic-

ket au distributeur pour Morge. L'horaire des trains lui indique le départ à 7 heures trente et l'arrivée à Morge à 8 heures 20 voie 5. Elisabeth reste malgré tout assez inquiète, elle se demande combien de temps encore cette situation va perdurer. Vivre continuellement dans cette situation deviendra impossible dans le temps. Mais voilà, elle est folle de Michel, et pourtant elle commence à douter de son amour. Pour l'instant, elle ne peut y répondre

. Tout en attendant le train pour Morge, Elisabeth, toujours inquiète d'être suivie, arrive à réfléchir sur son amour pour Michel.

« Pourquoi avoir abandonné son école ? Oui pourquoi ? Pourquoi avoir accepté d'être trompée ?

Le train arrive sur la voie cinq à l'heure prévue. Dans cette gare de Genève tous les pendulaires courent dans tous les sens. Certains arrivent comme elle, mais eux pour se rendre à leur activité à Lausanne d'autres, pour rejoindre leur lieu de travail à Genève. Tous ces mélanges de bruits divers créent une ambiance infernale.

- Moi, institutrice, je ne connais pas ce stress. A Nivelles, je quitte mon appartement magnifique et dix minutes après je suis dans ma classe. Mais qu'est ce que je fais ici à courir après celui que j'aime et qui est dans une merde pas croyable, pour terminer sa putain de vie en prison. Et moi dans tout ça, je suis une pauvre conasse. Après tout j'assume et j'essaye de faire face à cette situation, mais voilà où se situe mon seuil d'intolérance ? »

Elisabeth monte dans le wagon de queue et s'installe dans le sens de la marche du train. Dans 45 minutes elle sera à Morge.

Victor heureux de retrouver Michel se fait une joie de lui faire visiter la propriété. A l'intérieur un petit manuscrit rappelle l'histoire de ce chalet.

« Construit il y a plus d'un siècle. Pour transformer ce chalet d'alpage qui était fait pour être habité l'été seulement, par les hommes et les bêtes, l'architecte Charles Pictet s'est tenu à quelques règles précises. La partie nord a été reconstruite de façon traditionnelle en restant fidèle aux matériaux utilisés, et "glissée" sous le toit d'origine, dont on a remplacé les tôles ondulées par des "tuiles" de sapin. Aujourd'hui rénové sans être défiguré, on peut profiter de cet espace d'une beauté rustique, hiver comme été. »

La cuisinière à bois reste d'époque, une petite merveille. Victor lui raconte que sa maman cuisine et chauffe le chalet avec quelques bûches par jour. Vraiment, Victor pourrait envisager une carrière comme guide touristique. Michel s'émerveille de l'intelligence peu commune d'un gamin de huit ans qui domine une matière dont certains adultes éprouveraient pas mal de difficultés.

Victor décroche du mur de vieilles jumelles tenues par un cordonnnet en cuir. Il passe la lanière autour du coup. Ensuite Victor prend par la main Michel et l'entraîne hors du chalet et lui dit :

-Viens, je vais de montrer les dents du midi, avec les jumelles c'est formidable. Victor entraîne Michel vers la terrasse qui surplombe la vallée. Prend les jumelle lui dit Victor et regarde juste devant toi. Tu vois les dents du midi ? Le ciel était complètement dégagé et offrait un spectacle de toute beauté. Victor montrait une certaine fierté d'être utile à un homme qui aurait pu être son père. A brûle pour point, Victor lui pose une question un peu embarrassante.

-Dit, Michel, tu aimes ma maman ?

Michel les yeux fixés sur les œillets des jumelles, fait celui qui n'a pas entendu la question.

-Pourquoi tu ne réponds pas ? Dis Michel, tu aimes ma maman ?

-Bien sûr que j'aime ta maman.

-Et Elisabeth tu l'aimes aussi ?

-Oui, certainement. Pourquoi toutes ces questions ?

-Je voulais savoir. Ma maman elle t'aime beaucoup.

Le train arrive en gare de Morge, Elisabeth descend sur le quai, regarde vers la sortie afin de percevoir le chauffeur de l'hôtel Royal. Elle se dirige vers la sortie, une voiture Mercedes espace avec un Monsieur en tenue de livreur. Elle s'approche de la voiture et aussi le chauffeur vient à sa rencontre et lui dit :

-Madame Nikito ?

-Oui.

-Je vous aide à ôter votre sac à dos ?

-Volontiers, c'est très aimable.

-Madame à fait bon voyage.

-Un peu long ?

-Je dois vous conduire à Panex, une bonne heure de route.

Pendant le trajet aucune conversation ne s'installe. Elisabeth admire le paysage.

-Nous allons aborder le petit col qui nous conduira à Panex

Elisabeth remarque une voiture suiveuse de couleur rouge, cette voiture se tient à une certaine distance avec aucune intention de les dépasser. Elle n'a aucune raison de s'inquiéter. Le fait d'avoir été suivie pendant tout son trajet lui apporte se réflex de suspicion. Elisabeth se sent traquée depuis son départ de Nivelles. Elle va pouvoir oublier tout cela dans les bras de Michel.

-Nous arrivons Madame Olivier. C'est ce petit chalet que vous voyez sur votre gauche.

-Il est magnifique, répond Elisabeth.

Michel et Victor viennent à leur rencontre. Victor saute dans les bras d'Elisabeth.

-Et bien Victor sur cinq mois tu as changé.

-C'est normal, je viens d'avoir huit ans.

Michel enserme Elisabeth dans ses bras et comme des supers amoureux il entre dans le chalet sous les regards affectueux de Victor.

-Allez gamin on y va, dit le chauffeur.

-Tu me laisses encore avec eux ?

-Non, il nous faut rentrer, ta mère pourrait s'inquiéter.

-Je peux toujours lui téléphoner pour lui dire que je passe le week-end à Panex et lundi tu me reprends pour me conduire au collège de Vilar.

-Tu montes dans la voiture et tu attaches ta ceinture.

La voiture démarre, fait le tour du chalet pour recouvrir la direction de l'hôtel Royal. Victor n'est pas du tout satisfait, il tire une de ces têtes à faire peur.

Elisabeth est émerveillée par cet endroit idyllique, elle n'a pas assez de ses deux yeux pour admirer toute ces beautés. Elle s'esclaffe en voyant la vieille cuisinière...

-Regarde cette merveille, tu as pu l'allumer sans problème !

-C'est le voisin, Georges, un cultivateur à la retraite qui s'occupe du chalet, même le frigo est chargé de nourriture pour tenir un siège de plusieurs semaines. Nos avons même à notre disposition une voiture tous terrains à notre disposition. Michel débite ces phrases sans grandes conviction.

-Nous pourrions rester quelques jours, cet endroit me plaît beaucoup qu'en penses-tu Michel ?

Il ne répond pas, son visage se creuse et marque une certaine inquiétude. Il se dirige vers la terrasse, regarde le ciel bleu entouré par la beauté des paysages. En réalité, Michel souffre trop pour admirer ce lustre de lumière

-Tu ne réponds pas mon chéri ?

Toujours perdu dans ses pensées d'horreur, il n'a pas entendu la question. Il se retourne avec un visage décomposé, l'image qu'il montrait faisait peur. Il répond d'une voix à peine audible.

-Tu disais Elisabeth ?

Elisabeth le regarde, s'approche de lui, elle aussi s'effraie en le fixant de ses petits yeux pleins de suspicions. Elle le prend par la main et l'entraîne vers ce vieux fauteuil de berger, au dossier bien droit

-Tu n'es vraiment pas bien, assieds-toi, veux-tu que j'appelle un médecin. ?

-Je ne suis pas malade, Elisabeth.

-Repose-toi, je vais prendre un bain. Je me sens sale, après plus de dix heures de voyage...Tu peux me dire où elle se trouve cette pièce d'eau. Michel ne répond pas.

-Es-tu devenu subitement autiste.

-Laisse-moi, veux-tu, va te doucher. Première porte à gauche à l'étage

-Merci, sans se retourner.

Michel reste un moment la tête baissée, les bras en appui sur la table. Puis brusquement il se lève, se dirige vers l'ordinateur Il faut absolument recontacter le docteur Timmermans. Il allume le pc et se met sur internet. Sur son Skype il compose le numéraux d'appel du gynéco. Cet ordinateur portable ne nécessite ni casque, ni micro. Après la deuxième sonnerie une petite voix bien connue de Michel :

-Cabinet du Pr. Timmermans à qui ai-je l'honneur, demande la secrétaire.

-Michel, passez-moi le Pr Timmermans.

-Je suis désolée le Pr est absent.

- Marie Louise, passez-le-moi, je sais qu'il est là.

Un long silence s'installe puis d'une voix fluette, elle dit :

-Vous avez de la chance il vient de rentrer, je vous le passe.

-Michel ! Nous avons été coupés ce matin ?

-Oui, je crois...Dites professeur vous pensez faire quoi avec mon fils ?

Elisabeth vient d'entendre la dernière phrase. Elle encaisse le coup, elle se tient à la rampe d'escalier pour ne pas vaciller. Elle écoute la suite de la conversation.

-Rien, la mère porteuse s'est taillée avec le gosse après avoir encaissé les dix mille euros.

-Tu l'as laissé filer ?

-Crois-moi, je le regrette tout autant.

-Tu dois absolument la retrouver.

-Les recherches sont en cours.

Elisabeth descend quelques marches et regarde avec un certain mépris l'homme qu'elle a aimé. Michel se retourne par le bruit léger émis par son épouse.

Michel montre un visage désespéré, il essaye d'articuler mes les mots ne sorte pas. Dans une colère rentrée elle aborde la conversation.

-J'ai tout entendu, Michel, non tu ne dis rien, tu m'écoutes pour la dernière fois.

-Tu risques de te tromper.

-Tromper ! Laisse-moi rire.

-Essaye de comprendre

-Il n'y a plus rien à comprendre. J'ai cru en toi. Ma tolérance à ton égard se termine aujourd'hui. Depuis que nous sommes mariés tu n'as pas cessé de me faire porter des cornes. Pour te déculpabiliser tu me racontais tout et me rassurais en minimisant l'importance de tes actes...

Michel essaye de l'interrompe. Elisabeth le coupe

-Je n'ai pas fini. Je t'ai soutenu dans tes projets avec tous les risques que tu connais. Aujourd'hui j'apprends que tu as un fils avec une au-

tre femme. Si, je ne sais pas avoir d'enfant ça ne justifie pas de le faire avec une autre.

Michel ne s'attendait pas à une réaction aussi désagréable. Comment lui expliquer la formidable recherche sur cette fécondation in vitro avec cellule souche. Il essaye en vain de prendre la parole. Elisabeth ne veut même entendre et continue à exprimer sa colère dans une attitude et une intonation glaciale. Le mieux est de laisser déverser son malaise teinté de tristesse. Après tous ces reproches, Michel marque un silence avant de répondre et d'étaler sa décence ou plutôt de justifier le jugement de son épouse. Il s'approche d'Elisabeth et la prend par les épaule, elle se dégage et lui dit sur un ton de mépris.

-Ne me touche pas, jamais plus. Elle se dirige vers la terrasse et elle s'appuie sur la rambarde du balcon, dos tourné à Michel. Il s'approche d'elle tout maintenant une certaine distance. Lui dit d'une voix douce...

-Je n'ai jamais triché ni menti sur quoi que se soit. La sincérité demande moins de courage que de vivre dans la duperie. Oui, j'ai abusé de ta tolérance. Oui tu as

Raison, je ne mérite pas l'amour que tu me témoignes.

-Je t'en prie le sirop tu te le gardes. J'en ai assez. Tu vas sans doute me dire que ce fils est une surprise pour mon anniversaire.

-Ce gosse ne représente rien d'autre qu'une expérience scientifique.

-Si je comprends bien, tu couches avec une autre femme pour la science.

-d'abord je n'ai fait aucun enfant à une autre femme.

-c'est quoi alors ce fils ? Une nouvelle avec l'ange Gabriel peut-être ?

-J'ai collaboré avec le Pr. Timmermans un gynécologue spécialiste dans le Nuclear Le procédé consiste à extraire le noyau d'une cellule somatique quelconque de l'organisme d'un individu et d'insérer ce noyau cellulaire dans un ovule de truie préalablement énucléé. Un choc

chimique ou électrique permet de déclencher le développement embryonnaire sans fécondation. Pour les chercheurs, cette technique aurait le double avantage de pouvoir faire avancer la connaissance relatives aux mécanismes de développement de certaines maladies humaines graves sans rencontrer ni les problèmes liés à l'utilisation d'ovule féminins ni à leur nombre insuffisant. Cette expérience a u lieu il y a plus d'un an. Timmermans m'a prélevé une cellule pour la création d'un embryon sans fécondation.

Le processus est trop long à expliquer.

-Je ne comprends toujours pas d'où provient ce fils ?

-Le Pr devait détruire cet embryon au bout de quinze jours. Sans m'avertir, il a introduit cet embryon dans l'utérus d'une mère porteuse. La gestation se déroule sans aucun problème. Neuf mois après elle accouche d'un garçon parfaitement constitué. Impossible de contrôler ce dérapage scientifique. La mère porteuse, après avoir touché les dix mille euros, c'est tirée avec le bébé.

Elisabeth se retourne, le visage défait par ce qu'elle vient t'entendre. Si Michel pouvait percer le regard de son épouse, il lirait tout le mépris et toute l'horreur de cette situation. Elle lui lance sans colère mais avec mépris dans une voix aux intonations méprisantes...

-Michel tu es un monstre. Tu ne respecte rien même pas ta femme. Tu m'as trompée. J'aime t'entendre me dire « Tu sais Elisabeth que l'amour et le désir sont des concepts bien différents » Et moi conasse j'y cru. Non, n'approche pas, tu es vraiment un pauvre type.

-Oui, tu as raison mais moi, je t'aime toujours...

-ça suffit, ta sincérité gratuite tu t'en cherche une autre pour te déculpabiliser de tes fredaines.

-Après tout c'est ton droit de penser de la sorte. Je crois que tu t'enfonces dans l'erreur.

-Même si je suis dans l'erreur, entre nous c'est fini, ras-le-bol de ton comportement, ras-le-bol du nom respect que tu portes autres, ras-le-bol de te suivre comme un petit gentil toutou. Jamais tu ne t'ais posé la question de savoir si ton attitude ne me faisait pas souffrir. La seule chose qui compte c'est ta liberté, les autres peuvent crever.

-Elisabeth, je t'en prie ne sois pas injuste. Je ne suis pas comme tu me décris.

-Non c'est pire. Maintenant, je me taille. Comme la gare d'Aigle est toute proche, j'appelle un taxi.

-Je vais t'y amener, Antoinette nous prête le tous terrains.

Elisabeth ne l'écoute plus. Elle actionne son portable, recherche la station de taxi d'Aigle, forme le numéro...

Michel est incapable de réagir. Il ne comprend pas encore ce qui lui arrive. Il ne bouge pas comme coller au sol. Elisabeth se retourne vers Michel et lui demande le nom du chalet. Il balbutie quelques mots inaudibles.

-A Panex le premier chalet à votre droite, merci.

Elisabeth sans un mot ni un regard vers Michel se dirige vers son sac de voyage, elle y passe les bras et le voila fixé sur le dos. Toujours sans un regard sur son époux elle prend la direction du sas d'entrée. Michel reprend ses esprits et lui barre le passage.

-Non mais, ça ira, en le bousculent violement.

Dans le sasse grand de trois mètres carrés, Michel lui saisit le bras pour l'obliger à faire demi-tour. Elisabeth se libère sans trop de difficultés. Elle se retourne et lui dit sur un ton dur, peu habituel

-ça suffit, elle ouvre la porte, fait quelques pas, puis se retourne et lui dit. Ah ! Oui, j'oubliais, tiens je te rends les clefs de l'appartement.

Elle jette le trousseau de clefs aux pieds de Michel. A ce moment une voiture s'arrête devant le chalet.

Elisabeth se dirige vers le taxi. Le chauffeur lui ouvre la portière et lui dit :

Voulez-vous déposer votre sac dans le coffre ?

-Non, merci...La station de chemin de fer d'Aigle.

-Bien Madame.

Michel était figé, il se trouvait dans l'impossibilité de bouger tellement la situation le sidérait. Impossible de lever la main pour lui faire un signe d'adieu. Le taxi effectue quelques manœuvres pour reprendre la direction de la vallée. Michel reste figé comme un bloc de marbre, complètement dépassé par ce cyclone imprévisible. Il croyait former un couple parfait, sans disputes, sans une remise en question. C'était peut-être là le problème, jamais se remettre en question, sans poser ou se poser des questions de peur de se faire du mal. Extérieurement le couple paraissait sincère, mais dans le plus profond d'eux-mêmes ils avaient peur d'exprimer la réalité de leur pensée. Tout baignait dans l'huile. Son côté un peu volage ne déplaisait pas à Elisabeth. Il avait l'impression que cette tolérance faisait partie de sa culture asiatique. Vraiment il ne se rendait pas compte de cette qualité d'amour que lui témoignait d'Elisabeth. Elle l'aimait pour lui et Michel en profitait pour la tromper.

Michel se dit « J'ai tout loupé, mes recherches et mon couple. Le mieux c'est d'en finir, j'ai perdu. Il me reste Antoinette, je sais qu'elle m'aime, mais moi suis-je capable de l'aimer, non je ne crois pas, j'aime toujours Elisabeth, les autres femmes ne m'offrent pas cet amour.

.....

Bon assez déconner, il me faut prendre deux décisions. D'abord reprendre contact avec Désirer Mugabe et lui passer tous les codes d'accès pour mener à bien les recherches sur l'amélioration de la tomate melon. Pour ce qui concerne le sérum contre le streptocoque du type a, je crois que nous avons peut-être gagné une bataille. Si nous ré-

ussissons, mon erreur sera vite oubliée et aura apporté le remède à cette saloperie de streptocoque du type A qui fait des milliers de morts chaque année dans les hôpitaux du monde entier

Aussi faudra t-il les moyens pour apporter cette aide aux populations les plus démunies. Comme toujours les mieux nantis pourront en profiter.

Je reste là face à la porte, avec le dernier regard d'Elisabeth. Une légère brise un peu glaciale traverse la pièce. Michel ferme la porte comme un rideau de théâtre qui s'abaisse à la fin d'un spectacle. »

La sonnerie de l'ordinateur le prévient d'un contact avec Skype.

-C'est toi Désiré ?

-Oui, patron.

-Les grands esprits se rencontrent, je pensais à l'instant de te contacter. Que veux-tu ?

-Puisque tu m'as demandé de continuer tes recherches j'ai besoin des codes d'accès à ton serveur.

Michel ne reconnaît pas la voix de Mugabe.

-Voilà, j'ai les codes, tu as de quoi écrire.

-Oui, patron.

-www.marca.org, code Jkl895 en majuscules. Bon travail. (Il coupe le contact)

Michel se dit : »- ce n'est pas Désiré Mugabe. Il doit se passer de drôles de choses au laboratoire de Zorba. Bien entendu le site marca n'est rien d'autre qu'une entreprise de nettoyage par abonnement et le code est celui du forfait de la société agroalimentaire.

-Le sérum est au point et ces salauds ont liquidé Désiré, comme il est plus ou moins un travailleur clandestin la chose est facile. Je n'ose pas y croire.

Un frisson d'horreur lui parcourt tout le corps.

Il me faut téléphoner à Antoinette. Je ne passe pas la nuit ici.

-Antoinette c'est moi Michel, Je te dérange.

-Pas du tout, je t'écoute.

-Elisabeth me quitte, elle vient de partir.

-Tu souhaites me voir pour m'en parler ?

-Oui ?

Antoinette ne répond pas.

-De toute façon, je rentre en Belgique.

-Prends la Land rover, et tu viens à l'hôtel, tu rentres par le garage, Sois prudent. N'oublie pas de prévenir le fermier de ton départ. Je coupe, je t'expliquerai.

« La situation de l'épidémie du streptocoque du type A en Andalousie ne montre pas de signes évidents d'amélioration. Des nouveaux cas viennent d'être dépistés à l'hôpital de Torre Cárdenas d'Almeria et toujours pas de sérum à l'horizon.

Sur la problématique de la tomate melon, nous notons la fin, sans doute momentanée de sa progression. Faudra t-il attendre la nouvelle récolte pour affirmer que le processus de développement de cette tomate melon soit terminé ? Et dont je crois fermement.

Michel lisait les dernières informations données par la « voz d'Almeria. » L'article faisait brève analyse sur les conséquences économiques sur l'ensemble de l'Andalousie. La production et l'exportation de tomate, de poivron, courgette et bien d'autres est quasiment arrêtée. Des milliers d'ouvriers agricoles se retrouvent au chômage. Les ouvriers clandestins déjà particulièrement exploités se voient contraints de vivre d'expédients ou de se livrer à la police pour se recouvrer dans un camp de transit avant l'expulsion vers leur pays d'origine. En amont toutes les autres synergies qui vivent grâce à cette agriculture de base se voient aussi contraintes de fermer leurs portes. Les banques régionales doivent demander une aide financière à leur

siège à Madrid pour faire face au manque de liquidités. Ce secteur tourné au ralenti avec un tiers du personnel. Les autres membres du personnel acceptent leur transfert vers un autre siège à plusieurs centaines de kilomètre de leur lieux d'habitation, c'est ça où le préavis. Un choix bien limité.

L'industrie du plastic plonge dans le rouge. L'industrie de la construction du bâtiment se casse la figure. C'est toute l'économie de l'Andalousie qui souffre de cette catastrophe. Beaucoup d'agriculteurs sont endetté et dans l'incapacité de rembourser leur prêt... »

Michel coupe l'ordinateur, prépare son sac de voyage, regarde si tout est en ordre et d'un dernier regard il photographie le magnifique paysage. Il prévient le fermier de son départ.

La Land Rover toute neuve de couleur bleu ciel donne une impression de puissance. Un petit coup de démarreur le moteur tourne comme une horloge avec un bruit très particulier d'un moteur à six cylindres. Il passe la première le quatre fois quatre roule en souplesse, un véritable plaisir de conduire se dit Michel. Il s'engage dans la descente du col pour rejoindre l'autoroute via Lausanne. Michel pense à l'article qu'il vient de lire sur le pc d'Antoinette. Une angoisse lui serre la gorge, il a juste le temps de s'arrêter dans un refuge de croisement. Il stoppe le moteur. Il ouvre sa portière, une bouffée d'air frais lui fouette le visage. Il reste un moment en appuie sur le volant et se dit « Si Désiré Mugabe n'est plus là qui va continuer le processus de la fabrication du sérum ? Pourquoi m'avoir demandé les codes d'accès ? Pour cette autre voix africaine ou une imitation de la voix de Mugabe ? J'appréhende le pire. Peut-être l'a t'-on liquidé ? J'en ai bien peur. Il me faut retourner en Espagne et reprendre en main le processus. »

Au moment de repartir. Il voit dans son rétroviseur une voiture roulant à vive allure. Il la laisse passer, il croit avoir reconnu le visage du conducteur. Et si c'était Otto Non ce n'est pas possible, se dit Michel.

« Je deviens dingue, il faut me soigner. Il démarre doucement et s'engage avec prudence dans la descente du col

de la Croix. Je dois m'être trompé, il vient peut-être de la station de ski de Vilar. Il reste obsédé par ce visage, oui c'est lui, il me cherche pense Michel. Mais pourquoi ? La réponse ne se fait pas attendre. A cinquante mètres de la sortie de la courbe, dans le refuge, Michel reconnaît la voiture qui venait de laisser passer. Le conducteur était sorti de sa caisse et grillait une cigarette. C'est bien Otto. Michel appuie sur l'accélérateur, La Land Rover bondit en laissant un peu de gomme sur le tarmac. La voiture prend les virages avec une stabilité remarquable. Il regarde dans le rétroviseur, la voiture du soi-disant Otto n'a pas l'air de le suivre. Il diminue la vitesse et soupire de soulagement. Il ne sait plus quoi penser. Le plus urgent, atteindre au plus vite l'hôtel d'Antoinette ; Elisabeth est peut-être là. Il le souhaiterait. Mais ne nous faisons pas trop d'illusions. Machinalement il touche sur le volant un petit carré composé de signe + - et autres signes. La radio se met en marche, une musique de rap envahit l'habitacle. Michel essaye de changer de canal et tombe sur la radio suisse romande. Une voix féminine annonce l'état des routes. Nous sommes à la moitié de l'automne et les premières neiges peuvent nous surprendre.

Ensuite elle passe aux informations régionales, puis un flash de dernière minute.

« Le gouvernement de Madrid représenté par le ministre de la santé nous informe de la découverte d'un sérum à double fonctions pour lutter contre le streptocoque du type A. Cette découverte reflète de nombreuses années de recherche. C'est un petit laboratoire de recherche équipé d'une technologie d'avant-garde que Monsieur Gomez, PDG de cette société pharmaceutique, a mis au point ce sérum tend attendu »

Michel ressent un soulagement indéfinissable. Il a enfin réussi. Il lui reste la recherche sur la tomate melon.

-Je peux rentrer en Belgique et me livrer à la police pour les meurtres dont on m'accuse.

Après cinquante bornes de route, Michel arrive au garage de l'hôtel Royal. Il présente le quatre fois quatre face à la porte du garage, celle-ci s'ouvre automatiquement comme une barrière de parking. La voiture suit les flèches marquées sur le sol. Michel place la caisse dans le box réservé à la Land Rover. Un responsable du charroi vient à ma rencontre et avec courtoisie il m'ouvre la portière et me dit d'une voix très calme avec un léger accent vaudois :

-Bonjour, Monsieur Olivier, vous avez fait bon voyage ?

-Excellent Monsieur.

-Madame D'Avila vous attend. Prenez l'ascenseur de droite, il conduit directement aux appartements de Madame.

-Merci et bonne fin de journée Monsieur.

Michel se demande comment se déroulera ses retrouvailles avec Antoinette ? Il l'avait quittée depuis peu avec une certaine indifférence. Il connaissait ses sentiments à son égard. Mais lui, a-t-il seulement du désir sans autres sentiments ? Impossible de répondre. En réalité il la connaissait comme un nuage poussé par le vent. Ils avaient fait l'amour une seule fois. Leur première rencontre dans l'avion, pendant une circonstance catastrophique évitée de justesse, laisse un souvenir indélébile avec des sentiments réciproques peu communs.

L'ascenseur arrive au cinquième étage. Antoinette était là toute rayonnante de son sourire.

Se couloir faisait toute la longueur de la façade de l'hôtel. Au centre une grande porte à deux battants. A gauche une porte indiquait direction et à droite secrétariat. Antoinette me fait entrer dans ses appar-

tements privés. Une décoration sobre et chaleureuse montre une simplicité de bon goût. L'habillage des pièces dans un soin dernier mode crée une ambiance des plus sympathiques.

Avec une voix très douce, elle dit : bienvenu chez moi, Michel.

Il s'approche d'elle, il s'arrête à quelques pas d'Antoinette, la regarde avec beaucoup d'affection. Il n'arrive pas à cacher son émotion.

-Tu peux me faire la bise.

Michel la prend par les épaules, hésite un instant, puis il l'embrasse délicatement sur les lèvres. Antoinette se dégage gentiment.

-Michel, tu triches, j'ai dit un bisou pas plus ;

-Tu dois avoir faim depuis ce matin ?

-Un peu, répond Michel. Tu sais avec les problèmes, je n'ai pas eu le temps de penser à me restaurer.

-Je téléphone à la cuisine.

Michel s'écarte vers la baie vitrée et regarde les allées et venues de quelques bateaux. Il doit rentrer en Belgique et se livrer à la police. Maintenant sa conscience peut se reposer, le sérum pour le streptocoque du type A devient ou deviendra opérationnel. Espérons-le ? La radio suisse romande diffuser, en sourdine une chanson de Jo Dassin. Michel regarde sa montre, elle indiquait dix huit heures cinquante huit. Peut-être aura-t-il des informations complémentaires sur la suite donnée à son sérum. La musique s'estompe pour laisser place à l'information.

Le journaliste annonce l'évènement tend attendu par toute l'Europe. »

Le sérum contre le streptocoque du type A est autorisé par la commission Européenne de la santé. Ce sérum est paré d'être administré à tous les malades atteints par cette maladie. L'expérience faite sur des malades sélectionnés a apporté des résultats très encourageant. «

Le journaliste n'en dit pas plus.

Antoinette avait écouté en silence cette bonne nouvelle.

Michel se retourne avec un visage où se lisait la satisfaction. C'est Antoinette qui rompit le silence.

-Je suis heureuse pour toi que ce cauchemar se termine.

-Mes ennuis ne sont pas terminés pour autant. Que me réserve l'avenir ?

-Tout dépendra de ce que tu comptes en faire et comment vas-tu le gérer ?

-J'ai besoin de ton soutien, Antoinette.

-Si je peux t'aider en quoi que ce soit, tu peux compter sur moi.

-Elisabeth t'a parlé de notre rupture ?

-Non, elle n'est pas passée à l'hôtel. Après un léger silence, Antoinette lui dit : que comptes-tu faire, Michel ?

-Je rentre en Belgique, mais je ne sais pas comment c'est pour cela que j'ai besoin de ton aide.

Antoinette se dirige vers la baie vitrée où un salon en rotin patiné en vert tendre nous donne une vue splendide sur le lac.

-Veux-tu boire quelque chose.

-Oui, volontiers.

-Une coupe de champagne.

-pourquoi pas ?

Antoinette se dirige vers le frigo bar et sort deux petits quarts de champagne. Elle prend deux coupes et vient s'asseoir à côté de Michel.

-Fais sauter le bouchon et buvons au futur bien-être de tous ces malades qui seront sauvés grâce à toi.

Les verres s'entrechoquent légèrement et droit dans les yeux, comme le veut la coutume en Suisse, ils se souhaitent « santé »

Après avoir trinqué. Antoinette dépose son verre sur la petite table gigogne du salon. Regarde Michel avec un visage sérieux et reprend la conversation.

-Ce matin après ton départ j'ai eu la visite d'un juge d'instruction attaché aux cellules antiterroristes, il était accompagné de deux inspecteurs fédéraux de Lausanne.

-Ça fait beaucoup de monde répond Michel. Il venait pour moi sans aucun doute.

-Ce n'est pas officiel, mais il te recherche pour acte terroriste. Ils souhaitent te mettre la main dessus sans faire de vague. Les autorités suisses ne souhaitent pas pour des raisons politiques évidentes à ébruiter l'affaire.

-Ils m'ont suivi jusqu'ici ?

-Oui et ce n'est pas tout, j'ai eu aussi par après la visite du commissaire Lambert. Un véritable rallye de flics.

Michel un peu mal à l'aise lui répond sur un ton doux et réconfortant

-Vraiment, je suis désolé de t'avoir occasionné autant d'ennuis.

-Aucun problème pour moi. Je les ai envoyés vers Sion où je dispose d'un hôtel au flanc de la montagne. Ils ne sont pas prêts de revenir.

-Et pour le commissaire Lambert s'inquiète, Michel ?

-Lui il reste ici encore quelques jours avant de retourner en Belgique. Il m'a donné ses coordonnées si toutefois tu étais de retour.

-Il ne va pas le regretter d'être resté.

-veux-tu encore une coupe de champagne ?

-Non, merci Antoinette.

-Tu penses prendre contact avec lui ?

-Mieux, je retourne avec lui en Belgique. C'est ma seule façon d'échapper aux trois vautours.

-Tu tiens tellement à passer tes vieux jours en prison ?

-c'est un choix que je fais.

-Si tu veux je te planque tout le temps que tu voudras personne ne te trouvera.

-Ton geste me touche beaucoup, je te remercie. Il s'approche d'elle avec l'intention de la serrer dans ses bras.

Antoinette tend les bras comme pour le repousser

-.Restons-en là, Michel. Je ne puis aller plus loin. Tes sentiments à mon égard ne sont pas clairs. Je sais que tu aimes toujours Elisabeth. Pour toi, je ne suis rien d'autre qu'un moment de plaisir. Ton désir est sincère, mais tes sentiments restent ambigus.

-Tu as peut-être raison en partie, Antoinette.

-Revenons à ta situation, je t'ai fait une offre à toi de choisir

- Mon choix est fait, je rentre en Belgique avec le commissaire Lambert

-OK ! Nous n'en reparlerons plus. Antoinette, change sans transition, de conversation.

-Nous pourrions dîner ensemble, un dernier bon repas avant la cantine de la prison.

-Pourquoi subitement cette ironie ?

-Je n'aime pas ta stupidité, se jeter dans la gueule du loup. Avant de pouvoir prouver ton innocence tu resteras plusieurs mois en prison. C'est peut-être une façon pour toi de répondre à la rupture d'avec Elisabeth, une forme de fuite face à tes faiblesses.

Michel ne sait plus quoi répondre. Il venait d'être mis à jour par Antoinette. Il était conscient de ses faiblesses, mais voulait-il changer pour autant ? Non, il croyait toujours à son côté irrésistible auprès des femmes, grâce à la tolérance exceptionnelle d'Elisabeth. Maintenant le voilà sans garde fou. La seule solution qu'il a trouvée était de se livrer à la justice de son pays pour des crimes dont il est innocent.

Pour elle Michel lui échappait. Après tout quelle importance, arrêtons ce jeu de dupe. Je l'aime et lui pas. Pourquoi insister, il n'a même pas le courage de me l'avouer. Il laisse planer le doute, mais ce doute je ne l'ai plus. Toute cette réflexion elle le pensait pendant ce repas en face à face. C'est Michel qui rompt le silence.

-Tu ne dis rien Antoinette.

-Excellente cette perche, un peu trop salée à mon gout, j'en ferai la remarque au chef de cuisine. Répond Antoinette.

-Tu es fâchée ?

-Pas du tout, je suis seulement déçue par ton attitude.

-Oui, je suis décevant, pour l'instant je n'ai rien à te dire. Si une chose un tout grand merci pour ce que tu fais pour moi.

-Je le fais parce que je t'aime.

-Ne dis plus rien, tu me tortures Antoinette.

Antoinette se lève se dirige vers la porte, puis se retourne et lui lance d'un ton faussement calme, pour le bain, première porte à gauche et la chambre est juste en face. Le numéro de téléphone du commissaire Lambert se trouve sur le guéridon.

-Ne pars pas j'ai besoin que tu restes encore auprès de moi.

-excuse moi, il faut que je sorte, j'ai du travail. Ne m'attends pas, il est possible que je ne passe pas la nuit ici, bonsoir et bonne chance, Michel. Elle sort sans un autre mot. Michel regarde la porte se refermer. Il se dit » A quoi bon insister.

Dans un sens cette sortie m'arrange beaucoup. Ma visite à Antoinette a un but intéressé. Il me faut planquer mes clefs USB, le fruit de cinq années de recherche. Je peux toujours les reprendre plus tard quand je sors de prison.

Il cherche un endroit sûr. Son regard est attiré par la terrasse. » Je préviens Antoinette pour qu'elle dépose dans le coffre les clefs USB. Non, ce n'est pas la bonne solution, elle pourrait avoir des ennuis, une perquisition, une fouille par certains prédateurs de la bande à Gomez. Non, moins elle en sait mieux c'est »

Après avoir inspecté minutieusement les différentes pièces de cet appartement, il trouve enfin une cache intéressante sous le lattage du plancher. Il se ravise et considère ce choix stupide, digne d'un polar

sans intérêt. La solution la plus simple c'est de trouver une cache dans le parking de l'hôtel. Michel se sent satisfait d'avoir découvert une meilleure trouvaille et d'éviter ainsi à Antoinette des ennuis vraiment injustifiés. Une chose encore à régler, le contact avec le commissaire Lambert. Malgré sa détermination de se livrer aux autorités belges, cette situation nourrit en lui une certaine appréhension de se recouvrir derrière les barreaux. Antoinette avait peut-être raison en lui offrant une retraite discrète dans l'attente d'un dénouement de sa situation.

Michel se dirige vers le guéridon, prend la carte de visite et compose le numéro de l'hôtel où loge le commissaire Lambert. Après trois sonneries, Michel raccroche le combi de l'appartement. Il ne faut pas laisser de trace et éviter ainsi des ennuis, dans le futur, à Antoinette. Il prend son portable et recompose le numéro.

-Bonsoir Monsieur, pouvez-vous me mettre en communication avec un de vos clients...Oui, il s'agit de Monsieur Lambert...Bien sûr j'attends... Il est absent. Je peux lui laisser un message ? Merci.

-Commissaire Lambert, Michel Olivier, je vous attends sur le quai d'embarquement Ouchy Evian. Je patienterai une heure à partir de ce coup de téléphone.

Michel prend ses affaires et quitte l'appartement en direction du garage. Dans un couloir qui le conduit vers la sortie, il trouve une cache pour y déposer ses clefs U.S.B. Il se dirige vers la sortie, il salue le responsable et se retrouve à l'arrière de l'hôtel. Discrètement, il passe par le parc parallèle au lac. Michel arrive près du quai d'embarquement pour Evian. La nuit commençait à enfermer le lac pour laisser apparaître les scintillements de l'éclairage public sur le bassin du port du lac Léman. Michel s'appuie sur la balustrade et pense à son attitude peu élégante à l'égard d'Antoinette. Pas un mot, pas remerciement, il avait honte de lui. Il se demandait si vraiment il n'était pas un sal individu. Il recherchait quoi en réalité ? Il n'en savait rien. Il menait des

expériences fantastiques aux conséquences désastreuses. Son impatience de voir se concrétiser ses années de recherche avait entraîné la ruine de plusieurs centaines de pauvres gens. Mais il réussissait à faire avancer la science vers des découvertes extraordinaires.

Des pas, une ombre se faufile discrètement et se rapproche de Michel. Il se retourne, le commissaire Lambert n'est pas qu'à quelques mètres.

-Je vous attendais dit Michel avec une voix pleine d'émotion et' appréhension.

Le commissaire Lambert n'a pas le tend de répondre, il s'effondre aux pieds de Michel. Il s'abaisse pour l'aider à se relever. Le commissaire à juste le temps de lui dire.

-J'arrive trop tard.

Ce sont ses derniers mots.

-Oui, il est bien mort, Monsieur Olivier. De suite il reconnaît la voix d'Otto. Sans aucune hésitation Michel plonge sur lui et le désarme à la vitesse de l'éclair. Otto reste étendu sur le sol les genoux de Michel enfoncé dans les côtes le révolver sur la tempe et lui lance sur un ton méprisant. Je devrai te tuer espèce d'ordure.

-Mais tu n'en feras rien, pense à Elisabeth.

Michel lui écrase le nez d'un coup de cosse. Otto pousse un cri de douleur étouffé et lui dit avec une certaine souffrance dans la voix.

-Si je ne suis pas rentré au refuge d'ici deux heures, ton épouse sera tout simplement égorgée comme un mouton.

-Debout espèce de salaud et conduit moi auprès de mon épouse.

-Voilà on devient raisonnable. Dépose ce flingue, il ne te sert à rien. En se relevant Otto d'un coup sec lui envoie un coup de boule, mais Michel évite de justesse de le recevoir plein nez. Seul son front encaisse le choc et le désarçonne. Il lâche le silencieux. Aussi tôt Otto le ramasse et le lance au loin. De sa ceinture il sort un autre flingue qu'il dirige sur Michel.

-Maintenant du à deux solution : Nous attendons les flics et je te dénonce d'avoir tué ce pauvre commissaire.

-Et les flics vont te croire ?

-Tu as sans doute remarqué que je porte des gants et seules tes empreintes sont sur le silencieux. Ensuite on retrouve le corps de ta femme. A toi de choisir.

-OK ! Tu as gagné Otto, pour l'instant.

-Vite dépêchons-nous, voilà des gens qui s'amènent. Dit Otto.

Rapidement les deux hommes s'engouffrent dans la Ford Fiesta. C'est Pierre qui se trouve au volant.

-T'as pas intérêt de faire le con, pense à ta femme.

La voiture démarre gentiment et se dirige vers le rond point d'Ouchi pour reprendre l'autoroute.

Dans la voiture pas un mot n'est échangé entre les deux hommes. Otto montre des signes de nervosité et fini par adresser la parole d'un ton sec et agressif.

-Non, mais tu te grouilles

Michel ne répond pas et accélère brutalement. La voiture bondit en faisant gommer les pneus sur le tarmac, comme dans un rallye.

-Tu veux nous faire repérer ? T'es dingue ou quoi ?

-T'inquiète.

Michel était impatient de revoir Elisabeth. Une chose qu'il ne comprenait pas, pourquoi cet Otto continuait à le poursuivre. Bien sur la voiture qu'il avait croisée dans la descente du col de la Croix n'était rien d'autre que cette Fiesta qu'il conduisait. C'est Otto qui rompit le silence.

-Tu dois te demander pourquoi j'ai pris ta petite merde de femme en otage.

-Ta grossièreté ne t'étouffe pas.

-Mais je m'en tape de ce que tu penses de moi. Si tu souhaites revoir ta morue, tu me remets les codes d'accès de toutes tes recherches.

-Désolé, Otto, je ne possède plus rien.

La voiture venait de d'aborder le col de la Croix.

-c'est très ennuyeux, Gomez va être très, très fâché. Nous avons du nous séparer de ce noir, comment s'appelait-il encore ?

-Désiré Mugabe. Michel ému par ce que venait de dire Otto qu'il a juste le temps de récupérer la voiture dans un virage un peu serré.

-Non, mais t'es con, tu as failli nous foutre dans le décor.

Michel redresse la trajectoire de la Ford Fiestas sans prononcer un mot. Il se demande comment il va s'en sortir pour délivrer Elisabeth des mains de ces bandits. Il n'est pas question de retourner à Ouchi pour reprendre les clefs USB.

Les salauds ont certainement essayé de faire parler le pauvre Désiré et l'éliminer par la suite sans être inquiété. Ce Gomez représente un véritable danger. D'une certaine façon mes expériences scientifiques ne sont guère plus brillantes. L'important pour l'instant c'est de trouver une solution rapide pour sortir de ces emmerdes.

Otto faisait semblant de dormir, ses paupières légèrement entr'ouvertes surveillait mes faits et gestes. Nous venions de dépasser le croisement de Panex. Nous nous dirigeons vers Villard. Comme Otto ne disait rien sur la direction à prendre, je continuais sans poser de question. Brusquement il me dit :

-Ralentis première à gauche.

Je freine légèrement et je m'engage sur une route très étroite. Après avoir roulé plusieurs kilomètres, j'aperçois dans le faisceau un genre de refuge.

-Nous sommes arrivés, gare-toi.

J'immobilise la voiture à quelques mètres de ce refuge. Otto le révolver braqué sur moi m'ordonne de descendre. De toute façon il savait que je

ne tenterais rien. Je descends du véhicule, mes jambes en cotonnade et le cœur comme serré dans un étau m'empêchaient toute réaction défensive.

-Passe devant et avance lentement vers la porte du refuge. Voilà c'est très bien. Maintenant tu ouvres la porte. Michel exécute l'ordre. La porte à peine ouverte, Otto pousse Michel avec une telle violence qu'il se trouve littéralement propulsé au milieu de la pièce. Une légère lumière venait de la pièce du fond.

-Avance et pas de connerie. Dans la pièce personne en apparence. Un léger appel me fait sursauter.

-Avance jusqu'au fond sans te retourner, grouille-toi.

La lumière se faisait un peu plus nette. Deux corps étaient allongés dos à dos liés l'un à l'autre par du scotch à large bande. Je commençais à mieux respirer. Otto toujours le revolver braqué sur moi écumait de rage. Il m'ordonne de délivrer ses deux comparses. Si je libérais ces deux salauds je n'avais plus aucune possibilité de m'échapper, aussi je m'approchais avec précaution de ces individus.

-remue tes couilles sans quoi je te les embroche. Otto lui tire une balle entre les jambes sans l'atteindre. Michel ne montre aucun signe de panique apparente. D'un coup sec Michel arrache le scotch qui leur entrave la bouche. Ils en auront pour un temps avant de revoir repousser leur moustache.

Les gars d'Otto n'arrivaient pas à articuler le moindre mot tellement la douleur était vive, Michel attendait ce moment où Otto allait leur poser quelques questions avant que je ne les libère de leurs entraves. Et bien oui Otto voulait savoir comment une petite femme d'un mètre soixante cinq et cinquante kilos avait pu maîtriser et immobiliser deux colosses de chacun quatre vingt kilos. Avant d'attendre la réponse des deux connards, Michel avec une agilité de sioux plonge sur Otto. Un coup de feu retentit, un des deux bandits s'écroule, il vient d'être tou-

ché à la tête. Le crâne a littéralement explosé. L'autre bandit hurlait de terreur. Je m'étais emparé du revolver et le mettais en joue.

-Tu peux me tuer ; de toute façon Gomez te fera la peau comme il l'a fait avec Elena.

-Tu as tué Elena, espèce d'ordure

-Je l'ai tout simplement aidé à se noyer.

-Je devrai te mettre une balle dans la tête.

-Appuie, tu as peur, tu fais dans ton froc, petit minable.

L'autre crapule gémissait et suppliait Michel de l'épargner.

-Ta gueule répond Otto.

Otto se rapproche de Michel.

-Un pas de plus et je tire.

Otto avance sans aucune hésitation et d'un bond il arrive à saisir le poignet qui tenait le revolver. Dans cette lutte un deuxième coup de feu part et touche l'autre bandit Il s'en suit une lutte acharnée ; Otto essaie de diriger l'arme sur Michel au moment où Otto va appuyer sur la gâchette l'arme dévie le coup part Otto s'effondre en poussant un cri de douleur. Il vient d'être touché au genou. Michel quitte cette grange-refuge à toute vitesse. Il monte dans la voiture, les clefs étaient restées sur le contact. La voiture démarre avec un crissement de pneus, la voiture zigzague au point de quitter cette route très étroite, heureusement j'arrive à me calmer au bout de quelques minutes et récupère tous ses esprits sans trop de difficultés. Où se trouve Elisabeth ? comment a-t-elle fait pour immobiliser ces deux malfrats ? Vraiment cette femme reste un secret ; un personnage aux multiples facettes. Il faut absolument la trouver et la reconquérir.

Le voilà enfin arrivé à la bifurcation avec le col de la Croix.

Dans la descende du col, un frison lui traverse le corps. Il venait de prendre conscience des erreurs additionnelles avec le risque de lui va-

loir la prison à vie. Le silencieux comporte ses empreintes. Ce flingue est resté auprès du corps du commissaire. Le deuxième révolver avec lequel il n'avait pas tiré sur Otto et sur un des bandits portait aussi ses empreintes. Dans les deux cas de figure Otto portait, à ce moment, des gants en fine peau.

Il avait besoin de réfléchir sur la décision qu'il devra prendre au plus vite. Seule Antoinette pourrait l'aider et avec un peu de chance y retrouver Elisabeth ?

Une fine pluie bien serrée rendait la conduite difficile, les essuies glaces marquaient la cadence comme un métronome mal réglé sans apporter une vision correcte de la route. En plus la lumière des phares de campagne jouait une sorte de réflecteur. Je suis donc obligé de rouler avec les phares intermédiaires. Pourquoi je raconte ces détails sans importances.

La montre du tableau de bord m'indique 23 heures et vingt minutes. Dans trois quarts d'heures je serai à l'hôtel Royal. Dans le sens inverse une ambulance, gyrophare bleu et sirène à fond. Nous nous croisons sans plus. Une autre voiture, celle de la police suit à cinq cents mètres de distance. C'est bien ça Otto vient d'appeler. Comme je suis la seule voiture qu'ils viennent de croiser, je suis certainement suspecté et peut-être attendu au fond de la vallée. Le mieux c'est de pouvoir arriver à Aigle et se planquer jusque demain. Ne soyons pas parano et fonçons vers l'autoroute de Lausanne.

Sans aucune difficulté je prends l'entrée de l'autoroute et roule vers Ouchy. Après une demi-heure j'arrive au grand carrefour et prends la grand route qui me conduit en moins de cinq minutes sur la place d'Ouchy pas très éloignée du quai d'embarquement pour Évian non loin où le commissaire Lambert venait d'être abattu par Otto. Rien ne laissait apparaître le moindre soupçon de ce drame. J'abandonne la Ford Fiesta et laisse les clefs sur le contact. Je prends bien soin

d'effacer avec mon mouchoir toutes empreintes que j'aurais pu déposer sur cette voiture. Un regard discret tous azimuts et me voilà sorti du véhicule. Quelques personnes attardées regagnaient leurs pénates dans une allure décidée. Cette pluie fine ne se prêtait pas à la promenade. Je me dirigeais d'un pas assuré vers l'hôtel Royal. Je contournais le bâtiment et entre discrètement par la petite porte dérobée réservée au personnel. Je récupère mes clefs USB, j'emprunte l'ascenseur, pousse sur le bouton du quatrième étage. Je sentais mon cœur me marteler la poitrine sans que je puisse contrôler quoi que se sois. D'une façon très maladroitement je frappe trois petits coups discrets à la porte de l'appartement d'Antoinette. J'avais une certaine inquiétude de la façon dont elle pourrait m'accueillir. J'insiste avec un peu plus de force. Antoinette ouvrit la porte et me dit d'un ton neutre...

-Chambre 412. Sans prononcer autre mot, elle referma la porte.

J'étais incapable d'un geste, j'étais là figé et regardais cette porte se refermer. Dans ce couloir du quatrième recouvert d'une moquette beige légèrement flammée de brun, je cherchais la chambre 412...

Antoinette les yeux remplis de larmes fixait une photo qui se trouvait sur son bureau c'était celle de Victor le seul être qu'elle aimait le plus au monde. Elle prit le cadre et déposa un bisou plein de tendresse. Elle rangea les derniers papiers de la journée, éteignit la petite lampe qui éclairait son bureau et sans plus tarder elle se dirige vers la salle d'eau. Une voix étouffée dans le couloir oblige Antoinette de tendre l'oreille...

-Antoinette c'est moi Elisabeth !

La porte s'ouvre, Elisabeth entre dans l'appartement et s'effondre sur le parquet. Antoinette se précipite sur ce corps inerte et lui tapote délicatement les joues. Elisabeth reprend doucement connaissance, elle regarde Antoinette avec un sentiment d'angoisse et dit :

-Antoinette aide-nous à sortir de ce merdier infernal.

-Raconte-moi Elisabeth en lui procurant un appui pour se relever. La prenant par la taille Antoinette l'a fait assoir dans le fauteuil.

-Non, je dois rester debout, le choc est passé. Tout d'abord je te présente mes excuses pour la façon que je me suis comportée tout à l'heure avec toi. La jalousie n'est pas la meilleure conseillère. Vraiment je t'ai mal jugée, mais comprends-moi j'aime encore Michel mais dans le fond de moi je doute de mes sentiments à son égard. Trop de choses en lui choquent mon étiquette. J'ai l'impression que cet homme n'aime personne. Par moment il est pleinement satisfait de ses actes même si ceux-ci ne sont pas conformes au respect des personnes. Il aime pour lui mais jamais pour l'autre. Il veut de suite la réussite au détriment de la vie d'autrui. Ou bien il est fou ou monstrueux, dans les deux cas il faut l'enfermer pour protéger la société.

-Elisabeth, tu te trompes sur le personnage, chaque génie représente parfois un danger pour les autres. Dans ces recherches les aînés n'ont rien voulu entendre et l'on même empêché de mener à bien ses recherches. Il faisait peur Elisabeth, toi aussi tu as peur dans ta confiance en lui. Tu te trompes, il n'est pas l'image que tu te fais de lui. Il n'a jamais cessé de t'aimer, peut-être pas toujours comme tu le souhaitais. Soyons claire Elisabeth, j'aime Michel, mais je ne ferai jamais rien pour casser votre union, même si je dois en souffrir le reste de ma vie. Tu dois savoir une chose, j'ai fait une seule fois l'amour avec ton mari. Il ne s'est plus rien passé entre nous depuis cette nuit en Espagne. Me crois-tu Elisabeth ?

Teinté d'une certaine gêne, Elisabeth hoche la tête.

Après avoir bu un verre d'eau, Elisabeth reprend son souffle et commence à lui conter avec précision l'anamnèse de la situation.

Après plus d'une heure d'écoute, Antoinette sans aucune hésitation lui promet de l'aider et de se mouiller si nécessaire.

-Soyons pratiques tu retournes dans ta chambre et vous rassemblez vos effets et vous revenez ici.

-Tu ne vas pas nous héberger dans ton appartement ! Si les flics arrivent tu deviens complice de meurtre.

-T'inquiète, fais ce que je dis et tout ira pour le mieux.

Dans la chambre 412, Michel assit sur le lit le regard dans le vide ne tourne même pas la tête à l'entrée d'Elisabeth. C'est le ton de sa voix qui le fait sursauter.

-Nous partons, Antoinette s'occupe de tout.

-Pour aller où ?

-Je n'en sais rien, d'un ton très énervé, tout en rangeant ses maigres effets. Non mais tu te les bouges.

-Viens t'asseoir sur le lit, nous devons parler.

-Grouille-toi, nous parlerons plus tard. Toujours sur un ton sec.

Michel se lève lentement et se dirige vers Elisabeth qui lui tourne le dos, elle farfouille dans son sac pour laisser place aux derniers objets personnels. Michel la saisit par la taille, Elisabeth se dégage d'une façon un peu surprenante.

-Assoie-toi Elisabeth, j'ai une très mauvaise nouvelle...

-Que tu demandes le divorce, c'est plutôt une bonne nouvelle. Elle continue de ranger.

-Si je te dis qu'Elena est morte. Tu ne me croiras peut-être pas.

Élisabeth reste pétrifiée. Elle est incapable de prononcer un seul mot. Michel s'approche de son épouse. Les yeux remplis de larmes, elle regarde Michel...

-Comment est-elle morte? D'une voix étouffée par les sanglots.

-Elena est morte noyée.

-c'est impossible, elle nageait comme un poisson.

-Otto l'a aidé à se noyer; crime commandité par ce salopard de Gomez.

-je ne comprends pas, ils s'adoraient

-Je suppose que Gomez a été informé de son incapacité d'être le géniteur de son futur enfant.

-Mais toi, comment le sais-tu?

-Otto lui même, il me l'a annoncé d'une façon sadique, qu'il l'avait aidé à se noyer.

Michel s'approche d'Elisabeth il veut la prendre dans ses bras.

-Je t'en prie ce n'est pas le moment de me draguer et je te prie de ne pas insister.

-Tu n'as plus de sentiments pour moi ?

Elisabeth continue à ranger la chambre comme si elle n'avait pas entendu.

-Tu ne veux pas me répondre ou tu ne peux répondre ou alors tu meurs d'envie de te jeter dans mes bras pour me dire « Mon chéri je t'aime toujours, oublions tout et reprenons notre vie à zéro »

-Arrête tu vas me faire rire de pitié. Aide-moi à remettre de l'ordre dans cette chambre.

-Non, mais tu rigoles dans un hôtel quatre étoiles, Antoinette enverra du personnel pour nettoyer cette chambre.

-Tu es vraiment un pauvre type désagréable. Personne dans cet hôtel ne sait que nous occupons cette chambre. Tu as compris ou faut-il te faire un dessin sur la situation.

Elisabeth range la chambre avec beaucoup de minutie sous le regard étonné de Michel.

-Voilà tout est parfait. Elle ouvre la porte de la chambre puis se retourne vers Michel et d'un ton peu sympa lui lance.

-Non, mais, tu attends les flics ?

Sans un mot il se lève du lit, suit Elisabeth. Elle regarde dans le couloir, personne elle fait signe à son mari de la suivre. Rapidement ils arrivent aux appartements d'Antoinette. La porte entrouverte laisse passer un léger faisceau lumineux. Ils entrent, Antoinette les accueille, un Mon-

sieur atteint par la quarantaine, type méditerranéen, d'une corpulence assez athlétique. Le regard de Michel croise celui d'Antoinette. Celle-ci montre une certaine gêne. Michel est plutôt surpris par la présence de cet homme tombé du ciel. Pour couper court à cette vision, Antoinette présente ce nouveau personnage.

-Il s'appelle Sandino Paolino, il est pilote taxi dans une compagnie d'aviation privée. Il est d'accord de vous faire quitter la Suisse demain matin à six heures pour Milan.

-Comme le temps presse dit Sandino, nous partons de suite, vous logerez dans mon petit aéroport. Il est urgent de partir, Ouchy est plein de flics. Ils m'ont demandé mes papiers comme, je suis connu de leurs services pour leur avoir rendu quelques faveurs je suis passé comme une lettre à la poste c'est une expression française.

Antoinette montre des signes d'impatience et supplie Sandino de se presser.

-Venez mes amis, avec Sandino vous serez comme un poisson dans l'eau.

-Sandino tu emprunte l'escalier de secours.

-Allez mes amis nous y allons.

Après des adieux un peu crispés la petite troupe disparaît par l'escalier de service.

Une heure de route nous arrivons sur le terrain privé. Un petit avion de 4 places. Genre 2ch avec des ailes nous attend.

- dépêchons-nous je n'ai pas d'autorisation, mais ne vous inquiétez pas dans moins de 2 heures nous serons en Italie. Elisabeth et Michel ne pifent pas un mot. L'angoisse les tenaille au point de ne pouvoir exprimer leur malaise.

Le moteur de l'avionnette démarre dans un bruit assourdissant.

Michel et Elisabeth sont assis à l'arrière. L'avion commence à rouler sur le tarmac et marque un arrêt en début de piste. Les moteurs sont

poussés au maximum, la cabine vibre de toute part, les freins se desserrent brutalement l'avion prend de la vitesse et décolle rapidement, après cinq minutes de vol, l'avion atteint les deux mille cinq cents mètres, altitude idéale pour ce type d'avion ;

Le pilote se retourne et dit aux passagers :

-Ne vous inquiétez pas tout va bien, le temps est parfait pas un seul nuage, nous avons beaucoup de chance.

Michel lui pose la question sur le contrôle aérien.

-C'est sans importance, je reste dans un couloir pas toujours contrôlé à cause des montagnes.

Des paroles peu rassurantes se dit Michel.

Elisabeth qu'il laisse n'a pas desserré les dents depuis le décollage, lui adresse enfin la parole.

-Que comptes-tu envisager lorsque tu seras en Italie ?

- Je ne me suis pas encore posé la question et toi tu fais quoi ?

-Je retourne au Japon rejoindre mes parents.

-Tu penses à l'appartement de Nivelles.

-Il est à toi ainsi que la Boca c'est ton héritage reçu de tes parents.

-Tout se termine entre nous ? Me laisses-tu un petit espoir ?

- Non.

Un long silence s'installe, comblé par le bruit du moteur.

-Monsieur, Dame nous survolons les Alpes italiennes, nous atterrirons dans une vingtaine de minutes sur ma piste privée.

L'avion se pose en souplesse sur le terrain privé de Sandino Paolino.

-Vous êtes ici à vingt km de Milan.

-Elisabeth remercie chaleureusement Sandino.

-Elisabeth je souhaite avoir une dernière conversation avant de nous quitter.

-venez dans mon modeste chalet vous serez plus à l'aise pour converser.

-Merci Sandino, nous ne la ferons pas longue.

-prenez votre temps ; je vérifie la mécanique et je décolle pour Lausanne. Il y a de la bière et de l'eau fraîche dans le frigo.

-Vous êtes vraiment trop bon Sandino.

Elisabeth se retourne vers Michel et d'une voix sans coloration lui dit :

-Est ce bien nécessaire... Par contre je m'offrirais bien un verre d'eau avant de prendre la route pour Milan. Sandino tu peux m'appeler un taxi ?

Sans problème, il sort son portable et appelle la station de taxi la plus proche.

Michel se dit que c'est une façon détournée de la part d'Elisabeth de reprendre la conversation.

Ils entrent dans le chalet, Michel se dirige vers le bar ouvre le frigo, se retourne et demande à Elisabeth si elle veut de la bière ou de l'eau.

-Ne te dérange pas je me servirai.

-Michel ouvre une canette de bière et lance : à ta santé Elisabeth.

Pas de réponse, elle se dirige vers le bar, passe devant Michel sans un regard. Michel lui saisit délicatement le bras et l'invite à s'asseoir.

Elle se dégage et comme toute réponse elle lui dit :

-Je t'en prie n'insiste pas et se verse un verre d'eau.

-Tu me détestes à ce point ?

Pas de réponse, Elisabeth prend son sac, Pierre veut l'aider à passer les bretelles du sac à dos.

-Je n'ai vraiment pas besoin de ton aide.

-C'est comme tu veux Elisabeth. Allez bon voyage, soit heureuse. Michel sort du chalet et va à la rencontre de Sandino et lui demande :

-dans combien de temps il pense repartir pour Lausanne.

-Bientôt.

Le taxi arrive, le chauffeur salue Sandino. Elisabeth sort du chalet et monte dans le taxi. Elle ouvre la vitre et dit à l'encontre de Sandino.

-Un tout grand merci Sandino.

-Il n'y a pas de quoi, je vous souhaite bon voyage et très heureux de vous avoir rendu service.

Le taxi démarre ; Michel est figé il est incapable de prononcer un seul mot. Il est blanc comme un cachet d'aspirine.

-Vous n'êtes pas bien Monsieur Olivier ? Voulez-vous que je vous appelle un médecin ?

-Non merci, tout va bien... Acceptez-vous que je vous accompagne lors de votre retour pour Lausanne ?

-Aucun problème, nous partirons dès que vous vous sentirez en forme.

-Merci Sandino, le temps de prendre mon sac.

Quand Elisabeth arrive à Milan, elle demande au chauffeur de la conduire dans un hôtel proche de l'aéroport. Arrivée à l'hôtel elle se dirige vers la réception et demande une chambre où le bruit reste supportable.

Le réceptionniste très affable et très gentil lui propose une chambre avec vue sur le jardin. Le réceptionniste lui dit :

Voici votre clé Mademoiselle...

-Madame Nikito. Répond Elisabeth

-Voici mon passeport.

Le préposé examine discrètement la pièce d'identité avec un grand sourire l'encontre Elisabeth.

-Madame Nikito, vous pensez dîner?

-Oui volontiers.

-je vous réserve la table 9; ça ne vous dérange pas qu'une autre per-

sonne soit à votre table; nous sommes complets ce soir.

- j'en suis enchantée ; Je ne serai pas seule ainsi.

-les repas seront servis entre 20 et 24 heures. Bonne soirée Madame Nikito.

Après être reposée, Elisabeth se dirige vers le resto.

- Table 9 a dit le réceptionniste. Elle est un peu déçue, la personne avec qui elle devait partager la table n'est pas encore arrivée. Le garçon de salle vient lui proposer le menu et quelques suggestions du chef. A ce moment arrive un homme habillé d'une façon très colorée; Élisabeth ne prête pas attention à cet homme. Son regard est surtout attiré par les couleurs chatoyantes de sa chemise.

Bonsoir Mademoiselle...ça alors si je m'attendais...Élisabeth...

-Benjamin...

-On s'embrasse demande Élisabeth.

Pour une surprise c'est une surprise dit Benjamin.

-Nous allons fêter ça. Il fait un signe discret au garçon.

-Que puis-je t'offrir?

-Ce que tu choisiras sera le mieux.

-Garçon vous nous servez votre meilleur blanc pétillant.

-Bien Monsieur.

-Élisabeth en lui tenant la main ; tu ne peux savoir l'émotion que je ressens.

-Tu viens visiter ? Demande Benjamin.

-Pas du tout, je pars demain pour Tokyo; je vais rejoindre mes parents.

-Tu es toujours mariée avec Michel?

-Plus pour longtemps, je compte divorcer dès mon retour. Assez parlé de moi.

Le garçon apporte dans un saut à glace le mousseux italien. Il fait discrètement sauter le bouchon et serre avec beaucoup de classe les deux

coupes.

-A votre service.

Benjamin présente la coupe à Elisabeth.

-A nos retrouvailles.

-Et toi Benjamin que deviens-tu?

-Pour l'instant je suis professeur dans une grande école hôtelière de Bruxelles dans la section pâtisserie et confiserie.

-je ne comprends pas, tu es bien instit? Nous étions de la même promotion.

-J'ai toujours été passionné par les réalisations des pièces montées réalisées par mon père. Depuis l'âge de huit ans je suis tombé dans le pétrin.

J'ai suivi une formation pour devenir maître pâtissier. Ensuite j'ai présenté une pièce montée au comité des compagnons de France.

A la fin du périple j'obtiens le fameux ruban tricolore... Par la suite je fus contacté par les plus grands restaurants belges, français, l'Elysée et plus étonnant une demande de la maison blanche.

-Tu as choisi l'enseignement.

-Bien sûr, je reste instit. L'enseignement c'est toute ma raison de vivre. Demain, je voulais t'en faire la surprise, lors du décollage pour Tokyo.

-Ça alors tu ne peux savoir comme je suis heureuse de t'avoir retrouvé affirme, d'un ton sincère, Elisabeth.

-Ça fait plus de dix ans que j'espère ce moment. Il ne se passe pas un jour sans que je pense à toi Répond Benjamin.

-J'ai choisi Michel, le véritable coup de foudre; je l'ai aimé pour lui et pas pour moi. J'ai tout accepté qu'il me trompe à en porter des cornes plus grandes que celles d'une antilope.

Ils terminent le diner ; ils se souhaitent bonne nuit avec un léger bisou sur les lèvres.

En Belgique le grand patron de la sûreté de l' état convoque dans un endroit à l'abri des regards indiscrets et tenu secret, le procureur du Roi, la juge d'instruction détachée à la police Fédérale section anti terroriste ainsi que le commissaire Lucas représentant la Belgique à la commission européenne contre le terrorisme.

-Asseyez-vous. A la demande du premier Ministre, je suis chargé de faire le point sur l'évolution de la situation catastrophique que vit le sud de l'Espagne ainsi que les autres pays Européens victimes de cette épidémie provoquée par le streptocoque du types A. A cette catastrophe s'ajoute le développement inquiétant de cette fameuse tomate melon qui détruit tout et ruine toute l'économie d'une région et tout cela de la faute d'un ivernaderos tout fier d'avoir mis au point une tomate melon. Ce paysan se trouve en prison bien qu'il crie son innocence.

-Le commissaire Lucas demande la parole.

-Je vous en prie commissaire.

- Je me suis permis d'inviter le professeur Barras à notre réunion pour apporter une plus grande transparence sur les deux problèmes qui nous préoccupent. Si toutefois vous ne voyez pas inconvénients.

-pas du tout commissaire à moins que d'aucun souhaite prendre la parole avant d'entendre l'exposé du professeur ?

La juge d'instruction et le Procureur du Roi abondent dans le même sens.

-Faites donc entrer le professeur Barras.

-Il attend dans ma voiture je vais le chercher.

-Je vous en prie commissaire.

Deux minutes s'écoulent avant l'entrée du professeur

-Je vous en prie professeur prenez place. Nous avons quelques questions à vous poser sur les catastrophes qui touchent l'Espagne et d'autres pays d'Europe.

-Tout ce que je vais vous exposer demande la plus grande confidentialité.

Le commissaire Lucas se lève et s'adresse directement à Barras.

-Monsieur Barras pouvez nous informer sur la responsabilité de la société Stiller dans ce qui nous préoccupe.

Le professeur se lève, tousse nerveusement.

-Monsieur le Directeur de la Sureté de l'état, monsieur le Procureur du Roi, Madame la juge d'instruction, Monsieur le Commissaire. C'est avec beaucoup d'embarras que je suis dans l'obligation morale de vous informer sur la responsabilité accidentelle de la société Stiller dans ces catastrophes.

-le procureur du roi s'adresse au professeur.

-Monsieur Barras n'êtes vous pas Président du conseil d'administration de la Société Stiller ? En tant que responsable je crois que vous portez une grande responsabilité sur le contrôle et la gestion de ce centre de recherche sur le bio agroalimentaire ;

-En principe je suis responsable, mais il arrive parfois de faire confiance à votre adjoint que vous considérez comme une valeur scientifique certaine et sans reproche. Jusqu'au jour je me suis aperçu qu'il mettait au point une manipulation génétique sur la tomate dont vous en connaissez les résultats désastreux. Il est sorti du laboratoire avec des graines de tomate génétiquement modifiées.

Michel Olivier est le seul responsable de cette tomate melon et non ce pauvre ivernaderos, qui s'est venté d'avoir mis au point une tomate grosse comme un melon, résultat ce pauvre paysan se trouve en prison complètement ruiné ainsi qu'une grande partie de l'Andalousie.

Michel est aussi responsable de la fabrication d'un pesticide pouvant détruire toute vie dans les égouts. Monsieur Olivier ne s'attendait pas à la réaction chimique du produit. En effet celui-ci a développé une bactérie renforcée puissante et contagieuse le streptocoque du type A.

J'avais prévenu le conseil d'administration des agissements de Monsieur Olivier et du péril qu'il faisait encourir à la société Stiller. Il a été limogé et remplacé par mon épouse. Ce Monsieur Olivier n'est rien d'autre qu'un chercheur dangereux. La preuve il a essayé d'assassiner mon épouse.

-Monsieur Barras (intervient le commissaire Lucas) nous ne sommes pas ici pour faire le procès de Monsieur Olivier Michel mais d'informer le premier Ministre des conséquences politiques, économiques et sociales.

Le directeur de la Sûreté prend la parole.

-Monsieur le Professeur nous vous remercions vivement pour votre exposé. Monsieur Lucas reconduisez le Professeur à sa voiture.

-ça ne sera pas nécessaire, Je vous remercie de m'avoir écouté Madame et Messieurs au plaisir de vous revoir. (Il sort)

Après la sortie du Professeur Barras un long silence s'installe. Chacun se regarde et se demande qui va intervenir.

C'est le Procureur qui rompt le silence.

-Vous ne pouvez ignorer les différentes chefs accusations à l'encontre de Michel Olivier :

-Meurtre prémédité sur la personne du garde de la société Stiller ;

-Tentative d'assassinat sur l'épouse du Professeur Barras.

-Assassinat du Commissaire Lambert à Ouchy en Suisse.

La juge continue la liste avec Elisabeth Nikito.

-Agression sur ma personne avec un gaz soporifique.

-Agression dans le train sur trois jeunes gens ;

-Agression sur un conducteur du train Nivelles Bruxelles

-Agression violente sur deux inspecteurs de la police judiciaire

Le Directeur général de la sûreté de l'état Belge suggère d'acquitter sans jugement préalable le sieur Michel et son épouse Elisabeth Nikito. Nous éviterons ainsi toute retombée politique et du regard de suspicion de l'Europe sur la façon de notre gouvernement d'envisager la recherche scientifique dans le domaine du génétique.

En tant que Procureur du Roi il m'est impossible d'accepter la proposition du Directeur général de la sûreté.

-Voilà j'attends votre avis.

Le commissaire Lucas demande la parole.

-Le premier Ministre peut-être rassuré sur l'absence de responsabilité de l'Etat belge sur le problème qui nous préoccupe.

-L'Etat ne peut-être rendu responsable du dérapage scientifique de la société STILLER .

-Permettez-moi de faire référence à la catastrophe de Bhopal en Inde (en 1984) provoquée par une imprudence de la société américaine Union Carbide. Le gouvernement américain n'a pas été inquiété. Je rejoins l'avis de Monsieur le Procureur, il nous faut poursuivre Michel Olivier sur les différents chefs d'accusations.

Bien sûr le gouvernement Espagnol déposera plainte contre la Société Stiller.

La juge d'instruction donne son avis.

-Les devoirs d'enquête à l'encontre de Monsieur Olivier réclament impérativement le silence total vis-à-vis de tous les médias.

Le Procureur du ROI répond.

-Je charge le commissaire Lucas d'arrêter Monsieur Olivier le plus vite possible, nous mettrons tous les moyens nécessaires pour qu'il puisse mener à bien sa mission.

-Je demanderai à Madame la Juge d'instruction de mener les interrogatoires.

-Abandonnons toutes poursuites à l'égard de madame Nikito.

-Monsieur le directeur général de la sûreté est-il rassuré sur la sécurité de l'Etat. Les catastrophes en Andalousie ne relèvent pas d'actes terroristes, mais bien d'une négligence grave du Professeur Barras.

Le Directeur de la sûreté remercie les différentes personnalités judiciaires et lève la séance.

L'avionnette de Sandino Paolino atterrit sur le petit aéroport Privé à 20 kms de Lausanne. Après avoir coupé le moteur Sandino se retourne vers Michel et lui demande s'il doit l'amener à Lausanne.-

-Oui à l'hôtel Royal où je passerai une nuit. Je ne sais comment vous remercier pour tant de gentillesse.

-Vous rendre service, répond Sandino, c'est aussi rendre service à Madame Latour une femme au grand cœur.

Michel monte dans la petite fiat rouge de Sandino. Après avoir roulé une quinzaine de minutes Sandino dépose Michel à une centaine de mètres de l'Hôtel Royal.

Il connaissait entrée qu'il devait emprunter pour éviter de se faire voir par le personnel. Il emprunte l'escalier de secours et se dirige vers les appartements privés d'Antoinette. Le cœur serré il arrive devant sa porte, il hésite un instant le temps de reprendre le contrôle de ses émotions. Délicatement il frappe à la porte. Il entend une pétarade, la porte s'ouvre brutalement Victor est comme interdit, puis à tue tête il crie : Maman viens vite c'est Michel. Michel se dit que tout l'hôtel va savoir que je suis là. Victor lui saute au cou et l'embrasse avec une force à vous couper le souffle. Il est toujours aussi sauvage. Pour Victor c'est une heureuse surprise.

-Et pour toi une surprise désagréable, répond Michel.

-Disons assez interpellant, je ne m'attendais pas à te revoir de sitôt. Entre, ne reste pas comme un chien battu.

-Michel très mal à l'aise se demande comment va se passer cette visite, c'est Victor qui intervient d'une façon naïve.

-Tu viens enfin pour épouser ma maman.

-Victor tu dis des bêtises.

-C'est toi qui me l'a dit.

-Victor tu vas dans ta chambre.

-Tu viens jouer avec moi, j'ai un nouveau jeu très amusant.

-Oui plus tard Victor, je dois parler à ta Maman.

-Pas des heures.

-Ok Victor.

-Ne fais pas attention.

-Je le trouve toujours aussi adorable. Je peux te faire la bise ?

-Qu'est-ce que tu attends don Juan.

Il la prend par les épaules et lui fait la bise avec beaucoup de tendresse.

-Tu penses rester quelques jours ?

-Un jour ou deux, le temps de m'organiser, si toutefois tu ne vois pas d'inconvénients ?

-Tu peux rester tout le temps que tu voudras. Que comptes-tu faire ?

-Pour le moment j'ai envie d'être près de toi et de savourer le temps présent. Demain je verrai.

-Où en es-tu avec Elisabeth ?

-Tout est fini entre nous, une page d'amour se tourne. Elle est descendue de l'avionnette de Sandino, elle a bu un verre d'eau, ensuite le taxi est arrivé. Elle est partie sans un mot sans un regard. Elle retourne au Japon rejoindre ses parents. Elle reviendra, tu verras.

-Elle reviendra pour m'apporter des oranges à la prison hasard !

-Ne sois pas pessimiste, pour l'instant tu es toujours en liberté.

Michel se dirige vers la baie vitrée et sans se retourner ; comme s'il se parlait à lui-même.

-Et je compte bien prouver mon innocence sur les divers meurtres dont on m'accuse et de mon irresponsabilité dans les catastrophes qui touchent l'Andalousie. Je suis seulement coupable d'avoir semé les graines de tomate et de t'avoir remis ces fameuses gélules mortelles.

Antoinette rejoint Michel, elle lui prend la main et lui dit.

-Je sais combien tu souffres de cette situation ; oublions tout ça pendant quelques heures et profitons du moment présent.

-Antoinette je suis bien avec toi. (Il la prend dans ses bras et l'embrasse sur les lèvres.)

-Moi aussi mon chéri je suis heureuse que tu sois là.

-Je t'aime sincèrement Antoinette. J'ai envie de me refaire une nouvelle vie avec toi. D'oublier toutes mes fredaines. Je veux être un homme différent du passé.

-Je l'espère de tout cœur pour toi. (Elle l'entraîne vers le divan) à ce moment entre Victor, il les regarde avec un sourire moqueur.

- Dis Michel tu viens jouer avec moi, j'ai un tout nouveau jeu sur mon ordinateur, il est vraiment chouette.

-Plus tard mon chéri. Michel à besoin de se reposer.

-D'accord, c'est promis tu joueras avec moi.

-Promis si je mens je vais en enfer.

Victor tape dans la main de Michel : ok ! Et puis disparaît.

Antoinette prend les mains de Michel les met sur son visage comme une caresse elle lui pose une question :

-Où en es-tu avec Elisabeth au point de vue de tes sentiments à son égard ?

Michel est très mal à l'aise et marque un silence avant de répondre, lui dire qu'il n'a plus rien pour Elisabeth serait très malhonnête.

-Ecoute Antoinette, je te mentirais si je te répondais par la négative.

Oui j'ai encore des sentiments pour mon épouse, mais ils ne sont plus les mêmes.

-Que veux-tu dire par « ils ne sont plus les mêmes »

-j'ai encore beaucoup d'affection mais sans amour.

-Et si elle revenait que comptes-tu faire ?

-Si elle souhaite divorcer, j'accepterais sa décision.

-Et si elle ne veut pas divorcer que fais-tu ?

-Comme je vais me retrouver en prison, j'aurai tout le temps d'y réfléchir.

-Crois-tu que c'est possible après autant d'années, moi je n'y crois pas. Par contre Elisabeth finira par te pardonner et voudra reprendre la vie commune. Ça ne sera pas facile.

-De toute façon, je ne tiens pas revenir vers Elisabeth, comme un chien battu, non merci.

-Tu pêches par orgueil, je ne crois pas à ton changement même si tu me dis » je t'aime Antoinette »

-Oui, je t'aime Antoinette ; cet amour que j'ai pour toi, ne ressemble en rien à l'amour que j'ai ressenti pour Elisabeth.

-Ne te justifie pas en comparant tes sentiments à mon égard avec ceux que tu avais et que tu as encore pour Elisabeth.

Entre Victor.

-Alors Michel viens-tu jouer.

- Vas-y Michel, tu lui as promis. Si tu dois travailler ton ordi est sur la table du petit salon.

Tout en jouant avec Victor « les éprouvettes qui tuent un flash traverse la vision de Michel. Il se rappelle avoir remis au professeur Bar-ras l'éprouvette contenant la phase terminal de sa recherche, sur la tomate melon ainsi que celle sur le pesticide anti cucarachas, accompa-

gné de la clé USB contenant tout le processus de fabrication, Le professeur Barras me remet tout le matériel huit jours avant mon départ pour l'Espagne.

-Dis Michel tu dors, c'est à toi de jouer dit Victor.

-D'mande excuse Victor.

-Voilà tu as perdu, l'éprouvette t'a empoisonné, tu vas devenir une gentille grenouille.

En effet sur l'écran du jeu apparaît une énorme grenouille souriante. Victor s'effondre de rire.

-Merci Victor, je me suis bien amusé.

-On rejoue Michel ?

-Demain si tu veux, j'ai du travail.

-OK pour demain.

Il faut absolument que je vérifie si la copie de la clé USB correspond à l'originale.

Michel se dirige vers le petit salon où se trouve son pc portable. Il introduit les deux clés USB. Apparaît les données de la copie. De suite Michel remarque que des données ont été modifiées.

Michel confirme avec certitude la manipulation de ses données. Le Salaud c'est lui le responsable des catastrophes en Andalousie. Je suis coupable d'avoir semé et donné ces gélules. Mais pas responsable de la manipulation de mes données

En laboratoire les tomates se développaient parfaitement, sans aucune anomalie.

J'ai expérimenté l'anti cucaracha dans leur milieu liquide que l'on trouve dans tous les égouts du monde. Le pesticide avait démontré son efficacité sans effet secondaire. Donc Barras dans son laboratoire a manipulé sur les génomes.

Cette situation m'apporte un certain apaisement sans plus. Je reste malgré tout affligé par ces deux catastrophes. Pour la tomate transgénique il faut attendre la fin de la récolte c'est-à-dire dans un mois.

Cette lope de Gomez) besoin de mes services pour continuer la recherche sur ce sérum miracle. Il n'est pas tout fait au point, ce sérum risque de ne pas agir sur certaines personnes, il y a aussi le problème des allergies. Je dois absolument retourner en Espagne et arrêter momentanément la fabrication de ce sérum. Il faut que je puisse avoir accès au laboratoire pour intervenir sur le processus de fabrication.

Et si je jouais les Faus cul avec Gomez, Non ce n'est pas une bonne stratégie. A la moindre occasion, il me fera la peau. Lui téléphoner et jouer au chantage ; Je crois que j'ai son numéro sur mon Samsung et bien non je ne l'ai pas. Peut-être dans la prise de note.

J'ouvre la page pense bête ; au dessus de la page le signal m'informe de la présence d'un message sonore. A ma grande surprise je constate avoir enregistré sans doute par erreur toute la conversation avec Otto le coup de feu mortel sur le commissaire Lambert. Cet enregistrement se termine après mon départ du refuge. Voilà une chance incroyable, les preuves irréfutables. Bon Dieu où ai-je mis ce numéro de téléphone ? Mais bien sûr je ne pensais pas, j'ai celui d'Elena. Michel ne peut s'empêcher de marquer un long silence, des larmes inondent son visage. Il est incapable de contrôler son émotion. Ce gosse qu'elle portait dont il était le géniteur accidentel. Il essaie de se ressaisir, sa tristesse et sa rage possèdent tout son corps. Il arrive à se calmer, éponge son visage. Michel se dit :

-Quel beau Salaud ce Gomez !

La porte du petit salon s'ouvre et entre Antoinette.

-Oh ! Pardon je ne pensais pas t'y trouver. (Elle fait mine de sortir)

-Reste, je t'en prie Antoinette, viens, assieds-toi.

Antoinette s'approche de Michel, elle le regarde et lui dit :

-Tu as pleuré tes yeux sont pleins de larmes !

-Il faut que tu connaites les raisons de cette tristesse...

A Roquetas ainsi qu'à Aguadulce tous les hôtels restent complètement vides, seuls quelques agents de la sécurité circulent d'un hôtel à l'autre pour vérifier si les chambres ne sont pas squattées. La police locale accompagnée par l'armée espagnole patrouille dans les rues de Roquetas et celles d'Aguadulce. Des bandes de pillards qui profitent de la situation pour entrer dans les maisons, villas et hôtels pour y voler matériel et tous objets de luxe.

Dans la vieille ville les habitants de Roquetas et d'Aguadulce restent confinés dans leur habitat de peur d'être contaminés par cette maladie paralysante. Ce streptocoques du type A continue à faire du ravage. Le sérum trouvé par Michel Olivier et récupéré par Gomez pour en retirer les honneurs et bien sûr le fric. Malheureusement pour les pauvres gens ce sérum n'est pas encore accessible. Sa production est loin d'être assurée. Seuls les membres du service sanitaire et le personnel des services administratifs qui peuvent avoir eu contacte avec un contaminé. Le gouvernement semble avoir été un vite en congratulant Gomez, cette crapule, de la Toison d'Or la plus grande distinction honorifique espagnole. Cette remise de cette médaille n'était rien d'autre qu'un scoop politique et médiatique pour rassurer la population. Seulement voilà les autorisations pour une production plus intensive de ce sérum requièrent des analyses pointues pour obtenir les permissions du Ministère de la santé publique espagnol. Cette dispense partielle de ce sérum est due à l'urgence face à cette situation de crise.

Eu égard à cette situation urgente il serait nécessaire d'accélérer au plus vite la fabrication de ce sérum. Il faut que Michel Olivier récupère

tous ces travaux pour les remettre à une société pharmaceutique spécialisée dans ce type de recherche et qui possède les outils nécessaires pour une production industriel c'est-à dire une société pharmaceutique du type Ciba

Antoinette après avoir écouté avec beaucoup d'attention la narration de l'aventure pénible Michel, Antoinette essaye de lui remonter le moral ; elle lui dit :

-Jouer au chantage avec Gomez ne me semble pas la mieux adaptée à la situation.

-Que me proposes-tu ? As-tu une meilleure idée ?

Antoinette reste un moment perplexe, puis elle exprime son point de vue sur sa façon d'agir si elle était à la place Michel.

-Mon idée est la suivante, elle ne te plaira peut-être pas.

-Dis toujours, Antoinette ?

-Si tu téléphonais à Lucas ; j'ai lu dans le soir qu'il était promis commissaire. Il te connaît ; il sait que tu es sincère. Je suis certaine, il te fera confiance.

-Ton idée rejoint ma pensée. Si Lucas marque une certaine tolérance à mon égard, il n'en reste pas moins flic.

-Si je lui téléphone, je compte lui dire venez me chercher, je suis au grand Hôtel Royal d'Ouchy, Antoinette Latour la patronne vous conduira à sa chambre.

Antoinette éclate de rire en hochant la tête comme pour se moquer gentiment de Michel.

Antoinette le regarde avec des yeux amoureux et lui dit :

-Enfin je te retrouve souriant comme avant.

Michel ouvre tout grand ces bras et invite Antoinette.

-Viens m’embraser ma chérie.

-Macho, toi tu viens m’embrasser.

Michel s’approche d’Antoinette et l’entoure de ses bras et l’embrasse avec une certaine passion.

Entre Victor, il les regarde avec un petit sourire de satisfaction. Les amoureux ne sentent pas la présence de Victor. Celui-ci toussoie pour éveiller leur attention mais rien n’y fait. Le couple amoureux reste dans une position décente. Victor sort du salon et rentre à nouveau en claquant la porte. Antoinette et Michel sursautent et se retournent. Antoinette réagit :

-Victor tu pourrais frapper avant d’entrer.

-J’ai frappé deux fois. Sans réponse.

Antoinette dévie la conversation.

-Que veux-tu Victor ?

-Je peux aller jouer avec Lucien ?

-Bien sûr mon chéri, pas au bord du lac et tu fais attention en traversant la chaussée.

-Maman, je ne suis plus un bébé.

-Tu rentres avant la nuit, demain c’est le collège.

-Oui, maman. Salut les amoureux. Il sort.

Michel et Antoinette se regardent avec un sourire qui en dit long.

Il la prend dans ses bras et lui dit :

-Antoinette ma chérie j’ai envie de te faire l’amour et te prouver combien je t’aime.

Antoinette se dégage des bras de Michel, elle lui lance d’un ton neutre :

-Voilà un amour bien difficile.

-Je sais mais nous pourrons y arriver. Je te demande un peu de patience, tu verras le temps arrange tout.

-Dans un sens ou dans l’autre. Répond Antoinette.

-Mes sentiments pour toi sont sincères, Antoinette.

-Pour le moment ils le sont e mais après ?

-Après quoi ? Répond Michel

-Tu vas te retrouver en prison pour une certaine période et moi pendant ce temps là je vais noyer mon amertume en regardant les mouettes voltiger au bord du lac. Tu as pensé à Victor ? Je vais lui dire : Tu sais Michel tu ne le verras plus, il est en prison pour un bon bout de temps. Non Michel, je crois qu'il est préférable de mettre fin à notre liaison éphémère ; c'est le mieux que nous puissions faire.

Michel ne s'attendait pas à recevoir une pareille réponse. Il la prend dans ses bras.

-Non Michel, excuse-moi j'ai affaire. Elle se dirige vers la porte ; elle met la main sur la poignée, hésite, ouvre la porte et sort.

-Michel essaye de la rattraper en l'appelant d'une voie étouffée Antoinette...Antoinette

Après la sortie d'Antoinette, Michel reste désemparé. Pourquoi cette attitude un peu brutale ? Elle lui avait dit d'une façon affectueuse tous ses sentiments à son égard.

En deux secondes plus rien. Après tout elle a sans doute de bonnes raisons. Quel avenir je puis lui apporter. Je risque de me retrouver en prison pour plusieurs années. Bien que je sois innocent pour tous les crimes que l'on m'accuse. Même si j'arrive à démontrer que je ne suis pas coupable des différentes meurtres le n' reste pas moins un responsable involontaire de la catastrophe pandémique qui touche plusieurs pays d'Europe et qui risque de contaminer des milliers d'individus. Le sérum n'est pas tout à fait au point. Or je suis le seul à disposer des éléments pour développer la mise point définitive de se sérum.

Il me faut absolument prendre contact avec Gomez et jouer les faux-cul, je ne vois pas une autre stratégie. Prendre l'avion c'est impossible,

je risque de me faire choper par les flics espagnols. Il me faut une voiture. Seule Antoinette pourrait me dépanner.

A l'hôpital Sainte Cécile de Lausanne. Otto reste sous surveillance judiciaire ainsi que son acolyte. Ces deux truands avaient été séparés pour éviter une certaine collusion. Ce bandit se trouvait toujours aux soins intensifs, la balle tirée par accident par Otto avait atteint la colonne vertébrale et avait plongé ce truand dans un coma provoqué et prolongé. Aussi Otto ne souhaitait pas qu'il reprenne conscience. Il faut absolument le supprimer avant qu'il puisse être interrogé par la judiciaire Suisse. Otto connaissait la chambre où se trouvait son collègue. Otto avait pu observer que la nuit la surveillance médicale était quelque peu relâchée. Otto décide de rendre une petite visite à son second. Arrivé devant la porte de la chambre, il inspecte le couloir, personne c'est le moment pour pénétrer dans la chambre du truand. Allongé sur le dos un masque respiratoire lui cache le visage. Otto sort une aiguille et s'approche du patient. Il saisit le tuyau d'alimentation en oxygène. Il enfonce l'aiguille plusieurs fois dans le tuyau d'alimentation. L'air qui s'en échappe laisse entendre un léger sifflement Des pas dans le couloir oblige Otto à interrompre son acte criminel. Le bruit des pas cessent, la poignée de la porte bouge, Otto à juste le temps de se planquer dans le petit cabinet de toilette. L'infirmière entre dans chambre, elle n'est pas l'habituelle de ce genre de service. Elle vérifie d'une façon automatique le bon fonctionnement des appareils, regarde le malade tâte le pou ; Indique sur le panneau du lit les résultats de ses contrôles.

Puis elle quitte la chambre. Otto refait surface et profite de l'intervention de l'infirmière pour couper l'arrivée de l'oxygène en fermant la

vanne. Il veut laisser croire ainsi à une manœuvre maladroite de l'infirmière. Otto retourne dans sa chambre comme si de rien n'était. Les deux policiers suisses sensés de surveiller Otto ont abandonné leur garde pour prendre un café. Otto n'en profite même pas pour faire la malle. Attitude intelligente, on ne peut ainsi le soupçonner d'avoir assassiné son acolyte. De toute façon il sait qu'il ne pourra échapper à l'interrogatoire de la police suisse. Pour l'instant on ne peut l'accuser d'aucun crime, la preuve sur sa culpabilité éventuelle n'existe pas.

Une grande effervescente règne à l'hôpital sainte Cécile. L'infirmière de jour vient découvrir le compagnon d'Otto mort. Le médecin de la cardiologie ne peut que constater le décès. Son attention est attiré par les poings serrés du mort ainsi qu'une crispation des traits du visage occasionnée sans doute par l'angoisse de

Le cardiologue refuse de délivrer le permis d'inhumer. En plus il constate la fermeture du robinet d'alimentation en oxygène. La direction de l'hôpital appelle les instances judiciaires. Vu le tumulte que ce décès provoqué. Otto décide de se faire la malle. Il marche avec une jambe un peu raide, le genou touché par la balle n'a occasionné que de légers dégâts au niveau de la rotule ce qui l'empêche de plier complètement la jambe. Il pense retourner à Zorba pour s'y planquer. Malheureusement pour lui, il se fait chopper dans le parking entrain de voler une voiture.

Le commissaire Lucas occupe le bureau du pauvre commissaire Lambert assassiné froidement par Otto? Lucas examine les dossiers déposés sur son bureau. Il est articulément intéressé par le rapport sur l'assassinat du garde de la société Stiller.

Le commissaire Lucas convoque le professeur Barras et son épouse pour un complément d'enquête sur l'accusation de ces derniers à l'encontre de Michel Olivier. Le poste de garde signale à Lucas l'arrivée des deux protagonistes.

-Faites monter, Gustave
Le commissaire referme le dossier sur lequel est inscrit " dossier Barras" Un coup discret à la porte.

-Entrez...

Le professeur Barras suivit de son épouse entre dans le bureau de Lucas et directement interpelle le commissaire

-Je suis particulièrement pressé

-Bonjour professeur, bonjour Madame. Je vous en prie asseyez-vous. Je vous offre un café.

-Vous ne nous avez pas convoqué pour nous inviter à prendre un café. Le commissaire ne relève pas la réplique de Barras et entre directement dans le vif du sujet. Il ouvre le dossier au nom de Véronique épouse Barras.

-Il me sied de vous demander quelques informations complémentaires sur la tentative d'assassinat sur votre épouse.

- Je n'ai rien d'autre à vous dire que vous ne sachiez déjà.

Et moi je n'en suis pas convaincu; sans quoi vous ne seriez pas ici.

-le révolver qui a servi de tirer sur votre épouse porte bien le numéro, je reprends le dossier, le voici 4568954 au nom d'Emile Barras

-Rien n'a changé. Et vous me convoquez pour confirmer que cet objet m'appartient.

- Expliquez-moi comment ce révolver se retrouve dans les mains de Michel Olivier.

-Je vous ai dit, pour autant que je m'en rappelle, qu'il m'harcelait, je lui ai dit de n'avoir aucun sentiment pour lui ; il a poussé une colère, il a pris le révolver sur le divan et il m'a dit «Je vais te faire la peau sa-

lope''

-Voilà un langage que je ne connaissais chez Michel Olivier. Alors il s'est approché de vous...

-Il n'en a pas eu le temps; je me suis sauvée pour me réfugier dans le garage après je ne me souvient de rien.

A ce moment intervient Barras.

-Je suis arrivé sur les lieux en même temps que l'ambulance. Cette crapule avait disparu. N'oubliez pas commissaire Qu'il n'est pas a son premier coup d'essai.

-Vous faites allusion au garde de la société Stiller sois disant assassiné par Michel Olivier. Ici aussi nous n'avons aucune preuve de sa culpabilité. Revenons au revolver que faisait-il sur le divan, Véronique est vraiment mal à l'aise.

-Voilà quand mon mari part en voyage j'ai toujours une arme chargée à portée de main. Je suis toujours angoissée quand mon mari part en voyage.

-Et oui commissaire Véronique est toujours inquiète. On s'y fait. Cette tentative d'assassinat n'arrange pas son état d'ébriété permanente
Lucas marque un moment de silence pour entendre la suite des dires de Barras.

Le commissaire Lucas rompt le silence.

-Je ne suis pas satisfait de la façon dont vous relatez les faits. Je souhaite m'entretenir quelques instants avec votre épouse en dehors de votre présence. Veuillez sortir, Monsieur Barras et attendre dans le couloir.

-Je ne comprends pas cette attitude de votre part.

-Monsieur Barras vous êtes ici dans un commissariat et je prends les décisions qui s'imposent face à la tentative d'assassinat sur la personne de votre épouse et de l'accusation faite par vous sur Michel Olivier. Je vous prie donc de bien vouloir sortir.

Après la sortie du professeur, Lucas lance un regard interrogateur sur Véronique. Son regard montre une grande inquiétude.

Lucas laisse planer un silence de suspicions. Véronique supporte mal cette attente. Le commissaire se lève et marche de long en large ce qui augmente l'angoisse de la dame. C'est une stratégie pour déstabiliser la personne. Véronique triture son mouchoir dans tous les sens.

Le commissaire Lucas arrête de marcher et se retourne d'une façon vive vers Véronique et d'une manière inattendue lui lance:

-C'est votre mari qui vous a tiré dessus et non Michel Olivier.

Véronique à la limite de perdre son sans froid arrive à se ressaisir et d'un ton plus ou moins ferme lui répond d'une voix peut assurée:

-Je vous ai dit la vérité. Michel était fou amoureux de moi. Le jour du drame il voulait me faire l'amour, j'ai refusé, il est monté dans une colère folle, dont je me souviendrai pendant toute ma vie. Il a ramassé le révolver sur le divan. A ce moment j'ai pris peur, je me suis sauvée

pour me réfugier dans le garage. Après je ne me rappelle plus de rien.

-Madame Barras, vous connaissiez bien Olivier Michel.

-Nous avons fait la fac ensemble. Il était déjà amoureux de moi à tel point que lors d'une soirée de guindaille nous avons bu et Michel à profité de mon état d'ébriété pour me sauter.

-Madame Barras vous mentez rien n'est vrai tout est faux. Madame Barras en me disant la vérité vous ne risquez rien, au plus une remontrance du juge. Pourquoi laisser accuser Michel Olivier alors que vous savez très bien que c'est votre mari le coupable. Le jour du drame Michel Olivier vous a téléphoné pour que vous alliez le chercher à l'entrée de l'hôpital militaire. Il était recherché par la criminelle. En le protégeant vous vous rendiez complice d'association criminelle punissable par la loi. Votre époux vous a plus d'une fois maltraitée. Voulez entendre la lecture de votre déposition de la brutalité de votre mari qui vous a voulu un séjour à l'hôpital. Vous nous avez fait croire à une chute sur le coin de la cheminée. Vous continuez à nier l'évidence.

Véronique craque, son visage se transforme en une grimace où la douleur montre un réel désespoir et une grande tristesse. Elle éclate en sanglots. Le commissaire s'approche et pose une main sur son épaule et lui dit d'une voix apaisante:

-C'est fini, je peux vous aider à vous libérer de ce carcan qui empoisonne votre vie depuis pas mal de temps. Vous me dites toute la vérité ; ensuite vous revenez sur votre déposition, vous la justifier par la pression exercées par votre mari pour détourner la vérité.

Véronique éponge les dernières larmes, se mouche discrètement, respire profondément plusieurs fois comme si elle se préparait pour une longue

immersion.

Lucas laisse venir, sans brusquer, les aveux de Véronique. Il attend que le déclic vienne naturellement. Pour la mettre à l'aise, Lucas lui

propose une collation. Elle accepte un verre d'eau qu'elle boit très lentement. Elle dépose le verre sur le bureau de Lucas. Elle décroise les jambes se redresse et pose les mains sur ses genoux, reprend sa respiration et comme si on avait poissé sur un bouton, Véronique raconte tout dans un flot de paroles. Son calvaire avec Barras et son amour refoulé pour Michel Olivier. Après cette écoute attentive, le commissaire Lucas décroche le téléphone.-Gustave j'ai besoin de vous pour taper une déposition...Oui de suite... Demande à l'inspecteur Gérard et au sergent Fontaine de placer le professeur Barras en garde à vue...Il est dans le couloir en face de mon bureau... Je préviens Madame la juge d'instruction.-Ne soyez pas inquiète. Après votre nouvelle déposition vous serez libre, mais vous rester à la disposition du juge d'instruction. Veuillez passer dans la pièce d'accoté mon collègue va prendre votre déposition. Je voue remercie pour votre collaboration. A bientôt Madame Barras.

-Au revoir commissaire.

Lucas reste perplexe sur la situation du professeur Barras.

La sonnerie du téléphone le fait sortir de sa réflexion sur le dossier Barras-Stiller. Il décroche:

-Commissaire Lucas?

-lui même...Oui...A qui ai-je l'honneur?

-Inspecteur Dupuis de la criminelle de l'état fédéral suisse, canton de Vaud.

-Bonjour comment allez-vous ?

-Très bien. Merci

-Nous venons d'arrêter un de vos ressortissants que vous connaissez certainement, il s'agit de Frans Otto domicilié à Eupen Belgique... Non

pas du tout... Il était hospitalisé à l'hôpital sainte Cécile de Lausanne pour blessure au genou par arme à feu plus son acolyte blessé d'une bale au thorax.

-C'est bien lui qu'attendez-vous de nos services? Demande Lucas.

-Nous serions intéressés de connaître le contenu de son casier judiciaire au niveau criminalité. Puis-je aussi vous demander des informations sur Olivier Michel ?

Le commissaire Lucas est un peu surpris par cette demande,

-pouvez-vous me fournir les raisons?

-Otto accuse Michel Olivier de l'assassinat de votre collègue. Otto l'accuse aussi d'avoir abattu son compagnon et blessé gravement son autre copain plus lui-même au genou.

-Michel Olivier est recherché par Interpol. Nous collaborons avec la police Suisse d'une façon permanente depuis le meurtre du commissaire Lambert. Répond Lucas

-Merci pour cette information, nous n'étions pas prévenu par la National. Répond l'inspecteur Dupuis

Un silence s'installe entre les deux interlocuteurs. Après ce bref silence Lucas reprend la conversation.

-Mon cher collègue il me plairait de vous rendre ce service. Pour accéder à votre requête, nous avons besoin d'une demande écrite et officielle de votre bureau judiciaire. Je pourrais ensuite transmettre cette demande auprès de notre Procureur du Roi.

- je vous remercie commissaire Lucas. A tout de bon.

-Vous aussi cher collègue.

Le commissaire Lucas est très intéressé par ce fameux Otto. Sans aucune hésitation il prend contact avec le Procureur du Roi. Malheureusement Lucas ne possède aucune preuve de culpabilité sur les présomptions qui pèsent sur lui.

Dans toute l'Espagne et surtout dans la ville d'Almeria on fête la victoire sur la maladie du streptocoque du type A. La maladie après constat de plusieurs personnalités scientifiques du monde entier reconnaît les bienfaits de ce nouveau sérum. Les personnes touchées par cette maladie retrouvent peu à peu la mobilité de leurs membres paralysés. Ce qui apparaît comme incroyable c'est la rapidité dans l'élaboration de ce sérum. Comme l'écrivait un journaliste spécialisé dans le domaine scientifique « cette découverte relève du miracle, des milliers de personnes dans le monde meurent chaque année dans tous les hôpitaux du monde par ce streptocoque type A tueur pourront dorénavant être sauvés.

La découverte miraculeuse de ce sérum pour annihiler le streptocoque du type A attire la curiosité des médias ainsi que les membres du gouvernement espagnol et le ministre de la santé.

Gomez organise une conférence de presse dans le grand l'hôtel d'Almeria

Dans toute sa splendeur, Gomez a rassemblé plusieurs personnalités politiques, pharmaceutiques, personne de la finance de la recherche scientifique sans oublier son directeur du laboratoire Gomez Lopez Garcia de Zoba. Les principaux créateurs de ce sérum sont carrément ignorés. Désiré Mugabe décédé, disons assassiné discrètement, par Otto après avoir été torturé pour qu'il remette les codes d'accès aux données pour la fabrication de ce Sérum, pas encore tout-a-fait au point, pour en tirer une production à grande échelle, Seul Michel Olivier détient les informations pour peaufiner ce sérum et le rendre ainsi efficace à cent pourcent. Pour se faire il a besoin de plusieurs mois et des moyens importants. La découverte de ce sérum remonte à janvier

1991. Par Michel Olivier; période où il travaillait comme chercheur chez Bayer. Son chef de service lui a demandé d'abandonner toutes recherches sur ce sérum. Michel Olivier complètement déçu et dégoûté démissionne et garde le fruit de ses recherches c'est-à-dire toutes les données relatives à cette recherche sur ce sérum.

Cette conférence presse est diffusée sur TVE.

Antoinette entre dans le petit salon à la surprise de Michel. D'une voix énervée elle dit:

-Michel ouvre la tv et met Tve.

-pourquoi cet énervement. (Tout en mettant le canal Espagnol.)

A ce moment apparaît sur l'écran la tête de Gomez.

Michel écoute, sous une tension nerveuse, la conférence de presse de Gomez.

Exaspéré par ce qu'il entend, Michel coupe la TV. Il est fou de rage. Il se lève comme le diable sort de sa boîte. Il exulte sa colère

- Le Salaud, il ne perd rien pour attendre.

Antoinette se rapproche de Michel. Elle lui met la main sur l'épaule.

Michel se retourne et la prend dans ses bras en la serre contre son corps. Il lui dit:

-Antoinette, je t'aime ne me laisse pas tomber j'ai besoin de toi.

-Moi aussi je t'aime Michel...Excuse moi pour tout à l'heure, dit Antoinette, je ne voulais pas te faire souffrir. Comprends moi je ne supporte pas de vivre dans l'incertitude; Je dois penser à Victor à son avenir, à sa vie affective actuelle. Il t'aime beaucoup. Tu ne peux pas le décevoir. Michel ne sais pas quoi répondre. Il voudrait lui dire (Ne t'inquiète pas ma chérie, tout finira bien par s'arranger

Toujours enlacé lèvres contre lèvres. Antoinette se dégage gentiment toujours en lui faisant face. Elle voudrait lui crier son amour mais les

mots pour le dire ne sortent pas. C'est Michel Qui essaye de la rassurer par quelques mots d'amour.

-Écoute Antoinette, je vais trouver une solution à mes problèmes. Je te demande de me faire confiance.

-Oui mais comment vas-tu faire pour sortir de ce merdier?

-Première étape je repars en Espagne pour récupérer mes documents qui se trouvent planqués dans le laboratoire de Gomez.

-Et après tu fais quoi?

-Je contacte le commissaire Lucas pour lui raconter tout.

-Oui et après, tu penses te livrer aux autorités judiciaires?

-Non pas pour le moment je n'ai aucune garantie d'être libre rapidement même si j'arrive à prouver mon innocence.

Antoinette reste perplexe. Elle ne sait quoi répondre.

Un silence s'installe entre eux deux

-Pourquoi ce silence Antoinette? Dis quelque chose.

-Tu ne peux pas te cacher indéfiniment

- Le commissaire Lucas accepte mon point de vue avec preuve à l'appui ; il trouve un compromis pour m'éviter la prison, pour des crimes dont je suis innocent.

-Il refusera ce genre d'arrangement. Je crois qu'il veut m'interroger accompagné par un juge d'instruction. Ça signifie pour moi une garde à vue prolongée puis une mise en accusation avec confirmation de la chambre du conseil pour une détention d'un mois renouvelable. Je me trompe certainement sur la forme de la procédure, Je ne suis pas loin de la réalité.

- Le mieux que j'ai à faire c'est de me livrer aux autorités belges. Mais avant je dois récupérer mes données au laboratoire de zorba et remettre les résultats de mes recherches à l'institut Pasteur. Seulement ensuite je me livre au commissaire Lucas, j'ai constitué un dossier complet avec toutes les preuves de mon innocence.

-Tu fais ce que dicte ta conscience.

-Si nous voulons refaire une nouvelle vie, je dois passer par là, je n'ai pas beaucoup de choix. Me soustraire à la justice n'est pas la solution alors que je ne suis coupable d'aucun crime. Mon Antoinette d'amour ait confiance en moi.

-Tu as raison Michel, l'amour rend parfois égoïste, je t'attendrai le temps qu'il faudra, je ne veux pas te perdre. Quand pars-tu pour l'Espagne ?

-Demain matin aux aurores.

Après une nuit un peu courte, Michel se réveille, Il est cinq heures du mat pas un bruit dans le grand hôtel Royal. On entend au loin le premier bateau en partance pour Evian.

La veille, Antoinette a fait préparer par la cuisine un énorme casse-croûte pour la route Michel fait ses adieux à Antoinette.

-A bientôt mon amour. Ils s'embrassent d'une façon passionnée.

-Sois prudent mon amour.

Michel monte dans la rand rover,

Il démarre, le voilà pour 15 heures de route.

Après m'être enregistré pour le vol Rome Tokyo, je me dirige vers la porte 18. Un peu intriguée de ne pas voir Benjamin, mon ancien prétendant. Il est sans doute déçu pour hier soir, se dit Elisabeth ; Il est vrai que je l'ai un peu rabroué. Il voulait m'offrir le dernier verre que j'ai refusé assez sèchement. Il m'a regardé avec un visage un peu crispé, montrait une certaine déception.

Sur le tableau d'affichage il est annoncé : vol pour Tokyo départ 18 heure 30

J'attends avec impatience l'ouverture du sas. Deux hôtesses assises

dans le comptoir d'embarquement tapotent sur l'ordinateur elles attendent le signal pour embarquer. Déjà 6 heures et toujours pas d'annonce. Une passagère japonaise, sans doute la responsable du groupe, se renseigne auprès d'une des hôtesses ; l'hôtesse explique en hochant de la tête. La passagère revient vers le groupe et d'une voix très douce elle annonce au groupe un retard de deux heures, retard non signalé sur les panneaux d'affichage.

Un single retentit, puis nous annonce en italien et répète le message en anglais que le vol RTO1248 est supprimé. Les passagers pourront embarquer sur le vol ITL E967 départ 21 heures 30. Veuillez nous excuser pour ce contre-temps. Nous vous souhaitons un excellent voyage.

-Il me reste trois heures avant le décollage, se dit Elisabeth. Je me dirige vers les galeries marchandes. Dans le hall un bar aux apparences bien sympathiques me tente, je m'y dirige ; à ma grande surprise j'aperçois Benjamin assis au bar un verre de vin à la main.

-Bonsoir Benjamin.

Il se retourne, surpris par cette apparition soudaine.

-Tu ne pars plus pour Tokyo?

-Le vol est supprimé. Nous volerons ensemble. Tu ne me fais pas la bise ? Hier soir il m'a semblé te voir fâché?

-Fâché! Pas du tout, un peu déçu sans plus ; Benjamin change de conversation.

-Je t'offre un verre?

-Oui volontiers.

-Garçon...Que souhaites-tu boire Elisabeth?

-Une coupe de vin blanc c'est très bien.

Elisabeth regarde Benjamin...

-Tu ne m'as pas dit que tu prenais le vol de 21 heures 30, j'ai pensé que tu as choisi ce vol pour m'éviter.

-Tu penses trop Elisabeth...Je n'ai pas choisi, j'ignorais qu'il y avait

deux vols pour Tokyo.

Elisabeth se rapproche de Benjamin et pose sa main sur celle de Benjamin et lui dit:

-je suis vraiment heureuse de te revoir après autant d'années.

-Et de ma souffrance répond Benjamin

-Dont je suis la cause (répond Elisabeth.)

-Nous ne sommes pas maîtres de notre destin. Il regarde Elisabeth ; nous nous retrouvons après plus de dix ans, dans un hôtel modeste de Rome. C'est formidable, tu ne trouves pas Elisabeth ?

-Disons plutôt le hasard, répond Elisabeth.

-Je ne crois pas au hasard.

-Hasard ou pas, le principal c'est que nous sommes là, je te tiens la main.

Benjamin, sans tenir compte qu'il se trouve dans un lieu public, embrasse amoureusement Elisabeth...

Me voilà enfin arrivé à Almeria je découvre une ville où règne un calme inhabituel. Je m'arrête dans un petit village non loin de l'aéroport. J'entre dans un bar et commande une bière. Quatre personnes atablées jouent aux dominos. Deux autres clients accoudés au comptoir boivent du vin et discutent ferme. Je tends l'oreille; la conversation tourne autour de l'épidémie. A les entendre la situation reste préoccupante, ce qui explique le peu d'animation. Les habitants restent confiner chez eux. Il est 18 heures, Je vide mon verre paie le patron et re-joins ma voiture. Je décide de me rendre à la boca pour constater les dégâts éventuels provoqués par la tomate melon. Après avoir roulé une dizaine de km j'emprunte le petit chemin qui conduit à la villa. Mon cœur doit battre à plus de 150 à la minute que j'en suis oppressé.

Apparemment rien ne laisse paraître, la pelouse autour de la piscine a été complètement ravagée par cette tomate melon.

J'ouvre la porte d'entrée et pénètre dans le hall, j'enclenche le bouton du conteur électrique. A ma grande surprise rien n'avait changé, Je pousse un ouf de soulagement. Sans plus tarder je sors mon Samsung et vérifie si internet fonctionne. C'est ok j'ai le signal wifi. Par Skype j'essaye de contacter Antoinette, c'est dommage, elle n'est pas branchée, je lui envoie un message d'amour. Il me faut maintenant envoyer un mail au tribunal d'Almeria pour les informer sur les agissements de Gomez au sujet du meurtre de son épouse et de celui de Désiré Mugabe. Sans oublier sa malhonnêteté sur le Sérum. Par Internet je trouve l'adresse mail du tribunal. Ce courrier je le signe de mon nom Michel Olivier. Voilà le courrier est parti. Maintenant, Il me faut manger, Il ne me reste plus rien des repas préparés par la cuisine du grand Hôtel Royal.

J'inspecte les armoires de la cuisine afin d'y trouver de quoi manger. Une boîte de ravioli fera l'affaire, se dit Michel. Après avoir dévoré mes raviolis, j'ouvre mon Samsung pour revoir le dernier JT de la RTBF. C'est celui de 13 heures.

« Une dépêche tombe à l'instant annonce le journaliste. Rebondissement sur l'assassinat du garde de la société Stiller. Nous avons invité Monsieur Vanderward le Procureur du Roi du parquet de Bruxelles. Monsieur Vanderward, bonjour. Vous avez des informations importantes sur cette triste affaire?

-Bonjour Monsieur Maréchal.

-Vous avez du nouveau sur cette affaire?

-Depuis plusieurs mois nous sommes en contact permanent avec les autorités judiciaires de Lausanne. Ils viennent d'obtenir les aveux complets de Frans Otto. Ce dernier à reconnu avoir abattu froidement le Commissaire Lambert sur les quais d'Ouchi et du garde de la société

Stiller. Il est aussi accusé d'avoir supprimé ses deux associés du crime.

Nous avons sollicité des autorités helvétiques l'extradition de Monsieur Otto

-Monsieur le Procureur du Roi, que deviennent les soupçons de culpabilité de Michel Olivier

-Nous avons levé le mandat d'arrêt, il devient le témoin principal. Nous avons prévu Interpol de mettre fin à toutes recherches à l'encontre de Monsieur Michel Olivier. Une conférence de presse sera prévue demain à 18 heures. Nous attendons pour se faire le rapport de la commission rogatoire pour demain matin.

-Monsieur le Procureur du Roi nous vous remercions pour cette mise au point sur cette triste affaire.

-Merci Monsieur Maréchal de m'avoir invité.

-Mes chers téléspectateurs je vous souhaite une excellente après-midi et nous vous donnons rendez-vous pour le JT de 19heures 30 qui vous sera présenté par Catherine Boulanger. C'est merveilleux, je suis libre; merci à ma destinée.

-Il faut prévenir Antoinette, lui crier "Antoinette je t'aime et toi aussi Victor

EPILOGUE

Michel Olivier récupérât tous les documents relatifs à la fabrication du sérum guérisseur pour des centaines de malades touchés par ce streptocoque du type A. Il déposa le résultat de toutes ses recherches à la société pharmaceutique Bayer implantée a Basel en Suisse. Michel Olivier accepte le divorce à la demande de son épouse Dans les accords il fait cadeau à Elisabeth de l'appartement de Nivelles en Belgique ; il garde la villa de la Boca en Espagne. Il épouse Antoinette et adopte le petit Victor. L'entreprise Bayer lui offre le poste de directeur de la re-

cherche pour le secteur pharmaceutique.

Elisabeth Nikito, après son divorce, épouse son ancien prétendant, Benjamin Gilbert. De retour en Belgique, elle accepte un poste d'institutrice dans l'enseignement spécial. Benjamin termine son contrat avec le Japon et reprend son poste de professeur à la grande école hôtelière de Bruxelles.

Véronique Notet est revenue sur sa première déclaration et accuse formellement son époux de tentative d'assassinat. Elle obtient rapidement le divorce. Elle quitte la société Stiller pour une société pharmaceutique anglaise.

Barras est condamné à 3 ans de prison dont un ferme pour tentative de meurtre sur son épouse et de 1an avec sursis pour manipulation génétique dans l'intention de nuire.

La société Stiller tombée en faillite est rachetée par une société pharmaceutique anglaise.

Otto extradé de la Suisse et jugé en Belgique pour ses nombreux meurtres est condamné à la perpétuité.

Le **commissaire Lucas** sera nommé Directeur Général De la police Fédérale.

Gomez Fut arrêté par les autorités Espagnoles et condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Timmermans. L'enfant, dont l'embryon a été conçu avec un ovule de truie et une cellule humaine, vient de décéder. La commission d'éthique condamne le gynécologue pour ce genre de pratique. L'ordre des médecins lui interdit d'exercer pour une durée de trois ans.

FIN

23/01/2018 12:02

343/343/

Nom de l'auteur Albert Volral

Né à Charleroi le 4 septembre 1940

Professeur honoraire en science social

Metteur en scène, comédien, animateur responsable d'une troupe de théâtre

Auteur de nombreuses pièces de théâtre

Lauréat de 2 téléfilms captés par la RTBF

Nombreux prix littéraire en langue androgènes